



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

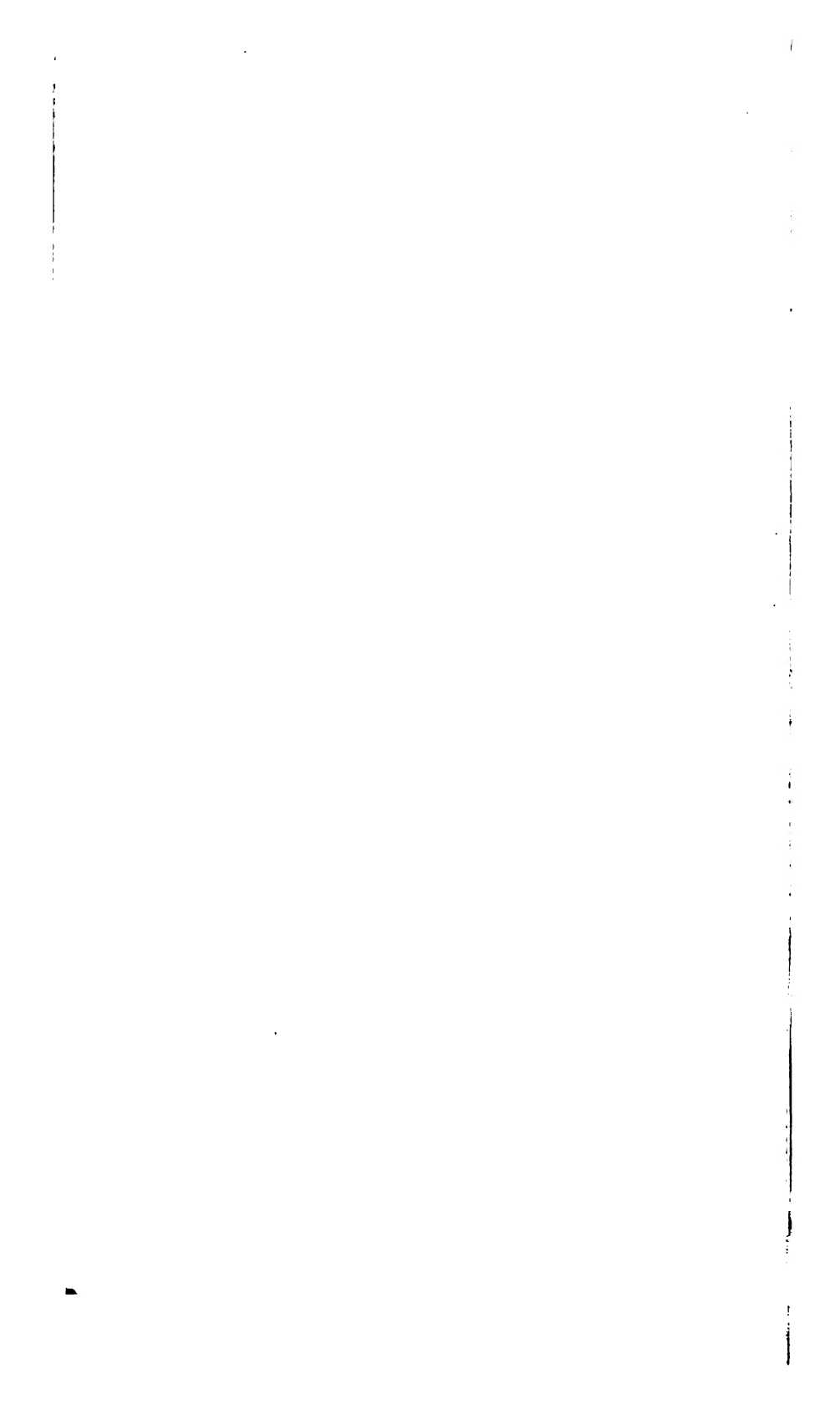
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







1

2

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

110

Voltaire, François-Marie Aron et de.

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUARANTE-SEPTIEME.

47

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 4.

848

V94

1784



M E L A N G E S
L I T T E R A I R E S .

Mélanges littéraires.

A

AVERTISSEMENT.

QUOIQ'UN discours à l'académie ne soit d'ordinaire qu'un compliment plein de louanges rebattues, & furchargées de l'éloge d'un prédécesseur qui se trouve souvent un homme très-médiocre, cependant, ce discours, dont plusieurs personnes nous ont demandé la réimpreffion, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chose, & les notes sont utiles.

Bates
manus.
1-10-88
29943

848
1194
1784

DISCOURS

DE

M. DE VOLTAIRE

A SA RECEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE,

AVEC DES NOTES.

Prononcé le lundi 9 mai 1746.

MESSIEURS,

VOTRE fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse & la grandeur de son ame : il voulut que vous fussiez toujours libres & égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance des hommes qui étaient au-dessus de l'intérêt, & qui, aussi généreux que lui, faisaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes. (*) Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur, que vous vous fîtes une règle de

(*) L'académie française est la plus ancienne de France ; elle fut d'abord composée de quelques gens de lettres, qui s'assembloient pour conférer ensemble. Elle n'est point partagée en honoraires & pensionnaires. Elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commensaux de la maison du roi, de ne point plaider hors de Paris, celui de haranguer le roi en corps avec les cours supérieures, & de ne rendre compte directement qu'au roi.

4 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

n'admettre aucun académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelaient ailleurs, mais que leurs ouvrages touchans ou sublimes rendaient toujours présens parmi vous : car ce serait violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands-hommes. Si feu M. le président *Bouhier*, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'académie & lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres, (b) & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il faisait ressouvenir la France de ces temps où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des lois, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne fais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre ! Ignorent-ils que *Cicéron*, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les causes des citoyens, écrivait sur la nature des dieux, conférait avec des philosophes ; qu'il allait au théâtre ; qu'il daignait cultiver l'amitié d'*Esopus* & de *Roscus*, & laissait aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité ?

M. le président *Bouhier* était très-savant ; mais il ne ressemblait pas à ces savans infociables & inutiles,

(b) MM. de la Monnoye, *Bouhier*, *Lantin*, & surtout l'éloquent *Bossuet*, évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'Eglise.

qui négligent l'étude de leur propre langue , pour savoir imparfaitement des langues anciennes ; qui se croient en droit de mépriser leur siècle , parce qu'ils se flattent d'avoir quelques connaissances des siècles passés ; qui se récrient sur un passage d'*Eschyle* , & n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poëme de *Pétrone* sur la guerre civile , non qu'il pensât que cette déclamation pleine de pensées fausses approchât de la sage & élégante noblesse de *Virgile* : il savait que la satire de *Pétrone* , (c) quoique semée de traits charmans , n'est que le caprice d'un jeune homme obscur , qui n'eut de frein ni dans ses mœurs , ni dans son style. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût & de volupté , estiment tout dans *Pétrone* ; & M. *Bouhier* , plus éclairé , n'estime pas même tout ce qu'il a traduit : c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle , qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur , & qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talens sur ce poëme , sur l'hymne à *Vénus* , sur *Anacréon* , pour montrer que les poètes doivent être traduits en vers : c'était une opinion qu'il défendait avec chaleur ,

(c) *Saint Evremond* admire *Pétrone* , parce qu'il le prend pour un grand-homme de cour , & que *Saint Evremond* croyait en être un. C'était la manie du temps. *Saint Evremond* & beaucoup d'autres décident que *Néron* est peint sous le nom de *Trimalcion* ; mais en vérité , quel rapport d'un vieux financier grossier & ridicule , & de sa vieille femme qui n'est qu'une bourgeoise impertinente , qui fait mal au cœur , avec un jeune empereur & son épouse la jeune *Octavie* , ou la jeune *Popée* ? Quel rapport des débauches & des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du maître du monde ? Le *Pétrone* , auteur de la satire , est visiblement un jeune homme d'esprit , élevé parmi des débauchés obscurs , & n'est pas le consul *Pétrone*.

6 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

& on ne fera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, Messieurs, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des arts; & j'aimerais mieux prononcer devant vous un discours utile, qu'un discours éloquent.

Pourquoi *Homère*, *Théocrite*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace* sont-ils heureusement traduits chez les Italiens & chez les Anglais? (d) pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poète de l'antiquité en prose, & pourquoi n'en avons-nous encore eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La difficulté surmontée, dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines : & il n'y a point de nation au monde, chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poésie ancienne. Les premiers poètes formèrent le génie de leur langue; les Grecs & les Latins employèrent d'abord la poésie à peindre les objets sensibles de toute la nature. *Homère* exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poésie qu'au théâtre, n'ont pu & n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous sommes interdits nous-mêmes insensiblement presque tous les objets

(d) *Horace* est traduit en vers italiens par *Palavicini*, *Virgile* par *Hannibal Caro*, *Ovide* par *Anguillara*, *Théocrite* par *Ricolotti*. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'*Anacréon*. A l'égard des Anglais, *Dryden* a traduit *Virgile* & *Juvenal*; *Pope*, *Homère*; *Crœsch*, *Lucrèce*, &c.

que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que *le Dante* n'exprimât, à l'exemple des anciens : il accoutuma les Italiens à tout dire ; mais nous , comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme sans détour tous les instrumens de l'agriculture ? A peine les connaissons-nous , & notre mollesse orgueilleuse, dans le sein du repos & du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, & au détail de ces arts utiles , que les maîtres & les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poètes avaient su exprimer heureusement les petites choses , notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite , qui est très-grand , à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation , & pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur & le style du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue française ; mais ils en ont resserré les agrémens dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici , Messieurs , que ce sont les grands poètes qui ont déterminé le génie des langues, (e) je n'avance rien qui ne soit connu de vous.

(e) On n'a pu dans un discours d'appareil entrer dans les raisons de cette difficulté attachée à notre poésie ; elle vient du génie de la langue ; car quoique M. de la Motte, & beaucoup d'autres après lui, aient dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie , il paraît démontré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées , & l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès. Ces secours & ces obstacles naissent, 1. de la défiance des termes. 2. des verbes auxiliaires & des participes ; 3. du nombre plus ou moins grand des rimes ; 4. de la longueur & de la brièveté des mots ; 5. des cas plus ou moins variés ; 6. des articles & pronoms ; 7. des élisions ; 8. de l'inversion ;

8 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

Les Grecs n'écrivirent l'histoire que quatre cents ans après *Homère*. La langue grecque reçut de ce grand peintre de la nature la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie & de l'Europe : c'est *Térence* qui, chez les Romains, parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'est *Pétrarque* qui,

9. de la quantité dans les syllabes : & enfin d'une infinité de finesses, qui ne sont senties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1. La défiance des mots, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *sucre*, *reste*, *crotte*, *perdu*, *sourdre*, *sef*, *coffre*, ces syllabes dures révoltent l'oreille, & c'est le partage de toutes les langues du Nord.

2. *Les verbes auxiliaires & les participes.* *Victis hostibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læso & invicto militi* ; c'est l'inscription des invalides de Berlin : si on va traduire, *pour les soldats qui ont été blessés & qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur ! Voilà pourquoi la langue latine est plus propre aux inscriptions que la française.

3. *Le nombre des rimes.* Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes, & un de rimes françaises, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien, & vous remarquerez encore que dans le français il y a toujours vingt rimes burlesques & basses pour deux qui peuvent entrer dans le style noble.

4. *La longueur & la trivété des mots.* C'est ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expression de certaines maximes, & à la mesure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers :

Quanto si mostra men, tanto è più bella.

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

5. *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon père, à mon père, *meus pater*, *mei patris*, *meo patri* ; cela est sensible.

6. *Les articles & pronoms.* *De ipsius negotio ei loquebatur.* Con ello parlava dell' affaire di lui ; il lui parlait de son affaire. Point d'amphibologie dans le latin. Elle est presque inévitable dans le français. On ne

après *le Dante* ; donna à la langue italienne cette aménité & cette grâce qu'elle a toujours conservées. C'est à *Lopès de Vêga* que l'espagnol doit sa noblesse & sa pompe ; c'est *Shakespeare* qui , tout barbare qu'il était , mit dans l'anglais cette force & cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis , sans l'outrer , & par conséquent sans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poésie , de former & fixer enfin le génie des peuples & de leurs langues ? La cause en est bien sensible : les premiers bons vers , ceux mêmes qui n'en ont que l'apparence , s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels & hardis deviennent familiers ; les hommes

fait si son affaire est celle de l'homme qui parle , ou de celui auquel on parle ; le pronom *il* se retranche en latin , & fait languir l'italien & le français.

7. *Les élifons.*

Canto l'arme pietose , e il capitano.

Nous ne pouvons dire :

Chantons la pitié & la vertu heureuse.

8. *Les inversions.* *César cultiva tous les arts utiles* ; on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes :

Cæsar omnes utiles artes coluit.

Quelle incroyable différence !

9. *La quantité dans les syllabes.* C'est de-là que naît l'harmonie. Les brèves & les longues des Latins forment une vraie musique. Plus une langue approche de ce mérite , plus elle est harmonieuse. Voyez les vers italiens , la pénultième est toujours longue :

Capitâno , mâno , sêno , chrîsto , acquîsto.

Chaque langue a donc son génie , que des hommes supérieurs sentent les premiers , & font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

10 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

qui font tous nés imitateurs , prennent insensiblement la manière de s'exprimer , & même de penser , des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me défavouerez-vous donc , Messieurs , quand je dirai que le vrai mérite & la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du *Cid* & de *Cinna* ?

Montagne avant lui était le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient savoir le français ; mais le style de *Montagne* n'est ni pur , ni correct , ni précis , ni noble. Il est énergique & familier ; il exprime naïvement de grandes choses : c'est cette naïveté qui plaît ; on aime le caractère de l'auteur ; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même , à converser , à changer de discours & d'opinion avec lui. J'entends souvent regretter le langage de *Montagne* , c'est son imagination qu'il faut regretter : elle était forte & hardie ; mais sa langue était bien loin de l'être.

Marot , qui avait formé le langage de *Montagne* , n'a presque jamais été connu hors de sa patrie ; il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs , pour quelques épigrammes licencieuses , dont le succès est presque toujours dans le sujet ; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut longtemps avilie : on écrivit dans ce style les tragédies , les poèmes , l'histoire , les livres de morale. Le judicieux *Despréaux* a dit : *Imitez de Marot l'élégant badinage*. J'ose croire qu'il aurait dit *le naïf badinage* , si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les nations étrangères , qu'on

y apprend , qu'on y traduit ; & chez quel peuple a-t-on jamais traduit *Marot* ?

Notre langue ne fut long-temps après lui qu'un jargon familier , dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries : mais quand on n'est que plaissant , on n'est point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint , & le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence ,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Si *Malherbe* montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées , il est donc le premier qui fut *élégant*. Mais quelques stances harmonieuses suffisaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage ? Ils lisaient le poëme admirable de la *Jérusalem*, l'*Orlando* , le *Pastor Fido* , les beaux morceaux de *Pétrarque*. Pouvait-on associer à ces chefs-d'œuvre un très-petit nombre de vers français , bien écrits à la vérité , mais faibles & presque sans imagination.

La langue française restait donc à jamais dans la médiocrité , sans un de ces génies faits pour changer & pour élever l'esprit de toute une nation : c'est le plus grand de vos premiers académiciens , c'est *Corneille* seul , qui commença à faire respecter notre langue des étrangers , précisément dans le temps que le cardinal de *Richelieu* commençait à faire respecter la couronne. L'un & l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après *Corneille* font venus , je ne dis pas de plus grands génies , mais de meilleurs écrivains.

12 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus passionné & plus correct; moins varié, mais moins inégal, aussi sublime quelquefois, & toujours noble sans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité, & plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'ame, & du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un & l'autre, laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poète de la raison, commença malheureusement par écrire des satires, mais bientôt après il égala & surpassa peut-être *Horace* dans la morale & dans l'art poétique: il donna les préceptes & les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la satire meurt avec ceux qui en sont les victimes, & que la raison & la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands-hommes que la nature fit naître, comme dans le siècle de *Léon X* & d'*Auguste*. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire: & grâce en partie aux soins du cardinal de *Richelieu*, ils ont adopté votre langue; comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, grâce aux soins du grand *Colbert*.

Un monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, & plus encore chez les sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne propre, celle de sa cour & de ses Etats; il la parle avec cette force & cette finesse que la seule étude ne donne jamais, & qui est le caractère du génie:

non-seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois , parce que les âmes supérieures saisissent toujours ces tours & ces expressions dignes d'elles , qui ne se présentent point aux âmes faibles. Il est dans Stockholm une nouvelle *Christine* , égale à la première en esprit, supérieure dans le reste; elle fait le même honneur à notre langue. Le français est cultivé dans Rome , où il était dédaigné autrefois ; il est aussi familier au souverain pontife , que les langues savantes dans lesquelles il écrivit , quand il instruisit le monde chrétien qu'il gouverne : plus d'un cardinal italien écrit en français dans le vatican , comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages, Messieurs , ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe & de l'Asie, & le plus vaste de l'univers ; dans cette ville qui n'était , il y a quarante ans , qu'un désert (f) habité par des bêtes sauvages : on y représente vos pièces dramatiques ; & le même goût naturel qui fait recevoir dans la ville de *Pierre le grand* , & de sa digne fille , la musique des Italiens , y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellens écrivains , est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse décadence , comme le crient si souvent des satiriques qui prétendent en secret justifier leur propre faiblesse , par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres : mais le feu qui nous éclairait , n'est pas

(f) L'endroit où est Pétersbourg n'était qu'un désert marécageux & inhabité.

14 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie , dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours & des siècles ? ouvrage qui , s'il était sèchement instructif, comme tant d'autres , ferait le meilleur de tous , & dans lequel l'auteur (g) a trouvé encore le secret de plaire ; partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès & de la chute de l'empire romain dans un livre encore plus court , écrit par un génie mâle & rapide, (h) qui approfondit tout en paraissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégans & plus fidèles. De vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent & profond (i) s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables, que *Tibulle* & *Ovide* eussent regardés comme leurs disciples , & dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre , je l'avoue , est menacé d'une chute prochaine ; mais au moins je vois ici ce génie véritablement tragique (k) qui m'a servi de maître , quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière ; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur , comme on voit sur les débris de sa patrie un héros

(g) C'est le président *Hénault*. Dans quelques traductions de ce discours , on a mis en note l'abbé *Langlet* , au lieu de M. *Hénault* ; c'est une étrange méprise.

(h) Le président de *Montesquieu*.

(i) Le marquis de *Vauvargues* , jeune homme de la plus grande espérance , mort à vingt-sept ans.

(k) M. *Crébillon* , auteur d'*Eleâtre* & *Rhadamiste*. Ces pièces remplies de traits vraiment tragiques sont souvent jouées.

qu'il a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont , après le grand *Molière* , achevé de rendre la comédie une école de mœurs & de bienséance : école qui méritait chez les Français la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre , qui le premier orna la philosophie des grâces de l'imagination , appartient à un temps plus reculé , il est encore l'honneur & la consolation du vôtre.

Les grands talens sont toujours nécessairement rares ; surtout quand le goût & l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme de ces forêts , où les arbres pressés & élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains , on voit quelques fortunes prodigieuses , & beaucoup de misère ; lorsqu'enfin il est plus étendu , l'opulence est générale , les grandes fortunes rares. C'est précisément , Messieurs , parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin , malgré cette culture universelle de la nation , je ne nierai pas que cette langue devenue si belle , & qui doit être fixée par tant de bons ouvrages , peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers , qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république , si long-temps notre alliée , où le français est la langue dominante , au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes , elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût , déprave enfin

16 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux & instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style marotique dans les sujets les plus nobles ; c'est revêtir un prince des habits d'un farceur. On se sert de termes nouveaux , qui sont inutiles , & qu'on ne doit hasarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts , dont je suis encore plus frappé , parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous , Messieurs , pour m'en garantir , les secours que l'homme éclairé à qui je succède , s'était donnés par ses études. Plein de la lecture de *Cicéron* , il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue , comme ce consul parlait la sienne. Mais c'est surtout à celui qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur , & qui était l'ami de M. le président *Bouhier* , à faire revivre ici l'éloquence de l'un , & à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter & à célébrer , un ami à recevoir & à encourager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence , mais non avec plus de sensibilité que moi , quels charmes l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres , combien elle sert à les conduire , à les corriger , à les exciter , à les consoler ; combien elle inspire à l'ame cette joie douce & recueillie , sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de *Richelieu* même ; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entr'eux par ce lien respectable & par
le

le goût des beaux arts , s'assembloient sans se montrer à la renommée ; ils furent moins brillans que leurs successeurs , & non moins heureux. La bienfiance , l'union , la candeur , la saine critique si opposée à la satire , formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres , elles feront l'éternel exemple des gens de lettres , & serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire ? J'oserais m'étendre , Messieurs , sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent , si je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux , des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent , de la gloire de la nation.

Je fais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges ; je fais que le public , toujours avide de nouveautés , pense que tout est épuisé sur votre fondateur & sur vos protecteurs ; mais pourrais-je refuser le tribut que je dois , parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire ? Il en est de ces éloges qu'on répète , comme de ces solemnités qui sont toujours les mêmes , & qui réveillent la mémoire des événemens chers à un peuple entier ; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de *Richelieu* , *Louis XIV* , un *Séguier* , un *Colbert* , un *Turenne* , un *Condé* , c'est dire à haute voix : *Rois , ministres , généraux à venir , imitez ces grands-hommes*. Ignore-t-on que le panégyrique de *Trajan* anima *Antonin* à la vertu ? & *Marc-Aurèle* , le premier des empereurs & des hommes , n'avoue-t-il pas dans ses écrits ,

18 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'*Antonin* ? Lorsque *Henri IV* entendit dans le parlement nommer *Louis XII le père du peuple*, il se sentit pénétré du désir de l'imiter, & il le surpassa.

Pensez-vous, Messieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de *Louis XIV*, ne se soient pas fait entendre au cœur de son successeur, dès sa première enfance ? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un & l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance ; & peut-être c'est en cela qu'ils ont été le plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice, & ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il méritait ; il l'appelait à lui du haut de son trône ; il en était suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises ; il en remplissait le monde ; il déployait une ame sublime dans le bonheur & dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les cours de l'Europe & de l'Asie : les terres & les mers rendaient témoignage à sa magnificence, & les plus petits objets, sitôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, & recevaient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protège des empereurs & des rois, subjugué des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, & y vole du sein de la mort, dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires ; il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui ferait penser que ce qui étonne le reste des hommes, est pour lui dans

l'ordre le plus commun & le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame , sans s'étudier même à la cacher ; & il ne peut en affaiblir les rayons , qui , en perçant malgré lui le voile de sa modestie , y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV se signala par des monumens admirables , par l'amour de tous les arts , par les encouragemens qu'il leur prodiguait : O vous son auguste successeur , vous l'avez déjà imité , & vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires , pour remplir tous vos projets bienfaisans , qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre bisaïeul , & vous les avez étendus plus loin. Il regretta de n'avoir pu dans le cours de ses glorieuses campagnes forcer un ennemi digne de lui , à mesurer ses armes avec les fiennes en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira , vous en avez joui. Plus heureux que le grand *Henri* , qui ne remporta presque des victoires que sur sa propre nation , vous avez vaincu les éternels & intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils , après vous l'objet de nos vœux & de notre crainte , apprit à vos côtés à voir le danger & le malheur même sans être troublé , & le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris , vous étiez , au milieu d'un champ de carnage , tranquille dans les momens d'horreur & de confusion , tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux : vous embrassiez ce général qui n'avait souhaité de vivre que pour vous voir triompher ; cet homme que vos vertus & les fiennes ont fait votre

20 DISCOURS DE M. DE VOLTAIRE

sujet , que la France comptera toujours parmi ses enfans les plus chers & les plus illustres. Vous récompensiez déjà par votre témoignage & par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire ; & cette récompense est la plus belle pour des Français.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'académie, ce qui est précieux à chacun de vous , Messieurs , ce fut l'un de vos confrères qui servit le plus votre protecteur & la France dans cette journée : ce fut lui qui , après avoir volé de brigade en brigade , après avoir combattu en tant d'endroits différens , courut donner & exécuter ce conseil si prompt , si salutaire , si avidement reçu par le roi , dont la vue discernait tout dans des momens où elle peut s'égarer si aisément. Jouissez , Messieurs , du plaisir d'entendre dans cette assemblée ces propres paroles , que votre protecteur dit au neveu (1) de votre fondateur sur le champ de bataille : *Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu.* Mais si cette gloire particulière vous est chère , combien sont chères à toute la France , combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit *Louis XV* après ses victoires ! Il les fait encore , il ne court à ses ennemis que pour les défarmer , il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de son cœur , ils le feraient leur arbitre au lieu de le combattre ; & ce serait peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages. (m)

(1) M. le maréchal duc de *Richelieu*.

(m) L'événement a justifié , en 1748 , ce que disait M. de *Voltaire* en 1746.

Les vertus qui le font craindre leur ont été connues, dès qu'il a commandé ; celles qui doivent ramener leur conscience , qui doivent être le lien des nations , demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux , nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé comme penseront tous les peuples & tous les siècles : jamais amour ne fut ni plus vrai , ni mieux exprimé : tous nos cœurs le sentent , & vos bouches éloquentes en font les interprètes. Les médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce (*) éternisent ses triomphes & notre bonheur. Puissé-je voir dans nos places publiques ce monarque humain , sculpté des mains de nos *Praxitèles* , environné de tous les symboles de la félicité publique ! Puissé-je lire aux pieds de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs : *Au père de la patrie !*

(*) Les médailles frappées au Louvre sont au-dessus des plus belles de l'antiquité ; non pas pour les légendes , mais pour le dessin & la beauté des coins.



PANEGYRIQUE DE LOUIS XV,

*Fondé sur les faits & sur les événemens le
plus intéressans , jusqu'en 1749.*



P R E F A C E

D E L' A U T E U R.

L'AUTEUR de ce panégyrique se cacha long-temps, avec autant de soin qu'en prennent ceux qui ont fait des satires. Il est toujours à craindre que le panégyrique d'un monarque ne passe pour une flatterie intéressée. L'effet ordinaire de ces éloges est de faire rougir ceux à qui on les donne, d'attirer peu l'attention de la multitude, & de soulever la critique. On ne conçoit pas comment *Trajan* put avoir ou assez de patience ou assez d'amour-propre pour entendre prononcer le long panégyrique de *Pline* : il semble qu'il n'ait manqué à *Trajan*, pour mériter tant d'éloges, que de ne les avoir pas écoutés.

Le panégyrique de *Louis XIV* fut prononcé par M. *Pélisson*, & celui de *Louis XV* devrait l'être sans doute à l'académie par une bouche aussi éloquente. Il s'en faut beaucoup que l'auteur de cet essai adopte l'avis de M. le président *Hénault*, qui préfère le panégyrique de *Louis XV* à celui de *Louis XIV*. L'auteur ne préfère que le sujet. Il avoue que *Louis XV* a sur *Louis XIV* l'avantage d'avoir gagné deux batailles rangées. Il croit que le système des finances ayant été perfectionné par le temps, l'Etat a

souffert incomparablement moins dans la guerre de 1741, que dans celle de 1688, & surtout dans celle de 1701. Il pense enfin que la paix d'Aix-la-Chapelle peut avoir un grand avantage sur celle de Nimègue. Ces deux paix à jamais célèbres ont été faites dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire après des victoires : mais le vainqueur fit encore craindre sa puissance par le traité même de Nimègue, & *Louis XV* fait aimer sa modération. Le premier traité pouvait encore aigrir des nations & le second les réconcilie. C'est cette paix heureuse que l'auteur a principalement en vue. Il regarde celui qui l'a donnée comme le bienfaiteur du genre humain. Il a fait un panégyrique très-court, mais très-vrai dans tous ses points, & il l'a écrit d'un style très-simple, parce qu'il n'avait rien à orner. Il a laissé à chaque citoyen le soin d'étendre toutes les idées dont il ne donne ici que le germe. Il y a peu de lecteurs qui, en voyant cet ouvrage, ne puissent beaucoup l'augmenter par leurs réflexions, & le meilleur effet d'un livre est de faire penser les hommes. On a nourri ce discours de faits inconnus auparavant au public, & qui servent de preuves. Ce sont-là les véritables éloges, & qui sont bien au-dessus d'une déclamation pompeuse & vaine. La lettre qu'on rapporte écrite d'un prince au roi, est de monseigneur le prince de *Conti*, du

20 juillet 1744 : celle du roi est du 19 mai 1745 : en un mot , on peut regarder cet ouvrage intitulé *panégyrique* comme le précis le plus fidelle de tout ce qui est à la gloire de la France & de son roi : & on défie la critique d'y trouver rien d'altéré ni d'exagéré.

A l'égard des censures qu'un journaliste a faites , non du fond de l'ouvrage , mais de la forme , on commence par le remercier d'une réflexion très-juste sur ce qu'on avait dit que le roi de Sardaigne choiffait bien ses ministres & ses généraux , & était lui-même un grand général & un grand ministre. Il paraît en effet que le terme de ministre ne convient pas à un souverain. (*)

A l'égard de toutes les autres critiques elles ont paru injustes & inconfidérées ; dans une on reproche à l'auteur d'avoir écrit un panégyrique dans le style de *Pline* plutôt que dans celui de *Cicéron* , & dans celui de *Bossuet* & de *Bourdaloue*. Il dit que tout est orné d'anti-thèses , de termes qui se querellent & de pensées qui semblent se repousser.

On n'examine pas ici s'il faut suivre dans un panégyrique *Pline* qui en a fait un , ou *Cicéron* qui n'en a point fait. S'il faut imiter la pompe & la déclamation d'une oraison funèbre .

(*) M. de *Voltaire* a laissé subsister cette phrase malgré la critique , qu'il paraît regarder ici comme fondée , & nous croyons qu'il a eu raison de la conserver.

dans le récit des choses récentes qui sont si délicates à traiter ; si les sermons de *Bourdaloue* doivent être le modèle d'un homme qui parle de la guerre & de la paix, de la politique & des finances. Mais on est bien surpris que le critique dise que tout est antithèses dans un écrit où il y en a si peu. A l'égard *des termes qui se querellent, & des pensées qui se repoussent*, on ne fait pas ce que cela signifie.

Le journaliste dit que le contraste des quatre rois *François I, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV*, & du monarque régnant, n'est pas assez sensible. Il n'y a là aucun *contraste* ; des mérites différens ne sont point des choses opposées : on n'a voulu faire ni de contrastes ni d'antithèses, & il n'y en a pas la moindre apparence.

Il reprend ces mots au sujet de nos alarmes sur la maladie du roi : *après un triomphe si rare il ne fallait pas une vertu commune*. On ne triomphe, dit-il, que de ses ennemis ; peut-il ignorer que ce terme *triomphe*, est toujours noblement employé pour tous les grands succès, en quelque genre que ce puisse être ?

Il prétend que ce triomphe n'est pas rare : En France, dit-il, rien de plus naturel, rien de plus général que l'amour des peuples pour leur souverain. Il n'a pas senti que cette critique très-déplacée tend à diminuer le prix de l'amour

extrême , qui éclata dans cette occasion par des témoignages si singuliers. Oui , sans doute , ce triomphe était rare , & il n'y en a aucun exemple sur la terre ; c'est ce que toute la nation dépose contre cette accusation du censeur.

A quoi pense - t - il quand il dit que rien n'est plus naturel , plus général qu'une telle tendresse ? où a-t-il trouvé qu'en France on ait marqué un tel amour pour ses rois avant que *Louis XIV* & *Louis XV* aient gouverné par eux-mêmes ? Est-ce dans le temps de la fronde ? est-ce sous *Louis XIII* , quand la cour était déchirée par des factions & l'Etat par des guerres civiles ? quand le sang ruisselait sur les échafauds ? Est-ce lorsque le couteau de *Ravaillac* , instrument du fanatisme de tout un parti , acheva le parricide que *Jean Châtel* avait commencé , & que *Pierre Barrière* & tant d'autres avaient médité ? est-ce quand le moine *Jacques Clément* , animé de l'esprit de la ligue , assassina *Henri III* ? est-ce après ou avant le massacre de la St Barthélemi ? est-ce quand les *Guises* régnaient sous le nom de *François II* ? Est-il possible qu'on ose dire que les Français pensent aujourd'hui comme ils pensaient dans ces temps abominables ?

Après un triomphe si rare il ne fallait pas une vertu commune : le censeur condamne ce passage ,

comme s'il supposait une vertu commune auparavant.

Premièrement on lui dira qu'il serait d'un lâche flatteur & d'un menteur ridicule de prétendre que le prince, l'objet de ce panégyrique, avait fait alors d'aussi grandes choses qu'il en a faites depuis. Ce sont deux victoires, c'est la paix donnée à l'Europe, qui ont rempli ce que la première & glorieuse campagne avait fait espérer. En second lieu, quand l'auteur dit dans la même période que la crainte de perdre un bon roi, imposait à ce grand prince la nécessité d'être le meilleur des rois, non-seulement il ne suppose pas là une vertu commune; mais s'exprimant en véritable citoyen, il fait sentir que l'amour de tout un peuple encourage les souverains à faire de grandes choses, les affermit encore dans la vertu, les excite encore à faire le bonheur d'une nation qui le mérite. Penfer & parler autrement serait d'un misérable esclave, & les louanges des esclaves ne sont d'aucun prix, non plus que leurs services.

Le censeur dit que les Anglais ont été les dominateurs des mers de *fait & non pas de droit*. Il s'agit bien ici de droit; il s'agit de la vérité & de montrer que les Français peuvent être aussi redoutables sur mer qu'ils l'ont été sur terre.

Il avance que le goût de *differtation* s'empare quelquefois de l'auteur. Il y a dans tout l'ouvrage quatre lignes où l'on trouve une réflexion politique très-importante, une maxime très-vraie, c'est que les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire, & on en pourrait donner cent exemples. L'auteur en rapporte trois en deux lignes, & voilà ce que le censeur appelle *differtation*. On trouvera, dit-il, quelque chose de *découfu* dans le style. Ce mot trivial, *découfu*, signifie un discours sans liaison, sans transition, & c'est peut-être le discours où il y en a davantage. *Ce découfu*, dit-il, est l'effet des *antithèses*, & il n'y a pas deux antithèses dans tout l'ouvrage.

Il y a d'autres injustices auxquelles on ne répond point; ceux qui ont été fâchés qu'on ait célébré dans cet ouvrage les citoyens qui ont bien servi l'Etat, chacun dans leur genre, méritent moins d'être réfutés que d'être abandonnés à leur basse envie, qui ajoute encore à l'éloge qu'ils condamnent.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

D E

M. LE PRESIDENT HENAUT.

„ C'EST panégyrique , d'autant plus éloquent qu'il
„ paraît ne pas prétendre à l'éloquence , étant fondé
„ uniquement sur les faits , est également glorieux
„ pour le roi & pour la nation. Je ne crois pas
„ qu'on puisse lui comparer celui que *Pélisson* com-
„ posa pour *Louis XIV* ; ce n'était qu'un discours
„ vague , & celui-ci est appuyé sur les événemens
„ les plus grands , sur les anecdotes les plus intéres-
„ santes. C'est un tableau de l'Europe , c'est un
„ précis de la guerre , c'est un ouvrage qui annonce
„ à chaque page un bon citoyen , c'est un éloge où
„ il n'y a pas un mot qui sente la flatterie ; il devrait
„ avoir été prononcé dans l'académie , avec la plus
„ grande solennité , & la capitale doit l'envier aux
„ provinces où il a été imprimé. „

PANEGYRIQUE

PANEGYRIQUE

DE LOUIS XV.

LUDOVICO DECIMO-QUINTO,

DE HUMANO GENERE BENE MERITO.

UNE voix faible & inconnue s'élève , mais elle fera l'interprète de tous les cœurs. Si elle ne l'est pas , elle est téméraire ; si elle flatte , elle est coupable ; car c'est outrager le trône & la patrie , que de louer son prince des vertus qu'il n'a pas.

On fait assez que ceux qui sont à la tête des peuples , sont jugés par le public avec autant de sévérité qu'ils sont loués en face avec bassesse ; que tout prince a pour juges les cœurs de ses sujets ; qu'il ne tient qu'à lui de savoir son arrêt , & de se connaître ainsi lui-même. Il n'a qu'à consulter la voix publique , & surtout celle du petit nombre de juges , qui en tout genre entraîne à la longue l'opinion du grand nombre , & qui seule se fait entendre à la postérité.

La réputation est la récompense des rois ; la fortune leur a donné tout le reste ; mais cette réputation est différente comme leurs caractères , plus éclatante chez les uns , plus solide chez les autres ; souvent accompagnée d'une admiration mêlée de crainte , quelquefois appuyée sur l'amour ; ici plus

Mélanges littéraires.

C

34 P A N E G Y R I Q U E

prompte , ailleurs plus tardive ; rarement pure & universelle.

Louis XII, malheureux dans la guerre & dans la politique , vit les cœurs de son peuple se tourner vers lui , & fut consolé.

François I, par sa valeur , par sa magnificence , & par la protection des arts qui l'immortalise , ressaisit la gloire qu'un rival trop puissant lui avait enlevée.

Henri IV, ce brave guerrier , ce bon prince , ce grand-homme si au-dessus de son siècle , ne fut connu de tout le monde qu'après sa mort ; & c'est ce que lui-même avait prédit.

Louis XIV frappa tous les yeux , pendant quarante ans , de l'éclat de sa prospérité , de sa grandeur & de sa gloire , & fit parler en sa faveur toutes les bouches de la renommée.

Nos acclamations ont donné à *Louis XV* un titre qui doit rassembler en lui bien d'autres titres ; car il n'en est pas d'un souverain comme d'un particulier : on peut aimer un citoyen médiocre ; une nation n'aimera pas long-temps un prince qui ne fera pas un grand prince.

Ce temps sera toujours présent à la mémoire , où il commença à gouverner & à combattre ; ce temps où les fatigues réunies du cabinet & de la guerre , le mirent au bord du tombeau. On se souvient de ces cris de douleur & de tendresse , de cette désolation , de ces larmes de toute la France , de cette foule consternée , qui se précipitant dans les temples , interrompait , par ses sanglots , les prières publiques , tandis que le prêtre pleurait en les prononçant , & pouvait les achever à peine.

Au bruit de sa convalescence, avec quel transport nous passâmes de l'excès du désespoir à l'ivresse de la joie ! Jamais les courriers qui ont apporté les nouvelles des plus grandes victoires, ont-ils été reçus comme celui qui vint nous dire : *Il est hors de danger* ? Les témoignages de cet amour venaient de tous côtés au monarque : ceux qui l'entouraient, lui en parlaient avec des larmes de joie ; il se souleva soudain par un effort dans ce lit de douleur où il languissait encore : *Qu'ai-je donc fait*, s'écria-t-il, *pour être ainsi aimé* ? Ce fut l'expression naïve de ce caractère simple, qui n'ayant de faste ni dans la vertu, ni dans la gloire, savait à peine que sa grande ame fût connue.

Puisqu'il était ainsi aimé, il méritait de l'être. On peut se tromper dans l'admiration, on peut trop se hâter d'élever des monumens de gloire, on peut prendre de la fortune pour du mérite ; mais quand un peuple entier aime éperdument, peut-il errer ? Le cœur du prince sentit ce que voulait dire ce cri de la nation : la crainte universelle de perdre un bon roi, lui imposait la nécessité d'être le meilleur des rois. Après un triomphe si rare, il ne fallait pas une vertu commune.

C'est à la nation à dire s'il a été fidèle à cet engagement que son cœur prenait avec les nôtres ; c'est à elle de se rendre compte de sa félicité.

Il se trouvait engagé dans une guerre malheureuse, que son conseil avait entreprise pour soutenir un allié qui depuis s'est détaché de nous. Il avait à combattre une reine intrépide, qu'aucun péril n'avait ébranlée, & qui soulevait les nations en

faveur de sa cause. Elle avait porté son fils dans ses bras à un peuple toujours révolté contre ses pères , & en avait fait un peuple fidelle , qu'elle remplissait de l'esprit de sa vengeance. Elle réunissait dans elle les qualités des empereurs ses aïeux , & brûlait de cette émulation fatale qui anima , deux cents ans , sa maison impériale , contre la maison la plus ancienne & la plus auguste du monde.

A cette fille des *Césars* s'unissait un roi d'Angleterre , qui savait gouverner un peuple qui ne fait point servir. Il menait ce peuple valeureux comme un cavalier habile pousse à toute bride un coursier fougueux , dont il ne pourrait retenir l'impétuosité. Cette nation , la dominatrice de l'Océan , voulait tenir , à main armée , la balance sur la terre , afin qu'il n'y eût plus jamais d'équilibre sur les mers. Fière de l'avantage de pouvoir pénétrer vers nos frontières par les terres de nos voisins , tandis que nous pouvions entrer à peine dans son île ; fière de ses victoires passées , de ses richesses présentes , elle achetait contre nous des ennemis d'un bout de l'Europe à l'autre ; elle paraissait inépuisable dans ses ressources , & irréconciliable dans sa haine.

Un monarque qui veille à la garde des barrières que la nature éleva entre la France & l'Italie , & qui semble , du haut des Alpes , pouvoir déterminer la fortune , se déclarait contre nous , après avoir autrefois vaincu avec nous. On avait à redouter en lui un politique & un guerrier ; un prince qui savait bien choisir ses ministres & ses généraux , & qui pouvait se passer d'eux , grand général lui-même & grand ministre. L'Autriche se dépouillait de ses terres

en sa faveur ; l'Angleterre lui prodiguait ses trésors : tout concourait à le mettre en état de nous nuire.

A tant d'ennemis se joignait cette république fondée sur le commerce , sur le travail & sur les armes ; cet Etat qui, toujours prêt d'être submergé par la mer, subsiste en dépit d'elle, & la fait servir à sa grandeur ; république supérieure à celle de Carthage, parce qu'avec cent fois moins de territoire, elle a eu les mêmes richesses. Ce peuple haïssait ses anciens protecteurs, & servait la maison de ses anciens oppresseurs ; ce peuple, autrefois le rival & le vainqueur de l'Angleterre sur les mers , se jetait dans les bras de ceux mêmes qui ont affaibli son commerce , & refusait l'alliance & la protection de ceux par qui son commerce florissait. Rien ne l'engageait dans la querelle : il pouvait même jouir de la gloire d'être médiateur entre les maisons de France & d'Autriche , entre l'Espagne & l'Angleterre, mais la défiance l'aveugla, & ses propres erreurs l'ont perdu.

Ce peuple ne pouvait croire qu'un roi de France ne fût pas ambitieux. Le voilà donc qui rompt la neutralité qu'il a promise ; le voilà qui, dans la crainte d'être opprimé un jour, ose attaquer un roi puissant, qui lui tendait les bras. En vain *Louis XV* leur répète à tous : Je ne veux rien pour moi ; je ne demande que la justice pour mes alliés : je veux que le commerce des nations & le vôtre soit libre ; que la fille de *Charles VI* jouisse de l'héritage immense de ses pères ; mais aussi qu'elle n'envie point la province de Parme à l'héritier légitime ; que Gènes ne soit point opprimée ; qu'on ne lui ravisse pas un bien qui lui appartient , & dont elle ne peut jamais

abuser : ces propositions étaient si modérées , si équitables , si désintéressées , si pures , qu'on ne put le croire. Cette vertu est trop rare chez les hommes ; & quand elle se montre , on la prend d'abord pour de la fausseté , ou pour de la faiblesse.

Il faut donc combattre , sans que tant de nations liguées fussent en effet pourquoi l'on combattait. La cendre du dernier des empereurs autrichiens était arrosée du sang des nations ; & lorsque l'Allemagne elle-même était devenue tranquille , lorsque la cause de tant de divisions ne subsistait plus , les cruels effets en duraient encore. En vain le roi voulait la paix , il ne pouvait l'obtenir que par des victoires.

Déjà les villes qu'il avait assiégées s'étaient rendues à ses armes : il vole sous les remparts de Tournai , avec son fils , son unique espérance & la nôtre. Il faut combattre contre une armée supérieure , dont les Anglais faisaient la principale force. C'est la bataille la plus heureuse & la plus grande par ses suites qu'on ait donnée depuis *Philippe-Auguste* ; c'est la première depuis *Saint Louis* , qu'un roi de France ait gagnée en personne contre cette nation belliqueuse & respectable , qui a toujours été l'ennemie de notre patrie , après en avoir été chassée. Mais cette victoire si heureuse , à quoi tenait-elle ? C'est ce que lui dit ce grand général à qui la France a des obligations éternelles. En effet , l'histoire déposera que , sans la présence du roi , la bataille de Fontenoi était perdue. On ramenait de tous côtés les canons ; tous les corps avaient été repoussés les uns après les autres ; le poste important d'Antouin

avait commencé d'être évacué ; la colonne anglaise s'avavançait à pas lents , toujours ferme , toujours inébranlable , coupant en deux notre armée , fessant de tous côtés un feu continu , qu'on ne pouvait ni ralentir , ni soutenir. Si le roi eût cédé aux prières de tant de serviteurs , qui ne craignaient que pour ses jours , s'il n'eût demeuré sur le champ de bataille , s'il n'eût fait revenir ses canons dispersés , qu'on retrouva avec tant de peine , aurait-on fait les efforts réunis qui décidèrent du sort de cette journée ? Qui ne fait à quel excès la présence du souverain enflamme notre nation , & avec quelle ardeur on se dispute l'honneur de mourir ou de vaincre à ses yeux ? Ce moment en fut un grand exemple. On proposait la retraite , le roi regardait ses guerriers , & ils vainquirent.

On ne fait que trop quelles funestes horreurs suivent les batailles , combien de blessés restent confondus parmi les morts , combien de soldats , élevant une voix expirante pour demander du secours , reçoivent le dernier coup de la main de leurs propres compagnons , qui leur arrachent de misérables dépouilles , couvertes de sang & de fange ; ceux mêmes qui sont secourus , le sont souvent d'une manière si précipitée , si inattentive , si dure , que le secours même est funeste ; ils perdent la vie dans de nouveaux tourmens , en accusant la mort de n'avoir pas été assez prompte : mais après la bataille de Fontenoi , on vit un père qui avait soin de la vie de ses enfans , & tous les blessés furent secourus comme s'ils l'avaient été par leurs frères. L'ordre , la prévoyance , l'attention , la propreté .

l'abondance de ces maisons que la charité élève avec tant de frais , & qu'elle entretient dans le sein de nos villes tranquilles & opulentes , n'étaient pas au-dessus de ce qu'on vit dans les établissemens préparés à la hâte pour ce jour de sang. Les ennemis prisonniers & blessés devenaient nos compatriotes , nos frères. Jamais tant d'humanité ne succéda si promptement à tant de valeur.

Les Anglais surtout en furent touchés ; & cette nation , la rivale de notre vertu guerrière , l'est devenue de notre magnanimité. Ainsi un prince , un seul homme , peut , par son exemple , rendre meilleurs ses sujets & ses ennemis même : ainsi les barbaries de la guerre ont été adoucies dans l'Europe , autant que le peut permettre la méchanceté humaine ; & si vous en exceptez ces brigands étrangers , à qui l'espoir seul du pillage met les armes à la main , on a vu , depuis le jour de Fontenoi , les nations armées disputer de générosité.

Il est pardonnable à un vainqueur de vouloir tirer avantage de sa victoire , d'attendre au moins que le vaincu demande la paix , & de la lui faire acheter chèrement ; c'est la maxime de la politique ordinaire. Quel parti prendra le vainqueur de Fontenoi ? Dès le jour même de la bataille , il ordonne à son secrétaire d'Etat d'écrire en Hollande qu'il ne demande que la pacification de l'Europe : il propose un congrès ; il proteste qu'il ne veut pas rendre sa condition meilleure ; il suffit que celle des peuples le soit par lui. Le croira-t-on dans la postérité ? c'est le vainqueur qui demande la paix , & c'est le vaincu qui la refuse. *Louis XV* ne se rebute pas ; il faut au moins feindre

de l'écouter. On envoie quelques plénipotentiaires ; mais ce n'est que par une formalité vaine ; on se défie de ses offres : les ennemis lui supposent de vastes projets , parce qu'ils osaient en avoir encore. Toutes les villes cependant tombent devant lui , devant les princes de son sang , devant tous les généraux qui les assiègent. Des places qui avaient autrefois résisté trois années , ne tiennent que peu de jours. On triomphe à Mèlle , à Rocoux , à Laufelt ; on trouve par-tout les Anglais , qui se dévouent , pour leurs alliés , avec plus de courage que de politique ; & par-tout la valeur française l'emporte ; ce n'est qu'un enchaînement de victoires. Nous avons vu un temps où ces feux , ces illuminations , ces monumens passagers de la gloire , devenus un spectacle commun , n'attiraient plus l'empressement de la multitude rassasiée de succès.

Quelle est la situation enfin où nous étions au commencement de cette dernière campagne , après une guerre si longue , & qui avait été deux ans si malheureuse ?

Ce général étranger , naturalisé par tant de victoires , aussi habile que *Turenne* , & encore plus heureux , avait fait de la Flandre entière une de nos provinces.

Du côté de l'Italie , où les obstacles sont beaucoup plus grands , où la nature oppose tant de barrières , où les batailles sont si rarement décisives , & cependant les ressources si difficiles , on se soutenait du moins après une vicissitude continuelle de succès & de pertes. On était encore animé par la gloire de la journée des barricades , par l'escalade de ces rochers

qui touchent aux nues , par ces fameux passages du Pô.

Un chef actif & prévoyant , qui conçoit les plus grands projets , & qui discute les plus petits détails ; ce général qui , après avoir sauvé l'armée de Prague , par une retraite digne de *Xénophon* , venait de délivrer la Provence , disputait alors les Alpes aux ennemis , les tenait en alarmes , les avait chassés de Nice , mettait en sureté nos frontières. Un génie brillant , audacieux , dans qui tout respire la grandeur , la hauteur & les grâces ; cet homme qui ferait encore distingué dans l'Europe , quand même il n'aurait aucune occasion de se signaler , soutenait la liberté de Gènes contre les Autrichiens , les Piémontais & les Anglais. Le roi d'Espagne , inébranlable dans son alliance , joignait à nos troupes ses troupes audacieuses & fidelles , dont la valeur ne s'est jamais démentie. Le royaume de Naples était en sureté. *Louis XV* veillait à la fois sur tous ses alliés , & contenait ou accablait tous ses ennemis.

Enfin , par une suite de l'administration secrète qui donne la vie à ce grand corps politique de la France, l'Etat n'était épuisé ni par les trésors engloutis dans la Bohême & dans la Bavière, ni par les libéralités prodiguées à un empereur que le roi avait protégé., ni par ces dépenses immenses qu'exigeaient nos nombreuses armées. L'Autriche & la Savoie , au contraire , ne se soutenaient que par les subsides de l'Angleterre ; & l'Angleterre commençait à succomber sous le fardeau , son sang & ses trésors se perdaient pour des intérêts qui n'étaient pas les siens ; la Hollande se ruinait & s'enchaînait par opiniâtreté ;

des craintes imaginaires lui faisaient éprouver des malheurs réels ; & nous victorieux & tranquilles , nous regardions de loin , dans le sein de l'abondance , tous les fléaux de la guerre portés loin de nos provinces.

Nous avons payé avec zèle tous les impôts ; quelques grands qu'ils fussent , parce que nous avons senti qu'ils étaient nécessaires , & établis avec une sage proportion. Aussi (ce qui peut-être n'était jamais arrivé depuis plusieurs siècles) aucun ministre des finances n'a excité le moindre murmure , aucun financier n'a été odieux ; & quand , sur quelques difficultés , le parlement a fait des remontrances à son maître , on a cru voir un père de famille qui consulte , sur les intérêts de ses enfans , les interprètes des lois.

Il s'est trouvé un homme qui a soutenu le crédit de la nation par le sien ; crédit fondé à la fois sur l'industrie & sur la probité , qui se perd si aisément , & qui ne se rétablit plus quand il est détruit. (*) C'était un des prodiges de notre siècle ; & ce prodige ne nous frappait pas peut-être assez : nous y étions accoutumés , comme aux vertus de notre monarque. Nos camps devant tant de places assiégées , ont été semblables à des villes policées , où règnent l'ordre , l'affluence & la richesse. Ceux qui ont ainsi fait subsister nos armées étaient des hommes dignes de seconder ceux qui nous ont fait vaincre. (**)

Vous pardonnez , héros équitable , héros modeste , vous pardonnez sans doute , si on ose mêler l'éloge de vos sujets à celui du père de la patrie ? Vous les avez choisis. Quand tous les ressorts d'un Etat se déploient

(*) M. de Marmontel.

(**) M. Duverney.

d'un concert unanime , la main qui les dirige est celle d'un grand - homme : peut-être cesserait-il de l'être, s'il voyait d'un œil chagrin & jaloux la justice qui leur est rendue.

Grâce à cette administration unique , le roi n'a jamais éprouvé cette douleur si cruelle pour un bon prince , de ne pouvoir récompenser ceux qui ont prodigué leur sang pour l'Etat.

Jamais , dans le cours de cette longue guerre , le ministre n'a ignoré, ni laissé ignorer au prince, aucune belle action du moindre officier ; & toutes nombreuses , toutes communes qu'elles sont devenues , jamais la récompense ne s'est fait attendre. Mais quel pouvoir chez les hommes est assez grand pour mettre un prix à la vie ? il n'en est point ; & si le cœur du maître n'est pas sensible, on n'est mort que pour un ingrat.

Citoyens heureux de la capitale , plusieurs d'entre vous verront , dans leurs voyages , ces terrains que *Louis XV* a rendus si célèbres , ces plaines sanglantes que vous ne connaissez encore que par les réjouissances paisibles qui ont célébré des victoires si chèrement achetées ; quand vous aurez reconnu la place où tant de héros sont morts pour vous , versez des larmes sur leurs tombeaux , imitez votre roi qui les regrette.

Un de nos princes écrivait au roi , de la cime des Alpes , qui étaient ses champs de victoire : *Le colonel de mon régiment a été tué ; vous connaissez trop , Sire , tout le prix de l'amitié , pour n'être pas touché de ma douleur.* Qu'une telle lettre est honorable , & pour qui l'écrit , & pour qui la reçoit ! O hommes ! apprenez d'un

prince & d'un roi ce que vaut le sang des hommes , apprenez à aimer.

Quel préjugé s'est répandu sur la terre , que cette amitié , cette précieuse consolation de la vie , est exilée dans les cabanes , qu'elle se plaît chez les malheureux ! O erreur ! l'amitié est également inconnue , & chez les infortunés occupés uniquement de leurs maux , & chez les heureux souvent endurcis , & dans le travail des campagnes , & dans les occupations des villes , & dans les intrigues des cours. Par-tout elle est étrangère : elle est , comme la vertu , le partage de quelques ames privilégiées ; & lorsqu'une de ces belles ames se trouve sur le trône , ô Providence , qu'il faut vous bénir ! Puissent ceux qui croient que dans les cours , l'intrigue ou le hasard distribue toujours les récompenses , lire quelques-unes de ces lettres que le monarque écrivait après ses victoires ! *J'ai perdu* , dit-il dans un de ces billets où le cœur parle , & où le héros se peint , *j'ai perdu un honnête homme & un brave officier ; que j'estimais & que j'aimais. Je sais qu'il a un frère dans l'état ecclésiastique , donnez-lui le premier bénéfice , s'il en est digne , comme je le crois.*

Peuples , c'est ainsi que vous êtes gouvernés. Songez quelle est votre gloire au-dehors & votre tranquillité au-dedans ; voyez les arts protégés au milieu de la guerre ; comparez tous les temps ; comptez-les depuis *Charlemagne* , quel siècle trouverez-vous comparable à notre âge ? Celui du règne trop court de l'immortel *Henri IV* , depuis la paix de Vervins ; & encore quel affreux levain restait des discordes de quatre règnes ? Les belles & triomphantes années de *Louis XIV* ; mais quels malheurs les ont suivies ? &

puisse notre bonheur être plus durable ! Enfin , vous trouverez soixante ans peut-être de grandeur & de félicité répandues dans plus de neuf siècles ; tant le bonheur public est rare , tant le chemin est lent , qui mène en tout genre à la perfection , tant il est difficile de gouverner les hommes & de les satisfaire.

On s'est plaint (car la vérité ne dissimule rien , & nous sommes assez grands pour avouer ce qui nous manque ,) on s'est plaint qu'un seul ressort se soit rencontré faible dans cette vaste & puissante machine si habilement conduite. *Louis XV*, en prenant à la fois le timon de l'Etat & l'épée , ne trouva point dans ses ports , de ces flottes nombreuses , de ces grands établissemens de marine , qui sont l'ouvrage du temps. Un effort précipité ne peut en ce genre suppléer à ce qui demande tant de prévoyance & une si longue application. Il n'en est pas de nos forces maritimes comme de ces trirèmes que les Romains apprirent si rapidement à construire & à gouverner. Un seul vaisseau de guerre est un objet plus grand que les flottes qui décidèrent auprès d'Actium de l'empire du monde. Tout ce qu'on a pu faire , on l'a fait ; nous avons même armé plus de vaisseaux que n'en avait la Hollande , qu'on appelle encore *Puissance maritime* ; mais il n'était pas possible d'égaliser en peu d'années l'Angleterre , qui étant si peu de chose par elle-même sans l'empire de la mer , regarde depuis si long-temps cet empire comme le seul fondement de sa puissance , & comme l'essence de son gouvernement. Les hommes réussissent toujours dans ce qui leur est absolument nécessaire ; ce qui est nécessaire à un Etat , est toujours ce qui en fait la force. Ainsi la Hollande

a ses navires marchands , la Grande-Bretagne ses armées navales , la France ses armées de terre.

Le ministre , qui prêtait la main aux rênes du gouvernement dans le commencement de la guerre , était dans cette extrême vieillesse où il ne reste plus que deux objets , le moment qui fuit , & l'éternité. Il avait su long-temps retenir comme enchaînées ces flottes de nos voisins toujours prêtes à couvrir les mers , & à s'élancer contre nous. Ses négociations lui avaient acquis le droit d'espérer que ses yeux , prêts à se fermer , ne verraient plus la guerre ; mais DIEU , qui prolonge & retranche à son gré nos années , frappa *Charles VI* avant lui ; & cette mort imprévue , comme le font presque tous les événemens , fut le signal de plus de trois cents mille morts. Enfin , la sagesse de ce vieillard respectable , ses services , sa douceur , son égalité , son désintéressement personnel méritaient nos éloges , & son âge nos excuses. S'il avait pu lire dans l'avenir , il aurait ajouté à la puissance de l'Etat ce rempart de vaisseaux , cette force qui peut se porter à la fois dans les deux hémisphères : & que n'aurait-on point exécuté ? Le héros aussi admirable qu'infortuné , qui aborda seul dans son ancienne patrie , qui seul y a formé une armée , qui a gagné tant de combats , qui ne s'est affaibli qu'à force de vaincre , aurait recueilli le fruit de son audace plus qu'humaine ; & ce prince supérieur à *Gustave Vasa* , ayant commencé comme lui , aurait fini de même.

Mais enfin , quoique ces grandes ressources nous manquaissent , notre gloire s'est conservée sur les mers. Tous nos officiers de marine , combattant avec des

forces inférieures , ont fait voir qu'ils eussent vaincu s'ils en avaient eu d'égales. Notre commerce a souffert, & n'a jamais été interrompu ; nos grands établissemens ont subsisté ; nous avons renversé ceux de nos ennemis aux extrémités de l'Orient. Nous étions par-tout à craindre, & tout tombait devant nous en Flandre.

Dans ces circonstances heureuses on vole de la victoire de Laufelt aux bastions de Berg-op-zoom. On savait que les *Requesens*, les *Parme*, les *Spinola*, ces héros de leur siècle, en avaient tour à tour levé le siège. *Louis XIV* lui-même, dont l'armée victorieuse se répandit comme un torrent dans quatre provinces de la Hollande, ne voulut pas se commettre à l'assiéger. *Cohorn*, le *Vauban* hollandais, en avait fait depuis la place de l'Europe la plus forte. La mer & une armée entière la défendaient : *Louis XV* en ordonne le siège, & nous la prenons d'assaut. Le guerrier, qui avait forcé Oczakow dans la Tartarie, déploie ainsi sur cette frontière de la Hollande de nouveaux secrets de l'art de la guerre ; secrets au-dessus des règles de l'art. A cette nouvelle conquête, qui répandit tant de consternation chez les ennemis, & qui étonna tant les vainqueurs, l'Europe pense que *Louis XV* cessera d'être si facile ; qu'il fera éclater enfin cette ambition cachée qu'on redoute & qu'on justifie en la supposant toujours. Il le faut avouer, les ennemis ont fait ce qu'ils ont pu pour la lui inspirer. Ils sont heureux, ils n'ont pas réussi. Il arbore le même olivier sur ces murs écrasés & fumans de sang : il ne propose rien de plus que ce qu'il offrait dans ses premières prospérités.

Cet excès de vertu ne persuade pas encore ; il était trop

trop peu vraisemblable : on ne veut point recevoir la loi de celui qui peut l'imposer ; on tremble , & on s'agrit : le vaincu est aussi obstiné dans sa haine , que le vainqueur est constant dans sa clémence. Qui aurait jamais cru que cette opiniâtreté eût pu se porter jusqu'à chercher des troupes auxiliaires dans ces climats glacés , qui naguère n'étaient connus que de nom ? Qui eût pensé que les habitans des bords du Volga & de la mer Caspienne dussent être appelés aux bords de la Meuse ? Ils viennent cependant ; & cent mille hommes qui couvrent Mastricht , les attendent pour renouveler toutes les horreurs de la guerre. Mais , tandis que les soldats hyperboréens font cette marche si longue & si pénible , le général , chargé du destin de la France , confond en une seule marche tant de projets. Par quel art a-t-il pu faire passer son armée à travers l'armée ennemie ? comment Mastricht est-il tout d'un coup assiégé en leur présence ? par quelle intelligence sublime les a-t-il dispersés ? Mastricht est aux abois ; on tremble dans Nimègue ; les généraux ennemis se reprochent les uns aux autres ce coup fatal qu'aucun d'eux n'a prévu ; toutes les ressources leur manquent à la fois ; il ne leur reste plus qu'à demander cette même paix qu'ils ont tant rejetée. Quelles conditions nous imposerez-vous ? disent-ils. Les mêmes , répond le roi victorieux , que je vous ai présentées depuis quatre années , & que vous auriez acceptées si vous m'aviez connu. Il en signe les préliminaires : le voile qui couvrait tous les yeux tombe alors ; & les plus sages de nos ennemis s'écrient : Le père de la France est donc le père de l'Europe !

Les Anglais surtout , chez qui la raison a toujours quelque chose de supérieur , quand elle est tranquille , rendent comme nous justice à la vertu : eux qui s'irritèrent si long-temps contre la gloire de *Louis XIV*, chérissent celle de *Louis XV*.

Dans tout ce qu'on vient de dire , a-t-on avancé un seul fait que la malignité puisse seulement ouvrir du moindre doute ? On s'était proposé un panégyrique , on n'a fait qu'un récit simple. O force de la vérité ! les éloges ne peuvent venir que de vous. Et qu'importe encore des éloges ! nous devons des actions de grâces. Quel est le citoyen , qui en voyant cet homme si grand & si simple , ne doive s'écrier du fond de son cœur : Si la frontière de ma province est en sûreté , si la ville où je suis né est tranquille , si ma famille jouit en paix de son patrimoine , si le commerce & tous les arts viennent en foule rendre mes jours plus heureux , c'est à vous , c'est à vos travaux , c'est à votre grand cœur que je le dois !

Il y a toujours des hommes qui contredisent la voix publique. Des politiques ont demandé pourquoi ce vainqueur se contenté de la justice qu'il fait rendre à ses alliés ? pourquoi il s'en tient à faire le bonheur des hommes ? il pouvait d'un mot gagner plusieurs villes. Oui , il le pouvait sans doute : mais lequel vaut le mieux pour un roi de France , & pour nous , de retenir quelques faibles conquêtes , inutiles à sa grandeur , en laissant dans le cœur de ses ennemis des semences éternelles de discorde & de haine , ou bien de se contenter du plus beau royaume de l'Europe , en conquérant des cœurs qui semblaient pour jamais aliénés , en fermant ces anciennes plaies

que la jalousie fefait faigner , en devenant l'arbitre des nations fi long-temps conjurées contre nous? Quel roi a fait jamais une paix plus utile? Il faut enfin rendre gloire à la vérité. *Louis XV* apprend aux hommes que la plus grande politique est d'être vertueux. Que nous reste-t-il à fouhaiter déformais , finon qu'il se refsemble toujours à lui-même , & que les rois à venir lui refsemblent ?

ELOGE FUNEBRE

DES OFFICIERS.

Qui sont morts dans la guerre de 1741.

UN peuple qui fut l'exemple des nations , qui leur enseigna tous les arts , & même celui de la guerre , le maître des Romains qui ont été nos maîtres , la Grèce enfin , parmi ses institutions qu'on admire encore , avait établi l'usage de consacrer par des éloges funèbres la mémoire des citoyens qui avaient répandu leur sang pour la patrie. Coutume digne d'Athènes , digne d'une nation valeureuse & humaine , digne de nous ! pourquoi ne la suivrions-nous pas ? nous long-temps les heureux rivaux en tant de genres de cette nation respectable ? Pourquoi nous renfermer dans l'usage de ne célébrer après leur mort que ceux qui , ayant été donnés en spectacle au monde par leur élévation , ont été fatigués d'encens pendant leur vie ?

Il est juste sans doute , il importe au genre-humain , de louer les *Titus* , les *Traians* , les *Louis XII* , les *Henri IV* , & ceux qui leur ressemblent. Mais ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité ces devoirs si intéressans & si chers quand ils sont rendus à la personne ; si vains quand ils ne sont qu'une partie nécessaire d'une pompe funèbre , quand le cœur n'est point touché , quand la vanité seule de l'orateur parle à la vanité des hommes , & que dans un discours composé , & dans une division forcée , on s'épuise en

ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS &c. 53

éloges vagues qui passent avec la fumée des flambeaux funéraires ? Du moins, s'il faut célébrer toujours ceux qui ont été grands , réveillons quelquefois la cendre de ceux qui ont été utiles. Heureux sans doute , (si la voix des vivans peut percer la nuit des tombeaux) heureux le magistrat immortalisé par le même organe qui avait fait verser tant de pleurs sur la mort de *Marie d'Angleterre* , & qui fut digne de célébrer le grand *Condé* ! Mais si la cendre de *Michel le Tellier* reçut tant d'honneurs , est-il un bon citoyen qui ne demande aujourd'hui : Les a-t-on rendus au grand *Colbert* , à cet homme qui fit naître tant d'abondance en ranimant tant d'industrie , qui porta ses vues supérieures jusqu'aux extrémités de la terre , qui rendit la France la dominatrice des mers , & à qui nous devons une grandeur & une félicité longtemps inconnue ?

O mémoire ! ô noms du petit nombre d'hommes qui ont bien servi l'Etat ! vivez éternellement : mais surtout ne périssez pas tout entiers , vous guerriers qui êtes morts pour nous défendre. C'est votre sang qui nous a valu des victoires ; c'est sur vos corps déchirés & palpitans que vos compagnons ont marché à l'ennemi , & qu'ils ont monté à tant de remparts ; c'est à vous que nous devons une paix glorieuse , achetée par votre perte. Plus la guerre est un fléau épouvantable , rassemblant sous lui toutes les calamités & tous les crimes , plus grande doit être notre reconnaissance envers ces braves compatriotes , qui ont péri pour nous donner cette paix heureuse , qui doit être l'unique but de la guerre , & le seul objet de l'ambition d'un vrai monarque.

54 ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

Faibles & insensés mortels que nous sommes , qui raisonnons tant sur nos devoirs , qui avons tant approfondi notre nature , nos malheurs & nos faiblesses , nous faisons sans cesse retentir nos temples de reproches & de condamnations ; nous anathématisons les plus légères irrégularités de la conduite , les plus secrètes complaisances des cœurs ; nous tonnons contre des vices , contre des défauts , condamnables il est vrai , mais qui troublent à peine la société. Cependant quelle voix chargée d'annoncer la vertu s'est jamais élevée contre ce crime si grand & si universel ; contre cette rage destructive qui change en bêtes féroces des hommes nés pour vivre en frères ; contre ces déprédations atroces ; contre ces cruautés qui font de la terre un séjour de brigandage , un horrible & vaste tombeau ?

Des bords du Pô jusqu'à ceux du Danube , on bénit de tous côtés au nom du même Dieu ces drapeaux sous lesquels marchent des milliers de meurtriers mercenaires , à qui l'esprit de débauche , de libertinage & de rapine ont fait quitter leurs campagnes ; ils vont , & ils changent de maîtres : ils s'exposent à un supplice infame pour un léger intérêt ; le jour du combat vient , & souvent le soldat qui s'était rangé naguère sous les enseignes de sa patrie , répand sans remords le sang de ses propres concitoyens ; il attend avec avidité le moment où il pourra dans le champ du carnage arracher aux mourans quelques malheureuses dépouilles qui lui sont enlevées par d'autres mains. Tel est trop souvent le soldat : telle est cette multitude avengle & féroce dont on se sert pour changer la destinée des empires , &

pour élever les monumens de la gloire. Considérés tous ensemble , marchant avec ordre sous un grand capitaine , ils forment le spectacle le plus fier & le plus imposant qui soit dans l'univers. Pris chacun à part dans l'enivrement de leurs frénésies brutales , (si on en excepte un petit nombre) c'est la lie des nations.

Tel n'est point l'officier, idolâtre de son honneur & de celui de son souverain , bravant de sang-froid la mort avec toutes les raisons d'aimer la vie , quittant gaiement les délices de la société pour des fatigues qui font frémir la nature ; humain , généreux , compatissant , tandis que la barbarie étincelle de rage partout autour de lui ; né pour les douceurs de la société , comme pour les dangers de la guerre ; aussi poli que fier , orné souvent par la culture des lettres , & plus encore par les grâces de l'esprit. A ce portrait les nations étrangères reconnaissent nos officiers ; elles avouent surtout que lorsque le premier feu trop ardent de leur jeunesse est tempéré par un peu d'expérience , ils se font aimer même de leurs ennemis. Mais si leurs grâces & leur franchise ont adouci quelquefois les esprits les plus barbares , que n'a point fait leur valeur ?

Ce sont eux qui ont défendu pendant tant de mois cette capitale de la Bohême , conquise par leurs mains en si peu de momens ; eux qui attaquaient , qui assiégeaient leurs assiégés ; eux qui donnaient de longues batailles dans des tranchées ; eux qui bravèrent la faim , les ennemis , la mort , la rigueur inouïe des saisons dans cette marche mémorable , moins longue que celle des Grecs de *Xénophon* , mais non moins

pénible & non moins hasardeuse. On les a vus, sous un prince aussi vigilant qu'intépide, précipiter leurs ennemis du haut des Alpes ; victorieux à la fois de tous les obstacles que la nature , l'art & la valeur opposaient à leur courage opiniâtre. Champs de Fontenoi , rivages de l'Escaut & de la Meuse teints de leur sang, c'est dans vos campagnes que leurs efforts ont ramené la victoire aux pieds de ce roi que les nations , conjurées contre lui , auraient dû choisir pour leur arbitre. Que n'ont-ils point exécuté , ces héros , dont la foule est connue à peine ?

Qu'avaient donc au-dessus d'eux ces centurions & ces tribuns des légions romaines ? en quoi les passaient-ils , si ce n'est , peut-être , dans l'amour invariable de la discipline militaire ? Les anciens Romains éclipsèrent , il est vrai , toutes les autres nations de l'Europe , quand la Grèce fut amollic & défunie , & quand les autres peuples étaient encore des barbares dépourvus de bonnes lois , sachant combattre , & ne sachant pas faire la guerre , incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun , privés du commerce , privés de tous les arts & de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur & législateur ; soit que l'on considère tant de connaissances perfectionnées , tant de nouvelles inventions ; ce commerce immense & habile , qui embrasse les deux mondes ; tant de villes opulentes , élevées dans des lieux qui n'étaient que des déserts sous les consuls & sous les *Césars* ; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses & disciplinées , qui défendent vingt royaumes policés ; soit qu'on perce

cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin la jalousie même qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie, & qui anime leurs travaux, sert encore à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admirait stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force ni même le désir de l'imiter.

Mais de tant de nations en est-il une qui puisse se vanter de renfermer dans son sein un pareil nombre d'officiers tels que les nôtres ? Quelquefois ailleurs on sert pour faire sa fortune, & parmi nous on prodigue la sienne pour servir ; ailleurs on trafique de son sang avec des maîtres étrangers, ici on brûle de donner sa vie pour son pays ; là on marche parce qu'on est payé, ici on vole à la mort pour être regardé de son souverain ; & l'honneur a toujours fait de plus grandes choses que l'intérêt.

Souvent en parlant de tant de travaux & de tant de belles actions, nous nous dispensons de la reconnaissance en disant que l'ambition a tout fait. C'est la logique des ingrats. Qui nous sert veut s'élever, je l'avoue : oui on est excité en tout genre par cette noble ambition, sans laquelle il ne serait point de grands-hommes. Si on n'avait pas devant les yeux des objets qui redoublent l'amour du devoir, serait-on bien récompensé par ce public si ardent quelquefois & si précipité dans ses éloges, mais toujours plus prompt dans ses censures, passant de l'enthousiasme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli ?

Sibarites tranquilles dans le sein de nos cités florissantes, occupés des raffinemens de la mollesse, devenus

58 ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

insensibles à tout , & au plaisir même pour avoir tout épuisé , fatigués de ces spectacles journaliers , dont le moindre eût été une fête pour nos pères , & de ces repas continuels , plus délicats que les festins des rois ; au milieu de tant de voluptés , si accumulées & si peu senties , de tant d'arts , de tant de chefs-d'œuvre si perfectionnés & si peu considérés ; enivrés & assoupis dans la sécurité & dans le dédain , nous apprenons la nouvelle d'une bataille ; on se réveille de sa douce léthargie , pour demander avec empressement des détails dont on parle au hasard , pour censurer le général , pour diminuer la perte des ennemis , pour enfler la nôtre : cependant cinq ou six cents familles du royaume font ou dans les larmes ou dans la crainte. Elles gémissent , retirées dans l'intérieur de leurs maisons , & redemandent au ciel des frères , des époux , des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux spectacles , où l'habitude les entraîne plus que le goût. Et si dans les repas qui succèdent aux spectacles , on parle un moment des morts qu'on a connus , c'est quelquefois avec indifférence , ou en rappelant leurs défauts , quand on ne devrait se souvenir que de leur perte ; ou même en exerçant contr'eux ce facile & malheureux talent d'une raillerie maligne , comme s'ils vivaient encore.

Mais quand nous apprenons que dans le cours de nos succès , un revers tel qu'en ont éprouvé dans tous les temps les plus grands capitaines , a suspendu le progrès de nos armes , alors tout est désespéré ; alors on affecte de craindre , quoiqu'on ne craigne rien en effet. Nos reproches amers persécutent jusque dans le tombeau le général dont les jours ont été

tranchés dans une action malheureuse. (a) Et savons-nous quels étaient les desseins , les ressources ? Et pouvons-nous , de nos lambris dorés , dont nous ne sommes presque jamais sortis , voir d'un coup-d'œil juste le terrain sur lequel on a combattu ? Celui que vous accusez a pu se tromper ; mais il est mort en combattant pour vous. Quoi ? nos livres , nos écoles , nos déclamations historiques , répéteront sans cesse le nom d'un *Cinégire* , qui ayant perdu les bras en saisissant une barque perfane , l'arrêtait encore vainement avec les dents ! Et nous nous bornerions à blâmer notre compatriote , qui est mort en arrachant ainsi les palissades des retranchemens ennemis au combat d'Exilles , quand il ne pouvait plus les saisir de ses mains blessées.

Remplissons-nous l'esprit , à la bonne heure , de ces exemples de l'antiquité , souvent très-peu prouvés & beaucoup exagérés ; mais qu'il reste au moins place dans nos esprits pour ces exemples de vertu , heureux ou malheureux , que nous ont donnés nos concitoyens. Le jeune *Brienne* , qui ayant le bras fracassé à ce combat d'Exilles , monte encore à l'escalade en disant : *Il m'en reste un autre pour mon roi & pour ma patrie* , ne vaut-il pas bien un habitant de l'Attique & du Latium ? & tous ceux qui , comme lui , s'avançaient à la mort , ne pouvant la donner aux ennemis , ne doivent-ils pas nous être plus chers que les anciens guerriers d'une terre étrangère ? n'ont-ils pas même mérité cent fois plus de gloire en mourant sous des boulevards inaccessibles , que n'en ont acquis leurs

(a) Le chevalier de *Belle-Isle*.

60 ÉLOGE FUNÈBRE DES OFFICIERS

ennemis , qui en se défendant contr'eux avec fureté , les immolaient sans danger & sans peine ?

Que dirai-je de ceux qui sont morts à la journée de Dettingue , journée si bien préparée & si mal conduite , & dans laquelle il ne manqua au général que d'être obéi pour mettre fin à la guerre ? Parmi ceux dont l'histoire célébrera la valeur inutile & la mort malheureuse , oubliera-t-on un jeune *Boufflers* , (*b*) un enfant de dix ans , qui dans cette bataille a une jambe cassée , qui la fait couper sans se plaindre , & qui meurt de même ; exemple d'une fermeté rare parmi les guerriers , & unique à cet âge ?

Si nous tournons les yeux sur des actions , non pas plus hardies , mais plus fortunées , que de héros dont les exploits & les noms doivent être sans cesse dans notre bouche ! que de terrains arrosés du plus beau sang , & célèbres par des triomphes ! Là s'élevaient contre nous cent boulevards qui ne sont plus. Que sont devenus ces ouvrages de Fribourg , baignés de sang , écroulés sous leurs défenseurs , entourés des cadavres des assiégés ? On voit encore les remparts de Namur , & ces châteaux qui font dire au voyageur étonné : Comment a-t-on réduit cette forteresse qui touche aux nues ? On voit Ostende , qui jadis soutenait des sièges de trois années , & qui s'est rendue en cinq jours à nos armes victorieuses. Chaque plaine , chaque ville de ces contrées est un monument de notre gloire. Mais que cette gloire a coûté !

O peuples heureux , donnez au moins à des compatriotes qui ont expiré victimes de cette gloire , ou

(*b*) *Boufflers de Remiaucourt* , neveu du duc de *Boufflers*.

qui survivent encore à une partie d'eux-mêmes, les récompenses que leurs cendres ou leurs blessures vous demandent. Si vous les refusez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendraient la parole pour vous dire : C'est ici que ce modeste & intrépide *Luttaux*, (c) chargé d'années & de services, déjà blessé de deux coups, affaibli & perdant son sang, s'écria : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles* ; & ramenant au combat des troupes dispersées, reçut le coup mortel qui le mit enfin au tombeau. C'est là que le colonel des gardes-françaises, en allant le premier reconnaître les ennemis, fut frappé le premier dans cette journée meurtrière, & périt en faisant des souhaits pour le monarque & pour l'Etat. Plus loin est mort le neveu de ce célèbre archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu si aimable. (d)

O qu'alors les places des pères deviennent à bon droit l'héritage des enfans ! Qui peut sentir la moindre atteinte de l'envie, quand sur les remparts de Tournai un de ces tonnerres souterrains qui trompent la valeur & la prudence, ayant emporté les membres sanglans & dispersés du colonel de Normandie, ce régiment est donné le jour même à son jeune fils, & ce corps invincible ne crut point avoir changé de conducteur. Ainsi cette troupe étrangère devenue si nationale, qui porte le nom de *Dillon*, a vu les enfans & les frères succéder rapidement à leurs pères & à leurs frères tués dans les batailles ; ainsi le brave d'*Aubeterre*, le seul

(c) Lieutenant-colonel des gardes, & lieutenant-général.

(d) Le marquis de *Finéon*, lieutenant-général, ambassadeur en Hollande.

62 ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

colonel tué au siège de Bruxelles , fut remplacé par son valeureux frère. Pourquoi faut-il que la mort nous l'enlève encore ?

Le gouvernement de la Flandre , de ce théâtre éternel de combats , est devenu le juste partage du guerrier qui , à peine au fortir de l'enfance , avait tant de fois en un jour exposé sa vie à la bataille de Rocoux. (e) Son père marcha à côté de lui à la tête de son régiment , & lui apprit à commander & à vaincre ; la mort qui respecta ce père généreux & tendre dans cette bataille , où elle fut à tout moment autour d'eux , l'attendait dans Gènes sous une forme différente ; c'est là qu'il a péri avec la douleur de ne pas verser son sang sur les bastions de la ville assiégée , mais avec la consolation de laisser Gènes libre , & emportant dans la tombe le nom de son libérateur.

De quelque côté que nous tournions nos regards , soit sur cette ville délivrée , soit sur le Pô & sur le Tésin , sur la cime des Alpes , sur les bords de l'Escaut , de la Meuse & du Danube , nous ne verrons que des actions dignes de l'immortalité , ou des morts qui demandent nos éternels regrets.

Il faudrait être stupide pour ne pas admirer , & barbare pour n'être pas attendri. Mettons-nous un moment à la place d'une épouse craintive , qui embrasse dans ses enfans l'image du jeune époux qu'elle aime , (f) tandis que ce guerrier , qui avait cherché le péril en tant d'occasions , & qui avait été

(e) Le duc de *Boufflers* , lieutenant-général , s'était mis avec son fils âgé de quinze ans à la tête du régiment de ce jeune homme ; il avait reçu dix coups de feu dans ses habits : il est mort à Gènes , & son fils a eu son gouvernement de Flandres.

(f) Le marquis de *la Foye* tué à Gènes.

bleffé tant de fois , marche aux ennemis dans les environs de Gènes , à la tête de sa brave troupe ; cet homme qui , à l'exemple de sa famille , cultivait les lettres & les armes , & dont l'esprit égalait la valeur , reçoit le coup funeste qu'il avait tant cherché , il meurt ; à cette nouvelle la triste moitié de lui-même s'évanouit au milieu de ses enfans , qui ne sentent pas encore leur malheur. Ici une mère & une épouse veulent partir pour aller secourir en Flandre un jeune héros dont la sagesse & la vaillance prématurée lui méritaient la tendresse du dauphin , & semblaient lui promettre une vie glorieuse ; elles se flattent que leurs soins le rendront à la vie , & on leur dit : Il est mort. (g) Quel moment , quel coup funeste pour la fille d'un empereur infortuné , idolâtre de son époux , son unique consolation , son seul espoir dans une terre étrangère , quand on lui dit : Vous ne reverrez jamais l'époux pour qui seul vous aimiez la vie ! (h)

Une mère vole sans s'arrêter en Flandre , dans les tranfes cruelles où la jette la blessure de son jeune fils. (i) Déjà dans la bataille de Rocoux elle avait vu son corps percé & déchiré d'un de ces coups affreux qui ne laissent plus qu'une vie languissante ; cette fois elle est encore trop heureuse : elle rend grâce au ciel de voir ce fils privé d'un bras , lorsqu'elle tremblait de le trouver au tombeau.

Ne suivons ici ni l'ordre des temps ni celui de nos exploits & de nos pertes. Le sentiment n'a point de règles. Je me transporte à ces campagnes voisines

(g) Le comte de Froulai.

(h) Le comte de Bavière.

(i) Le marquis de Ségur, depuis ministre de la guerre.

64 ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

d'Augsbourg , où le père de ce jeune guerrier dont je parle , sauvait les restes de notre armée & les dérobaient à la poursuite d'un ennemi que le nombre & la trahison rendaient si supérieur. Mais dans cette manœuvre habile nous perdons ce dernier rejeton de la maison de *Rupelmonde* , cet officier si instruit & si aimable qui avait fait l'étude la plus approfondie de la guerre , & qui réunissait l'intrépidité de l'ame , la solidité & les grâces de l'esprit , à la douceur & la facilité du commerce ; il laisse dans les larmes une épouse & une mère digne d'un tel fils ; il ne leur reste plus de consolation sur la terre.

Maintenant , esprits dédaigneux & frivoles , qui prodiguez une plaisanterie si insultante & si déplacée sur tout ce qui attendrit les ames nobles & sensibles ; vous qui dans les événemens frappans dont dépend la destinée des royaumes , ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous appelez *bons mots* , & qui par-là prétendez une espèce de supériorité dans le monde ; osez ici exercer ce misérable talent d'une imagination faible & barbare ; ou plutôt , s'il vous reste quelque humanité , mêlez vos sentimens à tant de regrets , & quelques pleurs à tant de larmes : mais êtes-vous dignes de pleurer ?

Que surtout ceux qui ont été les compagnons de tant de dangers , & les témoins de tant de pertes , ne prennent pas dans l'oïiveté voluptueuse de nos villes , dans la légèreté du commerce , cette habitude trop commune à notre nation , de répandre un air de frivolité & de dérision sur ce qu'il y a de plus glorieux dans la vie , & de plus affreux dans la mort ;
voudraient-

voudraient-ils s'avilir ainsi eux-mêmes , & flétrir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'honorer ?

Que ceux qui ne s'occupent que de nos froids & ridicules romans , que ceux qui ont le malheur de ne se plaire qu'à ces puériles pensées plus fausses que délicates dont nous sommes tant rebattus , dédaignent ce tribut simple de regrets qui partent du cœur : qu'ils se lassent de ces peintures vraies de nos grandeurs & de nos pertes , de ces éloges sincères donnés à des noms , à des vertus qu'ils ignorent ; je ne me laisserai point de jeter des fleurs sur les tombeaux de nos défenseurs ; j'élèverai encore ma faible voix ; je dirai : Ici a été tranchée dans sa fleur la vie de ce jeune guerrier (k) dont les frères combattent sous nos étendards , dont le père a protégé les arts à Florence sous une domination étrangère , Là fut percé d'un coup mortel le marquis de *Beauvau* son cousin , quand le digne petit-fils du grand *Condé* forçait la ville d'Ypres à se rendre. Accablé de douleurs incroyables , entouré de nos soldats qui se disputaient l'honneur de le porter , il leur disait d'une voix expirante : *Mes amis , allez où vous êtes nécessaires , allez combattre , & laissez-moi mourir.* Qui pourra célébrer dignement sa noble franchise , ses vertus civiles , ses connaissances , son amour des lettres , le goût éclairé des monumens antiques enseveli avec lui ? Ainsi périssent d'une mort violente , à la fleur de leur âge , tant d'hommes dont la patrie attendait son avantage & sa gloire ; tandis que d'inutiles fardeaux de la terre amusent dans nos jardins leur vieillesse oisive , du plaisir de raconter les premiers ces nouvelles désastreuses.

(k) Le marquis de *Beauvau* , fils du prince de *Craon*.

66 ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

O destin ! ô fatalité ! nos jours sont comptés ; le moment éternellement déterminé arrive, qui anéantit tous les projets & toutes les espérances. Le comte de *Bissy*, prêt à jouir de ces honneurs tant désirés par ceux-mêmes sur qui les honneurs sont accumulés , accourt de Gènes devant Mastricht , & le dernier coup tiré des remparts lui ôte la vie ; il est la dernière victime immolée , au moment même que le ciel avait prescrit pour la cessation de tant de meurtres. Guerre qui as rempli la France de gloire & de deuil , tu ne frappes pas seulement par des traits rapides qui portent en un moment la destruction ! que de citoyens , que de parens & d'amis nous ont été ravis par une mort lente, que les fatigues des marches , l'intempérie des saisons , traînent après elles !

Tu n'es plus , ô douce espérance du reste de mes jours ! ô ami tendre , élevé dans cet invincible régiment du roi , toujours conduit par des héros ! qui s'est tant signalé dans les tranchées de Prague , dans la bataille de Fontenoi , dans celle de Laufelt où il a décidé la victoire. La retraite de Prague pendant trente lieues de glaces jeta dans ton sein les semences de la mort , que mes tristes yeux ont vu depuis se développer : familiarisé avec le trépas , tu le sentis approcher avec cette indifférence que les philosophes s'efforçaient jadis ou d'acquiescer ou de montrer ; accablé de souffrances au-dedans & au-dehors , privé de la vue , perdant chaque jour une partie de toi-même , ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point malheureux , & cette vertu ne te coûtait point d'effort. Je t'ai vu toujours le plus infortuné des hommes & le plus tranquille. On ignorerait ce qu'on a perdu en toi , si

le cœur d'un homme éloquent n'avait fait l'éloge du tien dans un ouvrage consacré à l'amitié , & embelli par les charmes de la plus touchante poésie. Je n'étais point surpris que dans le tumulte des armes tu cultivasses les lettres & la sagesse : ces exemples ne sont pas rares parmi nous. Si ceux qui n'ont que de l'ostentation ne t'imposèrent jamais, si ceux qui dans l'amitié même ne sont conduits que par la vanité , révoltèrent ton cœur, il y a des âmes nobles & simples qui te ressemblent. Si la hauteur de tes pensées ne pouvait s'abaisser à la lecture de ces ouvrages licencieux , délices passagers d'une jeunesse égarée à qui le sujet plaît plus que l'ouvrage ; si tu méprisais cette foule d'écrits que le mauvais goût enfante ; si ceux qui ne veulent avoir que de l'esprit te paraissaient si peu de chose ; ce goût solide t'était commun avec ceux qui soutiennent toujours la raison contre l'inondation de ce faux goût qui semble nous entraîner à la décadence. Mais par quel prodige avais-tu à l'âge de vingt-cinq ans la vraie philosophie & la vraie éloquence , sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avais-tu pris un essor si haut dans le siècle des petitesesses ? & comment la simplicité d'un enfant timide couvrait-elle cette profondeur & cette force de génie ? Je sentirai long-temps avec amertume le prix de ton amitié ; à peine en ai-je goûté les charmes ; non pas de cette amitié vaine qui naît dans les vains plaisirs , qui s'envole avec eux & dont on a toujours à se plaindre , mais de cette amitié solide & courageuse , la plus rare des vertus. C'est ta perte qui mit dans mon cœur ce dessein de rendre quelque honneur aux cendres de tant de défenseurs

68 ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS

de l'Etat , pour élever aussi un monument à la tienne. Mon cœur rempli de toi a cherché cette consolation , sans prévoir à quel usage ce discours sera destiné , ni comment il sera reçu de la malignité humaine , qui à la vérité épargne d'ordinaire les morts , mais qui quelquefois aussi insulte à leurs cendres , quand c'est un prétexte de plus de déchirer les vivans.

Juin 1748.

N. B. Le jeune homme qu'on regrette ici avec tant de raison est M. de *Vauvenargues* , long - temps capitaine au régiment du roi. Je ne fais si je me trompe , mais je crois qu'on trouvera dans la seconde édition de son livre , plus de cent pensées qui caractérisent la plus belle ame , la plus profondément philosophe , la plus dégagée de tout esprit de parti.

Que ceux qui pensent , méditent les maximes suivantes :

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

Si les passions font plus de fautes que le jugement , c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes pensées viennent du cœur.

(C'est ainsi que sans le savoir il se peignait lui-même.)

La conscience des mourans calomnie leur vie.

La fermeté ou la faiblesse à la mort dépend de la dernière maladie.

MORTS DANS LA GUERRE DE 1741. 69

(J'oserais conseiller qu'on lût les maximes qui suivent celles-ci & qui les expliquent.)

La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté.

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice.

Quiconque est plus sévère que les lois est un tyran.

On voit, ce me semble, par ce peu de pensées que je rapporte, qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'un des plus aimables esprits de nos jours a dit de ces philosophes de parti, de ces nouveaux stoïciens qui en ont imposé aux faibles :

Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est ni ce qu'il doit être.

J'ignore si jamais aucun de ceux qui se sont mêlés d'instruire les hommes, a rien écrit de plus sage que son chapitre sur le bien & sur le mal moral. Je ne dis

70 ELOGE FUNEBRE DES OFFICIERS &c.

pas que tout soit égal dans le livre ; mais si l'amitié ne me fait pas illusion , je n'en connais guère qui soit plus capable de former une ame bien née & digne d'être instruite. Ce qui me persuade encore qu'il y a des choses excellentes dans cet ouvrage que M. de *Vauvenargues* nous a laissé , c'est que je l'ai vu méprisé par ceux qui n'aiment que les jolies phrases & le faux bel-esprit. (1)

(1) L'ouvrage dont M. de *Voltaire* parle ici , page 67 , est une épître de M. de *Marmontel* , production de sa jeunesse , où l'on trouve une philosophie & des vers dignes de son maître.

Dans le temps de la mort de M. de *Vauvenargues* , les jésuites avaient la manie de chercher à s'emparer des derniers momens de tous les hommes qui avaient quelque célébrité , & s'ils pouvaient ou en extorquer quelque déclaration , ou réveiller dans leur ame affaiblie les erreurs de l'enfer , ils criaient au miracle. Un de ces pères se présente chez M. de *Vauvenargues* mourant. Qui vous a envoyé ici , dit le philosophe ? Je viens de la part de DIEU , répondit le jésuite. *Vauvenargues* le chassa , puis se tournant vers ses amis :

Cet esclave est venu ;

Il a montré son ordre & n'a rien obtenu.

L'ouvrage de *Vauvenargues* , imprimé après sa mort , est intitulé : *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*.

Les éditeurs , pour faire passer les maximes hardies qu'il renferme , y ont joint une *méditation* & une *prière* trouvées dans les papiers de l'auteur , qui dans une dispute sur *Rossuet* avec ses amis , avait soutenu qu'on pouvait parler de la religion avec majesté & avec enthousiasme sans y croire. On le défia de le prouver , & c'est pour répondre à ce défi qu'il fit les deux pièces qu'on trouve dans ses œuvres.

ELOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE

DU CHÂTELET. (*)

1754.

CETTE traduction que les plus savans hommes de France devaient faire, & que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise & achevée, à l'étonnement & à la gloire de son pays. *Gabrielle-Emilie de Breteuil*, épouse du marquis du *Châtelet-Lomont*, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction, devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances, dont le monde est redevable au grand *Newton*.

C'eût été beaucoup pour une femme de favoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du *Châtelet* fût entrée bien avant dans la carrière que *Newton* avait ouverte, & qu'elle possédât ce que ce grand-homme avait enseigné. On a vu deux prodiges; l'un que *Newton* ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une dame l'ait traduit & l'ait éclairci.

(*) Cet éloge a paru à la tête d'une traduction des principes de *Newton* par madame la marquise du *Châtelet*.

Ce n'était pas son coup d'essai ; elle avait auparavant donné au public une explication de la philosophie de *Leibnitz* , sous le titre d'*Institutions de physique adressées à son fils* , auquel elle avait enseigné elle-même la géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions, est un chef-d'œuvre de raison & d'éloquence : elle a répandu dans le reste du livre une méthode & une clarté que *Leibnitz* n'eut jamais , & dont ses idées ont besoin , soit qu'on veuille seulement les entendre , soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de *Leibnitz* intelligibles , son esprit , qui avait acquis encore de la force & de la maturité par ce travail même , comprit que cette métaphysique si hardie , mais si peu fondée , ne méritait pas ses recherches : son ame était faite pour le sublime , mais pour le vrai. Elle sentit que les monades & l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois élémens de *Descartes* , & que des systèmes qui n'étaient qu'ingénieux n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi après avoir eu le courage d'embellir *Leibnitz* , elle eut celui de l'abandonner ; courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion , mais qui ne coûta guère d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout esprit de système , elle prit pour sa règle celle de la société royale de Londres , *nullius in verba* ; & c'est parce que la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des partis & des systèmes qu'elle se donna toute entière à *Newton*. En effet *Newton* ne fit jamais de système , ne supposa jamais rien , n'enseigna aucune vérité qui ne fût fondée sur la plus sublime

géométrie, ou sur des expériences incontestables. Ses conjectures, qu'il a hasardées à la fin de son livre, sous le nom de *recherches*, ne sont que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il serait presque impossible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes n'eût pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en effet digne de ce nom; ce sont les premiers ressorts de la nature, inconnus avant lui; & il n'est plus permis de prétendre à être physicien sans les connaître.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un système, c'est-à-dire comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile & la matière cannelée, pour dire que la terre est un soleil encroûté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière subtile fait la pesanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques substituées à l'ignorance des anciens, on dirait: Cet homme est cartésien; s'il croyait aux monades, on dirait, il est leibnitzien; mais on ne dira pas de celui qui fait les élémens d'*Euclide* qu'il est euclidien; ni de celui qui fait d'après *Galilée* en quelle proportion les corps tombent qu'il est galiléiste: aussi en Angleterre ceux qui ont appris le calcul infinitésimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les lois de la gravitation, ne sont point appelés newtoniens; c'est le privilège de l'erreur de donner son nom à une secte. Si *Platon* avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, & tous les hommes

auraient appris peu à peu ce que *Platon* aurait enseigné; mais parce que dans l'ignorance qui couvre la terre les uns s'attachaient à une erreur, les autres à une autre, on combattait sous différens étendards; il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénonistes, en attendant qu'il y eût des sages.

Si l'on appelle encore en France newtoniens les philosophes qui ont joint leurs connaissances à celles dont *Newton* a gratifié le genre-humain, ce n'est que par un reste d'ignorance & de préjugé. Ceux qui savent peu & ceux qui savent mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginèrent que *Newton* n'avait fait autre chose que combattre *Descartes*, à peu près comme avait fait *Gassendi*. Ils entendirent parler de ses découvertes, & ils les prirent pour un système nouveau. C'est ainsi que quand *Harvey* eut rendu palpable la circulation du sang on s'éleva en France contre lui: on appela *harvéistes* & *circulateurs* ceux qui osaient embrasser la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer, toutes les découvertes nous sont venues d'ailleurs, & toutes ont été combattues. Il n'y a pas jusqu'aux expériences que *Newton* avait faites sur la lumière qui n'aient effuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la gravitation universelle de la matière ayant été démontrée ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à *Newton*, ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans

les erreurs de *Descartes* : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus , & quæ

Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Madame du *Châtelet* a rendu un double service à la postérité en traduisant le livre des *principes*, & en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savans; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées; c'est un grand inconvénient dans les livres de sciences, & il faut avouer que ce n'est plus guère la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, & qui peuvent causer de l'embarras. Le français, qui est la langue courante de l'Europe, & qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles & nécessaires, est beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du *Châtelet* y travailla sur les idées de M. *Clairaut*, elle fit tous les calculs elle-même; & quand elle avait achevé un chapitre, M. *Clairaut* l'examinait, & le corrigeait. Ce n'est pas tout; il peut dans un travail si pénible

échapper quelque méprise : il est très-aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. M. *Clairaut* faisait encore revoir par un tiers les calculs quand ils étaient mis au net, de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention ; & ce qui le ferait du moins autant , c'est qu'un ouvrage où M. *Clairaut* a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières , & un travail si obstiné , autant doit-on déplorer sa perte prématurée ; elle n'avait pas encore entièrement terminé le commentaire, lorsqu'elle prévint que la mort allait l'enlever. Elle était jalouse de sa gloire, & n'avait point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paraître mépriser ce qu'on souhaite, & à vouloir paraître supérieure à cette gloire véritable, la seule récompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes ames, qu'il est beau de rechercher, & qu'on n'affecte de dédaigner que quand on est incapable d'y atteindre.

C'est ce soin qu'elle avait de sa réputation qui la détermina, quelques jours avant sa mort, à déposer à la bibliothèque du roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, & jamais personne ne mérita moins qu'on dît d'elle : C'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, & jamais elle n'en

parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit , où l'on établit une espèce de tribunal , où l'on juge son siècle , par lequel en récompense on est jugé très-sévèrement. Elle a vécu long-temps dans des sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était , & elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de *Newton* : on la prenait pour une personne ordinaire, seulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité & de la justesse avec laquelle on la voyait faire les comptes & terminer les différends ; dès qu'il y avait quelque combinaison à faire , la philosophe ne pouvait plus se cacher. Je l'ai vue un jour diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres , de tête & sans aucun secours , en présence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la suivre.

Née avec une éloquence singulière , cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit , ces petites finesses , ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires , n'entraient pas dans l'immensité de ses talens. Le mot propre , la précision , la justesse & la force étaient le caractère de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme *Pascal* & *Nicole* que comme M^{me} de *Sévigné* : mais cette fermeté sévère , & cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendait pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie & de l'éloquence la pénétraient , & jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers , & ne pouvait souffrir les

médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur *Newton*, d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif & le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités , & pour qui les beautés de l'imagination & du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'*Enéide*, dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son auteur : elle apprit depuis l'italien & l'anglais. *Le Tasse* & *Milton* lui étaient familiers comme *Virgile* : elle fit moins de progrès dans l'espagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célèbre, & que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites , dans lesquelles on découvre , au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la grammaire , cet esprit philosophique qui doit dominer par-tout , & qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris , qui croirait qu'elle trouva du temps , non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusemens ? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médifance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir ; & quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait

l'ignorer. On lui montra un jour je ne fais quelle misérable brochure, dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle ; elle dit que si l'auteur avait perdu son temps à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire : & le lendemain, ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur, sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont connue particulièrement, & qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit & la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les savans vont jouir : on peut dire d'elle, en déplorant sa destinée, *perit arte sua*.

Elle se crut frappée à mort long-temps avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui rester à finir ce qu'elle avait entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles, dans un temps où le repos l'aurait sauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle sentit sa fin approcher, & par un mélange singulier de sentimens, qui semblaient se combattre, on la vit regretter la vie & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeait sensiblement son ame ; & la philosophie dont cette ame était remplie lui laissait tout

80 ELOGE HISTORIQUE &c.

son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille désolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le faible portrait de sa douleur & de sa fermeté; de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers momens, sentaient doublement la perte par leur propre affliction & par ses regrets, & admiraient en même temps la force de son esprit, qui mêlait à des regrets si touchans une constance si inébranlable.

Elle est morte au palais de Lunéville, le 10 août 1749, à l'âge de quarante-trois ans & demi, & a été inhumée dans la chapelle voisine. (1)

(1) Outre la traduction des principes mathématiques de *Newton*, on a de madame la marquise du *Châtelet*, 1°. Un volume d'*Institutions leibnitiennes*, dont les premiers chapitres sont un modèle du style qui convient aux ouvrages philosophiques. Ces institutions sont adressées à son fils, depuis ambassadeur en Angleterre & colonel du régiment du roi. 2°. Une pièce sur la nature du feu, dont nous avons parlé dans le volume des œuvres physiques de M. de *Voltaire* (page 257.) 3°. Un traité manuscrit sur le bonheur, le seul peut-être des ouvrages sur cette question qui ait été écrit sans prétention, & avec une entière franchise.

E L O G E

D E

M. DE CREBILLON.

1762.

M. DE CREBILLON avait plus de génie que de littérature ; il s'appliqua cependant assez tard à la poésie dramatique. Il fut dans sa jeunesse homme de plaisir & de bonne compagnie ; & ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il composa sa première tragédie. Il était né en 1674 à Dijon, ville qui a produit plus d'un homme d'esprit & de génie. Il donna en 1705 son *Idoménée*.

I D O M E N É E.

CETTE tragédie eut treize représentations. On jouait alors les pièces nouvelles plus long-temps qu'aujourd'hui, parce qu'alors le public n'était point partagé entre plusieurs spectacles, tels que la comédie italienne & la foire : il fallait environ vingt représentations pour constater le succès passager d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une douzaine de représentations comme un succès assez rare ; soit que l'on commence à être rassasié de tragédies, dans lesquelles on a vu si souvent des déclarations d'amour, des jalousies & des

Mélanges littéraires.

F

meurtres ; soit parce que nous n'avons plus de ces acteurs dont la voix noble comme celle de *Baron* , terrible comme celle de *Baubourg* , touchante comme celle de *Dufresne* , subjugué l'attention du public ; soit qu'enfin la multitude des spectacles fasse tort au théâtre le plus estimé de l'Europe.

On trouva quelques beautés dans l'*Idoménée* ; mais elle n'est point restée au théâtre : l'intrigue en était faible & commune , la diction lâche , & toute l'économie de la pièce trop moulée sur ce grand nombre de tragédies languissantes qui ont paru sur la scène & qui ont disparu.

A T R É E.

EN 1707 , il donna *Atrée* , qui eut beaucoup plus de succès. On la joua dix-huit fois. Elle avait un caractère plus fier & plus original. Le cinquième acte parut trop horrible. Il ne l'est cependant pas plus que le cinquième de la *Rodogune* ; car certainement *Cléopâtre* en assassinant un de ses fils , & en présentant du poison à l'autre , n'ayant à se plaindre d'aucun des deux , commet une action bien plus atroce que celle d'*Atrée* , à qui son frère a enlevé sa femme. Ce n'est donc point parce que la coupe pleine de sang est une chose horrible , qu'on ne joue plus cette pièce ; au contraire cet excès de terreur frapperait beaucoup de spectateurs , & les remplirait de cette sombre & douloureuse attention qui fait le charme de la vraie tragédie. Mais le grand défaut d'*Atrée* , c'est que la pièce n'est pas intéressante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuse méditée de sang-froid sans

aucune nécessité. Un outrage fait à *Atrée* il y a vingt ans ne touche personne ; il faut qu'un grand crime soit nécessaire , & il faut qu'il soit commis dans la chaleur du ressentiment. Les anciens connurent bien mieux le cœur humain que ce moderne , quand ils représentèrent la vengeance d'*Atrée* suivant de près l'injure.

L'auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes , celui d'un amour insipide. Ce qui a achevé de dégoûter à la longue de cette pièce , c'est l'incorrection du style. Il y a beaucoup de solécismes & de barbarismes , & encore plus d'expressions impropres. Dès les deux premiers vers il pèche contre la langue & contre la raison.

„ Avec l'éclat du jour , je vois enfin paraître
 „ L'espoir & la douceur de me venger d'un traître.

Comment voit-on paraître un espoir avec l'éclat du jour ? comment voit-on paraître la douceur ? Le plus grand défaut de son style consiste dans des vers boursofflés , dans des sentences qui sont toujours hors de la nature.

„ Je voudrais me venger , fût-ce même des dieux ;
 „ Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
 „ Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

La *Fontaine* a dit aussi heureusement que plaisamment :

„ Je fais que la vengeance
 „ Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

Mais une telle idée peut-elle entrer dans une tragédie ?

Thiéfle y raconte un songe qui n'est au fond qu'un amas d'images incohérentes, une déclamation absolument inutile au nœud de la pièce : à quoi sert

„ Une ombre qui *perce la terre* ?

un songe

„ Qui fuit par un coup de tonnerre !

Ce sont de grands mots qui étourdissent les oreilles. *Les songes de la nuit qui ne se dissipent que par le jour qui les fuit, sont d'infortunés présages qui asservissent son ame à de tristes images.* Tout cela n'est ni bien écrit ni bien pensé.

On y voit une foule d'expressions vagues, rebattues, & sans objet déterminé ; comme :

„ Athène éprouvera le sort le plus funeste.

„ Au milieu des horreurs du sort le plus funeste.

„ Pour venger l'affront le plus funeste.

„ Allez que votre bras à l'Attique funeste.

„ Ne comptez-vous pour rien un amour si funeste ?

„ Quoi tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste.

„ Tes soupçons & ta haine funeste.

„ Puis-je encor m'étonner d'une ardeur si funeste ?

„ Ce billet seul contient un regret si funeste.

„ Dans un jour si funeste.

Cette rime oiseuse tant de fois répétée n'est pas la seule qui fatigue les oreilles délicates. Il y a trop de rimes en épithètes : en général la pièce est écrite avec dureté. Les vers sont sans harmonie, la versification

négligée comme la langue. La plupart de nos auteurs tragiques n'ont pas su toujours bien écrire & faire dire aux personnages ce qu'ils devaient dire. Il est vrai que tous ces devoirs sont très-difficiles à remplir. Pour faire une tragédie en vers , il faut savoir faire des vers ; il faut posséder parfaitement sa langue , ne se servir jamais que du mot propre , n'être ni ampoulé , ni faible , ni commun , ni trop singulier. Je ne parle ici que du style. Les autres conditions sont encore plus nécessaires & plus difficiles. Nous n'avons aucune tragédie parfaite ; & peut-être n'est-il pas possible que l'esprit humain en produise jamais. L'art est trop vaste , les bornes du génie trop étroites , les règles trop gênantes , la langue trop stérile , & les rimes en trop petit nombre. C'est bien assez qu'il y ait dans une tragédie des beautés qui fassent pardonner les défauts.

E L E C T R E.

ELECTRE, jouée en 1708 , eut autant de représentations qu'Atrée ; mais elle eut l'avantage de rester plus long-temps au théâtre. Le rôle de *Palamède* , qui fut le mieux joué , était aussi celui qui en imposait le plus. On s'aperçut depuis que ce rôle de *Palamède* est étranger à la pièce , & qu'un inconnu obscur , qui fait le personnage principal dans la famille d'*Agamemnon* , gâte absolument ce grand sujet en avilissant *Oreste* & *Electre*. Ce roman qui fait d'*Oreste* un homme fabuleux sous le nom de *Thidée* , & qui le donne pour fils de *Palamède* , a paru trop peu vraisemblable. On ne peut concevoir comment *Oreste* , sous le nom de

Thidée, ayant fait tant de belles actions à la cour d'*Egiste*, ayant vaincu les deux rois de Corinthe & d'Athènes, comment ce héros connu par ses victoires est ignoré de *Palamède*.

On a surtout condamné la *partie quarrée* d'*Electre* avec *Itis* fils de *Thiesle*, & d'*Iphianasse* avec *Thidée*, qui est enfin reconnu pour *Oreste*. Ces amours sont d'autant plus condamnables, qu'ils ne servent en rien à la catastrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'est une grande faute, il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuse cette *Electre* âgée de quarante ans, dont le nom même signifie *sans faiblesse*, & qui est représentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre sentiment que celui de la vengeance de son père.

C'est le peu de connaissance des bons ouvrages anciens, ou plutôt l'impuissance de fournir cinq actes dans un sujet si noble & si simple, qui fait recourir un auteur à cette malheureuse ressource d'un amour trivial.

Il y a de belles tirades dans l'*Electre* de M. de *Crébillon*. On souhaiterait en général que la diction fût moins vicieuse, le dialogue mieux fait, les pensées plus vraies.

Electre commence à s'adresser à la Nuit comme dans un couplet d'opéra ; elle l'appelle *insensible témoin de ses vives douleurs*, elle ne vient plus lui confier ses pleurs, & elle lui confie qu'elle aime *Itis* : elle lui dit qu'elle veut tuer *Itis*, parce qu'elle l'aime, *immolons l'amant qui nous outrage* ; & le moment d'après elle avoue à la Nuit que le vertueux *Itis* n'en a pas moins trouvé le chemin de son cœur : mais *Arcas* ne vient pas ,

dit-elle. Quel rapport cet *Arcas* a-t-il avec cet *Itis* & avec cette *Nuit* ? Il n'y a là nulle suite d'idées , nul art , nulle connaissance de la manière dont on doit sentir & s'exprimer ; *Arcas* lui dit :

- » Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
- » Flattez plutôt d'*Itis* l'audacieuse flamme ;
- » Faites que votre hymen se diffère d'un jour :
- » Peut-être nous verrons *Oreste* de retour.

Ces vers & presque tous ceux de la pièce sont trop dépourvus d'élégance , d'harmonie, de liaison. *Itis* se présente à *Electre* , & lui dit :

- » Ah ! ne m'enviez pas mon amour, inhumaine ;
- » Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
- » Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
- » Quel amour fut jamais moins digne de rigueur ?
- » Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
- » Si c'était votre aveu qui me fit votre époux.
- » Ah ! par pitié pour vous, princesse infortunée,
- » Payez mon tendre amour par un prompt hyménée ;
- » Réglez donc avec moi, c'est trop vous en défendre.

Ce ne sont pas là les vers de *Sophocle*. L'auteur écrit mieux quand il imite les beaux morceaux du grec , quand *Electre* dit à sa mère :

- » Moi, l'esclave d'*Egiste* ! ah, fille infortunée !
- » Qui m'a fait son esclave, & de qui suis-je née ?
- » Etait-ce donc à vous de me le reprocher ? &c.

C'était-là le véritable sujet de la pièce ; c'était-là l'unique intérêt qu'il fallait faire paraître.

On ne peut souffrir, après ces mouvemens de terreur & de pitié, qu'*Oreste* vienne faire une déclaration d'amour à *Iphianasse*, & qu'il dise :

„ Peut-être à cet honneur aurai-je pu prétendre
 „ Avec quelque bonheur & l'amour le plus tendre.
 „ Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
 „ N'ont point tenté ce cœur charmé de vos attraits;
 „ Qui trop plein d'un amour qu'*Iphianasse* inspire,
 „ En dit moins qu'il n'en sent, & plus qu'il n'en doit dire.

Et l'autre lui répond :

„ Un amant comme vous, quelque feu qu'il inspire,
 „ Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

Ces discours de roman, mis en vers si lâches & si faibles, dépareraient trop une pièce, qui serait d'ailleurs bien faite & bien écrite. Mais quand on voit des vers tels que ceux-ci :

„ Ah que les malheureux éprouvent de tourmens!
 „ D'*Electre* en ce moment, faible cœur, cours l'apprendre.
 „ Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse
 „ Doit braver des mortels la crédule faiblesse!
 „ J'ai fait peu pour *Egiste*, & de quelque succès
 „ Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
 „ Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits.
 „ Connaissez-vous ce guerrier redoutable,
 „ Pour le tyran d'*Argos*, rempart impénétrable?
 „ Dans le sein d'un barbare éteindre mes transports.

Quand on voit, dis-je, tant de vers ou durs, ou dénués de sens, ou languissans par des épithètes

inutiles , ou défigurés par des termes impropres , on prononce avec *Boileau* :

» Sans la langue en un mot, l'auteur le plus divin
» Est toujours, quoi qu'il fasse , un méchant écrivain.

Que doit-on donc prononcer , quand une versification si vicieuse dans tous les points , n'a guère d'autre mérite que de soutenir par quelques descriptions ampoulées un drame plus vicieux encore par la conduite ?

Malgré ces défauts dont il faut convenir , il y avait assez de beautés pour faire réussir la pièce. Les rôles d'*Electre* & de *Palamède* ont des tirades très-imposantes. La reconnaissance d'*Electre* & d'*Oreste* faisait un grand effet ; & si le style en général n'était pas châtié , il y avait des vers d'un grand tragique qui méritaient des applaudissemens.

D I G R E S S I O N

*Sur ce qui se passa entre les représentations d'Electre
& de Rhadamiste.*

T'ANDIS qu'après le succès d'Atrée & d'*Electre* , il semblait que M. de *Crébillon* pût prétendre à l'académie française , il en fut exclus par les deux brigues de *la Motte* & de *Rousseau*. Il fit contre *la Motte* & contre les amis de cet auteur , qui s'assembaient souvent au café de la veuve *Laurent* , une satire , dans laquelle chacun d'eux était désigné sous le nom de quelque

animal. *La Motte* était la taupe, parce qu'il était déjà menacé de perdre la vue. L'abbé de *Pons*, disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, était le finge. *Danchet*, d'une assez haute stature, était le chameau. *Fontenelle*, par allusion à sa conduite adroite, était le renard. Cette satire manquait de grâce & de sel. Il la récitait volontiers chez *Oghières*; mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée.

Il fit aussi cette épigramme contre *Roussseau* qui sollicitait la place de l'académie :

„ Quand poil de Roux faisant la quarantaine ,
 „ De ses poisons le louvre infectera ,
 „ En tel mépris cetui corps tombera ,
 „ Que Pellegrin y entrera sans peine.

Ce *Pellegrin* avait fait plusieurs pièces de théâtre avec quelque succès passager. Deux prix remportés à l'académie semblaient le mettre à portée de prétendre à cette place.

Pour *Roussseau*, il n'était encore connu que par quelques odes approuvées des connaisseurs, & par quelques épigrammes. La carrière du théâtre est infiniment plus difficile à remplir. Sa comédie du Café & celle du Capricieux avaient été très-mal reçues: celle du Flatteur était froide, & n'eut qu'un succès très-médiocre. Ses opéra étaient encore plus mauvais. D'ailleurs son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis, *la Motte* eut la place, & *Roussseau* n'eut que deux voix pour lui.

Tout cela excita la bile de *Roussseau*, qui fit une satire intitulée *Épître à Marot*, dans laquelle on trouve

de très-jolis vers parmi beaucoup d'autres qui ne sont que bizarres , & qui sont remplis d'injures grossières & de termes hafardés & impropres. Il traite tous ceux qui allaient au café de marouffles ; & il parle ainfi de *Crébillon* :

- » Comment nommer ce froid énergumène ,
- » Qui d'Hélicon chassé par Melpomène ,
- » Me défigure en ses vers ostrogos ,
- » Comme il a fait rois & princes d'Argos.

Après cette satire , *Rousseau* n'osa plus remettre les pieds au café de la *Laurent* , où tous les gens de lettres qu'il avait outragés s'assembaient. Chacun d'eux l'accabla d'épigrammes & de chansons. Toute cette guerre divertissait le public aux dépens des parties belligérantes ; & c'était le seul fruit qu'on en pût retirer.

La chose devint sérieuse quand *Rousseau* eut fait cinq couplets atroces , sur un air d'opéra , contre la plupart de ses ennemis. Ces couplets , qu'il récita imprudemment , devinrent publics. Malheureusement pour lui , un nommé *Debrie* , qui était devenu son ami & son confident , lui conseilla de faire de nouveaux couplets , & de les envoyer par des inconnus aux intéressés mêmes. On ne pouvait donner un conseil plus détestable ; il semblait même qu'il fût dicté par la haine : car *Rousseau* avait fait contre ce *Debrie* les épigrammes les plus violentes , dans lesquelles il l'avait traité de *fesse-Matthieu*. Cependant il est vrai que *Debrie* haïssant encore plus tous ceux qui lui avaient témoigné du mépris au café de la *Laurent* , & s'étant reconcilié avec *Rousseau* , auquel même je fais

qu'il prêta quelque argent , non-seulement il lui conseilla de faire les couplets qui commencent ainsi,

„ Que de mille fots réunis
„ Pour jamais le café s'épure,
„ Que l'insipide Dionis
„ Porte ailleurs sa plate figure.

mais il en porta lui-même une copie chez *Oghières*, qui eut la discrétion de la jeter au feu. C'est ce qui m'a été confirmé par un parent de *Debrie*, qui fut témoin de tout ce scandale, & qui conjura le sieur *Oghières* de n'en parler jamais.

Enfin les derniers couplets parurent. M. de *Crébillon* y fut attaqué dans ses mœurs d'une manière affreuse, qui lui fit même assez de tort, & qui ne contribua pas peu à lui fermer encore long-temps les portes de l'académie, tant les hommes sont injustes. Il faut remarquer que *Rousseau* ayant su par *Debrie* que le fuisse *Oghières*, en jetant au feu les premiers couplets, avait dit que l'auteur, quel qu'il fût, méritait le carcan & les galères, plaça *Oghières* lui-même dans les derniers qui firent tant de bruit. Tout cela est si vrai, que dans le procès criminel que *Rousseau* osa intenter au sieur *Saurin*, géomètre de l'académie des sciences, au sujet de ces couplets infames, *Debrie* fut le seul qui accompagna *Rousseau* devant les juges. Ils poursuivirent ensemble l'affaire entamée pour perdre les sieurs *Saurin* & *la Motte*; & lorsque *Rousseau* fut condamné unanimement par le châtelet & par le parlement, ce *Debrie* lui prêta de l'argent pour sortir du royaume.

Ce sont-là des faits de la vérité la plus incontestable. Je n'ai jamais pu concevoir comment il s'est pu trouver quelques personnes assez dépourvues de raison & d'équité, pour soutenir que *la Motte*, *Saurin* & un joaillier nommé *Malafaire* avaient fait ensemble tous ces infames couplets pour les imputer à *Rousseau*.

M. de *Crébillon* savait à n'en pouvoir douter que *Rousseau* était l'auteur de tout; *Oghieres* lui avait enfin avoué que *Debrie* lui avait apporté les premiers.

Il est indubitable que non-seulement *Rousseau* fut coupable de cette infamie, mais encore du crime affreux d'en accuser un innocent. La haine l'aveuglait; c'était-là sa passion dominante. Il y joignit l'hypocrisie; car dans le cours du procès même, il fit une retraite au noviciat des jésuites sous le père *Sanadon*; & retiré à Bruxelles, il fit un pèlerinage à pied à Notre-Dame de Hall, dans le temps qu'il trahissait & livrait à ses créanciers le sieur *Medine*, qui l'avait secouru dans ses plus pressans besoins. Ce sont encore des faits dont on a la preuve. Il ne cessa de faire à Bruxelles des épigrammes, bonnes ou mauvaises, contre les mêmes personnes qu'il avait outragées à Paris; il en fit contre *Fontenelle*, *la Motte*, *la Faye*, *Saurin*, & contre *Crébillon*, qu'il désigne sous le nom de *Lycophron*.

Il en fit contre l'abbé d'*Olivet* qui n'avait pas approuvé ses aïeux chimériques; & contre l'abbé *Dubos*, secrétaire perpétuel de l'académie. Tout cela est imprimé.

Il reste à savoir si de telles horreurs peuvent être pardonnées en faveur de deux ou trois odes qui ne sont que des déclamations de rhétorique, de quelques pseaumes au-dessous des cantiques d'*Esther* & d'*Athalie*,

& de quelques épigrammes dont le fond n'est jamais de lui, & dont presque tout le mérite consiste dans des turpitudes. Je voudrais seulement qu'on lui eût donné le rôle de *Palanède* & de *Rhadamiste* à traiter. Il aurait été infiniment au-dessous de M. de *Crébillon*. Qu'on en juge par toutes ses pièces de théâtre, & en dernier lieu par les *Aïeux chimériques* & par l'*Hypocondre*; on voit un homme absolument sans invention & sans génie, qui n'avait guère d'autres talens que celui de la rime & du choix des mots. Il n'y a pas un vers dans tous ses ouvrages qui aille au cœur; & on peut conclure, par le froid qui règne dans tous ses drames, qu'il était incapable de faire une scène tragique.

Si M. de *Crébillon* avait plus châtié son style, je ne balancerais pas à le placer, malgré ses défauts, infiniment au-dessus de *Roussseau*; car si on doit proportionner son estime aux difficultés vaincues, il est certainement plus difficile de faire une tragédie qu'une ode. Les cantiques d'*Athalie* & d'*Esther* sont ce que nous avons de meilleur en ce genre : mais approchent-ils d'une seule scène bien faite ?

R H A D A M I S T E.

RHADAMISTE est la meilleure pièce de M. de *Crébillon*. L'intrigue est tirée toute entière du second tome d'un roman assez ignoré, intitulé *Bérénice*. Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711, & eut trente représentations. Elle est pleine de grands traits de force & de pathétique. On trouva, il est vrai, l'exposition trop obscure, & l'amour d'*Arfame* trop faible; *Pharasmane* ressemblait trop à *Mithridate*, amoureux

d'une jeune personne, dont les deux fils sont amoureux aussi. C'était imiter un défaut de *Racine*; mais le rôle de *Pharasmane* est plus fier & plus tragique que celui de *Mithridate*, s'il n'est pas si bien écrit.

Ce que les esprits sages condamnèrent le plus dans cette pièce, ce fut une idée puérile de *Rhadamiste*, qui attribue aux Romains un ridicule dont ils étaient fort éloignés. Il suppose qu'il est choisi par eux pour aller sous un nom étranger en ambassade auprès de son propre père pour semer la discorde dans sa famille. Comment la cour de l'empereur romain aurait-elle été assez imbécille pour imaginer que ce fils serait toujours inconnu à la cour de *Pharasmane*, & qu'étant une fois reconnu, il ne se raccommoderait point avec lui ?

Une telle extravagance n'est jamais entrée dans la tête de personne, excepté dans celle de l'auteur du roman de *Bérénice*, pour lequel M. de Crébillon a poussé trop loin la complaisance. Il pallie autant qu'il le peut le vice de cette supposition, en disant :

Des Romains si vantés telle est la politique.

Mais cela même devint comique, parce que tout le monde sent assez l'absurdité d'une politique pareille.

C'est en partie ce vice capital, joint à l'obscurité de l'exposition & à la versification incorrecte de l'auteur, qui fit dire à *Boileau* dans sa dernière maladie, quand on lui apporta cette pièce : *Qu'on m'ôte ce galimatias ; les Pradons étaient des aigles en comparaison de ces gens-ci ; je crois que c'est la lecture de Rhadamiste qui a augmenté mon mal.*

La mauvaise humeur de *Boileau* était injuste. *Rhâdamiste* valait mieux que les pièces des rivaux de *Racine*, & même que l'*Alexandre* de *Racine*, auquel *Boileau* avait prodigué autrefois des éloges bien peu mérités ; ce qui aurait pu excuser la bilieuse critique de *Boileau*, c'était le commencement même de la pièce.

Z E N O B I E.

» Laisse-moi : ta pitié, tes conseils & la vie
 » Sont le comble des maux pour la triste *Isménie*.
 » Dieu juste ! ciel vengeur, effroi des malheureux &c.

P H E N I C E.

» Vous verrai-je *toujours* les yeux baignés de larmes,
 » Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes.
 » Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots,
 » La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
 » Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible &c.

C'est ainsi que la pièce débute. Les connaisseurs devinent aisément combien un homme tel que *Boileau* devait être choqué de voir que *la pitié de Phénice est le comble des maux pour Zénobie*. Cela n'a pas de sens. Comment la pitié & les conseils d'une confidente, d'une amie peuvent-ils être le comble des maux ? comment les conseils & la vie sont-ils ensemble ? pourquoi *le ciel est-il l'effroi des malheureux* ? Il l'est des coupables, & ce sont des malheureux dont il est le consolateur.

Pourquoi *Phénice* appelle-t-elle sa maîtresse *cruelle* ? Cela est bon dans *Oenone*, à qui *Phédre* cache son secret.

secret; mais cette imitation est ridicule dans *Phénice*. Un amant de comédie peut appeler sa maîtresse qui le refuse, *cruelle*; mais une confidente tragique ne doit point lui reprocher en mauvais français que l'amour l'éprouve inflexible.

Boileau pouvait-il ne pas condamner une *Zénobie* remplissant toujours d'alarmes, par d'éternels transports, le cœur de sa suivante? qu'est-ce qu'une nuit qui n'a point de douceur? quel langage faible & barbare! *Boileau* pouvait-il supporter une femme qui s'écrie:

» Puisque l'amour a fait le malheur de ma vie,

» Quel autre que l'amour peut venger *Zénobie*?

De telles pointes sont-elles tolérables? un homme de goût approuvera-t-il que *Rhadamiste* dise qu'il est criminel sans penchant, vertueux sans dessein? cela forme-t-il un sens? On voit bien que *Rhadamiste* veut dire qu'il est criminel malgré lui, qu'il aime la vertu sans la suivre; mais il faut savoir exprimer sa pensée. Tant d'expressions louches, obscures, impropres, vicieuses, peuvent rebuter un lecteur instruit & difficile.

Rhadamiste, prétendu ambassadeur de Rome auprès de son père, veut enlever une inconnue que le jeune *Arfame* lui recommande, & il dit:

» D'ailleurs pour l'enlever ne me suffit-il pas

» Que mon père cruel brûle pour ses appas?

Quoi, il enlève une femme uniquement parce que le roi son père en est amoureux! de plus, comment ne voit-il pas qu'on la reprendra aisément de ses mains? Quel ambassadeur a jamais fait une telle folie? *Rhadamiste* peut-il heurter ainsi les premiers principes de la raison, après avoir dit: *D'un ambassadeur empruntons*

la prudence? Ce vers, tout comique qu'il est, n'est-il pas la condamnation de sa conduite? quelle prudence de violer le droit des gens pour s'exposer aux plus grands affronts!

Un grand défaut de conduite encore, c'est qu'à la fin de la pièce, *Arfame* voyant son frère *Rhadamiste* en péril, & pouvant le sauver d'un mot, ne révèle point à *Pharasmane* que *Rhadamiste* est son fils. Il n'a qu'à parler pour prévenir un parricide; nulle raison ne le retient; cependant il se tait. L'auteur le fait persister une scène entière dans un silence condamnable, uniquement pour ménager à la fin une surprise qui devient puérile, parce qu'elle n'est nullement vraisemblable.

C'est-là une partie des défauts que tous les connaisseurs remarquent dans *Rhadamiste*. Cependant il y a dans cette pièce du tragique, de l'intérêt, des situations, des vers frappans. La reconnaissance de *Rhadamiste* & de *Zénobie* plaît beaucoup: le rôle de *Zénobie* est noble; elle est vertueuse & attendrissante: en un mot, c'est la seule de toutes les pièces de cet auteur qu'on croie devoir rester au théâtre.

X E R X È S.

LA tragédie de *Xerxès*, donnée en 1715, ne fut jouée que deux fois. Il arriva à la première représentation une chose assez singulière; tout le monde se mit à rire à ces vers d'un scélérat, nommé *Artaban*, qui va assassiner son maître:

- » Amour d'un vain renom, faiblesse scrupuleuse,
- » Cessez de tourmenter une ame généreuse,

- » Digne de s'affranchir de vos soins odieux ,
- » Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses dieux.
- » Dès que le sort nous garde un succès favorable ,
- » Le sceptre absout toujours la main la plus coupable ;
- » Il fait du parricide un homme généreux.
- » Le crime n'est forfait que pour les malheureux.

Ce n'était pas seulement ce galimatias qui faisait rire , c'était l'atrocité insensée de ces détestables maximes trop ordinaires alors au théâtre , & que *Cartouche* n'aurait osé prononcer. Cette horreur était si outrée dans la tragédie de Xerxès, que le public prit le parti d'en rire au lieu de faire entendre des huées d'indignation. Xerxès est écrit & conduit comme les pièces de *Cyrano de Bergerac*. Cependant on l'a fait imprimer en 1750 au Louvre, aux dépens du roi : c'est un honneur que n'ont eu ni *Cinna* ni *Athalie*.

S É M I R A M I S.

EN 1717, M. de Crébillon fit représenter *Sémiramis* ; elle n'eut aucun succès, & ne sera jamais reprise. Le défaut le plus intolérable de cette pièce est que *Sémiramis*, après avoir reconnu *Ninias* pour son fils, en est encore amoureuse ; & ce qu'il y a d'étrange, c'est que cet amour est sans terreur & sans intérêt. Les vers de cette pièce sont très-mal faits, la conduite insensée, & nulle beauté n'en rachète les défauts. Les maximes n'en sont pas moins abominables que celles de Xerxès. La diction & la conduite sont également mauvaises ; cependant l'auteur eut la faiblesse de la faire imprimer.

Le fleur *Danchet*, examinateur des livres, fut chargé de rendre compte de la pièce ; il donna son approbation en ces termes :

„ J'ai lu *Sémiramis*, & j'ai cru que la mort de cette
 „ reine, au défaut de ses remords, pouvait faire tolérer
 „ l'impression de cette tragédie. „

Cette singulière approbation brouilla vivement *Crébillon* & *Danchet* Celui-ci adoucit un peu les termes de son approbation, mais *la mort au défaut des remords* subsista, & *Crébillon* fut au désespoir. Il a fait retrancher les approbations dans l'édition qu'il a obtenu qu'on fit au louvre.

P Y R R H U S.

Pyrrhus eut quelque succès en 1729 : mais ce succès baissa toujours depuis, & aujourd'hui cette tragédie est entièrement abandonnée. Elle vaut mieux que *Sémiramis* ; mais le style en est si mauvais, il y a tant de langueurs & si peu de naturel & d'intérêt, qu'il n'est point à croire que jamais elle soit tirée de la foule des pièces qu'on ne représente plus.

C A T I L I N A.

M. de *Crébillon* ayant commencé la tragédie de *Cromwell*, abandonna ce projet, & refondit des endroits des deux premiers actes dans le sujet de *Catilina*. Ensuite se livrant au dégoût que lui donnait le malheur attaché si souvent à la littérature, il renonça à toute société & à tout travail, jusqu'à ce qu'en 1747 une personne respectable, dont le nom doit être cher

à tous les gens de lettres, (*) l'engagea par des bienfaits à finir cet ouvrage dont on parlait dans Paris avec les plus grands éloges.

M. de *Crébillon*, reçu enfin à l'académie française, y avait récité plusieurs fois ses premiers actes de *Catilina* qu'on avait applaudis avec transport. Il continua la pièce à l'âge de soixante & dix ans passés. La faveur du public ne se signala jamais avec plus d'indulgence. En vain ce petit nombre d'hommes qui va toujours aux représentations armé d'une critique sévère, réprouva l'ouvrage. Rien ne prévalut contre l'heureuse disposition du public, qui voulait ranimer un vieillard dont il plaignait la longue retraite, dont les talens avaient trouvé des partisans que le public aimait.

Il est vrai qu'on riait en voyant *Catilina* parler au sénat de Rome du ton dont on ne parlerait pas aux derniers des hommes ; mais après avoir ri, on retournait à *Catilina*. On la joua dix-sept fois. Rien ne caractérise peut-être plus la nation, que cet empressement singulier. Il y avait dans cette faveur passagère une autre raison qui contribua beaucoup à cet étrange succès, & qui ne venait pas d'un esprit de faveur. (**)

Mais après que le torrent fut passé, on mit la pièce à sa véritable place ; & quelque protection qu'elle eût obtenue, on ne put la faire reparaitre sur la scène. Les yeux s'ouvrent tantôt plus tôt, tantôt plus tard. *Catilina* était trop barbarement écrit. La conduite de

(*) Madame de *Pompadour*.

(**) La haine de quelques personnes puissantes contre M. de *Voltaire*, & l'envie des gens de lettres.

la pièce était trop opposée au caractère des Romains, trop bizarre, trop peu raisonnable, & trop peu intéressante, pour que tous les lecteurs ne fussent pas mécontents. On fut surtout indigné de la manière dont *Cicéron* est avili. Ce grand-homme conseillant à sa fille de faire l'amour à *Catilina*, était couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce.

Lorsque l'auteur récita cet endroit à l'académie dans une séance ordinaire & non publique, il s'aperçut que ses auditeurs, qui connaissaient *Cicéron* & l'histoire romaine, secouaient la tête. Il s'adressa à M. l'abbé d'Olivet : *Je vois bien*, lui dit-il, *que cela vous déplaît. Point du tout*, répondit ce savant & judicieux académicien, *cet endroit est digne du reste, & j'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le mecture de sa fille.*

Une courtisane, nommée *Fulvie*, déguisée en homme, était encore une étrange indécence. Les derniers actes froids & obscurs achèvent enfin de dégoûter les lecteurs.

Quant à la versification & au style, on sera peut-être étonné que l'académie, à qui l'auteur avait lu l'ouvrage, y ait laissé subsister tant de défauts énormes ; mais il faut savoir que l'académie ne donne jamais de conseils que quand on les lui demande, & l'auteur était trop vieux pour en demander & pour en profiter. Ses vers ne furent applaudis dans les séances publiques que par de jeunes gens, sur qui une déclamation ampoulée fait toujours quelque impression. Il arrive souvent la même chose au parterre, & ce n'est qu'avec le temps qu'on se détrompe d'une illusion en quelque genre que ce puisse être.

S'il est de quelque utilité de faire voir les défauts de détail , en voici quelques-uns que nous tirerons des premières scènes :

- » Dis-moi (si jusque-là ta fierté peut descendre)
- » Pourquoi faire égorger *Nonnius cette nuit* ?

La fierté de *Catilina* descend jusqu'à répondre à *Scipion* qu'il a assassiné ce sénateur , l'un de ses partisans , pour se concilier les autres :

- » Et l'art de les fourmettre exige un art suprême
- » Plus difficile encor que la victoire même.

Un chef de parti, dit-il ,

- » . . . Doit tout rapporter à cet unique objet.
- » Vertueux ou méchant au gré de son projet,
- » Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
- » Il sera toujours grand, s'il est impénétrable.
- » Tel on déteste avant, que l'on adore après.
- » L'imprudence n'est pas dans la témérité.

Ensuite il dit qu'il aime la fille de *Cicéron* par tempérament :

- » C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.

Deux vers après , il dit que cette passion

- » Est moins amour en lui, qu'excès d'ambition.

Il avoue *qu'il a conquis ce bien*.

Il dit après :

- » . . . Cette flamme où tout mon cœur s'applique,
- » Est le fruit de ma haine & de ma politique.

Ainsi il aime *Tullie* par les sens , par ambition & par haine.

Il faut avouer qu'il est plaisant de voir après cela *Tullie* venir parler à *Catilina* dans un temple ; d'entendre *Catilina* qui lui dit :

» Qu'il est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
» Et de pouvoir ici rassembler tous ses dieux !

A quoi *Tullie* répond *que si ses yeux sont des dieux , la foudre deviendra le moindre de leurs coups.*

Et *Catilina* réplique :

» Que l'amour est déchu de son autorité ,
» Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité.

C'est ainsi que presque toute la pièce est écrite.

Les étrangers nous ont reproché amèrement d'avoir applaudi cet ouvrage ; mais ils devaient savoir que nous n'avons fait en cela que respecter la vieilleffe & la mauvaise fortune , & que cette condescendance est peut-être une des choses qui fait le plus d'honneur à notre public.

L E T R I U M V I R A T .

IL est difficile qu'un auteur ne croie pas qu'on lui a rendu justice quand on a applaudi son ouvrage. M. de *Crébillon*, encouragé par ce succès, fit le Triumvirat à l'âge de 81 ans ; mais le temps de la compassion était passé. Ce temps est toujours très-court , & on ne peut obtenir grâce qu'une fois. Le Triumvirat se sentait trop de l'âge de l'auteur ; on ne le siffla point,

il n'y eut ni tumulte, ni mauvaise volonté ; on l'écouta avec patience. Mais bientôt la salle fut déserte. M. de *Crébillon* eut encore la faiblesse de faire imprimer cette malheureuse pièce avec une épître chagrine , dans laquelle il se plaint de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales en effet : mais quelle cabale peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage , s'il en est content ?

C'est une chose assez plaisante que les préfaces des auteurs de pièces de théâtre : tantôt il y a eu une conspiration générale contre leur pièce , tantôt ils remercient le public d'avoir bien voulu avoir du plaisir ; & lorsque cette préface si remplie de remerciemens est imprimée, le public a déjà oublié la pièce & l'auteur.

Comme de toutes les productions de l'esprit les dramatiques sont les plus exposées au grand jour , ce sont celles qui donnent le plus de gloire ou le plus de ridicule. Il n'en est pas d'une tragédie comme d'une épître , d'une ode. On ne récita point en public l'ode de *Boileau* sur la prise de Namur , ni ses satires sur l'équivoque & sur l'amour de DIEU , devant deux mille personnes assemblées pour approuver ou pour condamner.

Un ouvrage en vers , quel qu'il soit , n'est guère connu que d'un petit nombre d'amateurs ; il est d'ordinaire mis au rang des choses frivoles dont la nation est inondée : mais les spectacles sont une partie de l'administration publique ; ils se donnent par l'ordre du roi sous l'inspection des officiers de la couronne & des magistrats ; ils exigent des frais immenses. C'est à la fois un objet de commerce , de police , d'étude ,

106 ELOGE DE M. DE CREBILLON.

de plaisir , d'instruction & de gloire. Il rassemble les citoyens , il attire les étrangers , & par-là il devient une chose importante. Tout cela fait que le succès est plus brillant en ce genre que dans tout autre ; mais aussi la chute est plus ignominieuse , étant plus éclairée. C'est un triomphe , ou une espèce d'esclavage. Il s'agit encore d'une rétribution assez honnête pour tirer un homme de la pauvreté : ainsi un auteur dramatique flotte pour l'ordinaire entre la fortune & l'indigence , entre le mépris & la gloire.

Ce sont ces deux puissans motifs qui ont toujours produit des haines si vives entre tous ceux qui ont travaillé pour le théâtre depuis *Aristophane* jusqu'à nous. Ce fut l'unique source de ces abominables couplets , dans lesquels M. de *Crébillon* fut désigné si scandaleusement par *Rousseau* , qui ne pouvait digérer le succès d'*Idoménée* , d'*Atrée* & d'*Electre* , tandis qu'il voyait tomber toutes ses comédies ; *figulus figulo invidet* , est un proverbe de tous les temps & de toutes les nations.

Il est vrai que ce proverbe n'a pas eu lieu entre M. de *Voltaire* & M. de *Crébillon* ; c'est même une chose assez singulière que M. de *Voltaire* ayant traité *Sémiramis* , *Electre* & *Catilina* , & s'étant ainsi trouvé trois fois en concurrence avec lui , l'ait loué toujours publiquement , & lui ait même donné plusieurs marques d'amitié. Ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble. Cela est rare entre gens de lettres qui courent la même carrière.

Fin de l'Eloge de M. de Crébillon.

ELOGE FUNEBRE

DE LOUIS XV,

Prononcé dans une académie le 25 mai 1774.

MESSIEURS,

JE ne viens point ici, au milieu d'une pompe lugubre & éclatante, mêler la vanité d'un discours étudié à toutes ces vanités établies pour faire illusion aux vivans, sous le spécieux prétexte de la gloire des morts.

Notre assemblée n'est point une de ces cérémonies fastueuses inventées pour séduire les yeux & les oreilles. Mon discours doit être simple & vrai comme l'était le monarque dont nous déplorons la perte.

Quand la grande éloquence commença & finit le siècle de *Louis XIV*, les oraisons funèbres prononcées par les *Bossuet* & par les *Fléchier*, subjuguèrent la France étonnée. Elles étaient les seuls ornemens qu'on remarquât au milieu de ces superbes appareils funéraires. On était transporté de ce nouveau genre; il a diminué de prix dès qu'il est devenu commun.

Aujourd'hui que la recherche du vrai en tout genre est devenue la passion dominante des hommes, ce fard des déclamations, si imposant autrefois, a perdu

son éclat. Nous sommes heureusement réduits, surtout dans ces assemblées secrètes, à suivre la méthode inventée par l'ingénieux *Fontenelle*, & perfectionnée par le marquis de *Condorcet*; méthode qui consiste à faire plutôt le précis de la vie d'un homme que son éloge; à ne le louer que par les faits, à raconter sans emphase les services qu'il a rendus; à laisser voir sans malignité les faiblesses inséparables de la nature humaine; à ne chercher enfin pour toute éloquence que des vérités utiles. Les hommes ne se dégoûteront jamais de ce genre, parce qu'il ressemble à celui de l'histoire.

C'était l'usage des anciens peuples si renommés, qui jugeaient les rois après leur mort, & qui par-là enseignèrent la justice à la terre. De tels discours funèbres peuvent avoir sur l'histoire même un grand avantage, celui de ne recueillir aucune de ces fables secrètes que la méchanceté ou la seule envie de parler débite sur un prince de son vivant, que l'erreur populaire accrédite, & qu'au bout de quelques années les historiens adoptent en se trompant eux-mêmes & en trompant la postérité.

Si l'on osait être sage, des discours de ce genre seraient d'une utilité bien plus grande encore. Car également éloignés de la flatterie & de la satire, ils seraient la leçon de ceux dont un jour on doit faire l'oraison funèbre. Ce qu'un homme éclairé & juste prononcerait sur un roi, devant son successeur & devant la nation, ferait une impression cent fois plus forte & plus durable que tous ces discours d'ostentation, qui ne sont plus regardés que comme une partie des cérémonies qui passent en un jour.

Nous n'avons rien à dire du premier âge de *Louis XV*;

presque toutes les enfances comme toutes les décrépitudes se ressemblent ; les premières donnent toujours quelque espérance que les secondes ôtent entièrement. Son caractère était doux & facile, & l'on a remarqué que dans toute sa vie il ne montra aucun emportement. Ce qu'il apprit le mieux dans sa première jeunesse fut la géographie ; science la plus utile à un roi, soit en guerre soit en paix. Il fit même imprimer au Louvre un petit livre de *la géographie par le cours des fleuves*, qu'il composa en partie sur les leçons de M. de l'Isle, & dont on tira cinquante exemplaires. C'est cette étude qui le détermina depuis à faire lever des cartes topographiques de toute la France, ouvrage immense où l'on n'a trouvé presque rien d'omis, ni d'inexact.

Ce goût pour la géographie le conduisit naturellement à quelques connaissances de l'astronomie & à un peu d'histoire naturelle.

Son jugement en toutes choses était juste ; mais cette douce facilité de caractère dont nous avons parlé, le porta toujours à préférer l'opinion des autres à la sienne.

C'est par cette condescendance qu'il se résolut à la guerre de 1741, malgré le cardinal de *Fleuri* qui s'y opposait. Car des personnes qui avaient alors plus de crédit sur son esprit que son ministre même, l'entraînèrent lui & ce ministre dans cette entreprise qui fut heureuse en Flandre & malheureuse par-tout ailleurs. Ainsi *Louis XV* fit la guerre sans être ambitieux, & donna deux batailles sans être emporté par cette ardeur qui naît de la fougue du tempérament, & que la faiblesse humaine a nommée héroïque.

Son ame était toujours tranquille. Elle le fut même lorsqu'en 1744 il courut à la tête de son armée délivrer l'Alsace inondée d'ennemis. Ce fut alors qu'étant tombé malade à Metz, & prêt de mourir, il reçut de ses peuples ce surnom si flatteur de *bien-aimé*. Il ne lui fut point donné en cérémonie & par des actes authentiques, comme le surnom de *grand* fut décerné à *Louis XIV* par l'hôtel-de-ville en 1680. L'enthousiasme des Parisiens cherchait un titre qui exprimât sa tendresse pour son roi. Un homme de la populace cria, *Louis le bien-aimé*. Bientôt cinq cents mille voix le répétèrent, tous les calendriers, tous les papiers publics furent ornés de ce nom. L'amour l'avait donné ; & l'usage le conserva dans les temps orageux où ces mêmes Parisiens, que l'Europe accuse de légèreté, semblèrent démentir pour quelques jours les témoignages de leur tendresse.

Il mérita cet amour sans doute, lorsque pour tout fruit de ses conquêtes en Flandre, il demandait la paix à la vertueuse *Marie-Thérèse*. On eût dit qu'il pressentait les obligations que la France aurait un jour à cette souveraine. Il ne pouvait assez acheter le présent inestimable qu'elle nous a fait, & dont nous jouissons aujourd'hui.

Si même la guerre la plus juste est toujours funeste aux nations, celle qu'on faisait à la légitime héritière de tant de césars n'en faisait que davantage au cœur de *Louis XV*. Il voyait qu'elle n'était pas fondée sur cette justice évidente dont il avait les principes dans le fond de son ame. C'est cette justice si rare qui peut seule justifier la guerre aux yeux des sages.

Sa déference pour les sentimens d'autrui lui fit

encore entreprendre la guerre de 1756, qui fut bien plus malheureuse que la première. La France y perdit beaucoup de sang, encore plus de trésors, tout le Canada, son commerce de l'Inde, son crédit dans l'Europe; & il a fallu que la nation toujours industrieuse, toujours agissante, travaillât douze années entières pour réparer à peine une partie de ces brèches immenses.

Tant de malheurs n'altérèrent point l'ame du monarque. Les hommes placés dans un rang éminent veulent tous paraître inébranlables, ils affectent le calme au milieu du trouble; mais *Louis XV* n'affectait rien; il ne cherchait point la tranquillité; il la trouvait dans son caractère. Ce serait le plus précieux don de la nature s'il pouvait toujours être joint à l'activité.

Son ame ne se démentit pas même dans cette horrible & incroyable aventure d'un fanatique de la lie du peuple, qui osa porter la main sur sa personne sacrée. Et après les premiers momens donnés à l'incertitude des suites, il fut aussi serein que s'il n'avait point été blessé.

Cette égalité d'ame, cette simplicité, il la mettait dans toutes ses actions, dans le service auprès de sa personne, dans les ordres qu'il donnait pour ces ouvrages publics admirables, dont tout autre aurait voulu tirer quelque gloire avec justice. En cela son caractère était l'opposé de celui de *Louis XIV* son prédécesseur.

C'est sur quoi l'on a demandé souvent, s'il est à désirer qu'un roi recherche la gloire, ou qu'il soit indifférent pour elle. Peut-être cette indifférence si

louable ôte quelquefois à l'ame un peu d'énergie. Peut-être empêcha-t-elle assez long-temps *Louis XV* de se faire valoir lui-même en faisant à des officiers blessés pour son service, cet accueil prévenant qui console la nature humaine & qui est leur première récompense. Mais ce n'était qu'un défaut d'attention, ce n'était point un vice de son cœur. C'en serait un, s'il était l'effet de la dureté.

Cette dureté ne peut lui être imputée, puisque tous ses domestiques avouent qu'on ne vit jamais un maître plus indulgent, & que tous ceux qui ont travaillé sous ses ordres se louent de son affabilité. On ne peut pas être toujours roi, on serait trop à plaindre; il faut être homme, il faut entrer dans tous les devoirs de la vie civile, & *Louis XV* y entraît, sans que ce fût pour lui une gêne & un dehors emprunté.

Il est vrai que quand un monarque admet ses courtisans dans sa familiarité, il ne faut jamais que le roi se venge des petits torts qu'on peut avoir avec l'homme. On s'est plaint que *Louis XV* a trop fait sentir quelquefois qu'on avait offensé le trône quand on n'avait blessé que quelques devoirs établis dans la société. Un roi ne doit point punir ce que la loi ne punirait pas. Autrement il faudrait se dérober à tous les rois comme à des êtres trop élevés au-dessus de l'espèce humaine, & trop dangereux pour elle; ils se verraient condamnés à n'être que maîtres, & à ne jouir jamais des faibles consolations qu'on peut goûter dans cette vie passagère.

On s'est étonné que dans sa vie toujours uniforme il ait si souvent changé de ministres; on en murmurait, on sentait que les affaires en pouvaient souffrir ,
que

que rarement le ministre qui succède fuit les vues de celui qui est déplacé ; qu'il est dangereux de changer de médecins, & qu'il est triste de changer d'amis. On ne pouvait concevoir comment une ame toujours fercine pouvait dans un repos inaltérable consentir à tant de vicissitudes. C'était le dangereux effet du principe le plus estimable , de cette défiance de lui-même, de cette condescendance aux volontés des personnes qui avaient moins de lumières & d'expérience que lui, enfin de cette même égalité d'une ame paisible , à laquelle ces grands bouleversemens ne coûtaient point d'efforts. Tout tenait à cette première cause. Il lui était égal d'ordonner un monument digne des *Augustes* & des *Trajans* , ou l'appartement le plus modeste. Son imagination ne lui présentait pas d'abord les grandes choses, mais son jugement les saisissait dès qu'on les lui proposait.

C'est ainsi qu'il fit ce grand établissement de l'école militaire, ressource si utile de la noblesse, inventée par un homme qui n'était pas noble, & qui sera au-dessus des titres dans la postérité. C'est enfin de ce même principe que dépendit sa vie publique & sa vie privée. Sans être tendre & affectueux il était bon mari, bon père, bon maître, & même ami autant que peut l'être un roi.

C'est surtout à cette sérénité qu'il faut rendre grâce de ce qu'il ne fut point persécuteur. Il ne fonda point l'opinion des hommes pour les condamner. Il ne rechercha point des fautes obscures pour les mettre au grand jour, & pour se faire un cruel mérite de les punir. Long-temps fatigué par des querelles scolastiques qui troublaient avant lui le royaume, & par

ces divisions entre la magistrature & quelques portions du clergé , il voulut toujours donner aux disputans cette même paix qui était dans son cœur.

Il savait que dans un Etat où les maximes ont changé , & où les anciens abus sont demeurés , il est nécessaire quelquefois de jeter un voile sur ces abus accrédités par le temps ; qu'il est des maux qu'on ne peut guérir , & qu'alors tout ce que l'art peut procurer de soulagement aux hommes est de les faire vivre avec leurs infirmités.

Ne se point émouvoir , & savoir attendre , ont donc été les deux pivots de sa conduite. Il a conservé cette imperturbabilité jusque dans l'affreuse maladie qui l'a enlevé à la France , ne marquant ni faiblesse , ni crainte , ni impatience , ni vains regrets , ni désespoir ; remplissant des devoirs lugubres avec sa simplicité ordinaire ; & dans les tourmens douloureux qu'il éprouvait , il a fini comme par un sommeil paisible , se consolant dans l'idée qu'il laissait des enfans dont on espérait tout.

Sa mémoire nous sera chère parce que son cœur était bon. La France lui aura une obligation éternelle d'avoir aboli la vénalité de la magistrature , & d'avoir délivré tant d'infortunés habitans de nos provinces , de la nécessité d'aller achever leur ruine dans une capitale où l'on ignore presque toujours nos coutumes. Un jour viendra que toutes ces coutumes si différentes seront rendues uniformes , & qu'on fera vivre sous les mêmes lois les citoyens de la même patrie. Les abus invétérés ne se corrigent qu'avec le temps. Chaque roi dont descendait *Louis XV*,

a fait du bien. *Henri IV*, que nous bénissons, a commencé. *Louis XIII* par son grand ministre a bien mérité quelquefois de la France. *Louis XIV* a fait par lui-même de très-grandes choses. Ce que *Louis XV* a établi, ce qu'il a détruit, exige notre reconnaissance. Nous attendrions une félicité entière de son successeur, si elle était au pouvoir des hommes.

(Comme l'orateur, bien moins orateur que citoyen, prononçait ces paroles, arriva la nouvelle, que les trois princesses filles du feu roi étaient attaquées de la petite vérole. Alors il continua ainsi :)

Messieurs, à nos douloureux regrets succèdent les plus cruelles alarmes ; nous pleurons & nous tremblons ; la France doit être en larmes & en prières : mais que peuvent les vœux des faibles mortels ! On a invoqué en peu de temps la patronne de Paris pour les jours du dernier dauphin, pour son épouse, pour sa mère ; enfin pour le feu roi. DIEU n'a point changé ses décrets éternels. Puisse sa Providence ineffable avoir ordonné que l'art vienne heureusement combattre les maux dont la nature accable sans cesse le genre-humain ! que l'inoculation nous assure la conservation de notre nouveau roi, de nos princes & de nos princesses. Que les exemples de tant de souverains les encouragent à sauver leur vie par une épreuve qui est immanquable quand elle est faite sur un corps bien disposé. Il ne s'agit plus ici d'achever l'éloge du feu roi, il s'agit que son successeur vive. L'inoculation nous paraissait téméraire avant les exemples courageux qu'ont donnés M. le duc d'Orléans, le duc de Parme, les rois de Suède, de

116 ELOGE FUNEBRE DE LOUIS XV.

Danemarck , l'impératrice-reine , l'impératrice de Russie. Maintenant il serait téméraire de ne la pas employer. C'est notre malheur que les vérités & les découvertes en tout genre effluent long-temps parmi nous des contradictions ; mais quand un intérêt si cher parle , les contradictions doivent se taire.

V I E
D E M O L I E R E ,

Avec de petits sommaires de ses pièces.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du *Molière in-4°*, édition de Paris. On pria un homme très-connu de faire cette vie & ces courtes analyses destinées à être placées au-devant de chaque pièce. M. Rouillé, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé *la Serre* : c'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de *la Serre* fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du *Molière*. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle : nous la donnons malgré la répugnance de l'auteur écrasé par *la Serre*.

V I E

D E M O L I E R E.

LE goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de *Racine* faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de *Molière*; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté, & on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des halles. Son père *Jean-Baptiste Poquelin*, valet de chambre & tapissier chez le roi, marchand fripier, & *Anne Boutet* sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient: il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que presque tous

ceux qui se font fait un nom dans les beaux arts , les ont cultivés malgré leurs parens , & que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie , & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa ; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collège , & il arracha enfin le consentement de son père , qui le mit dans une pension , & l'envoya externe aux jésuites , avec la répugnance d'un bourgeois , qui croyait la fortune de son fils perdue , s'il étudiait.

Le jeune *Poquelin* fit au collège les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années ; il y suivit le cours des classes d'*Armand de Bourbon* premier prince de *Conti* , qui depuis fut le protecteur des lettres & de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collège deux enfans , qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* & *Bernier* : celui-ci , connu par ses voyages aux Indes ; & l'autre , célèbre par quelques vers naturels & aisés , qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier , homme de fortune , prenait un soin singulier de l'éducation du jeune *Chapelle* son fils naturel ; & pour lui donner de l'émulation , il faisait étudier avec lui le jeune *Bernier* , dont les parens étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire & pris au

hasard , comme tant de pères en ufent avec un fils légitime qui doit porter leur nom , il engagea le célèbre *Gassendi* à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de *Poquelin* , l'associa aux études de *Chapelle* & de *Bernier*. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'*Epicure* , qui , quoiqu'aussi fausse que les autres , avait au moins plus de méthode & plus de vraisemblance que celle de l'école , & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous *Gassendi*. Au sortir du collège , il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique , & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de servir , il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit *Louis XIII* dans Paris. Sa passion pour la comédie , qui l'avait déterminé à faire ses études , se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres , si méprisée quand elle est médiocre , contribue à la gloire d'un Etat , quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625 , il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient , comme en Italie , de ville en ville. Ils jouaient les pièces de *Hardy* , de *Monchrétien* , ou de *Balthazar Baro*.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de

l'avilissement , vers l'année 1630. Ses premières comédies , qui étaient aussi bonnes pour son siècle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre , furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après , la passion du cardinal de *Richelieu* pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode ; & il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors , que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation ; ils jouaient au faubourg St Germain & au quartier St Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres ; on l'appela *l'illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là , intitulée *Artaxerxe*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645 , qu'elle fut représentée sur *l'illustre théâtre*.

Ce fut alors que *Poquelin* sentant son génie , se résolut de s'y livrer tout entier , d'être à la fois comédien & auteur , & de tirer de ses talens de l'utilité & de la gloire.

On fait que chez les Athéniens , les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces , & qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grâce en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée , que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de *Molière* , & il ne fit en changeant de nom que suivre l'exemple des comédiens d'Italie , & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un , dont le nom de famille était *le Grand* , s'appelait *Bellaville* dans la tragédie , & *Turlupin* dans la farce ; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Gueret* était connu dans les pièces sérieuses sous le nom de *Fléchelles* ; dans

la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé *Molière*, auteur de la tragédie de *Polixène*.

Le nouveau *Molière* fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France : il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes italiennes, dont il faisait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais très-informes tenaient plus du mauvais théâtre italien, où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le *Docteur amoureux*, les trois *Docteurs rivaux*, le *Maître d'école* : ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de *Molière* dans ce genre ; l'une est le *Médecin volant*, & l'autre, la *Jalousie de Barbouille*. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidents de la première qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui* ; & on trouve dans la *Jalousie de Barbouille* un canevas, quoiqu'informe, du troisième acte de *George Dandin*.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa, fut l'*Etourdi*. Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de *Molière* parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se

joignirent à *Molière*, & il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtissier de la rue St Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *de Brie*.

Le prince de *Conti*, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de *Molière* qu'il avait vu au collège; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui l'*Etourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce des *Précieuses*, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger & la cour & la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où *Corneille* fit le *Cid*. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le prince de *Conti* voulut alors faire *Molière* son secrétaire, & qu'heureusement pour la gloire du théâtre français, *Molière* eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince & au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de *Conti* lui donna accès auprès de *Monsieur* frère unique du roi *Louis XIV*; *Monsieur* le présenta au roi & à la reine-mère. Sa troupe & lui représentèrent la même

année devant leurs majestés la tragédie de Nicomède sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. *Molière*, après la représentation de Nicomède, s'avança sur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au roi un discours, par lequel il remerciait sa majesté de son indulgence, & louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie : il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de *Molière* ; & l'on joua dans l'instant le Docteur amoureux. Depuis ce temps l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte, ou de trois, après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de *Molière* de s'établir à Paris ; ils s'y fixèrent, & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de *Molière* jouait sur ce théâtre les mardis, les jeudis & les samedis, & les italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de *Molière* prit le titre de la troupe de Monsieur, qui était son protecteur. Deux

ans après, en 1660, il leur accorda la salle du palais-royal. Le cardinal de *Richelieu* l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame* tragédie, dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie; & je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable; c'est une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, & les belles salles en Italie.

La troupe de *Molière* eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas; il avait une volubilité dans la voix, & une espèce de hoquet, qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eu, a donné ce portrait-ci de *Molière*.

„ Il n'était ni trop gras, ni trop maigre; il avait
 „ la taille plus grande que petite, le port noble,
 „ la jambe belle; il marchait gravement; avait
 „ l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande,
 „ les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs
 „ & forts, & les divers mouvemens qu'il leur don-
 „ nait lui rendaient la physionomie extrêmement

„ comique. A l'égard de son caractère , il était
 „ doux , complaisant , généreux ; il aimait fort à
 „ haranguer ; & quand il lisait ses pièces aux comé-
 „ diens , il voulait qu'ils y amenassent leurs enfans ,
 „ pour tirer des conjectures de leur mouvement
 „ naturel. „

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans , & presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public , en lui faisant connaître la bonne comédie , à le juger lui-même très-sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs , relevaient les moindres défauts de *Molière* avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; & le moindre défaut d'un auteur célèbre , joint avec les malignités du public , suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de *M. Racine* furent si mal reçus ; voilà pourquoi *l'Avare* , le *Misanthrope* , les *Femmes savantes* , *l'Ecole des femmes* n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV , qui avait un goût naturel & l'esprit très-juste , sans l'avoir cultivé , ramena souvent par son approbation la cour & la ville aux pièces de *Molière*. Il eût été plus honorable pour la nation , de n'avoir pas besoin des décisions de son prince pour bien juger. *Molière* eut des ennemis cruels , surtout les mauvais auteurs du temps , leurs protecteurs , & leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans , tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; & il eût succombé sous ces accusations , si ce même roi ,

qui encouragea & qui soutint *Racine* & *Despréaux*, n'eût pas aussi protégé *Molière*.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théâtre, avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente ; somme qui, en ce temps-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait *Mauvilain*. Tout le monde fait qu'étant un jour au dîné du roi : *Vous avez un médecin*, dit le roi à *Molière* ; *que vous fait-il ? Sire*, répondit *Molière*, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faisait de son bien un usage noble & sage : il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les *Chapelles*, les *Fonsacs*, les *Desbarreaux*, &c. qui joignaient la volupté & la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de *Vivonne*, connu par son esprit, & par son amitié pour *Despréaux*, allait souvent chez *Molière*, & vivait avec lui comme *Lélius* avec *Térence*. Le grand *Condé* exigeait de lui qu'il le vînt voir souvent, & disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière

Molière employait une partie de son revenu en libéralités , qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités*. Il encourageait souvent par des présens considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'est peut-être à *Molière* que la France doit *Racine*. Il engagea le jeune *Racine* , qui sortait du Port-Royal , à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène & Cariclée* ; & quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée , il fit présent au jeune auteur de cent louis , & lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même temps , c'est-à-dire en 1661 , *Racine* ayant fait une ode sur le mariage de *Louis XIV* , *M. Colbert* lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très-triste pour l'honneur des lettres , que *Molière* & *Racine* aient été brouillés depuis ; de si grands génies , dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre , devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme , qui par la supériorité de ses talens , & par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature , mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien *Baron* , qui a été unique dans la tragédie & dans la comédie. *Molière* en prit soin comme de son propre fils.

Un jour *Baron* vint lui annoncer qu'un comédien de campagne , que la pauvreté empêchait de se présenter , lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. *Molière* ayant su que c'était un nommé *Mondorge* , qui avait été son camarade , demanda à *Baron* combien il croyait

qu'il fallait lui donner ? Celui-ci répondit au hasard : *Quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit *Molière*; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous*; & il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après, le pauvre court après lui, & lui dit : *Monfieur, vous n'aviez peut-être pas deſſein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre. Tiens, mon ami*, dit *Molière*, *en voilà un autre*; & il s'écria : *Où la vertu va-t-elle ſe nicher !* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, & qu'il étudiait par-tout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ſes ſuccès & par ſes protecteurs, par ſes amis & par ſa fortune, ne le fut pas dans ſa maiſon. Il avait épouſé en 1661 une jeune fille, née de la *Béjart* & d'un gentilhomme nommé *Modène*. On diſait que *Molière* en était le père : le ſoin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que pluſieurs perſonnes prirent celui de la réfuter. On prouva que *Molière* n'avait connu la mère qu'après la naiſſance de cette fille. La diſproportion d'âge, & les dangers auxquels une comédienne jeune & belle eſt expoſée rendirent ce mariage malheureux; & *Molière*, tout philoſophe qu'il était d'ailleurs, eſſuya dans ſon domeſtique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avait ſi ſouvent joués ſur le théâtre. Tant il eſt vrai que les hommes qui ſont au-deſſus des autres

par les talens , s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité ?

La dernière pièce qu'il composa fut le *Malade imaginaire*. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée , & qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation , il se sentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conseilla de ne point jouer ; mais il voulut faire un effort sur lui-même , & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro* , dans le divertissement de la réception du *Malade imaginaire*. On le rapporta mourant chez lui , rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême , & qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras , étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche , le 17 février 1673 , âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille , qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé *Guérin*.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion , & la prévention contre la comédie , déterminèrent *Harlay de Chanvalon* archevêque de Paris , si connu par ses intrigues galantes , à refuser la sépulture à *Molière*. Le roi le regrettait ; & ce monarque , dont il avait été le domestique & le pensionnaire , eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de *S^t Eustache* , sa paroisse , ne voulut pas s'en charger. La populace , qui ne connaissait dans *Molière* que le comédien , & qui ignorait qu'il avait

été un excellent auteur , un philosophe , un grand-homme en son genre , s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres ; & ces misérables , qui auraient , sans savoir pourquoi , troublé l'enterrement , accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture , & les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie , engagèrent le fameux père *Bouhours* à composer cette espèce d'épithaphe , qui de toutes celles qu'on fit pour *Molière* est la seule qui mérite d'être rapportée , & la seule qui ne soit pas dans cette fausse & mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages.

Tu réformas & la ville & la cour ;
 Mais quelle en fut la récompense ?
 Les Français rougiront un jour
 De leur peu de reconnaissance.
 Il leur fallut un comédien

Qui mit à les polir sa gloire & son étude ;
 Mais , Molière , à ta gloire il ne manquerait rien ,
 Si parmi les défauts que tu peignis si bien ,
 Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette vie de *Molière* les contes populaires touchant *Chapelle* & ses amis ; mais je suis obligé de dire que ces contes adoptés par *Grimarest* sont très-faux. Le feu duc de *Sulli* , le dernier prince de *Vendôme* , l'abbé de *Chaulieu* , qui avaient beaucoup vécu avec *Chapelle* , m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

L'ÉTOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS,

*Comédie en vers & en cinq actes, jouée d'abord
à Lyon en 1653, & à Paris au mois de décembre
1658, sur le théâtre du petit Bourbon.*

CETTE pièce est la première comédie que *Molière* ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien & espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tiffus d'aventures singulières, où l'on n'avait guère songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puissans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos *Jodelets* ; & on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société & la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisaient que d'y naître. Ce loisir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère & à leur ridicule, est le seul temps propre pour la comédie ; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occasion de les bien voir, & le seul pendant lequel les spectacles puissent être fréquentés assidument. Aussi ce ne fut qu'après avoir

134 L'ÉTOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS.

bien vu la cour & Paris, & bien connu les hommes, que *Molière* les représenta avec des couleurs si vraies & si durables.

Les connoisseurs ont dit que l'*Étourdi* devrait seulement être intitulé, *les Contre-temps*. *Lélie*, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité, plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop souvent été l'écueil de *Molière*, n'est pas meilleur ici que dans ses autres pièces : cette faute est plus inexcusable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On est obligé de dire (& c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le style de cette pièce est faible & négligé, & que surtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-seulement il se trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur, des vices de construction, mais aussi plusieurs mots impropres & surannés. Trois des plus grands auteurs du siècle de *Louis XIV*, *Molière*, *la Fontaine* & *Cornille*, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres, y discernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reste, l'*Étourdi* eut plus de succès que le *Misanthrope*, l'*Avare* & les *Femmes savantes* n'en eurent depuis. C'est qu'avant l'*Étourdi* on ne connoissoit pas mieux, & que la réputation de *Molière* ne se faisoit pas encore d'ombrage. Il n'y avoit alors de bonne comédie au théâtre français que le *Menteur*.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée au théâtre du petit Bourbon en 1658.

LE Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après l'Etourdi. C'est encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans le Dépit amoureux. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman sans en avoir l'intérêt ; & le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la scène de la brouillerie & du raccommodement d'*Erasle* & de *Lucile*. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite ode d'*Horace*, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces scènes, qui sont enfin devenues des lieux-communs.

LES PRECIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte & en prose , jouée d'abord en province , & représentée pour la première fois à Paris , sur le théâtre du petit Bourbon , au mois de novembre 1659.

LORSQUE *Molière* donna cette comédie , la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. *Voiture* avait été le premier en France qui avait écrit , avec cette galanterie ingénieuse , dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages , où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans , étaient les seuls modèles ; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit n'imitaient que ses défauts. Les romans de *M^{lle} Scudéri* avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée , de sentimens romanesques & d'expressions bizarres , qui composaient un jargon nouveau , inintelligible & admiré. Les provinces , qui outrent toutes les modes , avaient encore renchéri sur ce ridicule : les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel-esprit , s'appelaient *précieuses* ; ce nom , si décrié depuis par la pièce de *Molière* , était alors honorable ; & *Molière* même dit dans sa préface qu'il a beaucoup de respect pour les véritables *précieuses* , & qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce , faite d'abord pour la province ,

fut applaudie à Paris , & jouée quatre mois de suite. La troupe de *Molière* fit doubler pour la première fois le prix ordinaire , qui n'était alors que dix sous au parterre.

Dès la première représentation , *Ménage*, homme célèbre dans ce temps-là , dit au fameux *Chapelain* : *Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées ; croyez-moi , il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Ménagiana* ; & il est assez vraisemblable que *Chapelain* , homme alors très-estimé , & cependant le plus mauvais poète qui ait jamais été , parlait lui-même le jargon des Précieuses ridicules chez M^{me} de *Longueville* , qui présidait , à ce que dit le cardinal de *Retz* , à ces combats spirituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue & toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue , parce que lorsqu'on écrit en prose , on est bien plus maître de son style ; & parce que *Molière* , ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du temps , châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques , que l'Étourdi & le Dépit amoureux n'avaient pas effuyées. Un certain *Antoine Bodeau* fit les véritables *Précieuses* ; on parodia la pièce de *Molière* : mais toutes ces critiques & ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On fait qu'à une représentation des Précieuses ridicules , un vieillard s'écria du milieu du parterre : *Courage, Molière, voilà la bonne comédie.* On eut honte de ce style affecté , contre lequel *Molière* & *Despréaux* se sont toujours élevés. On commença à ne plus

138 LE COCU IMAGINAIRE.

estimer que le naturel ; & c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le style des Précieuses ; on le retrouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un , (a) en traitant sérieusement de nos lois , appelle un exploit , *un compliment timbré*. L'autre , (b) écrivant à une maîtresse en l'air , lui dit : *Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur. . . Je veux vous faire peindre en iroquoise , mangeant une demi-douzaine de cœurs par amusement*. Un troisième (c) appelle un cadran au soleil *un greffier solaire* ; une grosse rave , *un phénomène potager*. Ce style a reparu sur le théâtre même , où *Molière* l'avait si bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué son bon goût , en méprisant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle estimait

LE COCU IMAGINAIRE,

*Comédie en un acte & en vers , représentée à Paris
le 28 mai 1660.*

LE Cocu imaginaire fut joué quarante fois de suite , quoique dans l'été , & pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte , où il entre un peu de caractère , & dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que *Molière* perfectionna sa manière d'écrire , par son séjour à Paris. Le style du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces

(a) *Tourril.*

(b) *Fontenelle.*

(c) *La Motte.*

DOM GARCIE DE NAVARRE, &c. 139

en vers ; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés :

La bière est un séjour par trop mélancolique ,

Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre , comme , *carogne* , *cocu* &c.

Le dénouement que fait *Villebrequin* , est un des moins bien ménagés & des moins heureux de *Molière*. Cette pièce eut le sort des bons ouvrages , qui ont & de mauvais censeurs & de mauvais copistes. Un nommé *Donneau* fit jouer à l'hôtel de Bourgogne la *Cocue imaginaire* , à la fin de 1661.

DOM GARCIE DE NAVARRE ,

O U

LE PRINCE JALOUX ,

*Comédie héroïque en vers & en cinq actes , représentée
pour la première fois le 4 février 1661.*

MOLIERE joua le rôle de *dom Garcie* , & ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux , comme acteur. La pièce & le jeu de *Molière* furent très-mal reçus. Cette pièce , imitée de l'espagnol , n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de *Molière* souffrit beaucoup de cette disgrâce , & ses ennemis triomphèrent quelque temps. *Dom Garcie* ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ECOLE DES MARIS,

*Comédie en vers & en trois actes , représentée à Paris
le 24 juin 1661.*

IL y a grande apparence que *Molière* avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà préparés , puisqu'elles se succédèrent en si peu de temps.

L'Ecole des maris affermit pour jamais la réputation de *Molière*. C'est une pièce de caractère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage , il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que l'Ecole des maris était une copie des *Adelphes* de *Térence* : si cela était , *Molière* eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome , que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais les *Adelphes* ont fourni tout-au plus l'idée de l'Ecole des maris. Il y a dans les *Adelphes* deux vieillards de différente humeur , qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent ; il y a de même dans l'Ecole des maris deux tuteurs , dont l'un est sévère , & l'autre indulgent : voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les *Adelphes* ; celle de l'Ecole des maris est fine , intéressante & comique. Une des femmes de la pièce de *Térence* , qui devrait faire le personnage le plus intéressant , ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'*Isabelle* de *Molière* occupe presque toujours la scène avec esprit & avec

grâce , & mêle quelquefois de la bienfiance , même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance ; il n'est point dans la nature qu'un vieillard qui a été soixante ans chagrin , fèvre & avare , devienne tout-à-coup gai , complaisant & libéral. Le dénouement de l'*Ecole des maris* est le meilleur de toutes les pièces de *Molière*. Il est vraisemblable , naturel , tiré du fond de l'intrigue ; & , ce qui vaut bien autant , il est extrêmement comique. Le style de *Térence* est pur , sentencieux , mais un peu froid ; comme *César* , qui excellait en tout , le lui a reproché. Celui de *Molière* dans cette pièce est plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale presque la pureté de la diction de *Térence* , & le passe de bien loin dans l'intrigue , dans le caractère , dans le dénouement , dans la plaisanterie.

L E S F A C H E U X ,

Comédie en vers & en trois actes , représentée à Vaux devant le roi au mois d'août , & à Paris sur le théâtre du palais-royal , le 4 novembre de la même année 1661.

Nicolas Fouquet , dernier surintendant des finances , engagea *Molière* à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi & à la reine-mère , dans sa maison de Vaux , aujourd'hui appelée *Villars* , *Molière* n'eut que quinze jours pour se préparer. Il

avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes , il y en ajouta de nouvelles , & en composa cette comédie , qui fut , comme il le dit dans la préface , faite , apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai , comme le prétend *Grimarest* , auteur d'une vie de *Molière* , que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. *Molière* n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre : de plus , ce n'était pas ce prince qui donnait la fête , c'était *Fouquet* ; & il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême , quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés & mal exécutés. *Paul Pellisson* , homme célèbre dans les lettres , composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour , & plut beaucoup à *Louis XIV.* Mais celui qui donna la fête , & l'auteur du prologue , furent tous deux mis en prison peu de temps après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées , qu'on ait vu sur notre théâtre. Les Visionnaires de *Desmarêts* étaient dans ce goût , & avaient eu un succès si prodigieux que tous les beaux-esprits du temps de *Desmarêts* l'appelaient l'*inimitable comédie*. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis , que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719 ; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux

L'ÉCOLE DES FEMMES. 148

tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de *Desmarêts*. Les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature. Ils peignaient au hasard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque dominaient par-tout. *Molière* fut le premier qui fit sentir le vrai, & par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la cour & du roi; & lorsque, quelque temps après, *Molière* donna cette pièce à St Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le comte de *Soyecourt*. *Molière*, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de *Soyecourt* lui-même de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

*Comédie en vers & en cinq actes, représentée à Paris sur
le théâtre du palais-royal le 26 décembre 1662.*

LE théâtre de *Molière*, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661 & toute l'année 1662 pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu sous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses se rendirent difficiles pour l'Ecole des femmes, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art que tout paraît être en action.

144 L'ÉCOLE DES FEMMES.

Elle fut très-suiwie & très-critiquée , comme le dit la gazette de *Loret* :

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'Ecole des maris , & surtout dans le dénouement qui est aussi *postiche* dans l'Ecole des femmes , qu'il est bien amené dans l'Ecole des maris. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de *Molière* ; on désapprouva *le corbillon* , *la tarte à la crème* , *les enfans faits par l'oreille*. Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse *Molière* avait su attacher & plaire pendant cinq actes , par la seule confidence d'*Horace* au vieillard , & par de simples récits. Il semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte ; mais c'est le caractère du vrai génie , de répandre sa fécondité sur un sujet stérile , & de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant que c'est-là le grand art des tragédies de l'admirable *Racine*.

LA CRITIQUE

DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

*Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Paris
sur le théâtre du palais-royal le premier juin 1663.*

C'EST le premier ouvrage de ce genre qu'on connoisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, & non une comédie. *Molière* y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de l'Ecole des femmes. On convient qu'il avoit tort de vouloir justifier *la tarte à la crème*, & quelques autres bassesses de style qui lui étoient échappées ; mais ses ennemis avoient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Bourfaut crut se reconnaître dans le portrait de *Lisidas*. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la Critique de l'Ecole des femmes, intitulée : *Le portrait du peintre, ou la Contre-critique*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte & en prose , représentée à Versailles le 14 octobre 1663, & à Paris le 4 novembre de la même année.

MOLIERE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies , & en partie pour répondre à la pièce de *Boursault*. C'est une satire cruelle & outrée. *Boursault* y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienfaisance & de l'honnêteté publique de supprimer la satire de *Boursault* & celle de *Molière*. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des fots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés , comme *Rolet* & *Wasp*. *Molière* sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie , & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ELIDE,

O U

LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE,

*Représentée le 7 mai 1664 à Versailles, à la grande
fête que le roi donna aux reines.*

LES fêtes que *Louis XIV* donna dans sa jeunesse méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même temps à ses plaisirs, à la politesse & à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de *l'île enchantée*, que *Molière* fit jouer la *Princesse d'Elide*, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la première scène du second qui soient en vers : *Molière*, pressé par le temps, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, & qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté la *Princesse d'Elide* à Paris ; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornemens & des circonstances heureuses

148 LE MARIAGE FORCÉ.

qui l'avaient soutenue. On joua la même année la comédie de la Mère coquette, du célèbre *Quinault* ; c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de *Molière*, & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgens ; mais le public libre est toujours sévère. Le genre férieux & galant n'était pas le génie de *Molière* ; & cette espèce de poème n'ayant ni le plaisant de la comédie, ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

*Petite pièce en prose & en un acte, représentée au
louvre le 24 janvier 1664, & au théâtre du
palais-royal le 15 décembre de la même année.*

C'EST une de ces petites farces de *Molière*, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée au louvre d'un petit ballet, où *Louis XIV* dansa.

L'AMOUR MÉDECIN,

*Petite comédie en un acte & en prose , représentée à
Versailles le 15 septembre 1665 , & sur le théâtre
du palais-royal le 22 du même mois.*

L'AMOUR médecin est un impromptu fait pour le roi en cinq jours de temps : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique , qui est l'une des premières compositions de *Lulli*.

C'est le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait joué les médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui ; ils allaient presque toujours en robe & en rabat , & consultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaissent pas mieux la nature , ils connaissent mieux le monde , & savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. *Molière* peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie ; mais les mœurs du siècle , qui ont changé en tout , y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences , & la politesse dans toutes les conditions.

D O M J U A N ,

O U

L E F E S T I N D E P I E R R E ,

*Comédie en prose & en cinq actes , représentée sur le
théâtre du palais-royal le 15 février 1665.*

L'ORIGINAL de la comédie bizarre du Festin de Pierre , est de *Triso de Molina* , auteur espagnol. Il est intitulé : *El Combidado de Piedra , le convié de Pierre*. Il fut joué ensuite en Italie , sous le titre de *Convitata di Pietra*. La troupe des comédiens italiens le joua à Paris , & on l'appela *le festin de Pierre*. Il eut un grand succès sur le théâtre irrégulier ; on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie & de religion , de plaisanterie & d'horreur , ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette pièce : une statue qui marche & qui parle , & les flammes del'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'*Arlequin* , ne soulevèrent point les esprits : soit qu'en général il y ait dans cette pièce quelque intérêt ; soit que le jeu des comédiens l'embellît ; soit plutôt que le peuple , à qui le Festin de Pierre plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens , aime cette espèce de merveilleux.

Villiers , comédien de l'hôtel de Bourgogne , mit le

Festin de Pierre en vers , & il eut quelque succès à ce théâtre. *Molière* voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs à l'hôtel de Bourgogne fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie : c'était une nouveauté inouïe alors , qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes , & comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers ; les Français au contraire ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de *Villiers* sur celle de *Molière* ; & ce préjugé a duré si long-temps que *Thomas Corneille* , en 1673 , immédiatement après la mort de *Molière* , mit son Festin de Pierre en vers : il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue Guénegaud , & c'est de cette seule manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première représentation du Festin de Pierre de *Molière* , il y avait une scène entre dom *Juan* & un pauvre. Dom *Juan* demandait à ce pauvre à quoi il passait sa vie dans la forêt ? *A prier DIEU* , répondait le pauvre , *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu passes ta vie à prier DIEU ?* disait dom *Juan* : *si cela est , tu dois donc être fort à ton aise. Hélas ! Monsieur , je n'ai pas souvent de quoi manger. Cela ne se peut pas ,* repliquait dom *Juan* : *DIEU ne saurait laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tiens , voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette scène convenable au caractère impie de dom *Juan* , mais dont les esprits faibles pouvaient

152 LE MISANTHROPE.

faire un mauvais usage , fut supprimée à la seconde représentation ; & ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la scène écrite de la main de *Molière* , entre les mains du fils de *Pierre Marcaffus* , ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers & en cinq actes , représentée sur le théâtre du palais-royal le 4 juin 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du *Misanthrope* a réussi chez toutes les nations long-temps avant *Molière* & après lui. En effet , il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre-humain , dont il a éprouvé les noirceurs , & qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le *Misanthrope* est la plus commune , la plus naturelle & la plus susceptible du genre comique. Celle dont *Molière* l'a traité est bien plus délicate , & fournissant bien moins , exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile , privé d'action , dénué d'intérêt. Son *Misanthrope* hait les hommes , encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour

faire sortir les caractères , mais peut-être pas assez pour attacher ; en récompense , tous ces caractères ont une force , une vérité & une finesse que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scènes ces conversations du monde , & y mêler des portraits. Le *Misanthrope* en est plein ; c'est une peinture continue , mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit , de montrer avec quel art *Molière* a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule , rempli de faiblesses pour une coquette , & de remarquer la conversation & le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit doit sentir ces beautés , lesquelles même , toutes grandes qu'elles sont , ne feraient rien sans le style. La pièce est d'un bout à l'autre à peu près dans le style des satires de *Despréaux* , & c'est de toutes les pièces de *Molière* la plus fortement écrite.

Elle eut à la première représentation les applaudissemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude , & plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis , lorsque le fameux acteur *Baron* étant remonté sur le théâtre , après trente ans d'absence , joua le *Misanthrope* , la pièce n'attira pas un grand concours ; ce qui confirma l'opinion où l'on était , que cette pièce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour le *Misanthrope* , & de l'autre la juste admiration qu'on a pour lui , prouvent peut-être

plus qu'on ne pense, que le public n'est point injuste. Il court en foule à des comédies gaies & amusantes, mais qu'il n'estime guère ; & ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue ; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins & plus appliqués.

Si on osait encore chercher dans le cœur humain la raison de cette tiédeur du public aux représentations du Misanthrope, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuses & fines ne sont pas également vives & intéressantes ; dans ces conversations même qui sont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours nécessaires à la pièce, peut-être refroidissent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur ; enfin, dans le dénouement qui, tout bien amené & tout sage qu'il est, semble être attendu du public sans inquiétude, & qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le spectateur ne souhaite point que le Misanthrope épouse la coquette *Célimène*, & ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin on prendrait la liberté de dire que le Misanthrope est une satire plus sage & plus fine que celle d'*Horace* & de *Boileau*, & pour le moins aussi-bien écrite ; mais qu'il y a des comédies plus intéressantes ; & que le *Tartuffe*, par exemple, réunit les beautés du style du Misanthrope avec un intérêt plus marqué.

On sait que les ennemis de *Molière* voulurent persuader au duc de *Montausier*, fameux par sa vertu sauvage, que c'était lui que *Molière* jouait dans le

LE MEDECIN MALGRÉ LUI. 155

Misanthrope. Le duc de *Montausier* alla voir la pièce, & dit, en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au Misanthrope de *Molière*.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre du palais-royal le 9 août 1666.

MOLIERE ayant suspendu son chef-d'œuvre du Misanthrope, le rendit quelque temps après au public, accompagné du Médecin malgré lui, farce très-gaie & très-bouffonne, & dont le peuple grossier avait besoin ; à peu près comme à l'opéra, après une musique noble & savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesse frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui soutint le Misanthrope : c'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite ; on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. Le Misanthrope était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés ; & il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

156 LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE.

L E' S I C I L I E N ,

O U

L' A M O U R P E I N T R E ,

Comédie en prose & en un acte , représentée à Saint-Germain en Laye en 1667 , & sur le théâtre du palais-royal le 10 juin de la même année.

C'EST la seule petite pièce en un acte, où il y ait de la grâce & de la galanterie. Les autres petites pièces que *Molière* ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fond plus bouffon & moins agréable.

MELICERTE, PASTORALE HEROIQUE.

Représentée à Saint-Germain en Laye pour le roi au ballet des muses, en décembre 1666.

*M*OLIERE n'a jamais fait que deux actes de cette comédie; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de *Molière*. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

A M P H I T R I O N.

*Comédie en vers & en trois actes , représentée sur le
théâtre du palais-royal le 13 janvier 1668.*

EURIPIDE & Archippus avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs ; c'est une des pièces de *Plaute* qui a eu le plus de succès ; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui ; & ce qui peut paraître singulier , c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à *Jupiter*. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment , qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de *Plaute*, hors les scènes de *Sofie* & de *Cleantis*. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de *Lucien*, ne savent pas la différence qui est entre une imitation & la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit & de *Mercur*e dans *Molière*, avec le petit dialogue de *Mercur*e & d'*Apollon* dans *Lucien* : il n'y a pas une plaisanterie , pas un seul mot que *Molière* doive à cet auteur grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'*Amphitriton* français est au-dessus de l'*Amphitriton* latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de *Molière* ce qu'*Horace* dit de celles de *Plaute* :

*Nostri proavi plautinos & numeros &
Laudavere sales , nimium patienter utrumque.*

Dans *Plaute*, *Mercury* dit à *Sofie* : *Tu viens avec des fourberies cousues*. *Sofie* répond : *Je viens avec des habits cousus*. *Tu as menti*, replique le dieu , *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits*. Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant *Molière* paraît surpasser *Plaute* dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre au spectateur quelque événement, un acteur venait sans façon le conter dans un monologue ; ainsi *Amphitruon* & *Mercury* viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre ce que l'enfance est à l'âge mûr.

M^{me} *Dacier* qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'*Amphitruon* de *Plaute* était fort au-dessus du moderne ; mais ayant où dire que *Molière* voulait faire une comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'*Amphitruon* de *Molière* réussit pleinement & sans contradiction ; aussi est-ce une pièce faite pour plaire aux plus simple & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première comédie que *Molière* ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus

mal aîsés à faire qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rythme très-peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poésie rebute. *Corneille* ne connut pas ce rythme dans son *Agéfilas*.

L' A V A R E,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée à Paris, sur le théâtre du palais-royal, le 9 septembre 1668.

CETTE excellente comédie avait été donnée au public en 1667 : mais le même préjugé qui fit tomber le *Festin de Pierre*, parce qu'il était en prose, avait fait tomber l'*Avare*. *Molière*, pour ne point heurter de front le sentiment des critiques, & sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, & ne rejoua l'*Avare* qu'un an après : le public qui, à la longue, se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en prose, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce style ordinaire, où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification qui, par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans l'*Avare* quelques idées prises de *Plaute*, & embellies par *Molière*. *Plaute* avait imaginé le premier de faire en même temps voler la cassette de l'*Avare*, & séduire sa fille ; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient

avouer le rapt , & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que *Plaute* n'a point assez profité de cette situation , il ne l'a inventée que pour la manquer ; que l'on en juge par ce trait seul : l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène , il vient sans être annoncé ni préparé , & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de *Molière* , caractères , intrigues , plaisanteries ; il n'a imité que quelques lignes , comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal à propos) aux spectateurs , dit : *Mon voleur n'est-il point parmi vous ? Ils me regardent tous , & se mettent à rire. (Quid est quod ridetis ? Novi omnes , scio fures hic esse complures.)* Et cet autre endroit encore , où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne , il demande à voir la troisième : *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de *Plaute* & du style de *Molière* , qu'on voie les portraits que chacun fait dans son Avare. *Plaute* dit :

*Clamat suam rem periisse , seque,
De suo tigillo fumus si qua exit foras.
Quin , cum it dormitum , follem obstringit ob gulam ,
Ne quid animæ fortè amittat dormiens ;
Etiamnè obturat inferiorem gutturem ? &c.*

Il crie qu'il est perdu , qu'il est abymé , si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit , de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas ?

Cependant ces comparaisons de *Plaute* avec *Molière* , toutes à l'avantage du dernier , n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin qui , n'ayant

pas

pas la pureté de *Térence*, & fort inférieur à *Molière*, a été, pour la variété de ses caractères & de ses intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi à la vérité dans l'*Avare* de *Molière* quelques expressions grossières, comme : *Je sais l'art de traire les hommes*; & quelques mauvaises plaisanteries, comme : *Je marierais, si je l'avais entrepris, le grand-turc & la république de Venise*.

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, & jouée sur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de *Molière*; mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poète anglais, nommé *Shadwell*, aussi vain que mauvais poète, la donna en anglais du vivant de *Molière*. Cet homme dit dans sa préface : *Je crois pouvoir dire sans vanité que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce française n'a été maniée par un de nos poètes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des Français; mais c'est par paresse : c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière*.

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que *Molière*. La pièce de *Shadwell* est généralement méprisée. *M. Fielding*, meilleur poète & plus modeste, a traduit l'*Avare*, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, & sa pièce a eu près de trente représentations; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

Mélanges littéraires.

L

162 GEORGE DANDIN, &c.

GEORGE DANDIN,

O U

LE MARI CONFONDU,

*Comédie en prose & en trois actes , représentée, à
Versailles le 15 de juillet 1668 , & à Paris le
9 de novembre suivant.*

ON ne connaît , & on ne joue cette pièce que sous le nom de *George Dandin* ; & au contraire , le *Cocu imaginaire*, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle* , n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire*, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du *Mari confondu*. *George Dandin* réussit pleinement ; mais si on ne reprocha rien à la conduite & au style , on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce ; quelques personnes se révoltèrent contre une comédie, dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à son amant. Elles pouvaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait *George Dandin* d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR, OU LE TARTUFFE. 163

L' I M P O S T E U R ,

O U

L E T A R T U F F E ,

Joué sans interruption en public le 5 février 1669.

ON fait toutes les traverses que cet admirable ouvrage essuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au-devant du Tartuffe.

Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles devant le roi le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que *Louis XIV*, qui sentait le prix des ouvrages de *Molière*, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés; il fut fort content de ce commencement, & par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué le 29 novembre de la même année à Raincy, devant le grand *Condé*. Dès-lors les rivaux se réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés (l'espèce d'homme la plus dangereuse) crièrent contre *Molière*, & séduisirent même quelques gens de bien. *Molière* voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encore plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer: il fut un an sans donner le Tartuffe; il le

lisait seulement dans quelques maisons choisies , où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection & le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis , obtint du roi une permission verbale de jouer le *Tartuffe*. La première représentation en fut donc faite à Paris le 5 août 1667. Le lendemain on allait la rejouer ; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue ; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges ; les acteurs allaient commencer , lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement , portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion qu'on prétend que *Molière* dit à l'assemblée : *Messieurs , nous allions vous donner le Tartuffe , mais monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage qui était l'éloge de la vertu & la satire de la seule hypocrisie , on permit qu'on jouât sur le théâtre italien *Scaramouche ermite*, pièce très-froide si elle n'eût été licencieuse , dans laquelle un ermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée , & y reparait de temps en temps , en disant : *Questo è per mortificar la carne*. On fait sur cela le mot du grand Condé : *Les comédiens italiens n'ont offensé que DIEU , mais les Français ont offensé les dévots*. Au bout de quelque temps , *Molière* fut délivré de la persécution ; il obtint un ordre du roi par écrit de représenter le *Tartuffe*. Les comédiens ses camarades voulurent que *Molière* eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe , toutes les fois qu'on

jouerait cette pièce ; elle fut représentée trois mois de suite , & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de *Cléante*, dans lesquels la vertu vraie & éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'*Orgon*, font, à quelques expressions près, le plus fort & le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue, & c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que *Molière* au théâtre.

Voyez surtout cet endroit :

Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je fais comme je parle, & le ciel voit mon cœur :
Il est de faux dévots, ainfi que de faux braves &c.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux : il n'y en a aucun qui ne soit bon , & celui du *Tartuffe* est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement ; on sent combien il est forcé, & combien les louanges du roi, quoique mal amenées , étaient nécessaires pour soutenir *Molière* contre ses ennemis.

Dans les premières représentations l'imposteur se nommait *Panulphe* , & ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de *Tartuffe* , sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près , la pièce était comme

166 L'IMPOSTEUR, OU LE TARTUFFE.

elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait est à ce vers :

O Ciel ! pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O Ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne.

Qui croirait que le succès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge & partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne aussi long-temps que le Tartuffe au palais-royal ? *Montfleuri*, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de la *Femme juge & partie*, se croyait égal à *Molière* ; & la préface qu'on a mise au devant du recueil de ce *Montfleuri*, avertit que M. de *Montfleuri* était un grand-homme. Le succès de la *Femme juge & partie*, & de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un acteur fait valoir. On fait qu'au théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce qu'on méprise à la lecture. On représenta sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la suite de la *Femme juge & partie*, la *Critique du Tartuffe*. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît assez, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant ;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises ;
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises :
Il est mauvais poëte, & bon comédien ;
Il fait rire, & de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles ; un curé

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. 167

de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler *Molière*. Voilà comme ce grand-homme fut traité de son vivant ; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation , & triste pour les hommes de génie , que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC ,

Comédie-ballet en prose & en trois actes, faite & jouée à Chambord , pour le roi , au mois de septembre 1669 , & représentée sur le théâtre du palais-royal le 15 novembre de la même année.

C E fut à la représentation de cette comédie que la troupe de *Molière* prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi*. Pourceaugnac est une farce ; mais il y a dans toutes les farces de *Molière* des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur , quand il badine , ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. *Lulli*, qui n'avait point encore le privilège de l'opéra , fit la musique du ballet de Pourceaugnac ; il y dansa , il y chanta , il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertissement du roi , & tout ce qui avait rapport aux beaux arts était honorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac : on ne

168 LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

cherche à rabaisser les grands-hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévèrement cette farce , les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop souvent son génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen ; mais *Molière* leur répondait qu'il était comédien aussi-bien qu'auteur , qu'il fallait réjouir la cour & attirer le peuple , & qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses acteurs aussi-bien que sa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME ,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes , faite & jouée à Chambord au mois d'octobre 1670 , & représentée à Paris le 23 novembre de la même année.

LE Bourgeois gentilhomme est un des plus heureux sujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité , attribut de l'espèce humaine , fait que des princes prennent le titre de rois , que les grands-seigneurs veulent être princes ; & , comme dit *la Fontaine* ,

Tout prince a des ambassadeurs ,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique , & qui puisse faire rire au théâtre : ce sont

les extrêmes disproportions des manières & du langage d'un homme , avec les airs & les discours qu'il veut affecter , qui font un ridicule plaissant ; cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes ou dans des hommes élevés à la cour , qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage ; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement , & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaissant de la comédie ; & voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le Misanthrope est admirable , le Bourgeois gentilhomme est plaissant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie ; le cinquième est une farce qui est réjouissante , mais trop peu vraisemblable. *Molière* aurait pu donner moins de prise à la critique , en supposant quelque autre homme que le fils du grand-turc. Mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit aussi la musique du ballet , & il y joua comme dans Pourceaugnac.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

*Comédie en prose & en trois actes, représentée sur le
théâtre du palais-royal le 24 mai 1671.*

LES Fourberies de Scapin font une de ces farces que *Molière* avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y inférer deux scènes entières du Pédant joué, mauvaise pièce de *Cyrano de Bergerac*. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat il répondait : *Ces deux scènes sont assez bonnes ; cela m'appartenait de droit : il est permis de reprendre son bien par-tout où on le trouve.*

Si *Molière* avait donné la farce des Fourberies de Scapin pour une vraie comédie, *Despréaux* aurait eu raison de dire dans son art poétique :

C'est par-là que *Molière* illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à *Térence* allié *Tabarin*.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

On pourrait répondre à ce grand critique, que *Molière* n'a point allié *Térence* avec *Tabarin* dans ses vraies comédies, où il surpasse *Térence* : que s'il a déferé au goût du peuple, c'est dans ses farces,

dont le seul titre annonce du bas comique ; & que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les Fourberies de *Scapin* & le Mariage forcé valussent l'*Avare*, le *Tartuffe*, le *Misanthrope*, les Femmes savantes, ou fussent même du même genre. De plus, comment *Despréaux* peut-il dire que *Molière* peut-être de son art eût remporté le prix ? Qui aura donc ce prix, si *Molière* ne l'a pas ?

P S Y C H É ,

Tragédie - ballet en vers libres & en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais-des Tuileries, en janvier & durant le carnaval de l'année 1670, & donnée au public sur le théâtre du palais-royal en 1671.

LE spectacle de l'opéra, connu en France sous le ministère du cardinal *Mazarin*, était tombé par sa mort. Il commençait à se relever. *Perrin*, introducteur des ambassadeurs chez *Monsieur*, frère de *Louis XIV* ; *Cambert*, intendant de la musique de la reine-mère, & le marquis de *Sourdiac* homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilège de l'opéra ; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, & qu'une tragédie

toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants & des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle & intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids ; & que si les intermèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse ; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, & l'on joue *Athalie* sans les chœurs & sans la musique. Ce ne fut que quelques années après que *Lulli* & *Quinault* nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on faisait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéressante : perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal *Mazarin*, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissemens en musique, telles qu'*Andromède* & la *Toison d'or*. On voulut donner au roi & à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, & y ajouter des danses. *Molière* fut chargé du sujet de la fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le roman beaucoup trop alongé que *la Fontaine* venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, & la première du troisième ; le temps pressait : *Pierre Corneille* se chargea du reste de la pièce ; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre ; & ce génie mâle, que l'âge rendait sec & sévère, s'amollit pour plaire à *Louis XIV*. L'auteur

LES FEMMES SAVANTES. 173

de Cinna fit à l'âge de soixante-sept ans cette déclaration de *Psyché* à l'*Amour* qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de *Quinault* ; *Lulli* composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands-hommes que le seul *Racine*, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psyché n'est pas une excellente pièce, & les derniers actes en sont très-languissans ; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du palais-royal le 11 mars 1672.

CETTE comédie, qui est mise par les connaisseurs dans le rang du *Tartuffe* & du *Misanthrope*, attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement ; mais les connaisseurs rendirent bientôt à *Molière* les suffrages de la ville ; & un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet

a quelque chose de plus plaisant que celle du Misanthrope , soutint la pièce long-temps.

Plus on la vit , & plus on admira comment *Molière* avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce temps-là , savent que *Ménage* y est joué sous le nom de *Vadius* , & que *Trissotin* est le fameux abbé *Cottin* , si connu par les satires de *Despréaux*. Ces deux hommes étaient , pour leur malheur , ennemis de *Molière* ; ils avaient voulu persuader au duc de *Montausier* que le Misanthrope était fait contre lui ; quelque temps après ils avaient eu chez Mademoiselle , fille de *Gaston de France* , la scène que *Molière* a si bien rendue dans les Femmes savantes. Le malheureux *Cottin* écrivait également contre *Ménage* , contre *Molière* & contre *Despréaux* ; les satires de *Despréaux* l'avaient déjà couvert de honte , mais *Molière* l'accabla. *Trissotin* était appelé aux premières représentations *Tricottin*. L'acteur qui le représentait avait affecté , autant qu'il avait pu , de ressembler à l'original par la voix & par le geste. Enfin , pour comble de ridicule , les vers de *Trissotin* , sacrifiés sur le théâtre à la risée publique , étaient de l'abbé *Cottin* même. S'ils avaient été bons , & si leur auteur avait valu quelque chose , la critique sanglante de *Molière* & celle de *Despréaux* ne lui eussent pas ôté sa réputation. *Molière* lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne , & n'en fut pas moins estimé : le vrai mérite résiste à la satire. Mais *Cottin* était bien loin de pouvoir se soutenir contre de

LES AMANS MAGNIFIQUES. 175

telles attaques : on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satires de *Despréaux* coûtèrent aussi la vie à l'abbé *Cassaigne* : triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile , & qui flatte plus la malignité humaine , qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satire qu'on puisse faire des mauvais poètes , c'est de donner d'excellens ouvrages ; *Molière* & *Despréaux* n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES ,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes , représentée devant le roi à Saint-Germain , au mois de janvier 1670.

LOUIS XIV lui-même donna le sujet de cette pièce à *Molière*. Il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputeraient une maîtresse , en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. *Molière* servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encore fait paraître sur son théâtre , un astrologue & un fou de cour. Le monde n'était point alors défabusé de l'astrologie judiciaire ; on y croyait d'autant plus qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans *Vittorio Siri* qu'on n'avait pas manqué ,

176 LES AMANS MAGNIFIQUES.

à la naissance de *Louis XIV*, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage , parce que c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode ; chaque prince & chaque grand seigneur même avait son fou ; & les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société & ceux que donnent les beaux arts. Le fou qui est représenté dans *Molière* , n'est point un fou ridicule , tel que le Moron de la princesse d'Elide , mais un homme adroit , & qui , ayant la liberté de tout dire , s'en sert avec habileté & avec finesse. La musique est de *Lulli*. Cette pièce ne fut jouée qu'à la cour , & ne pouvait guère réussir que par le mérite du divertissement & par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que dans les divertissemens des Amans magnifiques il se trouve une traduction de l'ode d'*Horace* :

Donet gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

*Petite comédie en un acte & en prose , représentée
devant le roi , à St Germain , en février 1672 , &
à Paris sur le théâtre du palais-royal le 8 juillet
de la même année.*

C'EST une farce , mais toute de caractères , qui est une peinture naïve , peut-être en quelques endroits trop simple , des ridicules de la province ; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société , & la politesse aisée qui règne en France , se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE ,

*En trois actes , avec des intermèdes , fut représenté sur
le théâtre du palais-royal le 10 février 1673.*

C'EST une de ces farces de Molière dans lesquelles on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté , peut-être poussée trop loin , en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses , & ses comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là il sera toujours le premier

178 LE MALADE IMAGINAIRE.

de tous les poètes comiques. Depuis lui le théâtre français s'est soutenu , & même a été asservi à des lois de décence , plus rigoureuses que du temps de *Molière*. On n'oserait aujourd'hui hasarder la scène où le Tartuffe presse la femme de son hôte ; on n'oserait se servir des termes de *fils de putain* , de *carogne* , & même de *cocu* ; la plus exacte bienséance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tâche , qu'un préjugé très-injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un Etat bien policé , qui exercent , sous les yeux des magistrats , un talent très-difficile & très-estimable. Mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui , de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi *Molière* ayant autant de réputation que *Racine* , le spectacle cependant est désert quand on joue ses comédies , & qu'il ne va presque plus personne à ce même Tartuffe qui attirait autrefois tout Paris , tandis qu'on court encore avec empressement aux tragédies de *Racine* lorsqu'elles sont bien représentées ? C'est que la peinture de nos passions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c'est que l'esprit se lasse des plaisanteries , & que le cœur est inépuisable. L'oreille est aussi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques , & de la magie étonnante du style de *Racine* , qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie ; ce langage peut plaire , mais il ne

LE MALADE IMAGINAIRE. 179.

peut jamais émouvoir , & l'on ne vient au spectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que *Molière* , tout admirable qu'il est dans son genre , n'a ni des intrigues assez attachantes , ni des dénouemens assez heureux , tant l'art dramatique est difficile.

TRADUCTION DU POÈME

DE JEAN PLOKOF,

CONSEILLER DE HOLSTEIN,

Sur les affaires présentes.

1770.

I.

AUX armes , princes & républiques , chrétiens si long-temps acharnés les uns contre les autres pour des intérêts aussi faibles que mal entendus : aux armes contre les ennemis de l'Europe. Les usurpateurs du trône des *Constantins* vous appellent eux-mêmes à leur ruine ; ils vous crient en tombant sous le fer victorieux des Russes : Venez , achevez de nous exterminer.

I I.

LE fardanapale de Stamboul , endormi dans la mollesse & dans la barbarie , s'est réveillé un moment à la voix de ses insolens satrapes & de ses prêtres ignorans. Ils lui ont dit : Viole le droit des nations ; loin de respecter les ambassadeurs des monarques , commence par ordonner qu'on les mette aux fers , & ensuite nous instruirons la terre en ton nom que

TRAD. DU POÈME DE J. PLOKOF. 181

tu vas punir la Russie, parce qu'elle t'a désobéi. Je le veux, a répondu le lourd dominateur des Dardanelles & de Marmara. Ses janissaires & ses spahis sont partis : & il s'est rendormi-profondément.

III.

PENDANT que son ame matérielle se livrait à des songes flatteurs entre deux géorgiennes aux yeux noirs, arrachées par ses eunuques aux bras de leurs mères pour assouvir ses désirs sans amour, le génie de la Russie a déployé ses ailes brillantes : il a fait entendre sa voix de la Néva au Pont-Euxin, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au bord du Danube, au promontoire du Ténare, aux plaines, aux montagnes où régnait autrefois *Ménélas*. Il a parlé, ce puissant génie, & les barbares enfans du Turquestan ont par-tout mordu la poussière. Stamboul tremble, la cognée est à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe, l'Asie & l'Afrique de ses rameaux funestes. Et vous resteriez tranquilles ! vous, Princes, tant de fois outragés par cette nation farouche, vous dormiriez comme *Mustapha*, fils de *Mahmoud* !

IV.

JAMAIS peut-être on ne retrouvera une occasion si belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains, & lui crie : Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince, qui aime la vertu & la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ses augustes ancêtres : qu'il ait toujours devant les yeux Vienne

182 TRADUCTION DU POÈME

assiégée par un visir , & la Hongrie dévastée pendant deux siècles entiers.

V.

QUE le lion de *S^t Marc* ne se contente pas de se voir avec complaisance à la tête d'un évangile : qu'il coure à la proie : que ceux qui épousent tranquillement la mer toutes les années , fendent ses flots par les proues de cent navires : qu'ils reprennent l'île consacrée à *Vénus* , & celle où *Minos* dicta ses lois oubliées pour les lois de l'Alcoran.

V I.

LA patrie des *Thémistocles* & des *Miltiades* secoue ses fers en voyant planer de loin l'aigle de *Catherine* , mais elle ne peut encore les briser. Quoi donc , n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré , une poignée de Monténégrins , une fourmillière qui osât suivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans son vol impétueux ?

V I I.

LES braves chevaliers du rocher de Malthe brûlent d'impatience de se ressaisir de l'île du Soleil & des roses que leur enleva *Soliman* , l'intrépide aïeul de l'imbécille *Muflapha*. Les nobles & valeureux Espagnols qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares , qui ne leur envoient point de consuls de marchands , sous le nom d'ambassadeurs , pour recevoir des affronts toujours dissimulés ; les Espagnols , qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique , souffriront-ils que les sept faibles tours de Byfance osent insulter aux tours de la Castille ?

VIII.

Dans les temps d'une ignorance grossière , d'une superstition imbécille & d'une chevalerie ridicule , les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les chrétiens contre les musulmans , en leur donnant pour toute récompense une croix sur l'épaule & des bénédictions. L'éternel arbitre de l'univers ordonnait , disaient-ils , que les chevaliers & les écuyers , pour plaire à leurs dames , allassent tout tuer dans le territoire pierreux & stérile de Jérusalem & de Bethléem ; comme s'il importait à DIEU & à ces dames que cette misérable contrée appartînt à des Francs , à des Grecs , à des Arabes , à des Turcs ou à des Corasmins.

IX.

LE but secret & véritable de ces grands armemens était de soumettre l'Eglise grecque à l'Eglise latine , (car il est impie de prier DIEU en grec ; il n'entend que le latin.) Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée , de Nicomédie & du grand Caire : elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice & la rapine déguisées en religion firent périr des millions d'hommes ; elles appauvrirent ceux mêmes qui croyaient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.

X.

PRINCES , il ne s'agit pas ici de croisades : laissez les ruines de Jérusalem , de Séparvaïm , de Corozäïm , de Sodome & de Gomorrhe : chassez *Muslapha* , & partagez. Ses troupes ont été battues ; mais elles

184 TRAD. DU POÈME DE J. PLOKOF

s'exercent par leurs défaites. Un visir montre aux janissaires l'exercice prussien. Les Turcs revenus de leur étonnement peuvent se rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour assiéger Vienne une seconde fois. Le temps de détruire les Turcs est venu. Si vous ne saisissez pas ce temps, si vous laissez discipliner une nation si terrible autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être. Mais où sont ceux qui savent prévoir & prévenir ?

X I.

LES politiques diront : Nous voulons voir de quel côté penchera la balance, nous voulons l'équilibre : l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque. Nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations, & qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes ! les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Constantinople. Prenez du fer, & marchez.

X I I.

AINSI parlait dans la Cherfonèse timbrique un citoyen qui aimait les grandes choses. Il détestait les Turcs ennemis de tous les arts ; il déplorait le destin de la Grèce ; il gémissait sur la Pologne qui déchirait ses entrailles de ses mains, au lieu de se réunir sous le plus sage & le plus éclairé des rois. Il chantait en vers germaniques : mais les Grecs n'en furent rien, & les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.

LET TRES
CHINOISES,
INDIENNES ET TARTARES.

A MONSIEUR PAW,

PAR UN BENEDICTIN.

Avec plusieurs autres pièces intéressantes.



LETTRES CHINOISES

ET

INDIENNES.

PREMIERE LETTRE.

Sur le poëme de l'empereur Kien-long.

JE prenais du café chez M. *Gervais* dans la ville de Romorantin, voisine de mon couvent : je trouvai sur son comptoir un paquet de brochures intitulé : *Moukden par Kien-long*. Quoi ! lui dis-je, vous vendez aussi des livres ? Oui, mon révérend père ; mais je n'ai pu me défaire de celui-ci, on l'a rebuté comme si c'était une comédie nouvelle. Est-il possible, M. *Gervais*, qu'on soit si barbare dans une capitale où il y a un libraire & trente cabaretiers ? Savez-vous bien ce que c'est que ce *Kien-long* qu'on néglige tant chez vous ? apprenez que c'est l'empereur de la Chine & de la Tartarie, le souverain d'un pays six fois plus grand que la France, six fois plus peuplé, & six fois plus riche. Si ce grand empereur fait le peu de cas qu'on fait de ses vers dans votre ville, (comme il le saura sans doute ; car tout se

fait) ne doutez pas que dans sa juste colère il ne nous détache quelque armée de cinq cents mille hommes dans vos faubourgs. L'impératrice de Russie *Anne* était moins offensée quand elle envoya contre vous une armée en 1736 : son amour-propre n'était point si cruellement outragé ; on n'avait point négligé ses vers : vous savez ce que c'est que *genus irritabile vatum*.

Hélas ! me dit M. *Gervais*, il y a quatre ans que j'avais cette brochure dans ma boutique , sans me douter qu'elle fût l'ouvrage d'un si grand homme. Alors il ouvrit le paquet, il vit qu'en effet c'était un poème du présent empereur de la Chine, traduit par le révérend père *Amiot* de la compagnie de Jésus, il ne douta plus de la vengeance ; il se ressouvénait combien cette compagnie de Jésus avait été réputée dangereuse , & il la craignait encore , toute morte qu'elle était. Nous lûmes ensemble le commencement de ce poème : M. *Gervais* a du sens & du goût, & s'il avait été élevé dans une autre ville , je crois qu'il aurait été un excellent homme de lettres : nous fûmes frappés d'un égal étonnement ; j'avoue que j'étais charmé de cette morale tendre , de cette vertu bienfaisante qui respire dans tout l'ouvrage de l'empereur. Comment , disais-je , un homme chargé du fardeau d'un si vaste royaume , a-t-il pu trouver du temps pour composer un tel poème ? comment a-t-il eu un cœur assez bon pour donner de telles leçons à cent cinquante millions d'hommes , & assez de justesse d'esprit pour faire tant de vers , sans faire danser les montagnes , sans faire enfuir la mer , sans faire fondre le soleil & la lune ? mais comment une

nation aussi vive & aussi sensible que la nôtre attelle pu voir ce prodige avec tant d'indifférence ? *Auguste*, il est vrai, aussi grand seigneur que *Kien-long*, était homme de lettres aussi ; il composa quelques vers ; mais c'étaient des épigrammes bien libertines, il ne savait s'il coucherait avec *Fulvie* femme d'*Antoine*, ou avec *Mannius*.

*Quid si me Mannius oret
Pædicem faciam ? Non puto si sapiam.*

Voici un empereur plus puissant qu'*Auguste*, plus révééré, plus occupé, qui n'écrit que pour l'instruction & pour le bonheur du genre-humain. Sa conduite répond à ses vers ; il a chassé les jésuites ; & il n'a gardé de cette compagnie que deux ou trois mathématiciens : cependant quelque cher qu'il doive nous être, personne n'a parlé sérieusement de son poème ; personne ne le lit, & c'est en vain que *M. de Guines* s'est donné la peine de le joindre à l'histoire intéressante de *Gog* & de *Magog* ou des Huns ! je vois que dans notre petit coin de l'Occident, nous n'aimons que l'opéra comique & les brochures !

Mais, répondit *M. Gervais*, si on ne lit pas le beau poème de *Moukden* composé par l'empereur *Kien-long*, n'est-ce pas qu'il est ennuyeux ? quand un empereur fait un poème, il faut qu'il nous amuse ; je dirais volontiers aux monarques qui font des livres : Sire, écrivez comme *Jules-César*, ou comme un autre héros de ce temps-ci, si vous voulez avoir des lecteurs.

Je répondis à *M. Gervais* que l'empereur de la

Chine ne pouvait avoir le bonheur d'être né français & d'avoir été baptisé à Romorantin ; que la terre , toute petite planète qu'elle est par rapport à jupiter & saturne , est pourtant fort grande en comparaison de la généralité d'Orléans dans laquelle notre ville est enclavée : songez , lui dis - je , que la Tartarie orientale & occidentale sont des régions immenses , d'où sont sortis les conquérans de presque tout notre hémisphère. *Kien-long* le tartaro-chinois est le premier bel-esprit qui ait fait des vers en langue tartare. Le savant & sage père *Parcin*, qui demeura trente ans à la Chine , nous apprend qu'avant cet empereur *Kien-long*, les Tartares ne pouvaient faire des vers dans leur langue , & que lorsqu'ils voulaient traduire des vers chinois , ils étaient obligés de les traduire en prose , (a) comme nous faisons du temps des *Daciers*.

Kien-long a tenté cette grande entreprise ; il y a réussi ; & cependant il en parle avec autant de modestie que nos petits poètes étalent d'orgueil & d'impertinence. (b) *L'application & les efforts suppléeront*, dit-il, *aux talens qui me manquent*. (c) Cette humilité n'est-elle pas touchante dans un poète qui peut ordonner qu'on l'admire sous peine de la vie ?

Sa majesté impériale s'exprime sur lui-même avec autant de modestie que sur ses vers ; & c'est ce que je n'ai point encore vu chez nous. Voyez comme au lieu de dire , nous avons fait ces vers de

(a) Voyez le tome IV de la collection du P. du Halde , page 83 , édition de Hollande.

(b) Modestie de l'empereur.

(c) *Poème de Moukden* ou *Mougdén* , page 11.

notre certaine science , pleine puissance & autorité impériale, il est dit, page 34 du prologue ou de la préface de l'empereur : „ L'empire ayant été transmis à „ ma petite personne, je ne dois rien oublier pour „ tâcher de faire revivre la vertu de mes ancêtres ; „ mais je crains , avec raison , de ne pouvoir jamais „ les éгалer. „

M. *Gervais* m'interrompit à ces mots que je prononçais avec une tendresse respectueuse. Il gromelait entre ses dents.... La modestie de ce sage empereur ne l'empêche pourtant pas d'avouer ingénument que sa petite personne descend en ligne directe d'une vierge céleste, (d) sœur cadette de DIEU, laquelle fut grosse d'enfant pour avoir mangé d'un fruit rouge. Cette généalogie , ajouta M. *Gervais* , peut inspirer quelque dégoût.

Cela peut révolter , lui répondis-je , mais non pas dégoûter ; de pareils contes ont toujours réjoui les peuples ; la mère de *Gengis* était une vierge qui fut grosse d'un rayon du soleil. *Romulus* long-temps auparavant naquit d'une religieuse sans qu'un homme s'en mêlât. Que deviendrions-nous , nous autres compilateurs , & où en ferait notre art diplomatique , si nous n'avions pas des traits d'histoire de cette force à débrouiller ? réduisez l'histoire à la vérité , vous la perdez ; c'est *Alcine* dépouillée de ses prestiges , réduite à elle-même. Songez d'ailleurs que le poème de *Moukden* n'a pas été fait pour nous , mais pour les Chinois.

Hé bien donc , me répondit M. *Gervais* , qu'on le lise à la Chine.

(d) Poème de *Moukden* , page 13.

L E T T R E I I.

*Réflexions de dom Ruinard sur la vierge dont
l'empereur Kien-long descend.*

JE rendis hier compte de cette conversation au savant dom *Ruinard*, mon confrère, qui me parla ainsi : „ Vous avez eu tort de nier les couches de la
„ vierge céleste, & de son fruit rouge ; vous pourrez
„ bientôt aller à la Chine remplacer les révérends
„ pères jésuites ; vous courez de grands risques si
„ on fait que vous avez douté de la généalogie de
„ l'empereur *Kien-long*. L'aventure de sa grand'mère
„ est d'une vérité incontestable dans son pays ; elle
„ doit donc être vraie par-tout ailleurs. Car enfin
„ qui peut être mieux informé de l'histoire de cette
„ dame que son petit-fils ? l'empereur ne peut être
„ trompé ni trompeur. Son poème est entièrement
„ dépourvu d'imagination ; il est clair qu'il n'a rien
„ inventé : tout ce qu'il dit sur sa ville de Moukden
„ est purement véridique ; donc ce qu'il raconte de
„ sa famille est véridique aussi. J'ai avancé dans mes
„ livres des choses non moins extraordinaires :
„ l'histoire de mes sept pucelles d'Ancire, dont la
„ plus jeune avait soixante & dix ans, condamnées
„ toutes à être violées , approche assez de votre
„ pucelle au fruit rouge. (e)

(e) Voyez l'histoire des sept vieilles pucelles d'Ancire, du cabaretier *Théodote*, du curé *Fronton*, & du chevalier céleste dans les *actes sacrés* de dom *Ruinard*, tome I, page 531 & suivantes. Voyez aussi le jésuite *Bollandus* ; & voyez comme tout est de cette force dans ces auteurs sincères.

(f) „ J'ai

(f) „ J'ai rapporté des prodiges encore plus mer-
 „ veilleux , mais je les ai démontrés ; car j'ai affirmé
 „ les avoir copiés sur des manuscrits qui étaient
 „ cachés dans plus d'un de nos couvens au seizième
 „ siècle : or quelques pages de ces manuscrits
 „ étaient conformes les unes aux autres ; donc rien
 „ n'était plus authentique ; *car cela n'était pas fait de*
 „ *concert*. Il y a eu des gens de col roide que je n'ai
 „ pu persuader : ils ont eu l'assurance de dire que
 „ ce n'est pas assez , pour constater un fait arrivé
 „ il y a vingt ou trente siècles , de le trouver écrit
 „ sur un vieux papier du temps de *Rabelais* dans
 „ une ou deux de nos abbayes ; qu'il faut encore
 „ que ce fait ne soit pas entièrement absurde. Un tel
 „ raisonnement pourrait introduire trop de pyrrho-
 „ nisme dans la manière d'étudier l'histoire de l'abbé
 „ *Langlet*. On finirait par douter de la gargouille
 „ de Rouen , & du royaume d'Yvetot : il y a des
 „ opinions auxquelles il ne faut jamais toucher ;
 „ & pour vous expliquer en deux mots tout le
 „ mystère , il est absolument égal , pour la conduite
 „ de la vie , qu'une chose soit vraie ou qu'elle passe
 „ pour vraie. „

Ce discours de dom *Ruinard* me parut profond
 & d'une grande utilité : cependant je sentais qu'il y
 a dans le cœur humain un sentiment encore plus
 profond qui nous inspire l'aversion d'être trompés.
 Qu'un voyageur me raconte des choses merveilleuses
 & intéressantes , il me fait grand plaisir pour un mo-
 ment : vient-on me faire voir que tout ce qu'il m'a
 dit est faux , je suis indigné contre le hableur. Il y

(f) Profonds raisonnemens de dom *Ruinard*.

Mélanges littéraires.

N

a des gens à qui je ne pardonnerai de ma vie de m'avoir trompé dans ma jeunesse.

Je fais fort bien qu'il est nécessaire que je sois trompé à tous les momens par tous mes sens ; il faut qu'un bâton me paraisse courbe dans l'eau quoiqu'il soit très-droit ; que le feu me semble chaud , quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid ; que le soleil , un million de fois plus gros que notre planète , soit à nos yeux large de deux pieds ; qu'il semble plus grand à notre horizon qu'au zénith , selon les règles données par l'astronome *Hook*. La nature nous fait une illusion continuelle ; mais c'est qu'elle nous montre les choses , non comme elles sont , mais comme nous' devons les sentir. Si *Pâris* avait vu la peau d'*Hélène* telle qu'elle était , il aurait aperçu un réseau gris-jaune inégal , rude , composé de mailles sans ordre , dont chacune renfermait un poil semblable à celui d'un lièvre ; jamais il n'aurait été amoureux d'*Hélène*. La nature est un grand opéra , dont les décorations font un effet d'optique. Il n'en est pas de même dans le faire & dans le raisonner ; nous voulons qu'on ne nous trompe ni dans les marchés qu'on fait avec nous , ni en histoire , ni en philosophie , ni en chimie &c.

Quand j'y pense , je me défie un peu de dom *Ruinard* , mon confrère , tout savant bénédictin qu'il est. J'ai même quelque scrupule (s'il m'est permis de le dire) sur le pédagogue chrétien du révérend père d'*Outreman* jésuite , sur la légende dorée du révérendissime père en Dieu *Voraginé* , & même sur les épouvantables prodiges de feu M. l'abbé *Pâris* , & sur les vampires de dom *Calmet*. J'ai une violente passion de

m'instruire dans ma jeunesse, on dit que cela sert beaucoup quand on est vieux. Si je pouvais voyager, je ferais le tour du monde. Je voudrais m'aller faire mandarin à la Chine comme les jésuites ; mais les bénédictins disent qu'ils sont trop bien chez eux pour en sortir. Ne pouvant donc prendre cet effort, je lis tous les voyages qui me tombent sous la main, & la lecture fait sur moi cet effet si commun de me jeter dans de continuelles incertitudes.

Je fais bien que le démon *Asmodée* est enchaîné dans la haute Egypte ; mais je doute que *Paul Lucas* lui ait parlé, l'ait vu mettre dans un sac coupé en vingt tronçons, & l'en ait vu sortir avec une peau sans coutures. Il a vu aussi & mesuré la tour de Babel. Plusieurs curieux en avaient fait autant avant lui, & entr'autres le fameux juif *Benjamin Jonas*, natif de Tudèle dans la Navarre au douzième siècle. Non-seulement *Benjamin* avait reconnu les premiers étages de cette tour, mais il contempla long-temps la statue de sel en laquelle *Edith* femme de *Loth* fut changée ; & il remarqua, en naturaliste attentif, que toutes les fois que les bestiaux venaient la lécher, & diminuer par-là l'épaisseur de sa taille, elle reprenait sur le champ sa grosseur ordinaire. (g)

Que dirai-je du frère mineur *Plancarpin* & du frère prêcheur *Affelin*, envoyés avec d'autres frères par le pape *Innocent IV*, devers les princes de Gog & de Magog, qui sont les kans des Tartares ?

Ce qu'on peut le plus observer dans le récit que fait le frère mineur de l'inauguration de ces princes, c'est que les mirza, appelés par *Plancarpin* les barons,

(g) Voyages de *Paul Lucas*.

font asseoir leurs majestés par terre sur un grand feutre, & leur disent : *Si tu n'écoutes pas conseil, si tu gouvernes mal, il ne te restera pas même ce feutre sur lequel tu t'assieds.* (h) C'est ainsi, dit-il, que les petits-fils de *Gengis* furent couronnés. Il y a dans cette cérémonie je ne sais quoi d'une philosophie anglaise qui ne déplaît pas. Mais, lorsqu'en suite le moine ambassadeur nous apprend que les montagnes caapiennes, où il se trouve de l'aimant, attiraient à elles toutes les flèches de *Gog* & de *Magog*; qu'une nuée se mettait au devant des troupes, & les empêchait d'avancer; qu'une armée d'ennemis marcha plusieurs milles sous terre pour attaquer l'empereur de *Gog* dans son camp; que le prêtre *Jean*, empereur de l'Inde, combattit *Gengis* avec des cavaliers de bronze, montés sur de grands chevaux, & remplis de soufre enflammé; qu'un peuple à têtes de chien se joignit à cette armée de bronze, &c. &c. alors on est forcé de convenir que frère *Plancarpin* n'était pas philosophe.

Frère *Rubruquis*, envoyé chez le grand-kan par *Sⁱ Louis* même, n'était guère mieux informé. (i) Ce fut le sort du plus pieux & du plus brave des rois d'être trompé & d'être battu.

Il ne faut pas croire non plus que le fameux *Marc Paul* ait écrit comme *Xénophon*, comme *Polybe* ou de *Thou*. C'est beaucoup que dans notre treizième siècle, dans le temps de notre plus crasse ignorance & de notre plus ridicule barbarie, il se soit trouvé

(h) Ambassade de *Plancarpin*, page 16; in-4°, édition de *van-Deraa*.

(i) L'abbé *Prévost*, dans sa rédaction des voyages, l'appelle *capucin*: les révérends pères capucins ne sont pourtant établis que de l'année 1523, par le pape *Clément VII*.

une famille de vénitiens assez hardis pour aller à l'extrémité de la mer Noire, au-delà du pays de *Médie* & du terme où s'arrêtèrent les argonautes : ce voyage ne fut que le prélude de la course immense de cette famille errante. *Marc Paul* surtout pénétra plus loin que *Zoroastre*, *Pythagore* & *Apollonius* de Thyane ; il alla jusqu'au Japon , dont l'existence alors était aussi ignorée de nous que celle de l'Amérique. Quel divin génie mit dans l'ame de trois vénitiens cette ardeur d'agrandir pour nous le globe ? rien autre chose que l'envie de gagner de l'argent. Son père, son oncle & lui étaient de bons marchands comme *Tavernier* & *Chardin* : il ne paraît pas que *Marc Paul* eût fait fortune : son livre n'en fit point , & on se moqua de lui. Il est difficile en effet de croire que sitôt que le grand-kan *Coublai*, fils de *Gengis*, fut informé de l'arrivée de messer *Marco Polo* qui venait vendre de la thériaque à sa cour , il envoya au-devant de lui une escorte de quarante mille hommes , & qu'ensuite il dépêcha ce vénitien comme ambassadeur auprès du pape , pour supplier sa sainteté de lui accorder des missionnaires qui viendraient le baptiser lui & les siens , toute la famille de *Gengis* ayant une extrême passion pour le baptême.

Faisons ici une observation qui me paraît très-curieuse : on trouve dans les notes du poëme de l'empereur tartaro-chinois actuellement régnant (*k*) que le premier des ancêtres de ce monarque étant né, comme on a vu , d'une vierge céleste , (*l*) s'alla

(*k*) Page 291 & suivantes.

(*l*) De la vierge sœur cadette de Dieu , grand'mère de l'empereur.

promener vers le pays de Moukden , sur un beau lac , dans un bateau qu'il avait construit lui-même : toute une nation était assemblée sur le bord du lac pour choisir un roi. Le fils de la vierge harangua le peuple avec tant d'éloquence qu'il fut élu unanimement. Qui croirait que *Marc Paul* rapporte à peu près la même aventure plus de cinq cents ans auparavant ? elle était donc dès-lors en vogue ; c'était donc un ancien dogme du pays : l'empereur *Kien-long* n'a donc fait que se conformer depuis à la créance commune , comme *Jules-César* faisait graver l'étoile de Vénus sur ses médailles. *César* se plaisait à descendre de la déesse de l'amour : *Kien-long* veut bien se croire issu de sa vierge céleste , & les d'*Hofiers* de la Chine n'en disconviennent pas.

Gonzalez de Mendoza , de l'ordre de *S^t Augustin* , l'un des premiers qui nous ait donné des nouvelles sûres de la Chine , nous apprend qu'avant l'aventure de la vierge céleste , une princesse nommée *Hauribon* (m) devint grosse d'un éclair ; c'est à peu près l'histoire de *Semelé* avec qui *Jupiter* coucha au milieu des éclairs & des tonnerres. Les Grecs sont de tous les peuples ceux qui ont le plus multiplié ces imaginations orientales ; chaque pays a ses fables , on ne ment point quand on les rapporte : la partie la plus philosophique de l'histoire est de faire connaître les sottises des hommes. Il n'en est pas ainsi de ces exagérations dont tant de voyageurs ont voulu nous éblouir.

On soupçonne *Marc Paul* d'un peu d'enflure ,

(m) Dans son ouvrage imprimé à Rome en 1586 , & dédié à *Sixte-Quint*.

quand il nous dit : (n) *Moi Marc , j'ai été dans la ville de Kinsay , je l'ai examinée diligemment ; elle a cent milles de circuit & douze mille ponts de pierre , dont les arches sont si hautes que les plus grands vaisseaux passent dessous sans baisser leurs mâts : la ville est bâtie comme Venise. — On y voit trois mille bains. — C'est la capitale de la province de Mangi , province partagée en neuf royaumes. Kinsay est la métropole de cent quarante villes, & la province de Mangi en contient douze cents , &c. &c.*

On avoue que depuis la Jérusalem céleste , qui avait cinq cents lieues de long & de large , dont les murs étaient de rubis & d'émeraude , & les maisons d'or , il ne fut jamais de plus grande & de plus belle ville que Kinsay : c'est dommage qu'elle n'existe pas plus aujourd'hui que la Jérusalem.

Cette étonnante province de Mangi est dans nos jours celle de Ichenguian dont parle l'empereur dans son poëme. Il n'y a plus , dit-on , que onze villes du premier ordre , & soixante & dix-sept du second. Les villages & les ponts sont encore en grand nombre dans le pays ; mais on y cherche en vain l'admirable ville de Kinsay. *Marc Paul* peut l'avoir flattée , & les guerres l'avoir détruite.

Tous ceux qui nous ont donné des relations de la Chine conjecturent que de cette ancienne Babylone aux douze mille ponts , il en reste une petite ville nommée Cho-hing-fou qui n'a qu'un million d'habitans : on nous persuade qu'elle est percée des plus beaux canaux , plantée de promenades délicieuses , ornée de grands monumens de marbre , couverte de

(n) Page 16 & suivantes , édition de *van-Derne*.

plus de ponts de pierre que Venise , Amsterdam , Batavia & Surinam n'en ont de bois : cela doit au moins nous consoler , & mérite que nous fassions le voyage.

Le physique & le moral de ce pays-là , le vrai & le faux m'inspirent tant de curiosité , tant d'intérêt , que je vais écrire sur le champ à M. Paw , j'espère qu'il levera tous mes doutes.

L E T T R E I I I.

Adressée à M. Paw , sur l'athéisme de la Chine.

M O N S I E U R ,

J'AI lu vos livres , je ne doute pas que vous n'ayez été long-temps à la Chine , en Egypte & au Mexique ; de plus , vous avez beaucoup d'esprit ; avec cet avantage on voit & on dit tout ce qu'on veut. Je vous fais le compliment que les lettrés chinois se font les uns aux autres : *Ayez la bonté de me communiquer un peu de votre doctrine.*

Je vous fais d'abord un aveu plus sincère que les actes de dom Ruinard , (o) c'est que le poëme de sa majesté l'empereur de la Chine , & la théologie de Confucius , m'ennuient au fond de l'ame autant qu'ils

(o) Les savans connaissent les *actes sincères* de dom Ruinard , aussi sincères que la *Légende dorte* & *Robert le diable*.

ennuient M. Gervais , & que cependant je les admire. Ma raison pour m'être ennuyé avec le plus grand monarque du monde , & même de son vivant ; c'est qu'un poëme traduit en prose , produit d'ordinaire cet effet , comme M. Gervais l'a bien senti. Pour *Confucius* , c'est un bon prédicateur ; il est si verbeux qu'on n'y peut tenir. Ce qui fait que je les admire tous deux , c'est que l'un étant roi ne s'occupe que du bonheur de ses sujets , & que l'autre étant théologien n'a dit d'injures à personne. Quand je songe que tout cela s'est fait à six mille lieues de ma ville de Romorantin , & à deux mille trois cents ans du temps où je chante vêpres , je suis en extase.

Les révérends pères dominicains , les révérends pères capucins , les révérends pères jésuites , ont eu de violentes disputes à Rome sur la théologie de la Chine. Les capucins & les dominicains ont démontré , comme on fait , que la religion de *Confucius* , de l'empereur & de tous les mandarins est l'athéisme : les jésuites qui étaient tous mandarins , ou qui aspiraient à l'être , ont démontré qu'à la Chine tout le monde croit en DIEU , & qu'on n'y est pas loin du royaume des cieux. Ce procès , en cour de Rome , a fait presque autant de bruit que celui de la *Cadière*. On y est bien embarrassé.

Vous souviendriez-vous , Monsieur , de celui qui écrivait : *Les uns croient que le cardinal Mazarin est mort , les autres qu'il est vivant , & moi je ne crois ni l'un ni l'autre*. Je pourrais vous dire , je ne crois , ni que les Chinois admettent un Dieu , ni qu'ils soient athées. Je trouve seulement qu'ils ont comme vous

beaucoup d'esprit , & que leur métaphysique est tout aussi embrouillée que la nôtre.

Je lis ces mots dans la préface de l'empereur : car les Chinois font des préfaces comme nous : *J'ai toujours oui dire que si l'on conforme son cœur aux cœurs de ses père & mère , les frères vivront toujours ensemble de bonne intelligence ; si on conforme son cœur aux cœurs de ses ancêtres , l'union régnera dans toutes les familles : & si on conforme son cœur aux cœurs du ciel & de la terre , l'univers jouira d'une paix profonde.*

Ce seul passage me paraît digne de *Marc-Aurèle* sur le trône du monde. Qu'on se conforme aux justes désirs du père de famille , & la famille est unie : qu'on suive la loi naturelle & tous les hommes sont frères ; cela est divin. Mais par malheur cela est athée dans nos langues d'Europe : car parmi nous que veut dire se conformer au ciel & à la terre ? La terre & le ciel ne sont point DIEU , ils sont ses ouvrages brutes.

L'empereur poursuit , il en appelle à *Confucius* : voici la décision de *Confucius* qu'il cite : *Celui qui s'acquitte convenablement des cérémonies ordonnées pour honorer le ciel & la terre à l'équinoxe & au solstice , & qui a l'intelligence de ces rites , peut gouverner un royaume aussi facilement qu'on regarde dans sa main.*

On trouvera encore ici que ces lignes de *Confucius* sentent l'athée de six mille lieues loin ? Vous avez lu qu'elles ébranlèrent le cerveau chrétien de l'abbé *Boileau* frère de *Nicolas Boileau* le bon poète. *Confucius* & l'empereur *Kien-long* auraient mal passé leur temps à l'inquisition de Goa ; mais comme il ne faut jamais condamner légèrement son prochain & encore moins un bon roi , considérons ce que dit ensuite notre grand

monarque : *De tels hommes devaient attirer sur eux des regards favorables du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.*

Certes le père *Bourdaloue* & *Maffillon* n'ont jamais rien dit de plus orthodoxe dans leurs sermons. Le père *Amiot* jure qu'il a traduit ce passage à la lettre. Les ennemis des jésuites diront que ce serment même de frère *Amiot* est très-suspect, & qu'on ne s'avisa jamais d'affirmer par serment la fidélité de la traduction d'un endroit si simple, *nimia præcautio dolus*. Trop de précaution est fourberie. Frère *Amiot* logé dans le palais, & sachant très-bien que sa majesté est athée, aura voulu aller au-devant de cette accusation.

Si l'empereur croyait en DIEU, il dirait un mot de l'immortalité de l'ame : il n'en parle pas plus que *Confucius* ; (p) donc l'empereur n'est qu'un athée vertueux & respectable. Voilà ce que diront les jansénistes, s'il en reste encore.

A cela les jésuites répondront : On peut très-bien croire en DIEU sans être instruit des dogmes de l'immortalité de l'ame, de l'enfer & du paradis : la loi mosaïque n'annonça point ces grands dogmes : elle les réserva pour des temps plus divins. Les saducéens, rigides théologiens, n'en ont rien cru : la croyance d'un DIEU fut de tout temps une vérité inspirée par la nature à tous les hommes vivans en société : le reste a été enseigné par la révélation : de-là on conclut avec assez de vraisemblance que l'empereur *Kien-long* peut manquer de foi, mais qu'il ne manque pas de raison.

(p) Page 103 du poëme de *Moukden*.

Pour moi, Monsieur, je ne me sens ni assez hardi, ni assez compétent pour juger un aussi grand roi ; je présume seulement que le mot *Tien* ou *Changti* ne comporte pas précisément la même idée que le mot *al* donnait en arabe, *Jehova* en phénicien, *Knef* en égyptien, *Zeus* en grec, *Deus* en latin, *Gott* en ancien allemand, chaque mot entraîne avec lui différens accessoires en chaque langue : peut-être même si tous les docteurs de la même ville voulaient se rendre compte des paroles qu'ils prononcent, on ne trouverait pas deux licenciés qui attachassent la même idée à la même expression. Peut-être enfin n'est-il pas possible qu'il y ait deux hommes sur la terre qui pensent absolument de même.

Vous m'objecterez que si la chose était ainsi les hommes ne s'entendraient jamais. Aussi en vérité ne s'entendent-ils guère : du moins je n'ai jamais vu de dispute dans laquelle les argumentans fussent bien positivement de quoi il s'agissait. Personne ne pose jamais l'état de la question, si ce n'est cet hibernois qui disait : *Verum est, contra sic argumentor*. La chose est vraie, voici comme j'argumente contre.

Permettez-moi, Monsieur, de vous faire d'autres questions dans ma première lettre. Je ne me ferai pas entendre de vous avec autant de plaisir que je vous ai entendu quand j'ai lu vos ouvrages.

L E T T R E I V.

*Sur l'ancien christianisme qui n'a pas manqué de
fleurir à la Chine.*

JE vous supplie, Monsieur, de m'éclairer sur une difficulté qui intéresse l'empire de la Chine, tous les Etats de la chrétienté, & même un peu les Juifs nos pères. Vous savez ce que fit à la Chine le révérend père *Ricci*; (q) ce nom est respectable, mais n'est pas heureux : il avait trouvé le moyen de s'introduire à la Chine avec un jésuite portugais nommé *Sémédo*, & notre révérend père *Trigaut*, autre nom célèbre, qu'on a cru significatif. Ces trois missionnaires se faisaient bâtir en 1625 une maison & une église auprès de la ville de Sigan-fou ; ils ne manquèrent pas de trouver sous terre une tablette de marbre longue de dix palmes, couverte de caractères chinois très-fins, & d'autres lettres inconnues, le tout surmonté d'une croix de Malthe, toute semblable à celle que d'autres missionnaires avaient découverte auparavant dans le tombeau de l'apôtre *S^t Thomas* sur la côte de Malabar. (r) Les caractères inconnus furent reconnus bientôt pour être de l'ancien hébreu ressemblant au

(q) Quatre dictionnaires, intitulés *Dictionnaires des grands-hommes*, le font mourir à l'âge de cinquante-huit ans. L'abbé *Prévost*, dans sa compilation de voyages, le fait vivre jusqu'à quatre-vingt-huit. On ment beaucoup sur les grands-hommes.

(r) L'apôtre *saint Thomas* était charpentier : il alla à pied au Malabar portant un soliveau sur l'épaule.

syriaque ; cette tablette disait que la foi chrétienne avait été prêchée à Sigan-fou , & dans toute la province de Kenfi (s) dès l'an de notre salut 636 ; la date de ce monument n'est que de l'année 782 de notre ère : de sorte que ceux qui érigèrent autrefois ce marbre attendirent cent quarante-six ans que la chose fût bien constatée pour la certifier à la postérité.

L'authenticité de cette pièce était confirmée par plusieurs témoins qui gravèrent leurs noms sur la pierre : on sent bien que ces noms ne sont aisés à prononcer ni en italien ni en français. Pour plus grande sûreté , outre les noms gravés des premiers témoins oculaires de l'an de grâce 782 , on a signé sur une grande feuille de papier soixante & dix autres noms de témoins de bonne volonté , comme *Aaron , Pierre , Job , Lucas , Matthieu , Jean* &c. qui tous sont réputés avoir vu tirer le marbre de terre à Sigan-fou en présence du frère Ricci l'an 1625 , & qui ne peuvent avoir été ni trompeurs ni trompés.

Maintenant il faut voir ce qu'attestent les anciens témoins gravés de notre année 782 , & les nouveaux témoins en papier de notre année 1725 ; ils déposent *qu'un saint homme nommé Olopuen arriva de Judée à la Chine, guidé par des nuées bleues, par des vents & par des cartes hydrographiques sous le règne de Taicun-veu-huamti* qui n'est connu de personne ; c'était , dit le texte syriaque , dans l'année mil quatre-vingt-douze d'*Alexandre aux deux cornes* , (t) c'est l'ère des Séleucides , & elle revient à la nôtre 636. Les jésuites , &

(s) Sigan-fou est la capitale de Kenfi.

(t) *Alexandre aux deux cornes* signifie Alexandre vainqueur de l'Orient & de l'Occident.

surtout le père *Kirker*, commentateurs de cette pièce curieuse, disent que par la Judée il faut entendre la Mésopotamie, & qu'ainsi le juif *Olopuen* était un très-bon chrétien qui venait planter la foi dans le royaume de Cathay, ce qui est prouvé par la croix de Malthe; mais ces commentateurs ne songent pas que les chrétiens de la Mésopotamie étaient des nestoriens qui ne croyaient pas la sainte Vierge mère de DIEU. Par conséquent, en prenant *Olopuen* pour un chaldéen dépêché par les nuées bleues pour convertir la Chine, on suppose que DIEU envoya exprès un hérétique pour pervertir ce beau royaume.

Voilà pourtant ce qu'on nous a conté sérieusement; voilà ce qui a si long-temps occupé les savans de Rome & de Paris. Voilà ce que le père *Kirker*, l'un de nos plus intrépides antiquaires, nous raconte dans sa *Sina illustrata*. Il n'avait point vu la pierre, mais on lui en avait donné la copie d'une copie. *Kirker* était à Rome, & n'avait jamais été à la Chine qu'il illustrait; & ce qu'il y a de bon & d'assez curieux à mon gré, c'est que le père *Sémédo*, qui avait vu ce beau monument à Sigan-fou, le rapporte d'une façon, & le père *Kirker* d'une autre.

Voici l'inscription de *Sémédo* telle qu'il l'imprima en espagnol dans son histoire de la Chine, à Madrid chez *Jean Sanchès*, en 1642.

O que l'Eternel est vrai & profond, incompréhensible & spirituel ! En parlant du temps passé, il est sans principe. En parlant du temps à venir, il est sans fin. Il prit le rien, & avec lui il fit tout. Son principe est trois en un : sans vrai principe il arrangea les quatre parties du monde en forme de croix. Il remua le chaos, & les deux principes

en furent tirés. L'abyme éprouva le changement, le ciel & la terre parurent.

Après avoir ainsi fait parler l'auteur de l'inscription chinoise dans le style des personnages de *Cervantes de Quevedo*, après avoir passé du péché d'*Adam* au déluge, & du déluge au Messie, il vient enfin au fait. Il déclare que du temps du roi *Taïcum-veu-huanti* qui gouvernait avec prudence & sainteté, il vint de Judée un homme de vertu supérieure nommé *Olopuen* qui, guidé par les nuées, apporta la véritable doctrine. *Vino desde un Judeo hombre de superior virtud, de nombre Olopuen, que guiado de las nubes truxo la verdadera doctrina.*

Ensuite cette inscription qui n'est pas dans le style lapidaire, nous instruit que l'évangile n'était bien connu que dans le royaume de Taïcin qui est la Judée; que Taïcin confine à la mer Rouge par le midi, avec la montagne des perles par le nord &c. que dans ce pays d'évangile, les dignités ne se donnent qu'à la vertu; que les maisons sont grandes & belles; que le royaume est orné de bonnes mœurs.

Le prince *Caocum*, fils de l'empereur *Taïcum*, ordonna bientôt qu'on bâtît des églises dans toute la Chine à la façon de Taïcin. Il honora *Olopuen*, & lui donna le titre d'évêque de la grande loi : *Honró a Olopuen dandole titulo de Obispo de la gran ley.*

Ce n'est pas la peine de traduire le reste de cette sage & éloquente pièce, *Kirker* a voulu en corriger le fond & le style.

Le principe, dit-il, *a toujours été le même, vrai, tranquille, premier des premiers, sans origine, nécessairement le même, intelligent & spirituel; le dernier des derniers, être excellentissime. Il établit les pôles des cieux, & il opéra*
excellamment

excellamment avec le rien Enfin une femme vierge engendra le saint dans Taçin en Judée ; & la constellation claire annonça la félicité . . . Or du temps de Taicun-veu, très-illustre & très-sage empereur de la Chine , arriva du royaume de Taçin en Judée un homme ayant une vertu suprême , nommé Olopuen , conduit par des nuées bleues , apportant les écritures de la vraie doctrine , contemplant la règle des vents pour résister aux dangers auxquels ses travaux l'exposaient. Il arriva à la cour. L'empereur commanda à un colao son sujet d'aller au devant du nouveau venu avec les bâtons rouges ; (qui sont la marque d'honneur) & quand on eut introduit Olopuen dans le palais par l'occident , l'empereur fit apporter les livres de la doctrine de la loi. Il s'informa soigneusement de cette loi profonde dans son cabinet , & de cette droite vérité . . . il ordonna qu'on la promulguât , & qu'on l'étendît par-tout.

C'était , ajoute Kirker , l'an de Christ 639 , en quoi il ne s'accorde pas avec Sémédo. Après quoi il poursuit ainsi dans sa traduction : *L'empereur ordonna qu'on bâtît une église à la manière de Taçin en Judée , & qu'on y établit vingt & un prêtres &c.*

Tout le reste est dans ce goût ; conciliera qui voudra le jésuite portugais Sémédo avec le jésuite allemand Kirker.

Les hérétiques disent que le voyage d'Olopuen à la Chine , conduit par les nuées bleues , n'approche pas encore du voyage de Notre-Dame de Lorette , qui vint depuis par les airs dans sa maison de Jérusalem en Dalmatie , & de Dalmatie à la Marche d'Ancone. Le jésuite Bertier a combattu vigoureusement dans le Journal de Trévoux en faveur d'Olopuen & de son aventure. Il se trouvera encore quelque

Mélanges littéraires.

O

Nonotte (u) qui prouvera la vérité de cette histoire , comme il s'en est trouvé d'autres qui ont démontré la translation de la maison de notre sainte Vierge.

Je dirais volontiers à ces messieurs qui nous ont démontré tant de choses , ce que dit à peu près *Théone* à *Phaëton* dans l'opéra du *Phénix de la poésie chantante* , que j'aime toujours malgré ma robe.

Ah ! du moins bonze que vous êtes ,
Puisque vous me voulez tromper ,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

Ayez la bonté de me dire, Monsieur, ce que vous aimez le mieux , ou ces belles imaginations , ou les nouveaux systèmes de physique. Les pères du concile de Trente ayant entendu discourir *Dominico Soto* & *Achille Gaillard* sur la grâce , dirent que cela était admirable , mais qu'ils donnaient la préférence à leurs cuisiniers. Je crois que *Dominico Soto* & *Achille Gaillard* étaient dans la bonne foi , & même que leurs disputes ne brisèrent point les liens de la charité. Je ne dois ni ne puis penser autrement ; mais quand je viens à considérer tous les autres charlatanismes de ce monde, depuis les dogmes qui ont régné en Ethiopie jusqu'à l'immortalité du dalai-lama au grand Thibet, & à la sainteté de sa chaise percée : depuis

(u) Ce *Nonotte* dans un beau livre intitulé *Erreurs de M. de Voltaire* a démontré l'authenticité de l'apparition du labarum à *Constantin*, la douce modération de ce bon prince , celle de *Théodose*, la chasteté de tous les rois de France de la première race, les sacrifices de sang humain offerts par *Julien* le philosophe , le martyre de la légion thébaine &c. c'était un régent de sixième fort savant , & un jésuite très-tolérant , grand prédicateur , & d'un esprit fin quoique profond.

le Xaca du Japon jusqu'aux anciens druides des Gaules & de l'Angleterre, je suis épouvanté. Je conçois bien que tant de joueurs de gobelets ont voulu se faire payer en argent & en honneurs. On ne tromperait pas, dit-on, s'il n'y avait rien à gagner ; mais concevez-vous ceux qui payent ? comment se peut-il que parmi tant de millions d'hommes il n'y en eût pas deux qui se fussent laissé tromper sur la valeur d'un écu, & que tous courussent au-devant des erreurs les plus grossières & les plus affreuses, dont il leur importait tant d'être défabusés ?

Ne voyez-vous pas comme moi avec consolation qu'il y a au bout de l'Asie une société immense de lettrés, auxquels on n'a jamais reproché de superstition ridicule ou sanguinaire ? & s'il se forme jamais ailleurs une compagnie pareille, ne la bénirez-vous pas ?

Je m'aperçois que je ne vous ai pas écrit tout-à-fait en enfant de *St Idulphe*, vous me le pardonnerez, s'il vous plaît.

L E T T R E V.

Sur les lois & les mœurs de la Chine.

M O N S I E U R ,

J'AI peine à me défendre d'un vif enthousiasme, quand je contemple cent cinquante millions d'hommes (*) gouvernés par treize mille six cents magistrats, divisés en différentes cours, toutes subordonnées à six cours supérieures, lesquelles sont elles-mêmes sous l'inspection d'une cour suprême. Cela me donne je ne fais quelle idée des neuf chœurs des anges de *S^t Thomas d'Aquin*.

Ce qui me plaît de toutes ces cours chinoises, c'est qu'aucune ne peut faire exécuter à mort le plus vil citoyen à l'extrémité de l'empire, sans que le procès ait été examiné trois fois par le grand conseil auquel préside l'empereur lui-même. Quand je ne connaîtrais de la Chine que cette seule loi, je dirais : Voilà le peuple le plus juste & le plus humain de l'univers.

(*) Plus ou moins ; mais par les mémoires envoyés de la Chine au père du *Halde*, il paraît que sous l'empereur *Cem-ti* on comptait environ soixante millions d'hommes entre l'âge de vingt & cinquante ans capables de porter les armes, sans parler des femmes, des filles, des jeunes gens, des vieillards, des lettrés, des familles nombreuses qui n'habitent que dans des bateaux ; le compte doit aller à plus de deux cents millions, surtout depuis les immenses conquêtes faites dans la Tartarie occidentale.

Si je creuse dans le fondement de leurs lois, tous les voyageurs, tous les missionnaires, amis & ennemis, Espagnols, Italiens, Portugais, Allemands, Français, se réunissent pour me dire que ces lois sont établies sur le pouvoir paternel, c'est-à-dire sur la loi la plus sacrée de la nature.

Ce gouvernement subsiste depuis quatre mille ans, de l'aveu de tous les savans, & nous sommes d'hier; je suis forcé de croire & d'admirer. Si la Chine a été deux fois subjuguée par des Tartares, & si les vainqueurs se sont conformés aux lois des vaincus, j'admire encore davantage.

Je laisse là cette muraille de cinq cents lieues de long, bâtie deux cents vingt ans avant notre ère; c'est un ouvrage aussi vain qu'immense, & aussi malheureux qu'il parut d'abord utile, puisqu'il n'a pu défendre l'empire. Je ne parle pas du grand canal de six cents mille pas géométriques qui joint le fleuve Jaune à tant d'autres rivières. Notre canal du Languedoc nous en donne quelque faible idée. Je passe sous silence des ponts de marbre de cent arches (7) construits sur des bras de mer, parce qu'après tout nous avons bâti le pont St Esprit sur le Rhône dans le temps que nous étions encore à demi barbares, & parce que les Egyptiens élevèrent leurs pyramides lorsqu'ils ne savaient pas encore penser.

Je ne ferai nulle mention de la prodigieuse magnificence des cours chinoises; car l'installation

(7) Je suis fâché de ne pouvoir ni bien prononcer ni bien écrire Fou-tchou-fou, ville capitale de la grande province de Fokien: c'est auprès de Fou-tchou-fou qu'est ce beau pont, & ce qu'il y a de mieux, c'est que les environs sont couverts d'orangers, de citronniers, de cédras & de cannes de sucre.

de quelques-uns de nos papes eut aussi quelque splendeur ; & la promulgation de la bulle d'or à Nuremberg ne fut pas sans faste.

J'ai plus de plaisir à lire les maximes de *Confucius*, prédécesseur de *S^t Martin*, de plus de mille ans, qu'à contempler l'estampe d'un mandarin, faisant son entrée dans une ville à la tête d'une procession : permettez-moi de rapporter ici quelques-unes de ces sentences.

„ La raison est un miroir qu'on a reçu du ciel ;
 „ il se ternit ; il faut l'essuyer. Il faut commencer
 „ par se corriger pour corriger les hommes.

„ Je ne voudrais pas qu'on fût ma pensée, ne
 „ la disons donc pas. Je ne voudrais pas qu'on
 „ fût ce que je suis tenté de faire, ne le fessons
 „ donc pas.

„ Le sage craint quand le ciel est serein : dans
 „ la tempête il marcherait sur les flots & sur les
 „ vents.

„ Voulez-vous minuter un grand projet, écrivez-
 „ le sur la poussière, afin qu'au moindre scrupule il
 „ n'en reste rien.

„ Un riche montrait ses bijoux à un sage ; je
 „ vous remercie des bijoux que vous me donnez,
 „ dit le sage. Vraiment je ne vous les donne pas,
 „ repartit le riche. Je vous demande pardon,
 „ repliqua le sage, vous me les donnez, car
 „ vous les voyez, & je les vois, j'en jouis comme
 „ vous &c. „

Il y a plus de mille sentences pareilles de *Confucius*, de ses disciples & de leurs imitateurs.

Ces maximes valent bien les fecs & fastidieux essais de *Nicok*.

On n'est pas surpris qu'une nation si morale ait été subjuguée par des peuples féroces ; mais on s'étonne qu'elle ait été souvent bouleversée comme nous par des guerres intestines : c'est un beau climat qui a effuyé de violens orages.

(2) Ce qui étonne plus , c'est qu'ayant si long-temps cultivé toutes les sciences, ils soient demeurés au terme où nous étions en Europe aux dixième , onzième & douzième siècles. Ils ont de la musique, & ils ne savent pas noter un air , encore moins chanter en parties. Ils ont fait des ouvrages d'une mécanique prodigieuse , & ils ignoraient les mathématiques. Ils observaient, ils calculaient les éclipses, mais les élémens de l'astronomie leur étaient inconnus.

Leurs grands progrès anciens & leur ignorance présente font un contraste dont il est difficile de rendre raison. J'ai toujours pensé que leur respect pour leurs ancêtres , qui est chez eux une espèce de religion , était une paralysie qui les empêchait de marcher dans la carrière des sciences. Ils regardaient leurs aïeux comme nous avons long-temps regardé *Aristote*. Notre soumission pour *Aristote* (qui n'était pourtant pas l'un de nos ancêtres) a été si superstitieuse que , même dans l'avant dernier siècle , le parlement de Paris défendit, sous peine de mort , qu'on fût en physique d'un avis différent de ce grec de Stagire. (aa) On ne menaçait pas à la Chine de

(2) Pourquoi les Chinois peu profonds dans les mathématiques ?

(aa) L'arrêt est de 1624.

faire pendre les jeunes lettrés qui inventeraient des nouveautés en mathématiques ; mais un candidat n'aurait jamais été mandarin s'il avait montré trop de génie , comme parmi nous un bachelier suspect d'hérésie courrait risque de n'être pas évêque. L'habitude & l'indolence se joignaient ensemble pour maintenir l'ignorance en possession. Aujourd'hui les Chinois commencent à oser faire usage de leur esprit , grâce à nos mathématiciens d'Europe.

Peut-être , Monsieur , avez-vous trop méprisé cette antique nation ; peut-être l'ai-je trop exaltée : ne pourrions-nous pas nous rapprocher ?

Est virtus medium vitiorum & utrimque reduçum.

LETTRE VI.

Sur les disputes des révérends pères jésuites à la Chine.

LA guerre de Troie , Monsieur , n'est pas plus connue que les succès des révérends pères jésuites à la Chine , & leurs tribulations. Je vous demande d'abord si parmi toutes les nations du monde , excepté la juive , (bb) il y en a jamais eu une seule

(bb) Le Deutéronome des Juifs , chap. XIII , dit : Si un prophète vous fait des prédications , & si ces prédications s'accomplissent , & s'il vous dit : Servons le Dieu d'un autre peuple. . . . & si votre frère ou votre fils ou votre chère femme vous en dit autant , tuez-les aussitôt. Le Clerc soutient que dieux d'un autre peuple , dieux étrangers , *dii alieni* , ne signifie que dieu d'un autre nom ; que le Dieu créateur du ciel & de la terre était par tout le même , & qu'on doit entendre par *dii alieni* , dieux secondaires , dieux locaux , demi-dieux , anges , puissances aériennes &c.

qui eût pu persécuter des gens honnêtes, prêchant avec humilité un Dieu & la vertu, secourant les pauvres sans offenser les riches, bénissant les peuples & les rois ? je soutiens que chez les anthropophages, de tels missionnaires seraient accueillis le plus gracieusement du monde.

Si à la modestie, au défintéressement, à cette vertu de la charité que *Cicéron* appelle *caritas humani generis*, ils joignent une connaissance profonde des beaux arts & des arts utiles ; s'ils vous apprennent à peser l'air, à marquer ses degrés de froid & de chaud, à mesurer la terre & les cieux, à prédire juste toutes les éclipses pour des milliers de siècles, enfin à rétablir votre santé avec une écorce qu'ils ont apportée du nouveau monde aux extrémités de l'ancien ; alors ne se jette-t-on pas à genoux devant eux, ne les prend-on pas pour des divinités bienfaisantes ?

Si après s'être montré quelque temps sous cette forme heureuse, ils sont chassés des quatre parties du monde, n'est-ce pas une grande probabilité que leur orgueil a par-tout révolté l'orgueil des autres, que leur ambition a réveillé l'ambition de leurs rivaux, que leur fanatisme a enseigné au fanatisme à les perdre ?

Il est évident que si les clercs de la brillante Eglise de Nicomédie n'avaient pas pris querelle avec les valets-de-pied du César *Galérius* ; & si un enthousiaste insolent n'avait pas déchiré l'édit de *Dioclétien*, protecteur des chrétiens, jamais cet empereur jusque-là si bon, & mari d'une chrétienne,

n'aurait permis la persécution qui éclata les deux dernières années de son règne ; persécution que nos ridicules copistes de légendes ont tant exagérée. Soyez tranquille, & on vous laissera tranquille.

Du Halde rapporte dans sa collection des mémoires de la Chine, un billet du bon empereur *Cam-hi* aux jésuites de Pékin, lequel peut donner beaucoup à penser, le voici. (cc)

„ L'empereur (dd) est surpris de vous voir si
 „ entêtés de vos idées. Pourquoi vous occuper si
 „ fort d'un monde où vous n'êtes pas encore ?
 „ jouissez du temps présent. Votre Dieu se met
 „ bien en peine de vos soins ! n'est-il pas assez puis-
 „ sant pour se faire justice sans que vous vous en
 „ mêliez ? „

Il paraît par ce billet que les jésuites se mêlaient un peu de tout à Pékin comme ailleurs.

Plusieurs d'entr'eux étaient parvenus à être mandarins ; & les mandarins chinois étaient jaloux. Les frères prêcheurs & les frères mineurs étaient plus jaloux encore. N'était-ce pas une chose plaisante de voir nos moines disputer humblement les premières dignités de ce vaste empire ? Ne fut-il pas encore plus singulier que le pape envoyât des évêques dans ce pays ; qu'il partageât déjà la Chine en diocèses sans que l'empereur en fût rien, & qu'il y dépêchât des légats pour juger qui savait le mieux le chinois, des jésuites, ou des capucins ou de l'empereur ?

(cc) Tome III de la collection de du *Halde*, page 129.

(dd) Billet singulier de l'empereur *Cam-hi* aux jésuites.

Le comble de l'extravagance était, sans doute, (& on l'a déjà dit assez) que les missionnaires qui venaient tous enseigner la vérité fussent tous divisés entr'eux, & s'accusassent réciproquement des plus puans mensonges. Il y avait bien un autre danger : ces missionnaires avaient été dans le Japon la malheureuse cause d'une guerre civile, dans laquelle on avait égorgé plus de trente mille hommes en l'an de grâce 1638. Bientôt les tribunaux chinois rappelèrent cette horrible aventure à l'empereur *Yont-chin* fils de *Cam-hi*, & père de *Kien-long* l'auteur du poëme de Moukden. Tous les prédicateurs d'Europe furent chassés avec bonté par le sage *Yont-chin* en 1724. (ee) La cour ne garda que deux ou trois mathématiciens ; parce que d'ordinaire ce ne sont pas ces gens-là qui bouleversent le monde par des argumens théologiques.

Mais, Monsieur, si les Chinois aiment tant les bons mathématiciens, pourquoi ne le sont-ils pas devenus eux-mêmes ? pourquoi ayant vu nos éphémérides ne se font-ils pas avisés d'en faire ? pourquoi sont-ils toujours obligés de s'en rapporter à

(ee) Rien n'est plus connu aujourd'hui que le discours admirable de cet empereur aux jésuites en les chassant : *Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes & de lamas dans votre pays pour y prêcher leurs dogmes ? Les mauvais dogmes sont ceux qui sous prétexte d'enseigner la vertu soufflent la discorde & la révolte : vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens, je le fais bien ; alors que deviendrons-nous ? les sujets de vos rois comme l'île de Manille. Mon père a perdu beaucoup de sa réputation chez les lettrés en se fiant trop à vous. Vous avez trompé mon père, n'espérez pas me tromper de même. Après ce discours sévère & paternel l'empereur renvoya tous les convertisseurs en leur fournissant de l'argent, des vivres, & des escortes qui les défendirent des fureurs de tout un peuple déchainé contre eux : il n'y eut point de dragnade. Voyez le XVII volume des *Lettres curieuses & édifiantes*.*

nous ? Le gouvernement met toujours sa gloire à faire recevoir ses almanachs par ses voisins , & il ne fait pas encore en faire ? ce ridicule honteux n'est-il pas l'effet de leur éducation ? Les Chinois apprennent long-temps à lire & à écrire , & à répéter des leçons de morale ; aucun d'eux n'apprend de bonne heure les mathématiques. On peut parvenir à se bien conduire soi-même , à bien gouverner les autres , à maintenir une excellente police , à faire fleurir tous les arts , sans connaître la table des sinus & les logarithmes. Il n'y a peut-être pas un secrétaire d'Etat en Europe qui sût prédire une éclipse. Les lettrés de la Chine n'en savent pas plus que nos ministres & que nos rois.

Vous croyez que ce défaut vient des têtes chinoises encore plus que de leur éducation. Vous semblez penser que ce peuple n'est fait pour réussir que dans les choses faciles ; mais qui sait si le temps ne viendra pas où les Chinois auront des *Cassini* & des *Newton* ? Il ne faut qu'un homme ou plutôt qu'une femme. Voyez ce qu'ont fait de nos jours *Pierre I* & *Catherine II*.

L E T T R E V I I.

*Sur la fantaisie qu'ont eu quelques savans d'Europe
de faire descendre les Chinois des Egyptiens.*

JE voudrais, Monsieur, dompter ma curiosité, n'ayant pu la satisfaire. J'ai vu chez mon père, qui est négociant, plusieurs marchands, facteurs, patrons de navires, & aumôniers de vaisseaux qui revenaient de la Chine, & qui ne m'en ont pas plus appris que s'ils débarquaient du coche d'Auxerre. Un commissionnaire qui avait séjourné vingt ans à Kanton, m'a seulement confirmé que les marchands y sont très-méprisés, quoique dans la ville la plus commerçante de l'empire. Il avait été témoin qu'un officier tartare, très-curieux des nouvelles de l'Europe, n'avait jamais osé donner à dîner dans Kanton à un officier de notre compagnie des Indes, parce qu'il servait des marchands. Le capitaine tartare avait peur de se compromettre : il ne se familiarisa jusqu'à dîner avec ce capitaine français qu'à sa maison de campagne. Je soupçonne par parenthèse que ce mépris pour une profession si utile, est la source de la friponnerie dont on accuse les marchands chinois, & principalement les détailliers ; ils se font payer leur humiliation. De plus ce dédain mandarinal pour le commerce nuit beaucoup au progrès des sciences.

N'ayant rien pu savoir par nos marchands, j'ai

été encore moins éclairé par nos aumôniers qui ont pu argumenter depuis Goa jusqu'à Bornéo. Le capucin *Norberg* ne m'a appris autre chose dans huit gros volumes, sinon qu'il avait été persécuté dans l'Inde par les jésuites poursuivis eux-mêmes par-tout.

Je me suis adressé à des savans de Paris qui n'étaient jamais sortis de chez eux : ceux-là n'ont fait aucune difficulté de m'expliquer le secret de l'origine des Chinois, des Indiens, & de tous les autres peuples. Ils le savaient par les mémoires de *Sem*, *Cam* & *Japhet*. L'évêque d'Avranche *Huet*, l'un de nos plus laborieux écrivains, fut le premier qui imagina que les Egyptiens avaient peuplé l'Inde & la Chine; mais comme il avait imaginé aussi que *Moïse* était *Bacchus*, *Adonis* & *Priape*, son système ne persuada personne.

Mairan, secrétaire de l'académie des sciences, crut entrevoir avec les lunettes d'*Huet*, une grande conformité entre les sciences, les usages, les mœurs & même les visages des Egyptiens & des Chinois. Il se figura que *Sésostris* avait pu fonder des colonies à Pékin & à Déli. Le père *Parennin* lui écrivit de la Chine une grande lettre aussi ingénieuse que savante qui dut le défabuser. (ff)

D'autres savans ont travaillé ensuite à transplanter l'Egypte à la Chine. Ils ont commencé par établir qu'on pouvait trouver quelque ressemblance entre d'anciens caractères de la langue phénicienne ou syriaque, & ceux de l'ancienne Egypte, en y faisant les changemens requis; il ne leur a pas été difficile de travestir ensuite ces caractères égyptiens

(ff) Imprimée à la tête du XXVI tome des *Lettres curieuses & édifiantes*.

en chinois. Cela fait, ils ont composé des anagrammes avec les noms des premiers rois de la Chine. Par ces anagrammes ils ont reconnu que le roi chinois *Yu* est évidemment le roi d'Egypte *Menés* en changeant seulement *Y* en *me*, & *u* en *nés*. *Ki* est devenu *Athoès*; *Kang* a été transformé en *Diabiès*, & encore *Diabiès* est-il un mot grec. On fait assez que les Athéniens donnèrent des terminaisons grecques aux mots égyptiens. Il n'y a pas eu plus de *Diabiès* en Egypte, que de Memphis & d'Héliopolis; Memphis s'appelait *Moph*, Héliopolis s'appelait *On*. C'est ainsi que dans la suite des siècles ces Grecs s'avisèrent de donner le nom de Crocodilopolis à la ville d'Arfinoé. Tout cela ferait renoncer à la généalogie des noms & des hommes. Enfin il ne paraît pas que les Chinois soient venus d'Egypte plutôt que de Romorantin.

Je ne pense pas pourtant qu'il fût honteux à la Chine d'avoir l'Egypte pour aïeule. La Chine est, à la vérité, neuf fois (*gg*) aussi grande que sa prétendue grand'mère: & même on peut dire que l'Egypte n'est pas d'une race fort ancienne; car pour qu'elle figurât un peu dans le monde, il fallut des temps infinis: elle n'aurait jamais eu de blé si elle n'avait eu l'adresse de creuser les canaux qui reçurent les eaux du Nil. Elle s'est rendue fameuse par ses pyramides, quoiqu'elles n'eussent guère, selon *Platon* dans sa République, (*hh*) plus de dix mille ans d'antiquité.

(*gg*) Je compte l'Egypte trois fois moins étendue que la France, & la France six fois moins que la Chine. Ces mesures ne contredisent point celles de *M. Danville*, qui n'a considéré que le terrain cultivable de l'Egypte: Voyez son *Egypte ancienne & moderne*.

(*hh*) Voyez *Platon* au livre II de sa République.

Enfin, on ne juge pas toujours des peuples par leur grandeur & leur puissance. Athènes a été presque égale à l'empire romain aux yeux des philosophes ; mais malgré toute la splendeur dont l'Egypte a brillé, surtout sous la plume de l'évêque *Bossuet*, qu'il me soit permis de préférer un peuple adorateur pendant quatre mille ans du DIEU du ciel & de la terre, à un peuple qui se prosternait devant des bœufs, des chats & des crocodiles, & qui finit par aller dire la bonne aventure à Rome, & par voler des poules au nom d'*Isis*.

Vous avez vaillamment combattu ceux qui ont voulu faire passer ces Egyptiens pour les pères des Chinois, *laudo vos*. Mais si vous regardez encore les Chinois avec mépris, *in hoc non laudo*.

LETTRE VIII.

Sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.

JE gourmande toujours inutilement cette curiosité insatiable & inutile. Si on m'apprend quelques vérités sur un coin des quatre parties du monde, je me dis : A quoi ces vérités me serviront-elles ? si on m'accable de mensonges, comme cela m'arrive tous les jours, je gémis, & je suis prêt de me mettre en colère.

Bénis soient les Chinois, Monsieur, qui ne s'informent jamais de ce qui se passe hors de chez eux.

eux. M. *Gervais* a bien raison de remarquer que l'empereur n'a point fait son poëme pour nous ; mais seulement pour ses chers Tartares , & pour ses chers Chinois. Un littérateur de notre pays a écrit à sa majesté chinoise sur le danger qu'elle courait à Paris d'essuyer un réquisitoire & un monitoire au sujet de son poëme. L'empereur ne lui a pas répondu ; & il a bien fait.

Que chacun fasse chez lui comme il l'entend. C'est ce qu'apprit à ses dépens mon père le marchand *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Il lui en coûta deux mille écus pour avoir été curieux lorsqu'il commerçait à Quanton, Canton, ou Kanton.

Vous avez entendu parler du révérend père *Gozzani* (ii) auquel le révérend père *Joseph Suarez* recommanda, en 1707, d'aller visiter leurs frères les Juifs des dix tribus transplantées dans le pays de Gog & de Magog par *Salmanazar* l'an 717 avant notre ère latine, juste du temps de *Romulus*.

Le révérend père *Gozzani* qui était fort zélé, & qui n'avait pas un écu, alla trouver mon père *Jean du Chemin*, qui n'était pas riche. Venez avec moi, lui dit-il, & défrayez-moi pour l'amour de DIEU, dans le voyage que père *Suarez* m'ordonne de la part du pape de faire à Cai-foum-fou dans la province de Honang, qui n'est pas loin d'ici. Vous aurez l'avantage de voir les dix tribus d'Israël chassées par *Salmanazar* il y a deux mille quatre cents vingt-quatre ans, de l'admirable pays de Judée. Elles règnent dans la province de Honang, elles reviendront

(ii) Voyez la lettre du frère *Gozzani* au VII^e recueil des lettres intitulées *édifiantes & curieuses*.

à la fin du monde dans la terre promise , avec les deux autres tribus Juda & Benjamin pour combattre l'ante-christ , & pour juger le genre-humain : elles nous recevront à bras ouverts , & vous ferez une fortune immense avant que vous soyez jugé. Mon père crut ce *Gozzani* ; il acheta des chevaux , une voiture , des habits magnifiques pour paraître décemment devant les princes des tribus de *Gad* , *Nephthali* , *Zabulon* , *Iffacar* , *Afer* , & autres qui régnaient dans Cai-foum-fou capitale de Honang. Il défraya splendidement son jésuite. Quand ils furent arrivés dans le royaume des dix tribus , ils furent en effet introduits dans la synagogue , où le sanhédrin s'assemblait. C'était une douzaine de gueux qui vendaient des baillons. Le voyage avait coûté à mon père deux mille écus de cinq livres qu'on appelle *taels* à la Chine , & les *Gad* , *Nephthali* , *Zabulon* , *Iffacar* & *Afer* lui volèrent le reste de son argent.

Frère *Gozzani* pour le consoler lui prouva que les gens des tribus chassées depuis deux mille quatre cents vingt-quatre ans par *Salmanazar* de leur royaume d'Israël , qui avait bien quinze lieues de long sur huit de large , furent d'abord enchaînés deux à deux comme des galériens par l'ordre de *Salmanazar* roi de Chaldée , qu'ils furent conduits à coups de fourche de Samarie à Sichem , de Sichem à Damas , de Damas à Alep , d'Alep à Erzerum : que dans la suite des temps cette grande partie du peuple chéri s'avança vers Erivan ; que bientôt après elle marcha au sud de la mer d'Hircanie , vulgairement la mer Caspienne , qu'elle planta ses pavillons dans le Guilan , dans le Tabeistan ; qu'elle vécut long-temps

de cailles dans le grand désert salé, selon son ancienne coutume ; & qu'enfin de déserts en déserts , & de bénédictions en bénédictions , les dix tribus fondèrent le royaume de Caï-foum-fou dont ils ne reviendront que pour conduire les nations dans la voie droite. (kk) Cette doctrine consola fort mon père, mais ne le dédommagea pas.

J'avais dans ce temps-là même un cousin-germain bachelier de sorbonne. Il se chargea de faire le panégyrique des fix corps des marchands : la sacrée faculté y trouva des propositions mal-sonnantes , hérétiques , sentant l'hérésie , ce qui lui fit une affaire très-sérieuse.

Ces aventures & d'autres pareilles firent connaître à la famille qu'elle ne devait jamais se mêler des affaires d'autrui , qu'il fallait renoncer à la prose soutenue comme aux vers alexandrins , & qu'enfin rien n'était plus dangereux que de vouloir briller dans le monde.

En effet , quand le père *Castel* fit une brochure pour rassurer *l'univers* , & une autre brochure pour instruire *l'univers* ; les honnêtes gens en rirent & l'univers n'en fut rien C'est bien pis que si l'univers avait ri. Tout cela était un avertissement de me taire.

Vous pourrez me dire , Monsieur , que l'empereur *Kien-long* a pourtant voulu instruire une grande partie du globe en vers tartares , & que tous les

(kk) On peut consulter sur une partie de ces belles choses un professeur émérite du collège Duplessis à Paris, lequel a fait parler fort savamment messieurs les juifs *Jonathan* , *Mathataï* & *Winkler*. On peut voir aussi la réponse à ces messieurs article *Juif* , dans le *Dictionnaire philosophique*.

228 LETTRES CHINOISES

lettrés de la Chine ont été à ses pieds. Vous ajouterez encore qu'il a fait imprimer une chanson sur le thé, (II) & qu'il n'y a point de dame depuis Pékin jusqu'à Kanton qui n'ait chanté la chanson de son maître en déjeûnant. Mais s'il est permis à un empereur d'être bon poète, un particulier risque trop. Il ne faut point se publier. Cachons-nous en vers & en prose. Il vous appartient, Monsieur, de paraître au grand jour, mais ne montrez pas mes lettres.

LETTRE IX.

Sur un livre des brachmanes, le plus ancien qui soit au monde.

NE parlons plus, Monsieur, du poème de l'empereur de la Chine, quelque beau qu'il puisse être. J'ai à vous entretenir d'un ouvrage cent fois plus poétique, & beaucoup plus ancien, fait autrefois dans l'Inde, & qui ne commence que de nos jours à être connu en Europe; c'est le Shasta-bad, le plus ancien livre de l'Indostan & du monde entier, écrit dans la langue sacrée du sanscrit, il y a près de cinq mille ans. C'est bien autre chose que les yking ou les yquim chinois, qui ne sont que des lignes droites où personne n'a jamais rien compris. Deux gentils-hommes anglais qui ont tous deux, pendant plus de

(II) Cette chanson à boire est traduite par le père Amiot, & imprimée à la suite du poème de Moukden. C'est une chanson fort différente des nôtres : elle ne respire que la sobriété & la morale. Les chansonniers du bas étage, les seuls qui nous restent, n'en seraient pas contents.

vingt ans , étudié la langue sacrée dans le Bengale , langue connue seulement de quelques savans brames , se sont donné la peine de lire & de traduire les morceaux les plus précieux de ce Shasta-bad. L'un est M. *Holwell* , long-temps vice-gouverneur du principal établissement anglais sur le Gange , l'autre M. *Dow* , colonel dans l'armée de la compagnie. J'avoue , Monsieur , que notre compagnie française ne s'est pas donné de pareils soins , & qu'elle n'a été ni si savante , ni si heureuse.

L'antiquité du Shasta-bad fait voir évidemment queles brachmanes précédèrent de plusieurs siècles les Chinois , qui précèdent le reste des hommes. Ce qui surprend , ce n'est pas que ce livre soit si ancien , c'est qu'il soit écrit dans le style dont *Platon* écrivait en Grèce , plus de deux mille ans après l'auteur indien.

Vous connaissez ce Shasta-bad sans doute ; mais permettez-moi de vous en représenter ici les principaux traits. Vous verrez qu'ils n'ont été connus d'aucuns de nos missionnaires. Chacun d'eux nous a conté ce qu'il entendait dire , & encore très-difficilement , dans la province où il séjourna peu de temps. Toutes ces provinces ont des idiomes & des catéchismes différens. Supposé que des indiens fussent assez désœuvrés , assez inquiets , assez déterminés pour venir en Europe s'informer de nos dogmes & nous instruire des leurs , ils verraient à Pétersbourg l'Eglise grecque qui diffère de la romaine , en Suède , en Danemarck l'Eglise évangélique ou luthérienne qui ne ressemble ni à la romaine ni à la grecque , en Prusse une autre religion.

Il serait bien difficile à ces indiens de se faire une idée nette de l'origine du christianisme. MM. *Holwell* & *Dow* ont puisé à la source du brachmanisme ; & on verra que cette source est celle des croyances qui ont régné le plus anciennement sur notre hémisphère, & même à la Chine, où la métempsychose indienne est encore reçue chez le peuple, quoique méprisée chez les lettrés & dans tous les tribunaux.

Voici le commencement du plus singulier de tous les livres. (mm)

„ DIEU est un , créateur de tout , sphère
 „ universelle , sans commencement , sans fin. DIEU
 „ gouverne toute la création par une providence
 „ générale , résultante de ses éternels desseins. —
 „ Ne recherche point l'essence & la nature de
 „ l'Eternel qui est un ; ta recherche serait vaine &
 „ coupable. C'est assez que jour par jour , & nuit
 „ par nuit tu adores son pouvoir , sa sagesse & sa
 „ bonté dans ses ouvrages. „

J'avais dit tout-à-l'heure que le Shasta-bad était digne de *Platon*. Je me rétracte , *Platon* n'est pas digne du Shasta-bad. Continuons.

„ L'Eternel voulut , dans la plénitude du temps ,
 „ communiquer de son essence & de sa splendeur à
 „ des êtres capables de la sentir. Ils n'étaient pas
 „ encore ; (nn) l'Eternel voulut , & ils furent. Il créa
 „ *Birma* , *Vishnou* & *Sib*. „

(mm) Nous en avons déjà quelques extraits en français dans un abrégé de l'histoire de l'Inde , imprimé avec le procès mémorable du général *Lalli*.
 (Volume de l'*Histoire du parlement de Paris*.)

(nn) N'est-ce pas là le vrai sublime ?

On voit ensuite comment DIEU forma d'autres substances nombreuses , subordonnées à ces trois premières participantes de sa propre nature , & dominatrice avec lui. Ces puissances subordonnées , & d'un ordre inférieur , avaient à leur tête un génie céleste que l'on nomme *Moisazor* ; tous ces noms expriment dans la langue du manuscrit des perfections différentes : ces perfections diverses & cette subordination produisirent dans les globes , dont DIEU a rempli l'espace , une harmonie & une félicité constante pendant plusieurs siècles.

Il est clair que ces idées , toutes sublimes qu'elles peuvent être , ne sont cependant qu'une image d'un bon gouvernement parmi les hommes ; c'est le terrestre épuré & transporté au ciel. C'est encore ce que *Platon* a tant imité.

Enfin l'envie & l'ambition se saisissent du cœur de *Moisazor* & de ses compagnons : ils joignent les imperfections aux perfections : ils pervertissent l'ouvrage de l'Eternel : ils se révoltent contre les trois êtres supérieurs , tirés de sa substance divine ; la discorde succède à l'harmonie ; le ciel se divise ; les génies fidèles qui ont conservé la perfection se déclarent contre les génies infidèles qui ont choisi l'imperfection : l'Eternel précipite *Moisazor* & les autres substances imparfaites & révoltées dans le globe des ténèbres , nommé *l'ondéra*.

Voilà probablement l'origine de la guerre des Titans contre les dieux en Egypte , de la destruction de *Typhon* , de la punition de *Typhée* & d'*Enclade*

enchaînés par les Grecs en Sicile (oo) sous le mont Etna. Un autre aurait dit, *voilà infailliblement*, au lieu de *voilà* probablement. Car on fait que, dès qu'un beau conte est inventé par une nation, il est vite copié par une autre : l'aventure d'*Amphitruon* & de *Sofie* est originairement de l'Inde ; on l'a déjà remarqué ailleurs.

Si on osait, on observerait encore que cette histoire, ou cette théogonie, ou cette allégorie parvint jusqu'aux Juifs, vers les temps d'*Archelaüs* & d'*Agrippa* ; car c'est alors qu'il parut un livre juif sous le nom d'*Enoch*, dans lequel il était fait mention de la révolte & de la chute des anges. On nous a conservé quelques passages de ce livre attribué à *Enoch*, *septième homme après Adam*. On y trouve que deux cents anges principaux, ayant l'archange *Sémexias* à leur tête, se liguerent ensemble sur le mont Hermon pour aller voler les hommes, & pour violer des filles. Le Seigneur ordonna à *Michaël* de lier le capitaine *Sémexias*, & à *Gabriel* de lier *Azazel* le lieutenant : ils furent jetés avec leurs soldats dans le lieu d'obscurité, comme y avaient été jetés les génies défobéissans du *Shafta-bad*. C'est même à cette chute des anges, rapportée dans le livre d'*Enoch*, que l'apôtre *S^t Jude* fait allusion, quand il dit dans son épître, chapitre premier : *Qu'Enoch, septième homme après Adam, prophétisa sur ces étoiles errantes, auxquelles une tempête noire est réservée pour l'éternité.* (pp) Il dit dans ce même chapitre : *Que ces anges sont liés de chaînes à tout jamais.* (qq)

(oo) Voyez l'Abrégé de l'histoire de l'Inde, à la suite de la catastrophe du général Lalli.

(pp) Vers, 13.

(qq) Vers. 6.

quoique l'archange Michaël n'osât maudire le diable , en lui disputant le corps de Moïse.

C'est au père Calmet de notre congrégation d'expliquer ces mystères ; c'est à lui seul de montrer comment la chute des anges n'avait été annoncée chez nous que dans un livre apocryphe : je dois me borner à vous dire que cette chute était articulée depuis des siècles dans le Shasta-bad des anciens brachmanes.

Vous savez , Monsieur , qu'il y a dans ce temps-ci des doctes qui raisonnent , ce qui n'était pas autrefois si commun : vous savez que parmi nos doctes raisonneurs modernes il s'en trouve quelques-uns d'assez téméraires pour oser croire que le berceau du christianisme fut dans l'Inde , il y a cinq mille ans à peu près ; & voici comme ils tâchent d'argumenter. L'origine de tout , disent-ils , selon nous , & selon les Indiens , c'est le diable. Car nous disons que le diable s'étant révolté dans le ciel , avant qu'il y eût des hommes sur la terre , & ayant été mis en enfer , il en sortit pour venir tenter nos premiers parens , dès qu'il fut qu'ils existaient. Il fut la cause du péché originel , & ce péché originel fut la cause de tout ce qui est arrivé depuis. Donc le diable est la cause de tout. Mais puisqu'il n'est question dans aucun endroit de la Genèse , ni du diable , ni de son enfer , ni de son voyage sur la terre , il est évident que toute cette théologie est tirée de la théologie des anciens brachmanes , qui seuls avaient écrit l'histoire du diable sous le nom de *Moïfazor*. Ce *Moïfazor* avait commencé par être favori de DIEU ; puis avait été damné , puis était venu sur la terre.

Nos commentateurs firent de ce diable chassé du ciel un serpent ; ensuite ils en firent *Sathan*, *Belphegor*, *Belzébut*, &c. ils ont fini par l'appeler *Lucifer* d'un mot latin qui veut dire l'étoile de Vénus.

Et pourquoi ont-ils appelé le diable étoile de Vénus ? c'est que dans un ancien écrit juif (rr) on a déterré un passage traduit en latin. Ce passage regarde la mort d'un roi de Babylone , de qui les Juifs avaient été esclaves. Les Juifs se réjouissaient d'avoir perdu ce monarque , comme fait le peuple presque par-tout à la mort de son maître. L'auteur exhorte le peuple à se moquer de ce roi babylonien qu'on vient d'enterrer.

„ Allons , dit-il , chantez une parabole contre
 „ le roi de Babylone. Dites : Que sont devenus
 „ ses employés des gabelles ? que sont devenus les
 „ bureaux de ces gabelles ? le Seigneur a brisé le
 „ sceptre des impies & les verges des dominateurs ;
 „ la terre est maintenant tranquille & en silence :
 „ elle est dans la joie. Les cèdres & les sapins , ô roi !
 „ se réjouissent de ta mort. Ils ont dit : Depuis que
 „ tu es enterré , personne n'est plus venu nous
 „ couper & nous abattre : tout le souterrain s'est
 „ ému à ton arrivée ; les géans , les princes se sont
 „ levés de leur trône ; ils disent : Te voilà donc
 „ percé comme nous , te voilà semblable à nous ,
 „ ton orgueil est tombé dans les souterrains avec
 „ ton cadavre ; comment es-tu tombée du ciel ,
 „ étoile du matin , étoile de Vénus , *Lucifer* , (en
 „ syriaque *Hellel* ;) comment es-tu tombée en terre ,
 „ toi qui frappais les nations ? &c. „

(rr) *J'ai.*

Cette parabole est fort longue. Il a plu aux commentateurs d'entendre littéralement cette allégorie, comme il leur a plu d'expliquer allégoriquement le sens littéral de cent autres passages ; c'est ainsi que notre *S^t François de Paule* ayant fondé les minimes , on prêcha en Italie que son ordre était prédit dans la Genèse : *frater minimus cum patre nostro*. C'est ainsi que toute l'histoire de *S^t François d'Assise* se trouve mot à mot dans la Bible. De tout cela , Monsieur , nos commentateurs concluent que le serpent qui trompa notre *Eve* était le diable , & les Indiens concluent que le diable était leur *Moisazor* , qui fut ci-devant le premier des anges. Si on en croyait les anciens Perses , leur *Sathan* serait d'une plus vieille date que notre serpent , & approcherait presque de l'antiquité de *Moisazor*. Chaque nation veut avoir son diable , comme chaque paroisse a son saint.

Je n'entre point dans ces profondeurs , je remarquerai seulement que le gouverneur *Holwell* , après nous avoir donné une idée de ce livre si antique , & en avoir admiré le style , le compare au paradis perdu de *Milton* , à cela près , dit-il , que *Milton* a été entraîné par son génie inventif & ingouvernable à semer dans son poème des scènes trop grossières , trop bouffonnes , trop opposées aux sentimens qu'on doit avoir de l'être suprême. (ss)

Poursuivons l'histoire de l'ancienne loi indienne. DIEU pardonne , après plusieurs milliers de siècles , aux génies délinquans ; il crée la terre comme un séjour d'épreuve pour leur donner lieu d'expier leurs

crimes : il les fait passer par plusieurs métamorphoses ; d'abord ils sont vaches , afin que , lorsqu'ils seront hommes , ils apprennent à ne point tuer leurs nourrices , & à ne pas manger leurs pères nourriciers : c'est ce qui établit cette doctrine de la métempsychose , & cette abstinence rigoureuse de tout être à qui DIEU a donné la vie ; doctrine que *Pythagore* embrassa dans l'Inde , & qu'il ne put faire recevoir à Crotone.

Quand ces génies célestes & punis ont subi plusieurs métamorphoses sans commettre des crimes , ils retournent enfin avec leurs femmes dans le ciel leur première patrie , & c'est pour accompagner leurs époux dans le ciel , que tant de femmes se brûlèrent , & se brûlent encore sur le corps de leurs maris : piété ancienne autant qu'affreuse , qui nous montre à quel excès de faiblesse la superstition peut réduire l'esprit humain , & à quelle grandeur elle peut élever le courage. *Cicéron* dit dans ses *Tusculanes* que cette coutume subsistait de son temps dans toute sa force. Il s'en effraie , & il l'admire.

M. Holwell a vu dans son gouvernement , en 1743, la plus belle femme de l'Inde , âgée de dix-huit ans , résister aux prières & aux larmes de miladi *Russell* , femme de l'amiral anglais , qui la conjurait d'avoir pitié d'elle-même & de deux enfans charmans qu'elle allait laisser orphelins : elle répondit à *Mme Russell* : DIEU les a fait naître , DIEU en prendra soin : elle s'étendit sur le bûcher , & y mit le feu elle-même avec autant de sérénité que des dévotes prennent le voile parmi nous.

Il ajoute qu'un anglais , nommé *Charnoc* , étant témoin du même épouvantable sacrifice d'une jeune indienne très-belle , descendit malgré les prêtres dans la fosse du bûcher , arracha du milieu des flammes cette victime , qui criait au ravisseur & à l'impie ; qu'il eut une peine extrême à l'apaiser : qu'enfin il l'épousa , mais qu'il fut regardé par tout le peuple comme un monstre.

Les brachmanes eurent un autre dogme qui a fait plus de fortune dans tout notre occident ; c'est celui de nos quatre âges du monde , si bien chantés par *Ovide* , & qui figurent toujours dans nos opéra & dans nos tableaux. Le premier âge de la création de la terre pour sauver les ames de l'enfer fut de trois millions deux cents mille de nos années ,

ci	3200000
--------------	---------

Le second fut de	1600000
----------------------------	---------

Le troisième de	800000
---------------------------	--------

Le quatrième où nous sommes est de	400000
--	--------

Ainsi tout va toujours en diminuant & en empirant dans ce monde ; mais nous sommes plus discrets que les brachmanes. Nos âges ne sont pas si longs. Les Indiens appellent ces âges *Iogues* ; c'est dans le présent iogue qu'un roi des bords du Gange , nommé *Brama* , écrivit dans la langue sacrée le sacré *Shaftabad* , il n'y a guère que cinq mille années : mais il ne s'écoula pas quinze siècles qu'un autre brachmane , qui pourtant n'était pas roi , donna une loi nouvelle du *Veidam*. Je lui en demande bien pardon ; ce *Veidam* est le plus ennuyeux fatras que j'aie jamais lu. Figurez-vous la légende dorée , les conformités de *S^t François d'Assise* , les exercices spirituels de

238 LETTRES CHINOISES

S^t Ignace & les sermons de *Menot* joints ensemble, vous n'aurez encore qu'une idée très-imparfaite des impertinences du *Veidam*.

L'Ezour-veidam est tout autre chose. C'est l'ouvrage d'un vrai sage qui s'élève avec force contre toutes les sottises des brachmanes de son temps. Cet Ezour-veidam fut écrit quelque temps avant l'invasion d'*Alexandre*. C'est une dispute de la philosophie contre la théologie indienne ; mais je parie que l'Ezour-veidam (tt) n'a aucun crédit dans son pays , & que le *Veidam* y passe pour un livre céleste.

L E T T R E X.

Sur le paradis terrestre de l'Inde.

C E n'est pas assez , Monsieur , que deux anglais, dans les trésors qu'ils ont rapportés de l'Inde , aient compté principalement cet ancien livre de la religion des brachmanes ; ils ont encore découvert le paradis terrestre. Vous savez que de grands théologiens l'avaient placé les uns dans la Taprobane , les autres en Suède , quelques-uns même dans la lune.

(tt) L'*Ezour-veidam* est en effet un livre qui combat toutes les superstitions & qui détruit les fables dont on déshonore la Divinité ; c'est probablement le livre que le père *Pons* missionnaire , sur la côte de Malabar en 1740 , appelle l'*Ajour-veidam* : il avait un peu appris la langue des brames modernes , mais non pas l'ancien manuscrit , qui est pour eux ce qu'est l'*Illiade* d'*Homère* pour les grecs d'aujourd'hui. Voyez sa lettre au père du *Halde* , dans le XXV tome des *Lettres curieuses & édifiantes*.

Mais il est réellement sur un des bras du Gange. M. *Holwell* & quelques-uns de ses amis y ont voyagé d'un bout à l'autre, (uu) ce pays peut prendre son nom de sa capitale Bishnapor ou Vitsnapor, où l'on adore *Vitsnou* fils de Dieu de temps immémorial. Il est à quelques journées de Calcuta, chef-lieu de la domination anglaise, & on le trouve marqué sur toutes les bonnes cartes des possessions de la compagnie des Indes. Il n'est guère qu'à neuf ou dix journées des frontières du petit royaume de Patna. La contrée vers la ville anglaise de Calcuta, & vers celle de Vishnapor, est arrosée des canaux du Gange qui fertilisent la terre. Tous les fruits, tous les arbres, toutes les fleurs y sont entretenus par une fraîcheur éternelle, qui tempère les chaleurs du Tropique dont ce climat n'est pas éloigné. Le peuple y est encore plus favorisé de la nature.

Ce peuple fortuné, dit la relation, a conservé la beauté du corps si vantée dans les anciens brachmanes, & toute la beauté de l'ame, pureté, piété, équité, régularité, amour de tous les devoirs. C'est là que la liberté & la propriété sont inviolables. Là on n'entend jamais parler de vol, soit privé, soit public; dès qu'un voyageur quel qu'il soit a touché les limites du pays, il est sous la garde immédiate du gouvernement. On lui envoie des guides qui répondent de son bagage & de sa personne, sans aucun salaire. Ces guides le conduisent à la première station. Le premier officier du lieu le loge & le défraie, puis le remet à d'autres guides qui en prennent le même soin. Il n'a d'autre peine que de délivrer de ville en ville, à ses conducteurs, un certificat qu'ils ont rempli

(uu) Voyez *interesting events relative to Bengale*, pages 197 & suivantes.

leur charge. Il est entretenu de tout dans chaque gîte pendant trois jours aux dépens de l'Etat, & s'il tombe malade on le garde, & on lui administre tous les secours jusqu'à ce qu'il soit guéri, sans qu'on reçoive de lui la moindre récompense.

Si ce n'est pas là le paradis terrestre, je ne fais où il peut être.

Un philosophe fera moins surpris qu'un autre homme, quand il saura que les habitans de Vishnapor descendent des anciens brachmanes. C'est probablement ainsi que *Pythagore* fut reçu chez eux. Ils ont conservé depuis des siècles innombrables la simplicité & la générosité de leurs mœurs. Ajoutez à cela que cette province, presque aussi grande que la France ou l'Allemagne, a toujours été préservée du fléau de la guerre, tandis que ce fléau dévorait tout depuis Déli, & depuis les rives du Gange, jusqu'aux sables de Pondichéri.

On demandera comment des peuples si doux & si vertueux n'ont pas été conquis par quelqu'un de ces voleurs de grand chemin, soit Marattes, soit Européens, soit *Thamas-Kouli-Kan*, soit *Abdala* ? c'est qu'on ne peut pas entrer chez eux si facilement que le diable entra, selon *Milton*, dans le paradis terrestre, en sautant les murs.

Le prince descendant des premiers rois brachmanes, qui règne dans Vishnapor, peut en moins d'un jour inonder tout le pays ; une armée serait noyée en arrivant. Vishnapor est aussi bien défendu qu'Amsterdam & Venise ; ces peuples qui n'ont jamais attaqué personne résisteraient à l'univers entier.

Probablement

Probablement quelques français soit à Romorantin , soit à Paris , prendront ce récit pour des contes d'*Hérodote* , ou pour d'autres contes. Tout est cependant de la plus exacte vérité. Les témoins oculaires sont à Londres.

Pourquoi n'en fait-on rien chez nous ? pourquoi de soixante journaux qui paraissent tous les mois , aucun n'a-t-il discuté des merveilles si étranges ? on dit que le livre de M. *Holwell* a été traduit ; mais ces faits , jetés en passant dans des mémoires sur les intérêts de la compagnie des Indes , n'ont été remarqués en France par personne. Un seul homme en a parlé & on n'y a pas pris garde. On n'était occupé chez nous que de l'histoire parisienne du jour. Si on a jeté les yeux un moment sur l'Inde , ce n'a été que pour accuser de nos désastres ceux qui avaient prodigué leur sang pour les finir. Aucun même des négocians , des commis , des employés de notre malheureuse compagnie , n'a jamais entendu parler de Vishnapor ou Bishnapor. Ils ont été chassés d'un climat que pendant cinquante ans ils n'avaient pu connaître. Le jésuite *Lavaur* , qui revint de Pondichéri avec onze cents mille francs dans sa cassette , ne savait pas si M. *Holwell* & M. *Dow* étaient au monde.

J'avoue que si la route de Vishnapor était aussi fréquentée que celle d'Orléans & de Lyon , l'hospitalité y ferait moins en honneur ; c'est une vertu qui coûte peu de chose à ces peuples ; mais on m'avouera qu'ils exercent cette vertu quand l'occasion s'en présente : une bonne action aisée à faire est toujours une bonne action. Ce serait le bonheur du

genre-humain que la vertu fût par-tout d'une pratique facile. La *dévotion aisée* du père le Moine n'était point un si ridicule titre de livre : faudrait-il donc que la saine morale fût rebutante ?

Si les brachmanes furent les premiers théologiens de ce monde, ils furent aussi les premiers astronomes. Les nuits de leur pays, qui sont plus belles que nos beaux jours, dûrent nécessairement les engager à observer les astres. Il n'est pas à croire que cette science ait été cultivée d'abord par des bergers, comme on le dit. Nous ne voyons pas que nos pâtres s'occupent beaucoup des planètes & des étoiles fixes. Probablement ceux qui gardaient les moutons en Tartarie, aux Indes, en Chaldée, n'étaient pas plus curieux que les payfans de nos contrées, & je ne vois pas qu'il y ait jamais eu de *Newton* & de *Halley* parmi nos bergers d'Allemagne, de France & d'Espagne. Il faut savoir un peu de géométrie pour être même un astronome ignorant. Les brachmanes étaient géomètres. Il est donc de la plus grande vraisemblance que la science du ciel eut son origine chez eux.

Il paraît qu'ils furent les premiers qui connurent l'obliquité de l'écliptique. Leur première époque astronomique commençait à une conjonction de routes les planètes, & cette conjonction était arrivée vingt-trois mille cinq cents & un ans avant notre ère. Je n'examine pas s'ils se sont trompés sur cette époque ; mais je dis qu'il faut une prodigieuse science & bien des siècles pour être en état de se tromper dans un tel calcul.

L E T T R E X I.

Sur le grand-lama , & la métempsychose.

APRÈS avoir voyagé sous vos ordres , Monsieur , en Egypte , à la Chine & aux Indes , je veux faire un petit tour dans un coin de la Tartarie pour vous parler du grand-lama. Je veux bien croire qu'il y a des tartares assez bons pour pendre à leur cou quelques reliques de son derrière , en forme de grains de chapelet ; en vérité il y a dans les environs de Romorantin , & dans d'autres villes , des gens du peuple qui se parent de reliques aussi singulières : je ne vois pas que ce qui sort du derrière d'un homme qu'on respecte & qu'on aime , quand il est bien sec , bien musqué , bien préparé , bien enchassé dans de l'or ou de l'ivoire , soit plus dégoûtant que tel vieux haillon qui n'a jamais appartenu à un homme de mérite , ou tel vieux os pourri , ou tel nombril , ou tel prépuce qu'on expose encore dans plus d'un de nos villages à l'adoration des bonnes femmes.

Mais que dans tout le Thibet on pense qu'il existe un homme immortel , cela peut faire quelque peine à un philosophe. Peut-être ce dogme est-il la suite de cette recherche sérieuse que des rois de la Chine firent autrefois du breuvage d'immortalité. Vous remarquez très-bien dans votre livre que plus d'un roi mourut subitement de ce breuvage qui faisait vivre éternellement.

Il y a, ce me semble, dans *Oléarius* un très-bon conte sur *Alexandre* qui chercha le breuvage d'immortalité, en passant par le Thibet lorsqu'il allait conquérir l'Inde. C'est dommage que ce conte n'ait pas eu place dans les mille & une nuits. Mais il était trop philosophique pour ma sœur *Shezarade*. Voici donc ce qu'*Oléarius* lut en Perse, dans une histoire d'*Alexandre* qui n'est pas écrite par *Quinte-Curce*. (xx)

Alexandre après la mort de *Darah*, ou *Darius*, ayant vaincu les Tartares *Usbecks*, & se trouvant de loisir, voulut boire de l'eau d'immortalité. Il fut conduit par deux frères qui en avaient bu largement, & qui vivent encore comme *Hénoch* & *Elie*. Cette fontaine est dans une montagne du Caucase, au fond d'une grotte ténébreuse. Les deux frères firent monter *Alexandre* sur une jument, dont ils attachèrent le poulain à l'entrée de la caverne, afin que la mère qui portait le roi au milieu de ces profondes ténèbres, pût revenir d'elle-même à son petit après qu'on aurait bu.

Quand on fut arrivé à tâtons au milieu de la grotte, on vit tout d'un coup une grande clarté ; une porte d'acier brillant s'ouvre ; un ange en fort en sonnant de la trompette. Qui es-tu ? lui dit le héros. Je suis *Raphaël* — Et toi ? — Moi, je suis *Alexandre*. — Que cherches-tu ? — l'immortalité. — Tiens, lui dit l'ange, prend ce caillou, & quand tu en auras trouvé un autre précisément du même poids, reviens à moi, & je te ferai boire. Alors l'ange disparut, & les ténèbres furent plus épaisses qu'auparavant.

(xx) Voyages d'*Oléarius* en Moscovie & en Perse, pages 169 & 170.

Alexandre sortit de la grotte à l'aide de sa jument qui courut après son poulain. Tous les officiers, tous les valets d'*Alexandre* se mirent à chercher des cailloux. On n'en trouva point qui fût exactement d'une pesanteur égale à celui de *Raphaël* ; & cela servit à prouver cette ancienne vérité , sur laquelle *Leibnitz* a tant insisté depuis , qu'il est impossible que la nature produise deux êtres absolument semblables.

Enfin *Alexandre* prit le parti de faire ajouter une pincée de terre à son caillou pour égaler le poids , & revint tout joyeux à sa grotte sur sa jument. La porte d'acier s'ouvre, l'ange reparait ; *Alexandre* lui montre les deux cailloux. L'ange les ayant considérés lui dit : Mon ami , tu y as ajouté de la terre , tu m'as prouvé que tu en es formé , & que tu retourneras à ton origine.

Il faut que depuis on ait cru dans le Thibet qu'enfin le grand-lama avait trouvé les deux cailloux & la véritable recette. C'est ainsi que nos ancêtres crurent qu'*Ogier* le danois avait bu de la fontaine de Jouvence. C'est ainsi qu'en Grèce on avait imaginé que l'*Aurore* avait fait présent à *Titon* d'une éternelle vieillesse.

Mais ce qui me paraît plus vraisemblable , c'est que la croyance de la métempsychose , qui passa depuis si long-temps de l'Inde en Tartarie , est l'origine de cette opinion populaire que la personne du grand-lama est immortelle.

Je vous prie de vouloir bien d'abord observer qu'il n'est point du tout absurde de croire à la métempsychose. C'est un dogme très-faux , je l'avoue ;

il n'est point approuvé parmi nous , il peut être un jour déclaré hérétique , mais il n'a été jamais expressément condamné : on pouvait, ce me semble, supposer en sûreté de conscience que DIEU, le créateur de toutes les ames, les faisait successivement passer dans des corps différens ; car que faire des ames de tant de fœtus qui meurent en naissant , ou qui ne parviennent pas à maturité ? Voilà des ames toutes neuves qui n'ont point servi , ne seront-elles plus bonnes à rien ? ne paraît-il pas très-raisonnable de leur donner d'autres corps à gouverner , ou si vous l'aimez mieux , de les faire gouverner par d'autres corps ?

Pour les ames qui ont habité des corps disgraciés , & qui ont souffert avec eux dans leur demeure , n'est-il pas encore très-raisonnable qu'après être délogées de leurs vilains étuis elles aillent en habiter de mieux faits ?

Je dirais plus ; il n'y a personne qui , si on lui proposait de renaître après sa mort , n'acceptât ce marché de tout son cœur : *quàm vellent æthere in alto !* Il paraît donc assez évident que ce système ne répugne ni au cœur humain ni à la raison humaine.

Il est encore évident que cette doctrine ne choque point les bonnes mœurs ; car une ame qui se trouvera logée dans le corps d'un homme pour soixante ou quatre-vingts ans tout au plus , devra prendre le parti d'être une ame honnête , de peur d'aller habiter après son décès le corps de quelque animal immonde & dégoûtant.

Pourquoi ce système ne fut-il reçu ni chez les Grecs , ni chez les Romains , ni même en Egypte.

ni en Chaldée? est-ce parce qu'il n'était pas prouvé? non, car tous ces peuples étaient infatués de dogmes bien plus improbables. Il est à croire plutôt que la doctrine de la transmigration des âmes fut rejetée parce qu'elle ne fut annoncée que par des philosophes. Dans tout pays on disputa toujours contre le philosophe, & on recourut au forcier. *Pythagore* eut beau dire en Italie :

*O genus attonitum gelida formidine mortis,
Quid flyga, quid tenebras, quid numina vana timetis.
Materiam vatum falsique piacula mundi?
Morte carent animæ, semperque priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque recepta.
(Ipse ego nam memini) Trojanis tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram.*

Ce que du *Bartas* a traduit ainsi dans son style naïf:

Pauvres humains effrayés du trépas,
Ne craignez point le Styx & l'autre monde;
Tous vains propos dont notre fable abonde.
Le corps périt, l'âme ne s'éteint pas,
Elle ne fait que changer de demeure,
Anime un corps, puis un autre sans fin.
Gardons-nous bien de penser qu'elle meure;
Elle voyage, & tel fut mon destin,
J'étais Euphorbe à la guerre de Troye.

On laissa dire *Pythagore*, on se moqua d'*Euphorbe*, on se jeta à corps perdu à la tête de *Cerbère*, dans le Styx & dans l'Achéron, & l'on paya chèrement

des prêtres de *Diane* & d'*Apollon* qui vous en tiraient pour de l'argent comptant.

Les brachmanes & les lamas du Thibet furent presque les seuls qui s'en tinrent à la métempsychose. Il arriva qu'après la mort d'un grand-lama , celui qui brigua la succession prétendit que l'ame du défunt était passée dans son corps : il fut élu , & il introduisit la coutume de léguer son ame à son successeur. Ainsi tout grand-lama élève auprès de lui un jeune-homme , soit son fils , soit son parent , soit un étranger adopté qui prend la place du grand-prêtre dès que le siège est vacant. C'est ainsi que nous disons en France que le roi ne meurt point. C'est-là , si je ne me trompe , tout le mystère. Le mort saisit le vif , & le bon peuple qui ne voit ni les derniers momens du défunt , ni l'installation du successeur , croit toujours que son grand-lama est immortel , infaillible & impeccable.

Le père *Gerberon* , qui accompagna si souvent l'empereur *Cam-hi* dans ses parties de chasse en Tartarie , nous a pleinement instruits des précautions que ces pontifes prenaient pour ne point mourir. Voici ce qu'il raconte dans une de ses lettres écrites en 1697 : (yy)

Le dalaï-lama , attaqué d'une maladie mortelle dans son palais de roseaux & de joncs au Thibet , ne pouvait laisser son sceptre & sa mitre à un petit bâtard d'un an , le seul enfant qui lui restait : cette place demandait un enfant de seize ans ,

(yy) Voyez le tome IV de la collection de du Halde , page 466 , édition d'Hollande.

c'était l'âge de la majorité. Il recommanda , sous peine de damnation , à ses prêtres de cacher son décès pendant quinze années ; & il écrivit une lettre à l'empereur *Cam-hi* par laquelle il le mettait dans la confiance , & le suppliait de protéger son fils. Son clergé devait rendre la lettre au bout de ce temps par une ambassade solennelle , & cependant il était tenu de dire à tous ceux qui viendraient demander audience à sa sainteté , qu'elle ne voyait personne , & qu'elle était en retraite. On ne parlait en Tartarie & à la Chine que de cette longue retraite du dalai-lama ; l'empereur y fut trompé lui-même.

Enfin ce monarque s'étant avancé jusqu'à la ville de Nianga auprès de la grande muraille, lorsque les quinze ans étaient écoulés, l'ambassade sacerdotale parut , & la lettre fut rendue ; mais les valets des ambassadeurs avaient divulgué le mystère , & cent mille soldats qui suivaient l'empereur dans ses chasses raillaient déjà l'immortalité d'un homme enterré depuis quinze ans. *Cam-hi* dit à l'ambassade : Mandez à votre maître que je lui ferai réponse dès que je serai mort. Cependant il eut la bonté de protéger le nouvel immortel qui avait ses seize ans accomplis ; & la canaille du Thibet crut plus que jamais à l'éternité de son pontife. (22)

Toute cette affaire qui se passait moitié dans ce monde-ci , moitié dans l'autre , n'était donc au fond

(22) Les ministres *Claude* & *Jurieu* ont osé comparer notre saint père le pape au grand-lama : ils ont dit qu'il n'est pas moins ridicule d'être infail-
 lible que d'être immortel. Je pense que la comparaison n'est pas juste : car
 il peut être arrivé qu'un pape à la tête d'un concile ait décidé que les cinq
 propositions sont dans *Jansenius* , & ne se soit pas trompé : mais il ne peut
 être arrivé que le même pape ne soit pas mort , lui & tout son concile.

qu'une intrigue de cour. *Cam-hi* fe fait reconnaître un immortel , & s'en moquait. Le défunt lama avait joué la comédie , même en mourant , & avait fait la fortune de son bâtard. Il ne faut pas croire que des hommes d'Etat foient des imbécilles parce qu'ils font nés en Tartarie ; mais le peuple pourrait bien l'être.

Je fuis perfuadé que fi nous avions vécu du temps des adorateurs d'*Isis* , d'*Apis* & d'*Anubis* , nous aurions trouvé dans la cour de Memphis autant de bon fens & de fagacité que dans les nôtres , malgré la foule des docteurs du pays , payés pour pervertir ce bon fens.

Il eft contradictoire , dira-t-on , que les premiers d'une nation foient fages , habiles , polis , lorsque toute la jeunefle eft élevée dans la démence & dans la barbarie. Oui , cela femble incompatible ; mais on a déjà remarqué que le monde ne fubfifte que de contradictions.

Informez un chinois homme d'efprit , ou un tartare de Moukden , ou un tartare du Thibet , de certaines opinions qui ont cours dans une certaine partie de l'Europe , ils nous prendront tous pour ces boffus qui n'ont qu'un œil & qu'une jambe , pour des finges manqués , tels qu'ils figuraient autrefois , aux quatre coins des cartes géographiques chinoifes , tous les peuples qui n'avaient pas l'honneur d'être de leur pays. Qu'ils viennent à Londres , à Rome ou à Paris , ils nous refpecteront , ils nous étudieront , ils verront que dans toutes les fociétés d'hommes il vient un temps où l'efprit , les arts & les mœurs fe perfectionnent. La raifon arrive tard , elle trouve la place prife par la sottife ; elle ne chaffe

pas l'ancienne maîtresse de la maison , mais elle vit avec elle en la supportant , & peu à peu s'attire toute la considération & tout le crédit. C'est ainsi qu'on en use à Rome même ; les hommes d'Etat favent s'y plier à tout , & laissent la canaille ergotante dans tous ses droits. C'est ainsi que les dogmes les plus absurdes peuvent subsister chez les peuples les plus instruits.

Voyez ces Tartares Mantchoux qui conquièrent la Chine le siècle passé. Dom *Jean de Palafox* évêque & vice-roi du Mexique , ce violent ennemi des jésuites , qui pourtant n'a pas encore été canonisé , fut un des premiers qui écrivit une relation de cette conquête. Il regarde les Tartares Mantchoux comme des loups qui ont ravagé une partie des bergeries de ce monde. On ne voit d'abord chez eux qu'ignorance de tout bien , jointe à la rage de faire tout le mal possible , insolence , perfidie , cruauté , débauche portée à l'excès. Qu'est-il arrivé ? trois empereurs & le temps ont suffi pour les rendre dignes de commenter le poème de Moukden , & de l'imprimer en trente-deux nouveaux caractères différens.

L'empereur *Cam-hi* , grand-père de l'empereur poète , avait déjà civilisé ses tartares , non pas jusqu'à être éditeurs de poèmes , mais jusqu'à égaler les Chinois en science , en politesse , en douceur de mœurs. On ne distingue presque plus aujourd'hui les deux nations.

Permettez-moi encore de vous dire que le père de l'empereur *Cam-hi* , tout jeune qu'il était , montrait une grande prudence en faisant couper les

cheveux aux Chinois , afin que les vaincus ressemblassent plus aux vainqueurs. *Palafox* , il est vrai , nous dit que plusieurs chinois aimèrent mieux perdre leur tête que leur chevelure , ainsi que plusieurs russes sous *Pierre le grand* aimèrent mieux perdre leur argent que leur barbe ; mais enfin tout ce qui tend à l'uniformité est toujours très-utile. Les derniers empereurs tartares n'ont fait qu'un seul peuple de deux grands peuples , & ils se sont soumis , les armes à la main , aux anciennes lois chinoises. Une telle politique , soutenue depuis cent ans par un gouvernement équitable , vaut peut-être bien le travail assidu de calculer des éphémérides. Les brames d'aujourd'hui les calculent encore avec une facilité & une vitesse surprenante : mais ils vivent sous le plus funeste des gouvernemens ou plutôt des anarchies ; & les Tartaro-chinois jouissent de toute la portion de bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

Je conclus que politique & morale valent encore mieux que mathématique &c. &c.

LETTRE XII.

Sur le Dante , & sur un pauvre homme nommé Martinelli.

J'ENTRETENAI mon ami *Gervais* de toutes ces choses curieuses , & je lui faisais lire les lettres que j'avais écrites à M. *Paw* , à condition que M. *Paw* me donnerait ensuite la permission de montrer les

fiennes à M. *Gervais*, lorsqu'il arriva deux favans d'Italie à pied qui venaient par la route de Nevers.

L'un était M. *Vincenzio Martinelli*, maître de langue qui avait dédié une édition du *Dante* à milord *Orfort*. L'autre était un bon violon. *Per tutti i santi!* dit le signor *Martinelli*, on est bien barbare dans la ville de Nevers par où j'ai passé : on n'y fait que des colifichets de verre, & personne n'a voulu imprimer mon *Dante*, & mes préfaces qui sont autant de diamans.

Vous voilà bien à plaindre, lui dit M. *Gervais*, il y a quatre ans que je n'ai pu débiter dans Romorantin un exemplaire des vers d'un empereur chinois ; & vous qui n'êtes qu'un pauvre italien, vous osez trouver mauvais qu'on n'imprime pas votre *Dante* & vos préfaces à Nevers ! Q'est-ce donc que ce *Dante* ? C'est, dit *Martinelli*, le divin *Dante*, qui manquait de chausses au treizième siècle, comme moi au dix-huitième. J'ai prouvé que *Bayle*, qui était un ignorant sans esprit, n'avait dit que des sottises sur le *Dante* dans les dernières éditions de son grand dictionnaire, *notizie spurie disforme*. J'ai relancé vigoureusement un autre *ciofo* (a) homme de lettres, qui s'est avisé de donner à ses compatriotes français une idée des poètes italiens & anglais, en traduisant quelques morceaux librement & sottement en vers d'un style de *Polichinelle*, (b) comme je le dis expressément. En un mot, je viens apprendre aux Français à vivre, à lire & à écrire.

(a) Quelques gens de lettres italiens, qui ne savent pas vivre, appellent un français un *Ciofo*.

(b) Préface du *Dante* par le signor *Martinelli* : c'est de M. de *Voltaire* qu'il parle.

Le stupide orgueil d'un mercenaire, qui se croyait un homme considérable pour avoir imprimé le *Dante*, me causa d'abord une vive indignation. Mais j'eus bientôt quelque pitié du signor *Martinelli*, je me mêlai de la conversation & je lui dis : Monsieur le maître de langues, vous ne me paraîsez maître de goût ni de politesse. J'ai lu autrefois votre divin *Dante*, c'est un poème très-curieux en Italie pour son antiquité. Il est le premier qui ait eu des beautés & du succès dans une langue moderne. Il y a même dans cet énorme ouvrage une trentaine de vers qui ne dépareraient pas l'*Arioste* : mais M. *Gervais* sera fort étonné quand il saura que ce poème est un voyage en enfer, en purgatoire & en paradis. M. *Gervais* recula de deux pas, & trouva le chemin un peu long.

Sachez, dis-je à mon ami *Gervais*, que le *Dante* ayant perdu par la mort sa maîtresse *Beatrice Portinari*, rencontre un jour à la porte de l'enfer *Virgile* & cette *Beatrice* auprès d'une lionne & d'une louve. Il demande à *Virgile* qui il est ; *Virgile* lui répond que son père & sa mère sont de Lombardie, & qu'il le menera dans l'enfer, dans le purgatoire & au paradis si le *Dante* veut le suivre. Je te suivrai, lui dit le *Dante*, mène-moi où tu dis, & que je voie la porte de *S^t Pierre*.

Che tu mi meni la dove or dicesti ;

Si che vegga la porta di san Pietro.

Beatrice est du voyage. Le *Dante*, qui avait été chassé de Florence par ses ennemis, ne manque pas

de les voir en enfer, & de se moquer de leur damnation. C'est ce qui a rendu son ouvrage intéressant pour la Toscane. L'éloignement du temps a nui à la clarté ; & on est même obligé d'expliquer aujourd'hui son enfer comme un livre classique. Les personnages ne sont pas si attachans pour le reste de l'Europe. Je ne fais comment il est arrivé qu'*Agamemnon* fils d'*Atrée*, *Achille* aux pieds légers, le pieux *Hector*, le beau *Pâris*, ont toujours plus de réputation que le comte de *Montefeltro*, *Guido da Polenta*, & *Paolo Lancilotto*.

Pour embellir son enfer, l'auteur joint les anciens païens aux chrétiens de son temps. Cet assemblage & cette comparaison de nos damnés avec ceux de l'antiquité pourrait avoir quelque chose de piquant, si cette bigarrure était amenée avec art, s'il était possible de mettre de la vraisemblance dans ce mélange bizarre de christianisme & de paganisme, & surtout si l'auteur avait su ourdir la trame d'une fable, & y introduire des héros intéressans, comme ont fait depuis l'*Arioste* & le *Tasse*. Mais *Virgile* doit être si étonné de se trouver entre *Cerbère* & *Belzébuth*, & de voir passer en revue une foule de gens inconnus, qu'il peut en être fatigué, & le lecteur encore davantage.

M. *Gervais* sentit la vérité de ce que je lui disais, & renvoya M. *Martinelli* avec ses commentaires. Nous nous avouâmes l'un à l'autre que ce qui peut convenir à une nation est souvent fort insipide pour le reste des hommes. Il faut même être très-réservé à reproduire les anciens ouvrages de son pays. On croit rendre service aux lettres en commentant

Coquillart & le roman de la Rose. C'est un travail aussi ingrat que bizarre de rechercher curieusement des cailloux dans de vieilles ruines quand on a des palais modernes.

Je me suis avisé d'être libraire, me disait *M. Gervais*; je quitterai bientôt le métier; il y a trop de livres & trop peu de lecteurs. Je m'en tiendrai à tenir café. Tous ceux qui viennent en prendre chez moi, disent continuellement : J'ai bien à faire du roman de *Mlle Lucie*, des mémoires de *M. le marquis de trois étoiles*, de la nouvelle histoire de *César* & d'*Auguste* dans laquelle il n'y a rien de nouveau, & d'un dictionnaire des grands-hommes dans lequel ils sont tous si petits, & de tant de pièces de théâtre qu'on ne voit jamais au théâtre, & de cette foule de vers où l'on fait tant d'efforts pour être naturel, & où l'on est de si mauvaise compagnie en cherchant le ton de la bonne compagnie; tout cela rebute les honnêtes gens, ils aiment mieux lire la gazette.

Ils ont raison, lui dis-je, il y a long-temps qu'on se plaint de la multitude des livres; voyez l'Ecclésiaste, il vous dit tout net qu'on ne cesse d'écrire : *scribendi nullus est finis*. Tant de méditation n'est qu'une affliction de la chair : *frequens meditatio afflictio est carnis*. Ce n'est pas que je croie que du temps du roi *Salomoh* ou *Soleïman*, il y eût autant de livres qu'il y en eut dans Alexandrie, dont la bibliothèque royale possédait sept cents mille volumes, dont *César* brûla la moitié.

Beaucoup de savans ont prétendu, & peut-être avec témérité, que cet Ecclésiaste ne pouvait être du troisième roi de la Judée, & qu'il fut composé

sous

sous les *Ptolomées* par un juif d'Alexandrie, homme d'esprit & philosophe. Mais le fait est que la multitude de livres inlisibles dégoûte. Il n'y a plus moyen de rien apprendre, parce qu'il y a trop de choses à apprendre. Je suis occupé d'un problème de géométrie, vient un roman de *Clarisse* en six volumes que des Anglomanes me vantent comme le seul roman digne d'être lu d'un homme sage : je suis assez fou pour le lire. Je perds mon temps & le fil de mes études. Puis lorsqu'il m'a fallu lire dix gros volumes du président de *Thou*, & dix autres de *Daniel*, & quinze de *Rapin Thoyras*, & autant de *Mariana*, arrive encore un *Martinelli* qui veut que je le suive en enfer, en purgatoire & en paradis, & qui me dit des injures parce que je ne veux pas y aller ! cela désespère. La vue d'une bibliothèque me fait tomber en syncope.

Mais, me dit M. *Gervais*, pensez-vous qu'on se mette plus en peine dans ce pays-ci de vos Chinois & de vos Indiens, que vous ne vous souciez des préfaces du signor *Martinelli* ? Hé bien, M. *Gervais*, n'imprimez pas mes Chinois & mes Indiens.

M. *Gervais* les imprima.

DES DIVERS CHANGEMENS

ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

QUI croirait que l'art de la tragédie est dû en partie à *Minos* ? Si un juge des enfers est l'inventeur de cette poésie, il n'est pas étonnant qu'elle soit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. *Theſpis* & d'autres ivrognes passent pour avoir introduit ce spectacle chez les Grecs au temps des vendanges ; mais si nous en croyons *Platon*, dans son dialogue de *Minos*, on jouait déjà des pièces de théâtre du temps de ce prince. *Theſpis* promenait ses acteurs dans une charrette ; mais en Grèce & dans d'autres pays , long-temps avant *Theſpis*, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut dans son origine une chose sacrée, & de-là vient que les hymnes des chœurs sont presque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide. Il n'était pas permis à un poète de donner une pièce avant quarante ans ; ils s'appelaient *Tragedidaskaloi*, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on représentait leurs ouvrages ; l'argent que le public employait à ces spectacles était un argent sacré.

Eubulus, ou *Eubolis*, ou *Ebylys*, fit passer en loi qu'on mettrait à mort quiconque proposerait de détourner cette monnaie à des usages profanes. C'est

pourquoi *Démofthènes*, dans sa seconde *Olinthienne*, emploie tant de circonspection & tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre *Philippe*; c'est comme si on entreprenait en Italie de soudoyer des troupes avec le trésor de Notre-Dame de Lorette.

Les spectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On sait que chez les Egyptiens les danses, les chants, les représentations furent une partie essentielle des cérémonies réputées saintes. Les Juifs prirent ces usages des Egyptiens, comme tout peuple ignorant & grossier tâche d'imiter ses voisins savans & polis; de-là ces fêtes juives, ces danses des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes & tant d'autres cérémonies entièrement égyptiennes.

Il y a bien plus; les véritablement grandes tragédies, les représentations imposantes & terribles, étaient les mystères sacrés qu'on célébrait dans les plus vastes temples du monde, en présence des seuls initiés; c'était là que les habits, les décorations, les machines étaient propres au sujet; & le sujet était la vie présente & la vie future.

C'était d'abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hierophante: „ Préparez-vous, s'écriait-il, à voir par les yeux de l'ame, l'arbitre de l'univers. „ Il est unique, il existe seul par lui-même, & tous „ les êtres doivent à lui seul leur existence; il étend „ par-tout son pouvoir & ses œuvres; il voit tout, „ & ne peut être vu des mortels. „

Le chœur répétait cette strophe; ensuite on gardait quelque temps le silence; c'était-là un vrai prologue. La pièce commençait par une nuit répandue

260 DES DIVERS CHANGEMENS

sur le théâtre ; des acteurs paraissaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient sur des montagnes , & descendaient dans des abymes. Ils se heurtaient , ils marchaient comme égarés. Leurs discours , leurs gestes exprimaient l'incertitude des démarches des hommes , & toutes les erreurs de notre vie. La scène changeait , les enfers paraissaient dans toute leur horreur , les criminels avouaient leurs fautes , & attestaient la vengeance céleste. C'est ce que *Virgile* développe admirablement dans son sixième livre de l'*Enéide* , qui n'est autre chose qu'une description des mystères ; & c'est ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de *Phlégius* : *Soyez justes , mortels , & ne craignez qu'un DIEU*. Ce fou de *Scarron* se trompe donc quand il dit :

Cette sentence est bonne & belle ,
Mais en enfer de quoi sert-elle ?

Elle servait aux spectateurs. Enfin on voyait les champs élysiens , la demeure des justes. Ils chantaient la bonté de DIEU , d'un seul DIEU architecte du monde ; ils enseignaient aux assistans tous leurs devoirs. C'est ainsi que *Stobée* parle de ces spectacles sublimes , dont on retrouve encore quelques faibles traces dans des fragmens épars de l'antiquité.

Chez les Romains , la comédie fut admise après la première guerre punique , pour accomplir un vœu , pour détourner la contagion , pour apaiser les dieux , comme le dit *Tite-Live* au livre VII. Ce fut un acte très-solemnel de religion. Les pièces de *Livius Andronicus* furent une partie de la cérémonie

sainte des jeux séculaires. Jamais de théâtre sans simulacres des dieux & sans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies païennes , quoiqu'ils en retinssent quelques-unes. Les premiers pères de l'Eglise voulurent séparer en tout les chrétiens des gentils ; ils crièrent contre les spectacles. Le théâtre , séjour des antiques divinités subalternes , leur parut l'empire du diable. *Tertullien* l'africain dit , dans son livre des spectacles , que le diable élève les acteurs sur des brodequins pour donner un démenti à JESUS-CHRIST , qui assure que personne ne peut ajouter une coudée à sa taille. *S^t Grégoire de Nazianze* institua un théâtre chrétien , comme nous l'apprend *Sozomène* ; un *S^t Apollinaire* en fit autant ; c'est encore *Sozomène* qui nous en instruit dans l'*Histoire ecclésiastique*. L'ancien & le nouveau testament furent les sujets de ces pièces ; & il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des mystères qu'on joua quelque temps après dans presque toute l'Europe.

Castelvetro certifie dans sa *poétique* que la passion de JESUS-CHRIST était jouée de temps immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces représentations des Italiens , de qui nous tenons tout ; & nous les imitâmes assez tard , ainsi que nous avons fait dans presque tous les arts de l'esprit & de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième siècle : les bourgeois de Paris firent leurs premiers essais à *S^t Maur*. On joua les mystères à l'entrée de *Charles VI* à Paris , l'an 1380.

On croit communément que ces pièces étaient des

turpitudes, des plaisanteries indécentes sur les mystères de notre sainte religion, sur la naissance d'un Dieu dans une étable, sur le bœuf & sur l'âne, sur l'étoile des trois rois, sur ces trois rois même, sur la jalousie de *Joseph*, &c. On en juge par nos noëls, qui sont en effet des plaisanteries, aussi comiques que blâmables, sur tous ces événemens ineffables. Il n'y a presque personne qui n'ait entendu répéter les vers par lesquels on prétend qu'une de ces tragédies de la passion commence :

Matthieu ? — plait-il, Dieu ? —
 Prends ton épieu. —
 Prendrai-je aussi mon épée ? —
 Oui, & suis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de la résurrection un ange parle ainsi à DIEU le père :

Père éternel, vous avez tort,
 Et devriez avoir vergogne :
 Votre fils bien-aimé est mort,
 Et vous rouslez comme un ivrogne !
 Il est mort ? — Foi — d'homme de bien.
 Diable emporte qui en savait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les pièces des mystères qui sont venues jusqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plupart très-graves ; on n'y pouvait reprendre que la grossièreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la sainte écriture en dialogues & en action ; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de DIEU. Il y avait sur le théâtre beaucoup plus de pompe & d'appareil que nous n'en n'avons

jamais vu : la troupe bourgeoise était composée de plus de cent acteurs, indépendamment des assistants, des gagistes & des machinistes. Aussi on y courait en foule, & une seule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établissement de l'hôtel de Bourgogne. C'est ce qui se voit par les registres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs se plainquirent que personne ne venait plus à leurs sermons, car le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue: il s'en fallait beaucoup que les sermons fussent alors aussi déçus que ces pièces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les sermons de *Menot* & de tous ses contemporains.

Cependant, en 1541, le procureur-général, par son réquisitoire du 9 novembre, prétend (article II) *que prédications sont plus d'centes que mystères, attendu qu'elles se font par théologiens, gens doctes & de savoir, que ne sont les actes que font gens indoctes.*

Sans entrer dans un plus long détail sur les mystères & sur les moralités qui leur succédèrent, il suffira de dire que les Italiens, qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent aussi les premiers : le cardinal *Bibiena*, le pape *Léon X*, l'archevêque *Trissino*, ressuscitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs ; & il ne se trouva alors aucun petit pédant insolent qui osât croire qu'il pouvait flétrir l'art des *Sophocles* que les papes fesaient revivre dans Rome.

La ville de *Vicence*, en 1514, fit des dépenses immenses pour la représentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'hôtel-de-ville, &

on y accourut des extrémités de l'Italie. La pièce est de l'archevêque *Trissino* ; elle est noble , elle est régulière & purement écrite. Il y a des chœurs ; elle respire en tout le goût de l'antiquité ; on ne peut lui reprocher que les déclamations , les défauts d'intrigue & la langueur ; c'étaient les défauts des Grecs ; il les imita trop dans leurs fautes ; mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après , le pape *Léon X* fit représenter à Florence la *Rosamonda* du *Ruccelai* , avec une magnificence très-supérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le *Ruccelai* & le *Trissino*.

Long-temps auparavant la comédie sortait du tombeau par le génie du cardinal *Bibiena* , qui donna la *Calandra* en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel *Arioste* , la fameuse *Mandragore* de *Machiavel* , enfin le goût de la pastorale prévalut. L'*Aminte* du *Tasse* eut le succès qu'elle méritait , & le *Pastor fido* un succès encore plus grand. Toute l'Europe savait & fait encore par cœur cent morceaux du *Pastor fido* ; ils passeront à la dernière postérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaissent pour tel. Malheur à un peuple , comme on l'a déjà dit , qui seul est content de sa musique , de ses peintures , de son éloquence , de sa poésie !

Tandis que le *Pastor fido* enchantait l'Europe , qu'on en récitait par-tout des scènes entières , qu'on le traduisait dans toutes les langues , en quel état étaient ailleurs les belles-lettres & les théâtres ? Ils étaient dans l'état où nous étions tous , dans la barbarie. Les Espagnols avaient leurs *autos-sacramentales* ,

c'est-à-dire , leurs actes sacramentaux. *Lopez de Vega*, qui était digne de corriger son siècle , fut subjugué par son siècle. Il dit lui-même qu'il est obligé , pour plaire , d'enfermer sous la clef les bons auteurs anciens , de peur qu'ils ne lui reprochent ses sottises. '

Dans l'une de ses meilleures pièces intitulée *Dom Raymond*, ce *dom Raymond*, fils d'un roi de Navarre , est déguisé en payfan ; l'infante de *Léon*, sa maîtresse, est déguisée en bûcheron ; un prince de *Léon* en pèlerin. Une partie de la scène est chez un aubergiste.

Pour les Français , quels étaient leurs livres & leurs spectacles favoris ? Le chapitre des *torcheculs* de *Gargantua*, l'oracle de la *dive Bouteille*, les pièces de *Chrétien* & de *Hardy*.

Soixante & douze ans s'écoulèrent depuis *Jodelle* qui , sous *Henri II*, avait très-vainement tenté de faire revivre l'art des Grecs , sans que la France produisît rien de supportable. Enfin *Mairet*, gentilhomme du duc de *Montmorenci*, après avoir lutté long-temps contre le mauvais goût , donna sa tragédie de *Sophonisbe*, qui ne ressemblait point à celle de l'archevêque *Trissino*. C'est une petite singularité que la renaissance du théâtre & l'observation des règles aient commencé en Italie & en France par une *Sophonisbe*. Cette pièce de *Mairet* est la première que nous ayons , dans laquelle les trois unités ne soient point violées ; elle servit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629 , quelque temps avant que *Corneille* travaillât pour la scène tragique ; & elle fut si goûtée , malgré ses défauts , que , lorsque *Corneille* lui-même voulut ensuite donner

une Sophonisbe , elle tomba ; & celle de *Mairet* se soutint encore long-temps. *Mairet* ouvrit donc la véritable carrière où *Rotrou* entra , & celui-ci alla plus loin que son maître. On joue encore sa tragédie de Venceflas , pièce très-défectueuse à la vérité , mais dont la première scène , & presque tout le quatrième acte sont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut ensuite ; sa Médée , qui n'est qu'une déclamation eut un peu de succès. Mais le C d'imité de l'espagnol , fut la première pièce qui franchit les bornes de la France , & qui obtint tous les suffrages , excepté ceux du cardinal de *Richelieu* & de *Scudéri*. On fait assez jusqu'à quel point *Corneille* s'éleva dans les belles scènes des *Horaces* & de *Cinna* , dans les personnages de Cornélie , de Severe , dans le cinquième acte de *Rodogune*. Si Médée , Pertharite , Théodore , Oedipe . Bérénice , Suréna , Othon , Sophonisbe , Pulchérie , Agésilas , Attila , dom Sanche , la Toison d'or , ont été indignes de lui & de tous les théâtres , ses belles pièces & les morceaux admirables répandus dans les médiocres , le feront toujours regarder avec justice comme le père de la tragédie.

Il est inutile de parler ici de celui qui fut son émule & son vainqueur , quand ce grand-homme commença à baïsser. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue & l'art des vers dans les tragédies ; & tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de *Racine* fut méprisé.

Il est vrai qu'on nous reprocha avec raison que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie & d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a justement condamné *Corneille* pour avoir fait

parler froidement d'amour *Thésée* & *Dircé* au milieu de la peste ; pour avoir mis de petites coquetteries ridicules dans la bouche de *Cléopâtre* ; & enfin , pour avoir presque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ses ouvrages , sans jamais en faire une passion forte , excepté dans les fureurs de *Camille* & dans les scènes attendrissantes du *Cid* qu'il avait prises dans *Guilain de Castro* , & qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant *Racine* l'amour insipide & les expressions bourgeoises ; mais on s'aperçut bientôt que presque toutes ses pièces & celles des auteurs suivans contenaient une déclaration , une rupture , un raccommodement , une jalousie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les pièces de cet aimable poète , s'il n'avait pas su couvrir cette faiblesse de tous les charmes de la poésie , des grâces de sa diction , de la douceur de son éloquence sage & de toutes les ressources de son art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre , il y avait un autre défaut caché , dont on ne s'était pas aperçu , parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par *S^t Evremond* ; il dit que nos pièces ne font pas une impression assez forte ; que ce qui doit former la pitié , fait tout au plus de la tendresse ; que l'émotion tient lieu de saisissement , l'étonnement de l'horreur ; qu'il manque à nos sentimens quelque chose d'assez profond.

Il faut avouer que *S^t Evremond* a mis le doigt dans la plaie secrète du théâtre français ; on dira tant qu'on voudra que *S^t Evremond* est l'auteur de la

268 DES DIVERS CHANGEMENS

pitoyable comédie de Sir Politik & de celle des opéra, que ses petits vers de société sont ce que nous avons de plus plat en ce genre, que c'était un petit feseur de phrases; mais on peut être totalement dépourvu de génie, & avoir beaucoup d'esprit & de goût. Certainement son goût était très-fin, quand il trouvait ainsi la raison de la langueur de la plupart de nos pièces.

Il nous a presque toujours manqué un degré de chaleur; nous avons tout le reste. L'origine de cette langueur, de cette faiblesse monotone, venait en partie de ce petit esprit de galanterie, si cher alors aux courtisans & aux femmes, qui a transformé le théâtre en conversations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raisonnemens politiques, qui ont gâté Sertorius, qui ont rendu Othon si froid, & Suréna & Attila si mauvais. Mais une autre raison empêchait encore qu'on ne déployât un grand patétique sur la scène, & que l'action ne fût vraiment tragique; c'était la construction du théâtre & la mesquinerie du spectacle. Nos théâtres étaient, en comparaison de ceux des Grecs & des Romains, ce que sont nos halles, notre place de Grève, nos petites fontaines de village, où des porteurs d'eau viennent remplir leurs seaux, en comparaison des aqueducs & des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Colisée & du Capitole.

Nos salles de spectacle méritaient bien sans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu de paume pour représenter Cinna sur des tréteaux, & que ces ignorans, vêtus comme des charlatans, jouaient César & Auguste en perruque quarrée & en chapeau bordé.

Tout fut bas & servile. Des comédiens avaient un privilège ; ils achetaient un jeu-de-paume, un tripot ; ils formaient une troupe comme des marchands forment une société. Ce n'était pas là le théâtre de *Périclès*. Que pouvait-on faire sur une vingtaine de planches chargées de spectateurs ? quelle pompe , quel appareil pouvait parler aux yeux ? quelle grande action théâtrale pouvait être exécutée ? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poëte ? Les pièces devaient être composées de longs récits ; c'étaient des conversations plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue ; ils rebutaient une pièce qui n'en avait point ; il fallut que *Cornille* dans *Cinna* débutât par l'inutile monologue d'*Emilie* qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théâtrale , toutes grandes expressions des passions , ces tableaux frappans des infortunes humaines , ces traits terribles & perçans qui arrachent le cœur ; on le touchait , & il fallait le déchirer. La déclamation qui fut jusqu'à mademoiselle *le Couvreur* un récitatif mesuré , un chant presque noté , mettait encore un obstacle à ces emportemens de la nature , qui se peignent par un mot , par une attitude , par un silence , par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençâmes à connaître ces traits que par mademoiselle *Dumesnil*, lorsque dans *Mérope* , les yeux égarés , la voix entrecoupée , levant une main tremblante , elle allait immoler son propre fils ; quand *Narbas* l'arrêta ; quand , laissant tomber son poignard , on la vit s'évanouir entre les bras de ses femmes , & qu'elle sortit de cet état de mort avec les transports d'une mère ; lorsqu'ensuite s'élançant aux

yeux de *Polifonte*, traversant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur sur le front, les sanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria : *Barbare, il est mon fils*. Nous avons vu *Baron* : il était noble & décent, mais c'était tout. Mademoiselle *le Couvreur* avait les grâces, la justesse, la simplicité, la vérité, la bienfaisance ; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la première fois dans mademoiselle *Dumesnil*.

Quelque chose de supérieur encore, s'il est possible, a été l'action de mademoiselle *Clairon* & de l'acteur qui joue Tancrède, au troisième acte de la pièce de ce nom & à la fin du cinquième. Jamais les ames n'ont été transportées par des secousses si vives ; jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'est déployée en ces deux occasions dans une force dont jusque-là nous n'avions point d'idée ; & mademoiselle *Clairon* est devenue sans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si, dans le quatrième acte de Mahomet, on avait de jeunes acteurs qui prissent ces grands traits pour modèle, un *Seide* qui fût être à la fois enthousiaste & tendre, féroce par fanatisme, humain par nature, qui fût frémir & pleurer ; une *Palmire* animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre ; sentant déjà l'horreur, le repentir, le désespoir, à l'instant que le crime est commis ; un père vraiment père qui en eût les entrailles, la voix, le maintien ; un père qui reconnaît ses deux enfans dans ses deux meurtriers, qui les embrasse en versant ses larmes avec son sang, qui mêle ses pleurs avec ceux de ses enfans, qui se soulève pour les ferrer entre ses bras, retombe, se penche sur eux ; enfin,

ce que la nature & la mort peuvent fournir à un tableau : cette situation ferait encore au-dessus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'est que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hasardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous savons , & le public le fait mieux que nous , qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles & déchirantes , que plus elles sont d'impression , bien amenées , bien ménagées , plus elles sont impertinentes quand elles sont hors de propos. Une pièce mal écrite , mal débrouillée , obscure , chargée d'incidens incroyables , qui n'a de mérite que celui d'un pantomime & d'un décorateur , n'est qu'un monstre dégoûtant.

Placez un tombeau dans *Sémiramis* , osez faire paraître l'ombre de *Ninus* ; que *Ninias* sorte de ce tombeau les bras teints du sang de sa mère , cela vous sera permis. Le respect pour l'antiquité , la mythologie , la majesté du sujet , la grandeur du crime , je ne fais quoi de sombre & de terrible répandu dès les premiers vers sur toute cette tragédie , transportent le spectateur hors de son siècle & de son pays ; mais ne répétez pas ces hardiesses : qu'elles soient rares , qu'elles soient nécessaires ; si elles sont inutilement prodiguées , elles feront rire.

L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire ? Craindre tous les écueils ; mais comme il est plus aisé de faire une belle décoration qu'une belle scène , plus aisé d'indiquer des attitudes que de bien écrire , il est vraisemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

DE LA TRAGÉDIE

ANGLAISE.

LES Anglais avaient déjà un théâtre , aussi-bien que les Espagnols , quand les Français n'avaient encore que des tréteaux. *Shakespeare* , que les Anglais prennent pour un *Sophocle* , florissait à peu près dans le temps de *Lopez de Vega* ; il créa le théâtre ; il avait un génie plein de force & de fécondité , de naturel & de sublime , sans la moindre étincelle de bon goût & sans la moindre connaissance des règles. Je vais vous dire une chose hasardée , mais vraie : c'est que le mérite de cet auteur a perdu le théâtre anglais ; il y a de si belles scènes , des morceaux si grands & si terribles répandus dans ses farces monstrueuses qu'on appelle *tragédies* , que ces pièces ont toujours été jouées avec un grand succès. Le temps , qui fait seul la réputation des hommes , rend à la fin leurs défauts respectables. La plupart des idées bizarres & gigantesques de cet auteur ont acquis , au bout de cent cinquante ans , le droit de passer pour sublimes. Les auteurs modernes l'ont presque tous copié. Mais ce qui réussissait dans *Shakespeare* , est sifflé chez eux ; & vous croyez bien que la vénération qu'on a pour cet auteur augmente à mesure que l'on méprise les modernes. On ne fait pas réflexion qu'il ne faudrait pas l'imiter ; & le mauvais succès des copistes fait seulement qu'on le croit inimitable.

Vous

Vous savez que dans la tragédie du *Maure de Venise*, pièce très-touchante, un mari étrangle sa femme sur le théâtre, & que quand la pauvre femme est étranglée, elle s'écrie qu'elle meurt très-injustement. Vous n'ignorez pas que dans *Hamlet*, des fossoyeurs creusent une fosse en buvant, en chantant des vaudevilles, & en faisant sur les têtes des morts qu'ils rencontrent, des plaisanteries convenables à gens de leur métier; mais ce qui vous surprendra, c'est qu'on a imité ces sottises.

Sous le règne de *Charles II*, qui était celui de la politesse & l'âge des beaux arts, *Otwai*, dans sa *Venise sauvée*, introduit le sénateur *Antonio* & sa courtisane *Naki*, au milieu des horreurs de la conspiration du marquis de *Bedmar*. Le vieux sénateur *Antonio* fait auprès de sa courtisane toutes les sageries d'un vieux débauché impuissant & hors du bon sens. Il contrefait le taureau & le chien; il mord les jambes de sa maîtresse, qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. On a retranché de la pièce d'*Otwai* ces bouffonneries faites pour la plus vile canaille; mais on a laissé dans le *Jules-César* de *Shakespeare* les plaisanteries des cordonniers & des savetiers romains, introduits sur la scène avec *Cassius* & *Brutus*. Vous vous plaindrez sans doute que ceux qui jusqu'à présent vous ont parlé du théâtre anglais, & surtout de ce fameux *Shakespeare*, ne vous aient encore fait voir que ses erreurs, & que personne n'ait traduit aucun de ces endroits frappans qui demandent grâce pour toutes ses fautes. Je vous répondrai qu'il est bien aisé de rapporter en prose les sottises d'un poète, mais

très-difficile de traduire ses beaux vers. Tous ceux qui s'érigent en critiques des écrivains célèbres, compilent des volumes. J'aimerais mieux deux pages qui nous fissent connaître quelques beautés ; car je maintiendrai toujours , avec tous les gens de bon goût , qu'il y a plus à profiter dans douze vers d'*Homère* & de *Virgile*, que dans toutes les critiques qu'on a faites de ces deux grands-hommes.

J'ai hasardé de traduire quelques morceaux des meilleurs poètes anglais ; en voici un de *Shakespeare*. Faites grâce à la copie en faveur de l'original ; & souvenez-vous toujours , quand vous voyez une traduction , que vous ne voyez qu'une faible estampe d'un beau tableau. J'ai choisi le monologue de la tragédie de *Hamlet* , qui est su de tout le monde , & qui commence par ces vers :

To be, or not to be ! that is the question ! &c.

C'est *Hamlet* , prince de Danemarck , qui parle &c.'

Demeure, il faut choisir, & passer à l'instant
De la vie à la mort , & de l'être au néant.
Dieux justes, s'il en est, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur & mon sort ?
Qui suis-je ? qui m'arrête ? & qu'est-ce que la mort ?
C'est la fin de nos maux , c'est mon unique asile ;
Après de longs transports , c'est un sommeil tranquille.
On s'endort , & tout meurt. Mais un affreux réveil
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.
On nous menace ; on dit que cette courte vie
De tourmens éternels est aussitôt suivie.
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !

Tout cœur à ton seul nom se glace épouvanté.
 Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ?
 De nos fourbes puissans bénir l'hypocrisie ?
 D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ?
 Ramper sous un ministre , adorer ses hauteurs ?
 Et montrer les langueurs de son ame abattue ,
 A des amis ingrats , qui détournent la vue ?
 La mort serait trop douce en ces extrémités.
 Mais le scrupule parle , & nous crie , arrêtez.
 Il défend à nos mains cet heureux homicide ,
 Et d'un héros guerrier , fait un chrétien timide &c.

Après ce morceau de poésie , les lecteurs sont priés de jeter les yeux sur la traduction littérale :

Etre ou n'être pas , c'est-là la question ;
 S'il est plus noble dans l'esprit de souffrir
 Les piqûres & les flèches de l'affreuse fortune ,
 Ou de prendre les armes contre une mer de trouble ,
 Et en s'opposant à eux , les finir ? Mourir , dormir ,
 Rien de plus ; & par ce sommeil , dire : Nous terminons
 Les peines du cœur , & dix mille chocs naturels
 Dont la chair est héritière , c'est une consommation
 Ardemment désirable. Mourir , dormir :
 Dormir , peut-être rêver ! Ah , voilà le mal !
 Car , dans ce sommeil de la mort , quels rêves aura-t-on ,
 Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle ?
 C'est-là ce qui fait penser : c'est-là la raison
 Qui donne à la calamité une vie si longue :
 Car qui voudrait supporter les coups , & les injures
 du temps ,
 Les torts de l'oppresser , les dédains de l'orgueilleux ,
 Les angoisses d'un amour méprisé , les délais de la justice ,
 L'insolence des grandes places , & les rebuts

276 DE LA TRAGÉDIE

Que le mérite patient effuie de l'homme indigne,
 Quand il peut faire son quietus (b)
 Avec une simple aiguille à tête ? qui voudrait porter
 ces fardeaux ,
 Sanglotter , fuer sous une fatigante vie ?
 Mais cette crainte de quelque chose après la mort ,
 Ce pays ignoré , des bornes duquel
 Nul voyageur ne revient , embarrasse la volonté ,
 Et nous fait supporter les maux que nous avons ,
 Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne con-
 naissons pas.
 Ainsi la conscience fait des poltrons de nous tous ;
 Ainsi la couleur naturelle de la résolution
 Est ternie par les pâles teintes de la pensée ;
 Et les entreprises les plus importantes ,
 Par ce respect , tournent leur courant de travers ,
 Et perdent leur nom d'action. . . .

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot
 pour mot ; malheur aux feseurs de traductions litté-
 rales , qui traduisant chaque parole énervent le sens !
 C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue , & que
 l'esprit vivifie.

Voici encore un passage d'un fameux tragique
 anglais ; c'est *Dryden* , poète du temps de *Charles II* ,
 auteur plus fécond que judicieux , qui aurait une
 réputation sans mélange , s'il n'avait fait que la
 dixième partie de ses ouvrages.

Ce morceau commence ainsi :

*When I consider Life tis all a Cheat ,
 Yet fool'd by Hope Men favour the Deceit , &c.*

(b) Ce mot latin , qui signifie *tranquille* , est dans l'original : on
 s'en servait & on s'en sert encore pour exprimer quitte à quitte.

De desseins en regrets , & d'erreurs en désirs ,
 Les mortels insensés promènent leur folie ,
 Dans des malheurs présens , dans l'espoir des plaisirs .
 Nous ne vivons jamais , nous attendons la vie .
 Demain , demain , dit-on , va combler tous nos vœux .
 Demain vient , & nous laisse encor plus malheureux .
 Quelle est l'erreur , hélas ! du soin qui nous dévore ?
 Nul de nous ne voudrait recommencer son cours .
 De nos premiers momens nous maudissons l'aurore ,
 Et de la nuit qui vient , nous attendons encore
 Ce qu'ont en vain promis les plus beaux de nos jours , &c.

C'est dans ces morceaux détachés que les tragiques anglais ont jusqu'ici excellé. Leurs pièces , presque toutes barbares , dépourvues de bienfaisance , d'ordre & de vraisemblance , ont des lueurs étonnantes au milieu de cette nuit. Le style est trop ampoulé , trop hors de la nature , trop copié des écrivains hébreux si remplis de l'enflure asiatique ; mais aussi les échasses du style figuré , sur lesquelles la langue anglaise est guindée , élèvent l'esprit bien haut , quoique par une marche irrégulière.

Il semble quelquefois que la nature ne soit pas faite en Angleterre comme ailleurs. Ce même *Dryden* , dans sa farce de dom Sébastien roi de Portugal , qu'il appelle *tragédie* , fait parler ainsi un officier à ce monarque :

LE ROI SÉBASTIEN.

Ne me connais-tu pas , traître , insolent !

A L O N Z E.

Qui , moi ?

Je te connais fort bien , mais non pas pour mon roi.

278 D E L A T R A G E D I E

Tu n'es plus dans Lisbonne, où ta cour méprisable
 Nourrissait de ton cœur l'orgueil insupportable.
 Un tas d'illustres fots & de fripons titrés,
 Et de gueux du bel air & d'esclaves dorés,
 Chatouillait ton oreille & fascinait ta vue;
 On t'entourait en cercle ainsi qu'une statue.
 Quand tu disais un mot, chacun le cou tendu
 S'empressait d'applaudir sans t'avoir entendu;
 Et ce troupeau servile admirait en silence
 Ta royale sottise & ta noble arrogance :
 Mais te voilà réduit à ta juste valeur. . . .

Ce discours est un peu anglais ; la pièce d'ailleurs est bouffonne. Comment concilier, disent nos critiques, tant de ridicule & de raison, tant de bassesse & de sublime ? Rien n'est plus aisé à concevoir ; il faut songer que ce sont des hommes qui ont écrit. La scène espagnole a tous les défauts de l'anglaise, & n'en a peut-être pas les beautés. Et de bonne foi qu'étaient donc les Grecs ? qu'était donc *Euripide* qui, dans la même pièce, fait un tableau si touchant, si noble d'*Alceste* s'immolant à son époux, & met dans la bouche d'*Admète* & de son père des puérilités si grossières, que les commentateurs mêmes en sont embarrassés ? Ne faut-il pas être bien intrépide pour ne pas trouver le sommeil d'*Homère* quelquefois un peu long, & les rêves de ce sommeil assez insipides ? Il faut bien des siècles pour que le bon goût s'épure. *Virgile* chez les Romains, *Racine* chez les Français, furent les premiers dont le goût fut toujours pur dans les grands ouvrages.

M, *Addisson* est le premier anglais qui ait fait une

tragédie raisonnable. Je le plaindrais, s'il n'y avait mis que de la raison. Sa tragédie de *Caton* est écrite d'un bout à l'autre avec cette élégance mâle & énergique, dont *Corneille* le premier donna chez nous de si beaux exemples dans son style inégal. Il me semble que cette pièce est faite pour un auditoire un peu philosophe & très-républicain. Je doute que nos jeunes dames & nos petits-mâîtres eussent aimé *Caton* en robe-de-chambre, lisant les dialogues de *Platon*, & faisant ses réflexions sur l'immortalité de l'ame. Mais ceux qui s'élèvent au-dessus des usages, des préjugés, des faiblesses de leur nation, ceux qui sont de tous les temps & de tous les pays, ceux qui préfèrent la grandeur philosophique à des déclarations d'amour, feront bien aises de trouver ici une copie, quoiqu'imparfaite de ce morceau sublime. Il semble qu'*Addisson*, dans ce beau monologue de *Caton*, ait voulu lutter contre *Shakespeare*. Je traduirai l'un comme l'autre, c'est-à-dire, avec cette liberté sans laquelle on s'écarterait trop de son original à force de vouloir lui ressembler. Le fonds est très-fidèle ; j'y ajoute peu de détails. Il m'a fallu enchérir sur lui, ne pouvant l'égal.

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle.
C'est un DIEU qui lui parle, un DIEU qui vit en elle.
Eh ! d'où viendrait sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes.
Du monde & de mes sens je vais briser les chaînes,
Et m'ouvrir loin d'un corps dans la fange arrêté,
Les portes de la vie & de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant & terrible !

O lumière ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
 Que suis-je ? où suis-je ? où vais-je ? & d'où suis-je tiré ?
 Dans quels climats nouveaux , dans quel monde ignoré ,
 Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
 Où sera cet esprit qui ne peut se connaître ?
 Que me préparez-vous , abymes ténébreux ?
 Allons , s'il est un DIEU , Caton doit être heureux.
 Il en est un sans doute , & je suis son ouvrage.
 Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
 Il doit venger sa cause & punir les pervers.
 Mais comment ? dans quel temps ? & dans quel univers ?
 Ici la vertu pleure , & l'audace l'opprime ;
 L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
 La fortune y domine , & tout y fuit son char.
 Ce globe infortuné fut formé pour César.
 Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
 Je te verrai sans ombre , ô vérité céleste !
 Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil :
 Cette vie est un songe , & la mort un réveil.

Dans cette tragédie d'un patriote & d'un philosophe , le rôle de *Caton* me paraît surtout un des plus beaux personnages qui soient sur aucun théâtre. Le *Caton* d'*Addisson* est , je crois , fort au-dessus de la *Cornélie* de *Pierre Corneille* ; car il est continuellement grand sans enflure ; & le rôle de *Cornélie* , qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire , sent trop la déclamation en quelques endroits. Elle veut toujours être héroïne , & *Caton* ne s'aperçoit jamais qu'il est un héros.

Il est bien triste que quelque chose de si beau ne soit pas une belle tragédie ; des scènes décousues qui laissent souvent le théâtre vide , des *à parte* trop

longs & sans art , des amours froids & insipides , une conspiration inutile à la pièce , un certain *Sempronius* déguisé & tué sur le théâtre ; tout cela fait de la fameuse tragédie de Caton , une pièce que nos comédiens n'oseraient jamais jouer , quand même nous penserions à la romaine ou à l'anglaise. La barbarie & l'irrégularité du théâtre de Londres ont percé jusque dans la sagesse d'*Addisson*. Il me semble que je vois le czar *Pierre* , qui , en réformant les Russes , tenait encore quelque chose de son éducation & des mœurs de son pays.

La coutume d'introduire de l'amour à tort & à travers , dans les ouvrages dramatiques , passa de Paris à Londres vers l'an 1660 avec nos rubans & nos perruques. Les femmes , qui y parent les spectacles comme ici , ne veulent plus souffrir qu'on leur parle d'autres choses que d'amour. Le sage *Addisson* eut la molle complaisance de plier la sévérité de son caractère aux mœurs de son temps , & gâta un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire.

Depuis lui , les pièces sont devenues plus régulières , le peuple plus difficile , les auteurs plus corrects & moins hardis. J'ai vu des pièces nouvelles fort sages , mais froides. Il semble que les Anglais n'aient été faits jusqu'ici que pour produire des beautés irrégulières. Les monstres brillans de *Shakespeare* plaisent mille fois plus que la sagesse moderne. Le génie poétique des Anglais ressemble jusqu'à présent à un arbre touffu , planté par la nature , jetant au hasard mille rameaux , & croissant inégalement avec force. Il meurt si vous voulez forcer sa nature , & le tailler en arbre des jardins de Marly ,

SUR LA COMEDIE

ANGLAISE.

SI dans la plupart des tragédies anglaises les héros sont ampoulés & les héroïnes extravagantes, en récompense le style est plus naturel dans la comédie. Mais ce naturel nous paraîtrait souvent celui de la débauche plutôt que celui de l'honnêteté. On y appelle chaque chose par son nom. Une femme fâchée contre son amant lui souhaite la v. . . . Un ivrogne, dans une pièce qu'on joue tous les jours, se masque en prêtre, fait du tapage, est arrêté par le guet. Il se dit curé; on lui demande s'il a une cure; il répond qu'il en a une excellente pour la chaude. . . . Une des comédies les plus décentes, intitulée *Le mari négligent*, représente d'abord ce mari qui se fait gratter la tête par une servante assise à côté de lui; sa femme survient & s'écrie: A quelle autorité ne parvient-on pas par être p. . . . ! Quelques cyniques prennent le parti de ces expressions grossières; ils s'appuient sur l'exemple d'*Horace*, qui nomme par leur nom toutes les parties du corps humain & tous les plaisirs qu'elles donnent. Ce sont des images qui gagnent chez nous à être voilées. Mais *Horace* qui semble fait pour les mauvais lieux, ainsi que pour la cour, & qui entend parfaitement les usages de ces deux empires, parle aussi franchement de ce qu'un honnête homme dans ses besoins peut faire à une jeune

filles, que s'il parlait d'une promenade ou d'un soupé. On ajoute que les Romains, du temps d'*Auguste*, étaient aussi polis que les Parisiens, & que ce même *Horace* qui loue l'empereur *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, se conformait sans honte à l'usage de son siècle, qui permettait les filles, les garçons & les noms propres. Chose étrange (si quelque chose pouvait l'être) qu'*Horace*, en parlant le langage de la débauche, fût le favori d'un réformateur ; & qu'*Ovide*, pour avoir parlé le langage de la galanterie, fût exilé par un débauché, un fourbe, un assassin nommé *Oclave*, parvenu à l'empire par des crimes qui méritaient le dernier supplice ! (a)

Quoi qu'il en soit, *Bayle* prétend que les expressions sont indifférentes ; en quoi lui, les cyniques & les stoïciens semblent se tromper ; car chaque chose a des noms différens qui la peignent sous divers aspects, & qui donnent d'elle des idées fort différentes. Les mots de *magistrat* & de *robin*, de *gentilhomme* & de *gentillâtre*, d'*officier* & d'*aigrefin*, de *religieux* & de *moine*, ne signifient pas la même chose. La consommation du mariage & tout ce qui sert à ce grand œuvre sera différemment exprimé par le curé, par le mari, par le médecin & par un jeune homme amoureux. Le mot dont celui-ci se servira réveillera l'image du plaisir ; les termes du médecin ne présenteront que des figures anatomiques ; le mari fera entendre avec décence ce que le jeune indiscret aura dit avec audace ; & le curé tâchera de donner l'idée d'un sacrement. Les mots ne sont

(a) Voyez les causes de la persécution faite par *Oclave* à *Ovide*, dans le *Dictionnaire philosophique*.

donc pas indifférens puisqu'il n'y a point de synonymes.

Il faut encore considérer que si les Romains permettaient des expressions grossières dans des satires qui n'étaient lues que de peu de personnes, ils ne souffraient pas des mots deshonnêtes sur le théâtre. *Car, comme dit la Fontaine, chastes sont les oreilles, encore que les yeux soient fripons.* En un mot, il ne faut pas qu'on prononce en public un mot qu'une honnête femme ne puisse répéter.

Les Anglais ont pris, ont déguisé, ont gâté la plupart des pièces de *Molière*. Ils ont voulu faire un *Tartuffe*; il était impossible que ce sujet réussit à Londres : la raison en est qu'on ne se plaît guère aux portraits des gens qu'on ne connaît pas. Un des grands avantages de la nation anglaise, c'est qu'il n'y a point de *Tartuffes* chez elle. Pour qu'il y eût de faux dévots, il faudrait qu'il y en eût de véritables. On n'y connaît presque pas le nom de *dévo*t, mais beaucoup celui d'honnête homme. On n'y voit point d'imbécilles qui mettent leurs ames en d'autres mains, ni de ces petits ambitieux qui s'établissent dans un quartier de la ville un empire despotique sur quelques femmelettes autrefois galantes & toujours faibles, & sur quelques hommes plus faibles & plus méprisables qu'elles. La philosophie, la liberté & le climat conduisent à la misanthropie. Londres qui n'a point de *Tartuffes* est plein de *Timons*. Aussi le *Misanthrope*, ou l'Homme au franc procédé, est une des bonnes comédies qu'on ait à Londres : elle fut faite du temps que *Charles II* & sa cour brillante tâchaient de défaire la nation de son

humeur noire. *Wicherley*, auteur de cet ouvrage, était l'amant déclaré de la duchesse de *Cleveland*, maîtresse du roi. Cet homme qui passait sa vie dans le plus grand monde, en peignait les ridicules & les faiblesses avec les couleurs les plus fortes. Les traits de la pièce de *Wicherley* sont plus hardis que ceux de *Molière*, mais aussi ils ont moins de finesse & de bienfaisance. L'auteur anglais a corrigé le seul défaut qui soit dans la pièce de *Molière*; ce défaut est le manque d'intrigue & d'intérêt. La pièce anglaise est intéressante, & l'intrigue en est ingénieuse, mais trop hardie pour nos mœurs.

C'est un capitaine de vaisseau, plein de valeur, de franchise & de mépris pour le genre-humain. Il a un ami sage & sincère dont il se défie, & une maîtresse dont il est tendrement aimé, sur laquelle il ne daigne pas jeter les yeux; au contraire, il a mis toute sa confiance dans un faux ami, qui est le plus indigne homme qui respire, & il a donné son cœur à la plus coquette & à la plus perfide de toutes les femmes. Il est bien assuré que cette femme est une *Pénélope*, & ce faux ami un *Caton*. Il part pour s'aller battre contre les Hollandais, & laisse tout son argent, ses pierreries & tout ce qu'il a au monde à cette femme de bien, & recommande cette femme elle-même à cet ami fidèle sur lequel il compte si fort. Cependant le véritable honnête-homme, dont il se défie tant, s'embarque avec lui; & la maîtresse qu'il n'a pas seulement daigné regarder, se déguise en page, & fait le voyage sans que le capitaine s'aperçoive de son sexe, de toute la campagne.

Le capitaine ayant fait sauter son vaisseau dans un

combat , revient à Londres sans secours , sans vaisseau & sans argent , avec son page & son ami , ne connaissant ni l'amitié de l'un ni l'amour de l'autre. Il va droit chez la perle des femmes , qu'il compte retrouver avec sa cassette & sa fidélité. Il la retrouve mariée avec l'honnête fripon à qui il s'était confié , & on ne lui a pas plus gardé son dépôt que le reste. Mon homme a toutes les peines du monde à croire qu'une femme de bien puisse faire de pareils tours ; mais , pour l'en convaincre mieux , cette honnête dame devient amoureuse du petit page , & veut le prendre à force ; mais comme il faut que justice se fasse , & que dans une pièce de théâtre le vice soit puni , & la vertu récompensée , il se trouve à la fin du compte que le capitaine se met à la place du page , couche avec son infidelle , fait cocu son traître ami , lui donne un bon coup d'épée au travers du corps , reprend sa cassette , & épouse son page. Vous remarquerez qu'on a encore lardé cette pièce d'une comtesse de *Pimbefche* , vieille plaideuse , parente du capitaine , laquelle est bien la plus plaisante créature & le meilleur caractère qui soit au théâtre.

Wicherley a encore tiré de *Molière* une pièce non moins singulière & non moins hardie , c'est une espèce d'Ecole des femmes. Le principal personnage de la pièce est un drôle à bonnes fortunes , la terreur des maris de Londres , qui , pour être plus sûr de son fait , s'avise de faire courir le bruit que dans sa dernière maladie les chirurgiens ont trouvé à propos de le faire eunuque. Avec cette belle réputation , tous les maris lui amènent leurs femmes , & le pauvre homme n'est plus embarrassé que du choix. Il donne

surtout la préférence à une petite campagnarde qui a beaucoup d'innocence & de tempérament , & qui fait son mari cocu avec une bonne foi qui vaut mieux que la malice des dames les plus expertes. Cette pièce n'est pas , si vous voulez , l'école des bonnes mœurs ; mais en vérité c'est l'école de l'esprit & du bon comique.

Un chevalier *van Brugh* a fait des comédies encore plus plaisantes , mais moins ingénieuses. Ce chevalier était un homme de plaisir , & par-dessus cela poète & architecte. On prétend qu'il écrivait avec autant de délicatesse & d'élégance qu'il bâtissait grossièrement. C'est lui qui a bâti le fameux château de Blenheim , pesant & durable monument de notre malheureuse bataille d'Hochstet. Si les appartemens étaient seulement aussi larges que les murailles sont épaisses , ce château serait assez commode. On a mis dans l'épithaphe de *van Brugh* , qu'on souhaitait que la terre ne lui fût point légère , attendu que de son vivant il l'avait si inhumainement chargée. Ce chevalier ayant fait un tour en France avant la belle guerre de 1701 , fut mis à la bastille , & y resta quelque temps sans avoir jamais pu savoir ce qui lui avait attiré cette distinction de la part de notre ministère. Il fit une comédie à la bastille ; & ce qui est à mon sens fort étrange , c'est qu'il n'y a dans cette pièce aucun trait contre le pays dans lequel il essuya cette violence.

Celui de tous les anglais qui a porté le plus loin la gloire du théâtre comique , est feu M. *Congrève*. Il n'a fait que peu de pièces , mais toutes sont excellentes dans leur genre. Les règles du théâtre y sont

rigoureusement observées. Elles sont pleines de caractères nuancés avec une extrême finesse : on n'y effuie pas la moindre mauvaise plaisanterie : vous y voyez par-tout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon ; ce qui prouve qu'il connaissait bien son monde, & qu'il vivait dans ce qu'on appelle *la bonne compagnie*. Ses pièces sont les plus spirituelles & les plus exactes, celles de *van Brugh* les plus gaies, & celles de *Wicherley* les plus fortes. Il est à remarquer qu'aucun de ces beaux esprits n'a mal parlé de *Molière* ; il n'y a que les mauvais auteurs anglais qui aient dit du mal de ce grand-homme.

Au reste, ne me demandez pas que j'entre ici dans le moindre détail de ces pièces anglaises dont je suis si grand partisan, ni que je vous rapporte un bon mot ou une plaisanterie des *Wicherleys* & des *Congrèves* : on ne rit point dans une traduction. Si vous voulez connaître la comédie anglaise, il n'y a d'autre moyen pour cela que d'aller à Londres, d'y rester trois ans, d'apprendre bien l'anglais, & de voir la comédie tous les jours. Je n'ai pas grand plaisir en lisant *Plaute* & *Aristophane* ; pourquoi ? c'est que je ne suis ni grec ni romain. La finesse des bons mots, l'allusion, l'à-propos, tout cela est perdu pour un étranger.

Il n'en est pas de même dans la tragédie. Il n'est question chez elle que de grandes passions, & de sottises héroïques, consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire. Oedipe, Electre appartiennent aux Espagnols, aux Anglais, & à nous comme aux Grecs. Mais la bonne comédie est la peinture parlante des ridicules d'une nation ; & si vous ne

connaîsez

connaître pas la nation à fond, vous ne pouvez guère juger de la peinture.

On reproche aux Anglais leur scène souvent enfanglantée, & ornée de corps morts ; on leur reproche leurs gladiateurs, qui combattent à moitié nus devant de jeunes filles, & qui s'en retournent quelquefois avec un nez & une joue de moins. Ils disent pour leurs raisons, qu'ils imitent les Grecs dans l'art de la tragédie, & les Romains dans l'art de couper des nez. Mais leur théâtre est un peu loin de celui des *Sophocles* & des *Euripides* ; & à l'égard des Romains, il faut avouer qu'un nez & une joue font bien peu de chose en comparaison de cette multitude de victimes qui s'égorgeaient mutuellement dans le cirque pour le plaisir des dames romaines.

Ils ont eu quelquefois des danfes dans leurs comédies, & ces danfes ont été des allégories d'un goût singulier. Le pouvoir despotique & l'état républicain furent représentés en 1709 par une danse tout-à-fait galante. On voyait d'abord un roi qui après un entrechat donnait un grand coup de pied dans le derrière à son premier ministre, celui-ci le rendait à un second, le second à un troisième ; & enfin celui qui recevait le dernier coup, figurait le gros de la nation, qui ne se vengeait sur personne ; le tout se faisait en cadence. Le gouvernement républicain était figuré par une danse ronde, où chacun donnait & recevait également. C'est pourtant là le pays qui a produit des *Adiffons*, des *Popes*, des *Lockes* & des *Newtons*.

Mélanges littéraires.

T

DU THÉÂTRE ANGLAIS,

PAR JEROME CARRÉ.

DEUX petits livres anglais nous apprennent que cette nation célèbre par tant de bons ouvrages & tant de grandes entreprises , possède de plus deux excellens poètes tragiques ; l'un est *Shakespeare*, qu'on assure laisser *Corneille* fort loin derrière lui ; & l'autre le tendre *Otwai* , très-supérieur au tendre *Racine*.

Cette dispute étant une affaire de goût, il semble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poète de son pays que celui d'un autre ? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaisir mal à propos ; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris & celui de Londres. Nous nous adressons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg jusqu'à Naples , & nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres , soit russe, soit italien, soit allemand ou espagnol , point de suisse ou de hollandais qui ne connaisse, par exemple, *Cinna* ou *Phèdre* ; & très-peu connaissent les œuvres de *Shakespeare* & d'*Otwai*. C'est déjà un assez grand préjugé ; mais ce n'est qu'un préjugé. Il faut mettre les pièces du procès sur le bureau. *Hamlet* est une des pièces les plus estimées de *Shakespeare*, & des plus

PAR JEROME CARRÉ. 291
courues. Nous allons fidèlement l'exposer aux yeux
des juges.

Plan de la tragédie d'Hamlet.

LE sujet d'Hamlet, prince de Danemarck, est à
peu près celui d'Electre.

Hamlet, roi de Danemarck, a été empoisonné
par son frère *Claudius*, & par sa propre femme
Gertrude, qui lui ont versé du poison dans l'oreille
pendant qu'il dormait. *Claudius* a succédé au mort ;
& peu de jours après l'enterrement, la veuve a
épousé son beau-frère.

Personne n'a eu le moindre soupçon de l'empoisonnement du feu roi *Hamlet* par l'oreille. *Claudius* règne tranquillement. Deux soldats étant en sentinelle à la porte du palais de *Claudius*, l'un dit à l'autre : Comment s'est passé ton heure de garde ? Fort bien ; je n'ai pas entendu une souris trotter. Après quelques propos pareils, un spectre paraît vêtu à peu près comme le feu roi *Hamlet* ; l'un des deux soldats dit à son camarade : Parle à ce revenant, toi, car tu as étudié. Volontiers, dit l'autre. Arrête & parle, fantôme, je te l'ordonne, parle. Le fantôme disparaît sans répondre. Les deux soldats étonnés raisonnent sur cette apparition. Le soldat docteur se ressouvient d'avoir ouï dire que la même chose était arrivée à Rome du temps de la mort de César : les tombeaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls crièrent & sautèrent dans les rues de Rome. C'est sûrement un présage de quelque grand événement.

A ces paroles le revenant reparait encore. Une

sentinelle lui crie : Fantôme, que veux-tu ? puis-je faire quelque chose pour toi ? viens-tu pour quelque trésor caché ? *Alors le coq chante.* Le spectre s'en retourne à pas lents ; les sentinelles se proposent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter ; mais il s'enfuit , & ces soldats concluent que c'est l'usage que les esprits s'enfuient au chant du coq.

Car, disent-ils, dans le temps de l'aïent, la veille de Noël, l'oiseau du point du jour chante toute la nuit, & alors les esprits n'osent plus courir. Les nuits sont saines, les planètes n'ont point de mauvaise influence, les fées & les sorcières sont sans pouvoir dans un temps si saint & si béni.

Vous noterez que c'est-là un des beaux endroits que *Pope* a marqués avec des guillemets dans son édition de *Shakespeare*, pour en faire sentir la force.

Après cette apparition, le roi *Claudius*, *Gertrude* la femme, & les courtisans, font conversation dans une salle du palais. Le jeune *Hamlet*, fils du monarque empoisonné, *Hamlet* le héros de la pièce, reçoit avec une tristesse morne & sévère, les marques d'amitié que lui donnent *Claudius* & *Gertrude* : ce prince était bien loin de soupçonner que son père eût été empoisonné par eux ; mais il trouvait fort mauvais dans le fond de son cœur que sa mère se fût remariée si vite avec le frère de son premier mari. C'est en vain que *Gertrude* veut persuader à son fils de ne plus porter le deuil. *Ce n'est pas, dit-il, mon habit couleur d'encre, ce ne sont pas les apparences de la douleur qui font le deuil véritable : ce deuil est au fond de mon cœur, le reste n'est que vaine ostentation.* Il déclare qu'il veut quitter le Danemarck, & aller à l'école à *Vittemberg*. *Cher Hamlet, ne va point à l'école à Vittemberg,*

reste avec nous. Hamlet répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi *Claudius* en est charmé, & ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré seul reste en proie à ses réflexions.

Quoi, dit-il, *ma mère que mon père aimait tant, ma mère pour qui mon père sentait toujours renaitre son appétit en mangeant, ma mère en épouse un autre au bout d'un mois ! un autre qui n'approche pas plus de lui qu'un satyre n'approche du soleil ! à peine le mois écoulé ! un petit mois ! que dis-je, avant qu'elle eût usé les souliers avec lesquels elle suivit le corps de mon pauvre père ! Ah ! la fragilité est le nom de la femme. Mon cœur se fend, car il faut que j'arrête ma langue. Pope* avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Pendant les deux sentinelles viennent informer le prince *Hamlet* qu'ils ont vu un spectre tout semblable au roi son père : cela donne une grande inquiétude au prince ; il brûle de voir ce fantôme, il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui commanderait de se taire ; & il va chez lui attendre avec impatience que le jour finisse.

Tandis qu'il est dans sa chambre au palais, il y a une jeune personne nommée *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, qui paraît dans la maison de son père avec son frère *Laërte*. Ce *Laërte* va voyager ; cette *Ophélie* sent un peu de goût pour le prince *Hamlet*. *Laërte* lui donne de très-bons conseils.

Voyez-vous, *ma sœur ? un prince, un héritier d'un royaume ne doit pas couper sa viande lui-même ; il faut qu'on lui choisisse ses morceaux ; prenez garde de perdre avec lui votre cœur, & de laisser votre chaste trésor ouvert à ses*

violentes importunités. Il est dangereux d'ôter son masque, même au clair de la lune. La putréfaction détruit souvent les enfans du printemps, avant que leurs boutons soient ouverts, & dans le matin & la rosée de la jeunesse, les vents contagieux sont fort à craindre.

O P H E L I E répond.

Ah ! mon cher frère , ne fais pas avec moi comme sont tant de curés maugraceuts, qui montrent le chemin roide & épineux du ciel , tandis qu'eux-mêmes sont de hardis libertins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent.

Le frère & la sœur, ayant ainsi raisonné, laissent la place au prince *Hamlet*, qui revient avec un ami, & les mêmes sentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme se présente encore devant eux. Le prince lui parle avec respect & avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui faisant signe de le suivre. Ah ! ne le suivez pas, lui dit son ami ; quand on a suivi un esprit on court risque de devenir fou. N'importe, répond *Hamlet*, j'irai avec lui. On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout : *Mon destin me crie d'y aller*, dit-il, & rend les plus petits de mes artères aussi forts que le lion de *Némée*. Oui, je suivrai, & je ferai un esprit de quiconque s'y opposera.

Il s'en retourne donc avec le fantôme, & ils reviennent ensuite familièrement tous deux ensemble. Le revenant lui apprend qu'il est en purgatoire, & qu'il va lui conter des choses qui lui feront dresser les cheveux comme les pointes d'un porc-épic. On croit, dit-il, que je suis mort de la piqure d'un serpent dans mon verger ; mais le serpent, c'est celui qui porte ma couronne, c'est mon frère ; & ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il m'a fait mourir sans que je

puisse recevoir l'extrême-onction ; venge-moi. Adieu, mon fils, les vers luisans annoncent l'aurore ; adieu, souviens-toi de moi.

Les amis du prince *Hamlet* reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'esprit. *C'est un très-honnête esprit*, répond le prince ; mais jurez-moi de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. On entend aussitôt la voix du fantôme qui crie aux amis : *Jurez*. Il faut, leur dit le prince, jurer par mon épée ; le fantôme crie sous terre : *Jurez par son épée*. Ils font le serment. *Hamlet* s'en va avec eux sans prendre aucune résolution.

Le lecteur qui lit cette histoire merveilleuse, peut se souvenir que ce même prince *Hamlet* était amoureux de mademoiselle *Ophélie*, fille de milord *Polonius*, grand-chambellan, & sœur du jeune *Laerte*, qui va en France pour se former l'esprit & le cœur. Le bon homme *Polonius* recommande *Laerte* son fils à son gouverneur ; & lui dit en propres termes, que ce jeune homme va quelquefois au b...., & qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ses instructions, sa fille *Ophélie* arrive toute effarée ! *Ah ! milord*, lui dit-elle, *j'étais occupée à coudre dans mon cabinet ; le prince Hamlet est arrivé le pourpoint débou-
tonné, sans chapeau, sans jarretières, les bas sur les talons, les genoux tremblans & heurtans l'un contre l'autre, pâle comme sa chemise. Il m'a long-temps manié le visage comme s'il voulait me peindre, m'a secoué le bras, a branlé la tête, a poussé de profonds soupirs, & s'en est allé comme un aveugle qui cherche son chemin à tâtons.*

Le chambellan *Polonius*, qui ne fait pas qu'*Hamlet* a vu un esprit, & qu'il peut en être devenu fou,

croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de son amour pour *Ophélie* ; & les choses en restent là. Le roi & la reine raisonnent beaucoup sur la folie du prince. Des ambassadeurs de (a) Norvège arrivent à la cour, & apprennent cet accident. Le bon homme *Polonius*, qui est un vieux radoteur beaucoup plus fou que *Hamlet*, assure le roi qu'il aura grand soin du malade : *C'est mon devoir*, dit-il, *car qu'est-ce que le devoir ? c'est le devoir, comme le jour est le jour, la nuit est la nuit, & le temps est le temps ; ainsi, puisque la brièveté est l'ame de l'esprit, & que la loquacité en est le corps, je serai court. Votre noble fils est fou ; je l'appelle fou, car qu'est-ce que la folie, sinon d'être fou ? Il est donc fou, Madame. Cela est ; c'est grand pitié : mais c'est grand pitié que cela soit vrai ; il ne s'agit plus que de trouver la cause de l'effet. Or, la cause, c'est que j'ai une fille. Pour prouver que c'est l'amour qui a ôté le sens commun au prince, il lit au roi & à la reine les lettres qu'*Hamlet* a écrites à *Ophélie*.*

Tandis que le roi, la reine & toute la cour s'entretiennent ainsi du triste état du prince, il arrive tout en désordre, & confirme par ses discours l'opinion qu'on a de sa cervelle ; cependant il fait quelquefois des réponses qui décèlent une ame profondément blessée, lesquelles ont beaucoup de sens. Les chambellans, qui ont ordre de le divertir, lui proposent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. *Hamlet* parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence ; les comédiens jouent une

(a) En France on s'avise d'imprimer *Norvège*, *Wirttemberg*, *Westphalie*, c'est que les imprimeurs français ne savent pas que le *w* tudesque vaut notre *v* confonne.

scène devant lui, il en dit fort bien son avis : & ensuite quand il est seul, il déclare qu'il n'est pas si fou qu'il le paraît. *Quoi, dit-il, un comédien vient de pleurer pour Hécube ! Et qu'est-ce que lui est Hécube ? Que ferait-il donc, si son oncle & sa mère avaient empoisonné son père, comme Claudius & Gertrude ont empoisonné le mien ? Ah ! maudit empoisonneur, assassin, put . . . , traître, débauché, indigne vilain ! Et moi, quel âne je suis ! N'est-il pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi empoisonné, moi à qui le ciel & l'enfer demandent vengeance, de me borner à exhaler ma douleur en paroles comme une p que je m'en tiens à des malédictions comme une vraie salope, comme une gueuse, un torchon de cuisine.*

Il prend alors la résolution de se servir de ces comédiens, pour découvrir si en effet son oncle & sa mère ont empoisonné son père : car après tout, dit-il, le fantôme a pu me tromper ; c'est peut-être le diable qui m'a parlé ; il faut s'éclaircir. *Hamlet* propose donc aux comédiens de jouer une pantomime, dans laquelle un homme dormira, & un autre lui versera du poison dans l'oreille. Il est bien sûr que si le roi *Claudius* est coupable, il sera fort étonné en voyant la pantomime ; il pâlera, son crime sera sur son visage. *Hamlet* fera certain du crime, & aura le droit de se venger.

Ainsi dit, ainsi fait. La troupe vient jouer cette scène muette devant le roi, la reine & toute la cour ; & après la scène muette, il y en a une autre en vers. Le roi & la reine trouvent ces deux scènes fort impertinentes. Ils soupçonnent *Hamlet* d'avoir fait la pièce, & de n'être pas tout-à-fait aussi fou qu'il le paraît ; cette idée les met dans une grande

298 DU THÉÂTRE ANGLAIS,

perplexité ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre ? le roi *Claudius* se résout à envoyer *Hamlet* en Angleterre pour le guérir de sa folie, & écrit au roi d'Angleterre, son bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur aussitôt la présente reçue.

Mais avant de faire partir *Hamlet*, la reine est bien aise de l'interroger, de le sonder ; & de peur qu'il ne fasse quelque folie dangereuse, le vieux chambellan *Polonius* se cache derrière une tapisserie, prêt à venir au secours en cas de besoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à *Gertrude* sa mère. Chemin faisant il rencontre dans un coin le roi *Claudius*, à qui il a pris un petit remords ; il craint d'être un jour damné pour avoir empoisonné son frère, épousé la veuve & usurpé la couronne. Il se met à genoux, & fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. *Hamlet* a d'abord envie de prendre ce temps-là pour le tuer ; mais faisant réflexion que le roi *Claudius* est en état de grâce, puisqu'il prie DIEU, il se donne bien de garde de l'affaffiner dans cette circonstance. *Que je serais sot !* dit-il, *je l'envverrais droit au ciel, au lieu qu'il a envoyé mon père en purgatoire. Allons, mon épée, attends pour passer au travers de son corps, qu'il soit ivre, ou qu'il joue, & qu'il jure, ou qu'il soit couché avec quelque incestueuse, ou qu'il fasse quelqu'autre action qui n'ait pas l'air d'opérer son salut ; alors tombe sur lui, qu'il donne du talon au ciel, que son ame soit damnée, & noire comme l'enfer où il descendra. C'est encore là un morceau que les guillemets de Pope nous ordonnent d'admirer.*

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi

Claudius, dans l'intention de le damner, vient parler à sa mère, & lui fait, au milieu de ses propos insensés, des reproches accablans, qu'elle ressent jusqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan *Polonius* craint que les choses n'aillent trop loin ; il crie au secours derrière la tapisserie. *Hamlet* ne doute pas que ce ne soit le roi qui s'est caché là pour l'entendre : Ah ! ma mère, s'écrie-t-il, il y a un gros rat derrière la tapisserie ; il tire son épée, court au rat, & tue le bon homme *Polonius*. Ah ! mon fils, que fais-tu ? *Ma mère, est-ce le roi que j'ai tué ? c'est une vilaine action de tuer un roi ; & presque aussi vilaine, ma bonne mère, que de tuer un roi & de coucher avec son frère.* Cette conversation dure très-long-temps ; & *Hamlet* en s'en allant, marche sans y penser sur le corps du vieux chambellan, & est prêt de tomber.

Le bon homme milord chambellan était un vieux fou, & donné pour tel, comme on l'a déjà vu. Sa fille *Ophélie*, qui apparemment avait des dispositions au même tour d'esprit, devient folle à lier, quand elle apprend la mort de son père : elle accourt avec des fleurs & de la paille sur la tête, chante des vaudevilles, & va se noyer. Ainsi voilà trois fous dans la pièce, le chambellan, sa fille & *Hamlet*, sans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche *Ophélie*, & on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi *Claudius* a fait embarquer le prince pour l'Angleterre ; déjà *Hamlet* était dans le vaisseau, & il se doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour ; il prend dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs, la

lettre du roi *Claudius* à son ami le roi d'Angleterre, scellée du grand sceau ; il y trouve une instante prière de le dépêcher, & de le faire partir pour l'autre monde à son arrivée. Que fait-il ? il avait heureusement le grand sceau de son père dans sa bourse ; il jette la lettre dans la mer, & en écrit une autre, dans laquelle il signe *Claudius*, & prie le roi d'Angleterre de faire pendre sur le champ les porteurs de la dépêche ; puis il replie le tout fort proprement, & y applique le sceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première chose qu'il y voit, c'est une couple de fossoyeurs qui creusent une fosse pour enterrer *Ophélie* ; ces deux manœuvres sont encore des bouffons de la tragédie. Ils agitent la question si *Ophélie* doit être enterrée en terre sainte après s'être noyée ; & ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle est fille de qualité. Ensuite ils prétendent que les manœuvres sont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils sont du métier d'*Adam*. Mais *Adam* était-il gentilhomme, dit l'un des fossoyeurs ? Oui, répond l'autre, car il est le premier qui ait porté les armes. Lui des armes ! dit un fossoyeur. Sans doute, dit l'autre ; peut-on remuer la terre sans avoir des pioches & des hoyaux ? il avait donc des armes, il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux discours, & des chançons galantes que ces messieurs chantent dans le cimetière de la paroisse du palais, arrive le prince *Hamlet* avec un de ses amis, & tous ensemble se mettent à considérer les têtes de morts qu'on trouve

en creusant. *Hamlet* croit reconnaître le crâne d'un homme d'Etat capable de tromper DIEU, puis celui d'un courtisan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi ; & il n'épargne pas les railleries aux défunts possesseurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, & on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre la cervelle des *Alexandre*, des *César*, & celle de ce fou ; enfin en raisonnant & en chantant, la fosse est faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite : on apporte le corps d'*Ophélie*. Le roi & la reine suivent la bière ; *Laerte*, le frère d'*Ophélie*, accompagne sa sœur avec un long crêpe ; & quand on a mis le corps en terre, *Laerte*, outré de douleur, se jette dans la fosse. *Hamlet*, qui se souvient d'avoir aimé *Ophélie*, s'y jette aussi. *Laerte*, indigné de voir avec lui dans la même fosse celui qui a tué le chambellan *Polonius* son père, en le prenant pour un rat, lui saute à la face ; ils se battent à coups de poing dans la fosse, & le roi les sépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'Eglise.

Cependant le roi *Claudius*, qui est grand politique, voit bien qu'il se faut défaire d'un aussi dangereux fou que le prince *Hamlet* ; & puisque ce jeune prince n'est pas pendu à Londres, il est bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit *Claudius* s'y prend. Il était accoutumé à empoisonner : Ecoute, dit-il, au jeune *Laerte*, le prince *Hamlet* a tué ton père, mon grand-chambellan ; je vais te proposer, pour te venger, un petit divertissement de chevalerie ; je gagerai contre toi que de douze passes tu n'en feras

pas trois à *Hamlet* ; tu combattras avec lui devant toute la cour. Tu prendras adroitement un fleuret aiguisé , dont j'ai trempé la pointe dans un poison très-subtil. Si par malheur tu ne peux réussir à frapper le prince , j'aurai soin de mettre pour lui une bouteille de vin empoisonné sur la table. Il faut bien boire quand on s'escrime : *Hamlet* boira quelques coups ; & de façon ou d'autre il est mort sans rémission... *Laërte* trouve le divertissement & la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles & des vidrecomes sur la table ; les deux champions paraissent le fleuret à la main en présence de *Claudius* , de madame *Gertrude* & de la cour danoise ; ils ferraillent ; *Laërte* blesse *Hamlet* avec son fleuret empoisonné. *Hamlet* se sentant blessé crie *trahison*, tous les assistans crient *trahison*. *Hamlet* furieux arrache à *Laërte* son fleuret pointu , l'en frappe lui-même , & en frappe le roi : la reine *Gertrude* , épouvantée , veut boire un coup pour reprendre ses forces ; la voilà aussi empoisonnée , & tous quatre , c'est-à-dire le roi *Claudius* , *Gertrude* , *Laërte* & *Hamlet* tombent morts.

Il est à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre , avec le paquet scellé du grand sceau de Danemarck , ont été dépêchés en arrivant. Ainsi , Dieu merci , il ne reste aucun des acteurs en vie : mais pour remplacer les défunts il y a un certain *Fort-en-bras* , parent de la maison , qui a conquis la Pologne , pendant qu'on jouait la pièce , & qui vient à la fin se proposer pour candidat au trône de Danemarck.

Telle est exactement la fameuse tragédie d'*Hamlet*, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres : tel est l'ouvrage qu'on préfère à *Cinna*.

Il y a là deux grands problèmes à résoudre : le premier, comment tant de merveilles se sont accumulées dans une seule tête ? car il faut avouer que toutes les pièces du divin *Shakespeare* sont dans ce goût : le second, comment on a pu élever son ame jusqu'à voir ces pièces avec transport, & comment elles sont encore suivies dans un siècle qui a produit le Caton d'*Addisson* ?

L'étonnement de la première merveille doit cesser quand on saura que *Shakespeare* a pris toutes ses tragédies de l'histoire ou des romans, & qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de *Claudius*, de *Gertrude* & d'*Hamlet*, écrit tout entier par *Saxon* le grammairien, à qui gloire soit rendue.

La seconde partie du problème, c'est-à-dire le plaisir qu'on prend à ces tragédies, souffre un peu plus de difficulté ; mais en voici la raison selon les profondes réflexions de quelques philosophes.

Les porteurs de chaise, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clerks même aiment passionnément les spectacles ; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterremens, des duels, des gibets, des sortilèges, des revenans, ils y courent en foule ; & il y a plus d'un seigneur aussi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de *Shakespeare* tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de suivre le torrent : comment ne pas admirer ce que

la plus saine partie de la ville admirait? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans; l'admiration se fortifia & devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel & de force, & qu'on retient par cœur malgré qu'on en ait, ont demandé grâce pour le reste, & bientôt toute la pièce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans *Shakespeare*. M. de *Voltaire* est le premier qui les ait fait connaître en France; c'est lui qui nous apprend, il y a environ trente ans, les noms de *Milton* & de *Shakespeare* : mais les traductions qu'il a faites de quelques passages de ces auteurs, sont-elles fidelles? Il nous avertit lui-même que non; il nous dit qu'il a plutôt imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'*Hamlet*, qui commence la seconde scène du troisième acte :

Demeure, il faut choisir, & passer à l'instant &c. (*)

A travers les obscurités de cette traduction scrupuleuse, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français, on découvre pourtant très-aisément le génie de la langue anglaise, son naturel qui ne craint pas les idées les plus basses ni les plus gigantesques; son énergie que d'autres nations croiraient dureté; ses hardieses que des esprits peu accoutumés aux tours étrangers prendraient pour du galimatias. Mais sous ces voiles on découvrira de la

(*) Voyez ci-dessus page 274.

vérité , de la profondeur , & je ne fais quoi qui attache , & qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance ; aussi il n'y a presque personne en Angleterre qui ne sache ce monologue par cœur. C'est un diamant brut qui a des taches ; si on le polissait , il perdrait de son poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diversité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'*Aristote* , & des trois unités , & des bienséances , & de la nécessité de ne laisser jamais la scène vide , & de ne faire ni sortir ni entrer aucun personnage sans une raison sensible ; de lier une intrigue avec art , de la dénouer naturellement , de s'exprimer en termes nobles & simples , de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours , ou qu'ils voudraient avoir ; de ne jamais s'écarter des règles de la langue. Il est clair qu'on peut enchanter toute une nation sans se donner tant de peines.

Si *Shakespeare* l'emporte par ces raisons sur *Corneille* , nous avouerons que *Racine* est bien peu de chose en comparaison du tendre & élégant *Otway*. Pour s'en convaincre , il ne faut que jeter les yeux sur ce petit précis de la tragédie intitulée *l'Orpheline*.

L'Orpheline , tragédie.

UN vieux gentilhomme bohème , nommé *Acasto* , est retiré dans son château avec ses deux fils , *Castalio* & *Polidore*. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus bohèmes que celui de *Claudius* n'est danois. *Serine* sa fille demeure aussi dans la maison ; de plus il a

306 DU THEATRE ANGLAIS,

chez lui une orpheline nommée *Monime*, qui n'est pas la *Monime* de *Racine*. Cette *Monime* lui a été confiée par le défunt père de la demoiselle. Il y a dans le château de monseigneur *Acasto* un chapelain, un page & deux valets-de-chambre. Voilà le train du bon-homme, du moins celui qu'on voit sur le théâtre. Joignez-y encore une servante de *Serine*; ajoutez à tout cela un frère de *Monime*, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie, & vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'*Hamlet* commence par deux sentinelles, celle de l'*Orpheline* commence par deux valets-de-chambre; car il faut bien imiter les grands-hommes. Ces valets parlent de leur bon maître *Acasto* qui a quitté le service, & de ses deux enfans *Polidore* & *Castalio*, qui passent leur temps à la chasse. Pour ne point amuser le lecteur, il faut lui dire que s'il se doute que les deux frères sont tous deux amoureux de *Monime*, comme dans *Racine*, il ne se trompe pas. Mais il sera peut-être un peu étonné d'apprendre que *Castalio*, l'un des deux frères qui est aimé, permet à son cher *Polidore* de coucher, s'il peut, avec *Monime*; pourvu que lui *Castalio* puisse aussi avoir le même droit, il est content; car il jure qu'il ne veut pas l'épouser, & qu'il se mariera quand il sera vieux pour mortifier sa chair.

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainsi contre le mariage, il épouse secrètement *Monime*, & l'aumônier de la maison leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie *M. Chamont*, frère de *Monime*; c'est un homme bien étrange & bien difficile que ce *M. Chamont*. Il demande

d'abord à sa sœur si elle a son pucelage ? *Monime* lui jure qu'elle est une personne d'honneur. „ Hé ! „ pourquoi êtes-vous en doute de mon pucelage , „ mon frère ? — Ecoute , ma sœur , il n'y a pas „ long-temps que j'eus un rêve en Hongrie ; tout „ mon lit remua , je te vis entre deux gens qui te „ festoyaient tour à tour ; je pris ma grande épée ; „ je courus à eux ; & en m'éveillant , je vis que j'avais „ percé ma tapisserie à personnages , juste dans l'en- „ droit qui représente *Polinice* & *Étéocle* , les deux „ frères thébains , se tuant l'un l'autre.

„ Hé bien , mon frère , parce que vous avez été tour- „ menté en songe , il faut que vous me tourmentiez „ éveillée ? — Oh ! ce n'est pas tout , ma sœur , ne te „ justifie pas si vite. Comme je passais mon chemin „ l'autre jour en pensant à mon rêve , je rencontraï „ une vieille sans dent , toute raccornie , toute en „ double ; son dos voûté était couvert d'un vieux mor- „ ceau de bergame , ses cuisses à peine cachées par des „ haillons de toutes couleurs , variété de gueuserie. „ Elle ramassait quelques copeaux de bois ; je lui „ donnai l'aumône ; elle me demanda où j'allais , & „ me dit d'aller vite si je voulais sauver ma sœur. „ Enfin elle me parla de *Castalio* & de *Polidore*. „

Cette aventure étonne beaucoup *Monime* ; elle lui avoue sur le champ qu'elle s'est promise à *Castalio* ; mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne satisfait point *M. Chamont* ; c'est un rude homme , comme nous l'avons déjà insinué ; il s'en va trouver le chapelain : „ Or ça , lui dit-il , *M. Gravié* , n'êtes-vous pas l'aumônier de la maison ? — Et vous , Monsieur , n'êtes-vous pas officier ? Oui

l'ami. — *Monsieur, j'ai été officier aussi ; mais mes parens m'ont mis dans l'Eglise , & je suis pourtant honnête homme , quoique je sois vêtu de noir. Je suis assez bien venu dans la famille : je ne prétends pas en savoir plus que les autres , je ne me mêle que de mes affaires ; je me lève matin , j'étudie un peu , je bois & mange gaiement ; aussi tout le monde a de la considération pour moi.*

As-tu connu mon père , le vieux Chamont ? — Oui , j'ai été très-affligé de sa mort.

Quoi ! tu l'aimais ! je t'embrasserai volontiers. Dis-moi un peu , crois-tu que Castalio aime ma sœur ?

S'il aime votre sœur ?

Oui , oui , s'il aime ma sœur ?

Ma foi , je ne lui ai jamais demandé ; & je m'étonne que vous me fassiez une pareille question.

Ah , hypocrite ! tu es comme tous tes pareils , tu ne vauds rien , tu n'a pas le courage de dire la vérité , & tu prétends l'enseigner ! . . . Es-tu mêlé dans cette affaire ? Quelle part y as-tu ? la peste soit de la farce sérieuse du vilain ! tu roules les yeux tout juste comme les maquerelles ; oui , les maquerelles ; elles parlent du ciel , elles ont les yeux dévots , elles mentent ; elles prêchent comme un prêtre , & tu es une maquerelle.

Ce qu'il y a de bon , c'est que l'aumônier , gagné par ces douces paroles , lui avoue que le matin il a marié dans un grenier Castalio & Monime.

Le frère trouve la chose assez bien , & s'en va avec monsieur l'aumônier. Les deux mariés arrivent ; il s'agit

de consommer le mariage. Les gens peu instruits croiraient, par tout ce qui s'est passé, que cette cérémonie va se faire sur le théâtre; mais la décente *Monime* se contente de dire au nouveau marié, de venir frapper trois coups à la porte de sa chambre, quand toute la maison fera bien endormie.

Le frère *Polidore* dans la coulisse entend ce propos; & ne sachant pas que son frère *Castalio* est le mari de *Monime*, il prend son parti de le prévenir, & d'aller vite s'emparer des prémices de *Monime*. Il s'adresse au petit fripon de page, lui promet des sucreries & de l'argent, s'il veut amuser son frère *Castalio* une partie de la nuit: le page fait bien sa commission, il parle à *Castalio* de l'amour de *Monime*, de ses jarrettières, de sa gorge; il veut lui chanter une chanson. Il lui fait perdre son temps.

Polidore n'a pas perdu le sien; il est allé à la porte de *Monime*, il a frappé les trois petits coups, la servante lui a ouvert, & le voilà couché avec la femme de son frère.

Enfin, *Castalio* arrive à cette porte, & frappe les trois coups; la servante qui aurait dû le reconnaître à la voix, & reconnaître aussi l'autre, ne s'avise seulement pas de craindre de se méprendre; elle croit que le faux mari qui se présente est *Polidore*, & que c'est le vrai mari *Castalio* qui est au lit; elle le renvoie, lui dit qu'il est un extravagant: il a beau se nommer, on lui ferme la porte au nez, il est traité par la suivante comme *Amphitruon* par *Sofie*.

Polidore ayant joui à son aise du fruit de sa supercherie, apparemment sans dire mot, a laissé là sa conquête, & s'est allé reposer. *Castalio*, à qui on n'a

point ouvert , se défespère , entre en fureur , se roule sur le plancher , dit des injures à tout le sexe , & conclut que depuis *Eve* , qui devint amoureuse du diable , & damna le genre-humain , les femmes ont été la cause de tous les malheurs.

Monime qui s'est levée en hâte pour retrouver son cher *Castalio* , avec qui elle croit avoir passé quelques doux momens , le rencontre , & veut l'embrasser ; il la traite de scélérate , & la traîne par les cheveux hors du théâtre.

M. Chamont se souvenant toujours de son rêve & de sa vieille forcière , vient gravement demander à sa sœur des nouvelles de la consommation de son mariage. La pauvre femme lui avoue que son mari , après l'avoir bien caressée , l'a traînée par les cheveux sur le plancher.

Ce *Chamont* , qui n'entend pas raillerie , s'en va vite trouver le père ; (qui par parenthèse était tombé en faiblesse dans le courant de la tragédie par excès de vieillesse) il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier : *Savez-vous , lui dit-il , que votre fils Castalio a épousé ma sœur ? — J'en suis fâché , répond le bon-homme. — Comment fâché ? pardieu , il n'y a point de grand-seigneur qui ne s'enorgueillît d'avoir ma sœur , entendez-vous ? Mais , morbleu , il l'a maltraitée ; je veux que vous lui appreniez à vivre , ou je mettrai le feu à la maison. — Hé bien , hé bien , je vous rendrai justice. Adieu , fier garçon.*

Ce pauvre père va donc parler à *Castalio* son fils pour savoir quelle est cette aventure : pendant qu'il lui parle , *Polidore* veut savoir de *Monime* comment elle se trouve de la nuit passée ; il croit n'avoir joui que

de la maîtresse de son frère, en vertu de la permission que son frère lui avait donnée. *Monime*, à ses discours, se doute de la méprise; enfin, *Polidore* lui avoue qu'il a eu ses faveurs. *Monime* tombe évanouie; elle ne reprend ses sens que pour s'abandonner à l'excès de sa juste douleur.

Si un tel sujet, de tels discours & de telles mœurs, révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne se doutait pas qu'il eût rien fait de monstrueux. Il dédie sa pièce à la duchesse de *Cleveland*, avec la même naïveté qu'il a écrit sa tragédie; il félicite cette dame d'avoir eu deux enfans de *Charles II.*

Courtes réflexions.

NOUS sentons combien la *Monime* de *Racine*, dans *Mithridate*, est au-dessous de la *Monime* de *M. Thomas Otway*; c'est le même qui fit *Venise* préservée. Il est désagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidèlement cette *Venise*; on nous a privé d'un sénateur qui mord les jambes de sa maîtresse, qui fait le chien, qui aboie, & qu'on chasse à coups de fouet; nous aurions encore eu le plaisir de voir un échafaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine *Pierre*, & qu'on renvoie comme un gueux: il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fausse délicatesse.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles scènes de l'*Othello* de *Shakespeare*. Avec quel plaisir nous aurions vu la première scène à

312 DU THEATRE ANGLAIS,

Venise, & la dernière en Chypre ! Un maure enlève d'abord la fille d'un sénateur. *Jago*, officier du maure, court sous la fenêtre du père : le père paraît en chemise à cette fenêtre. „ Tête-bleu , dit *Jago* , mettez „ votre robe ; un bœuf noir monte sur votre brebis „ blanche ; allons , allons , debout , descendez , ou „ le diable va faire de vous un grand-père.

LE SÉNATEUR.

„ Quoi donc ? que veux-tu ? es-tu devenu fou ?

J A G O.

„ Hé ! mordieu , signor , êtes-vous de ceux qui „ n'oseraient servir DIEU , si le diable le leur défend „ dait ? Nous venons vous rendre service , & vous „ nous prenez pour des ruffiens ; je vous dis que „ votre fille va être couverte par un cheval de Bar- „ barie ; que vos petits-enfans henniront après vous , „ & que vous aurez pour cousins des ruffins „ d'Afrique.

LE SÉNATEUR.

„ Quel profane coquin me parle ainsi ?

J A G O.

„ Hé ! oui ; sachez que votre fille *Desdémone* & le „ maure *Othello* sont à présent la bête à deux dos. „

Ce même *Jago* accompagne à Chypre le maure *Othello* & la signora *Desdémone*, que le sénat a gracieusement accordée pour femme à ce maure, gouverneur de Chypre, en dépit du père.

A peine sont-ils arrivés dans cette île, que ce *Jago* entreprend de rendre le maure jaloux de sa femme, & de lui faire soupçonner sa fidélité. Le maure

commence déjà à sentir de l'inquiétude ; il fait ses réflexions. *Après tout , dit-il , quelle sensation ai-je eue des plaisirs que d'autres ont pu lui donner , & de sa luxure ? Je ne l'ai point vu , cela ne m'a point blessé , j'ai dormi tout aussi-bien. Quand on nous vole une chose dont nous n'avons pas besoin , si nous l'ignorons , on ne nous a rien volé..... J'aurais été fort heureux , si toute l'armée , & jusqu'aux goudats , avaient tâté d'elle , & que je n'en eusse rien su..... Oh ! non..... Adieu tout contentement ; adieu les troupes emplumées ; adieu la fière guerre , qui fait une vertu de l'ambition ; adieu les chevaux hennissans , & la trompette aiguë , & le sifre qui perce l'oreille , & le tambour qui anime le courage , & la bannière royale , & tous les grades , & l'orgueil , & la pompe , & les détails d'une guerre glorieuse ; & vous , engins mortels , dont le rude gosier imite ceux de l'immortel Jupiter , adieu ; Othello n'a plus d'occupation.*

C'est encore là un des endroits admirables , enrichis par les guillemets de *Pope*.

J A G O.

» Est-il possible , monseigneur !

O T H E L L O le prenant à la gorge.

» Vilain , prouve-moi que ma femme est une
» p.... , prouve-le-moi , donne-m'en une preuve
» oculaire , ou par tout ce que vaut l'ame éternelle
» de l'homme , il vaudrait mieux pour toi que tu
» fusses né un chien.

J A G O.

» Cette fonction ne me plaît guère ; mais puis-
» que je me suis si fort avancé , par pure honnêteté
» & par amitié pour vous , je poursuivrai. J'étais

„ couché l'autre nuit avec votre lieutenant *Cassio* ; &
 „ je ne pouvais dormir à cause d'une rage de dent.
 „ Il y a des gens , comme vous savez , qui ont l'ame
 „ si relâchée , qu'ils parlent en dormant de leurs
 „ affaires ; *Cassio* est un de ceux-là. Il disait dans son
 „ sommeil : Ma chère *Desdémona* , soyons bien pru-
 „ dens , cachons bien nos amours. En parlant ainsi ,
 „ il me prenait les mains , il me tâtonnait , il s'écriait :
 „ Ah ! charmante créature , & il me baissait avec
 „ ardeur , comme s'il eût arraché par la racine des
 „ baisers plantés sur mes lèvres , & il mettait ses
 „ cuisses sur mes jambes , & il soupirait , il haletait ,
 „ il me baissait , il s'écriait : Damné de destin qui
 „ t'a donnée à ce maure ! „

Sur ces preuves si décemment énoncées , & sur
 un mouchoir de *Desdémona* que *Cassio* avait rencontré
 par hasard , le capitaine maure ne manque pas
 d'étrangler sa femme dans son lit , mais il lui donne
 un baiser avant de la faire mourir. „ Allons , dit-il ,
 „ meurs , p. — Ah ! monseigneur , renvoyez-
 „ moi , mais ne me tuez pas. — Meurs , p. —
 „ Ah ! tuez-moi demain , laissez-moi vivre cette
 „ nuit. — Gueuse , si tu branles ! — Une seule
 „ demi-heure. — Non , quand cela sera fait , il n'y
 „ aura plus de délai. — Mais que je dise au moins
 „ mes prières. — Non , il est trop tard. „ Il
 l'étrangle ; & *Desdémona* après avoir été bien étran-
 glée , s'écrie qu'elle est innocente. Quand *Desdémona*
 est morte , le sénat rappelle *Othello* ; on vient le pren-
 dre pour le mener à Venise où il doit être jugé.
 „ Arrêtez , dit-il , un mot ou deux. Vous direz
 „ au sénat qu'un jour dans Alep je trouvai un turc

» à turban qui battait un vénitien & qui se moquait
 » de la république ; je pris par la barbe ce chien de
 » circoncis , & je le frappai ainsi. » Il se frappe alors
 lui-même.

Un traducteur français qui nous a donné des
 esquisses de plusieurs pièces anglaises , & entr'autres
 du *Maure de Venise* , moitié en vers , moitié en prose ,
 n'a traduit aucun des morceaux essentiels que nous
 avons mis sous les yeux des lecteurs ; il fait parler
 ainsi *Othello* :

L'art n'est pas fait pour moi ; c'est un fard que je hais.
 Dites-leur qu'Othello , plus amoureux que sage ,
 Quoiqu'époux adoré , jaloux jusqu'à la rage ,
 Trompé par un esclave , aveuglé par l'erreur ,
 Immola son épouse , & se perça le cœur.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art
 n'est pas fait pour moi* , est pris dans *Zaire* ; mais le
 reste n'en est pas.

Le lecteur est maintenant en état de juger le
 procès entre la tragédie de Londres & la tragédie
 de Paris.

PARALLELE

D'HORACE, DE BOILEAU

ET DE POPE.

LE *Journal encyclopédique*, l'un des plus curieux & des plus instructifs de l'Europe, nous instruit d'un parallèle entre *Horace*, *Boileau* & *Pope*, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adressés au roi de Prusse, dans lesquels *Pope* a la préférence sur le français & sur le romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
 Dans leurs piquans écrits brillent par intervalle,
 Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré :
 D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré
 Il porta le flambeau dans l'abyme de l'être ;
 Et l'homme, avec lui seul, apprit à se connaître.

Ces vers se trouvent à la tête du poëme sur la loi naturelle, ouvrage philosophique & moral, dans lequel la poésie reprend son premier droit, celui d'enseigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence ; & où l'auteur développe les principes de la loi universelle que DIEU a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur que l'*Essai sur l'homme* de l'illustre *Pope* est un très-bon ouvrage, & que ni

Horace, ni *Boileau*, ni aucun poète n'ont rien fait dans ce genre. *Rousseau* est le seul qui ait tenté quelque chose d'approchant, dans une pièce de vers intitulée, on ne fait pourquoi, *Allégorie* : il fait ses efforts pour expliquer le système de *Platon* : mais que cet ouvrage est faible, languissant ! ce n'est ni de la poésie, ni de la philosophie ; il ne prouve ni ne peint.

L'homme & les dieux de ton souffle animés ,
 Du même esprit diversement formés ,
 Furent doués, par ta bonté fertile ,
 D'une chaleur plus vive ou moins subtile ,
 Selon les corps ou plus vifs ou plus lents ,
 Qui de leur feu retardent les élan ;
 Par ces degrés de lumière inégale ,
 Tu fus remplir le vide & l'intervale
 Qui se trouvait, ô magnifique roi ,
 De l'homme aux dieux , & des dieux jusqu'à toi ;
 Et dans cette œuvre éclatante, immortelle ,
 Ayant comblé ton idée éternelle ,
 Tu fis du ciel la demeure des dieux ,
 Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux ,
 Comme le terme & l'équateur sensible
 De l'univers invisible & visible.

Il n'est pas étonnant que cette pièce soit demeurée dans l'oubli ; c'est, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tissu d'épithètes oiseuses en prose dure & sèche que l'auteur a rimée.

Il n'en est pas ainsi de l'*essai* de *Pope* ; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en si peu de paroles. C'est le plan des lords *Shaftesbury* & *Bolingbroke*

318 PARALLELE D'HORACE,

exécuté par le plus habile ouvrier ; aussi est-il traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas si cet ouvrage , si fort & si plein , est orthodoxe ; si même sa hardiesse n'a pas contribué à son prodigieux débit ; s'il ne sache pas les fondemens de la religion chrétienne , en tâchant de prouver que les choses sont dans l'état où elles devaient être originairement , & si ce système ne renverse pas le dogme de la chute de l'homme , & les divines écritures. Nous ne sommes pas théologiens ; nous leur laissons le soin de confondre *Pope* , *Shaftesbury* , *Bolingbroke* , *Leibnitz* & d'autres grands-hommes ; nous nous en tenons uniquement à la philosophie & à la poésie. Nous osons , en cherchant à nous éclairer , demander comment il faut expliquer ce vers qui est le précis de tout l'ouvrage :

All partial evil à general good.

Tout mal particulier est le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui serait composé des souffrances de chaque individu ! Entendra cela qui pourra. *Bolingbroke* s'entendait-il bien lui-même , quand il rédigeait ce système ? Que veut dire : *Tout est bien* ? est-ce pour nous ? non , sans doute. Est-ce pour DIEU ? il est clair que DIEU ne souffre pas de nos maux. Quelle est donc au fond cette idée platonicienne ? un chaos comme tous les autres systèmes ; mais on l'a orné de diamans.

Quant aux autres épîtres de *Pope* qui pourraient être comparées à celles d'*Horace* & de *Boileau* , je demanderai si ces deux auteurs , dans leurs satires ,

se sont jamais servis des armes dont *Pope* se sert.
 Les gentilleſſes dont il régale milord *Harvey*, l'un
 des plus aimables hommes d'Angleterre, ſont un
 peu ſingulières ; les voici mot pour mot :

Que *Harvey* tremble ! Qui ? cette choſe de ſoie !

Harvey, ce fromage mou fait de lait d'âneſſe !

Hélas ! il ne peut ſentir ni fatire , ni raiſon.

Qui voudrait faire mourir un papillon ſur la roue ?

Pourtant je veux frapper cette punaiſe volante à ailes
 dorées ,

Cet enfant de la boue qui ſe peint & qui put ,

Dont le bourdonnement fatigue les beaux eſprits &
 les belles ,

Qui ne peut tâter ni de l'eſprit, ni de la beauté :

Ainſi l'épagneul bien élevé ſe plaît civilement

A mordiller le gibier qu'il n'oſe entamer.

Son ſourire éternel trahit ſon vide ,

Comme les petits ruiſſeaux ſe rident dans leurs cours ;

Soit qu'il parle avec ſon impuiſſance fleurie ,

Soit que cette marionnette barbouille les mots que le
 compère lui ſouffle ,

Soit que crapaud familier à l'oreille d'Eve ,

Moitié écume, moitié venin, il ſe crache lui-même en
 compagnie ,

En quolibets, en politique, en contes, en menſonges.

ſon eſprit roule ſur des oui-dire, entre ceci & cela ;

Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maitreſſe ;

Et lui-même n'eſt qu'une vile antithèſe ;

Etre amphibie, qui, en jouant les deux rôles ,

La tête frivole, & le cœur gâté ,

Fat à la toilette, flatteur chez le roi ,

Tantôt trotte en ladi, tantôt marche en milord.

320 PARALLELE D'HORACE,

Ainsi les rabins ont peint le tentateur
Avec face de chérubin & queue de serpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de son esprit,
Son esprit rampe & sa vanité lèche la poussière.

Il est vrai que *Pope* a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne; il l'appelle honnêtement *Sporus*, du nom d'un infame prostitué de *Néron*, Vous observerez encore que la plupart de ces invectives tombent sur la figure de milord *Harvey*, & que *Pope* lui reproche jusqu'à ses grâces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait, bossu par devant & par derrière, qui parlait ainsi, on voit à quel point l'amour-propre & la colère sont aveugles.

Les lecteurs pourront demander si c'est *Pope*, ou un de ses porteurs de chaise qui a fait ces vers. Ce n'est pas là absolument le style de *Despréaux*. Ne fera-t-on pas en droit de conclure que la politesse & la décence ne sont pas les mêmes en tous pays?

Pour mieux faire sentir encore, s'il se peut, cette différence que la nature & l'art mettent souvent entre des nations voisines, jetons les yeux sur une traduction fidelle d'un passage de la *Dunciade* de *Pope*; c'est au chant second. La bêtise a proposé des prix pour celui de ses favoris qui sera vainqueur à la course. Deux libraires de Londres disputent le prix: l'un est *Lintot*, personnage un peu pesant; l'autre est *Curl*, homme plus délié: ils courent, & voici ce qui arrive:

Au milieu du chemin on trouve un boubier
Que madame *Curl* avait produit le matin:

C'était

C'était sa coutume de se défaire au lever de l'aurore
 Du marc de son souper devant la porte de sa voisine.
 Le malheureux Curl glisse; la troupe pousse un grand cri;
 Le nom de Lintot résonne dans toute la rue;
 Le mécréant Curl est couché dans la vilenie,
 Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, &c.

Le portrait de la mollesse dans le Lutrin est d'un autre genre; mais on dit qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Une autre conclusion que nous oserons tirer encore de la comparaison des petits poèmes détachés, avec les grands poèmes, tels que l'épopée & la tragédie, c'est qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui est plus aisé à faire, une satire, ou ce qui est souvent assez insipide, une ode, soit aussi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, & plus de plaisir à la voir, que non pas à transcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs, car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien; une bonne ode encore moins; elle peut tout au plus amuser un quart-d'heure les gens du métier; mais créer un sujet, inventer un nœud & un dénouement, donner à chaque personnage son caractère, & le soutenir, faire en sorte qu'aucun d'eux ne paraisse & ne sorte sans une raison sentie de tous les spectateurs, ne laisser jamais le théâtre vide, faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec noblesse sans enflure, avec simplicité sans bassesse; faire de beaux vers qui ne

sentent point le poëte , & tels que le personnage aurait dû en faire s'il parlait en vers , c'est-là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir , sous peine de ne point réussir parmi nous. Et quand il s'est acquitté de tous ces devoirs, il n'a encore rien fait. *Esther* est une pièce qui remplit toutes ces conditions ; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en soutenir la représentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans sa main ; il faut arracher des larmes aux spectateurs les plus insensibles , il faut déchirer les âmes les plus dures. Sans la terreur & sans la pitié , point de tragédie ; & quand vous auriez excité cette pitié & cette terreur, si avec ces avantages vous avez manqué aux autres lois , si vos vers ne sont pas excellens , vous n'êtes qu'un médiocre écrivain , qui avez traité un sujet heureux.

Qu'une tragédie est difficile ! & qu'une épître, une satire sont aisées ! Comment donc oser mettre dans le même rang un *Racine* & un *Despréaux* ! Quoi ! on estimerait autant un peintre de portrait qu'un *Raphaël* ? Quoi ! une tête de *Rimbrant* sera égale au tableau de la transfiguration , ou à celui des noces de Cana ?

Nous favons que la plupart des épîtres de *Despréaux* sont belles , qu'elles posent sur le fondement de la vérité , sans laquelle rien n'est supportable ; mais pour les épîtres de *Rousseau*, quel faux dans les sujets & quelles contorsions dans le style ! qu'elles excitent souvent le dégoût & l'indignation ! Que veut dire une épître à *Marot*, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les fots qui soient méchans ? que ce paradoxe est ridicule !

Sylla, Catilina, César, Tibère, Néron même, étaient-ils des fots ? Le fameux duc de *Borgia* était-il un fot ? Et avons-nous besoin d'aller chercher des exemples dans l'histoire ancienne ? Peut-on d'ailleurs souffrir la manière dure & contrainte dont cette idée fautive est exprimée ?

Et si par fois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit, examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et qu'en effet c'est un fot sous le masque.

Le casque de l'esprit. Bon Dieu, est-ce ainsi que *Despréaux* écrivait ? Comment souffrir le langage de l'épître à M. le duc de *Noailles*, qu'il baptisa, dans ses dernières éditions, d'épître à M. le comte de C...

Jaçoit qu'en vous gloire & haute naissance
Soient alliés à titres & puissance,
Que de splendeurs & d'honneurs mérités
Votre maison luisse de tous côtés,
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Ce malheureux burlesque, ce mélange impertinent du jargon du seizième siècle, & de notre langue, si méprisé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un sujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'est ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'est qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures ; on ne voit rien qui rende l'homme cher à lui-même, comme dit *Horace* : point d'aménité, point de

324 PARALLELE D'HORACE, &c.

douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Presque toutes ses épîtres roulent sur lui-même, sur ses querelles avec ses ennemis ; le public ne prend aucune part à ces pauvretés : on ne se foucie pas plus de ses vers contre *la Motte*, que de ses roches de Salisburi : qu'importe?...

» Qu'entre ces roches nues
» Qui par magie en ces lieux font venues,
» S'en trouve sept, trois de chacune part,
» Une au dessus ; le tout fait par tel art,
» Qu'il représente une porte effective,
» Porte vraiment bien faite & bien naïve ;
» Mais c'est le tout : car qui voudrait y voir
» Tours ou châtel, doit ailleurs se pourvoir.

Ces détestables vers, & ce malheureux sujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaise tragédie que nous ayons ? Nous sommes rassasiés de vers : une denrée trop commune est avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre où la nation se rassemble est presque le seul genre de poésie qui nous intéresse aujourd'hui ; encore ne faudrait-il pas avoir des poèmes dramatiques tous les jours :

Namque voluptates commendat rarior usus.

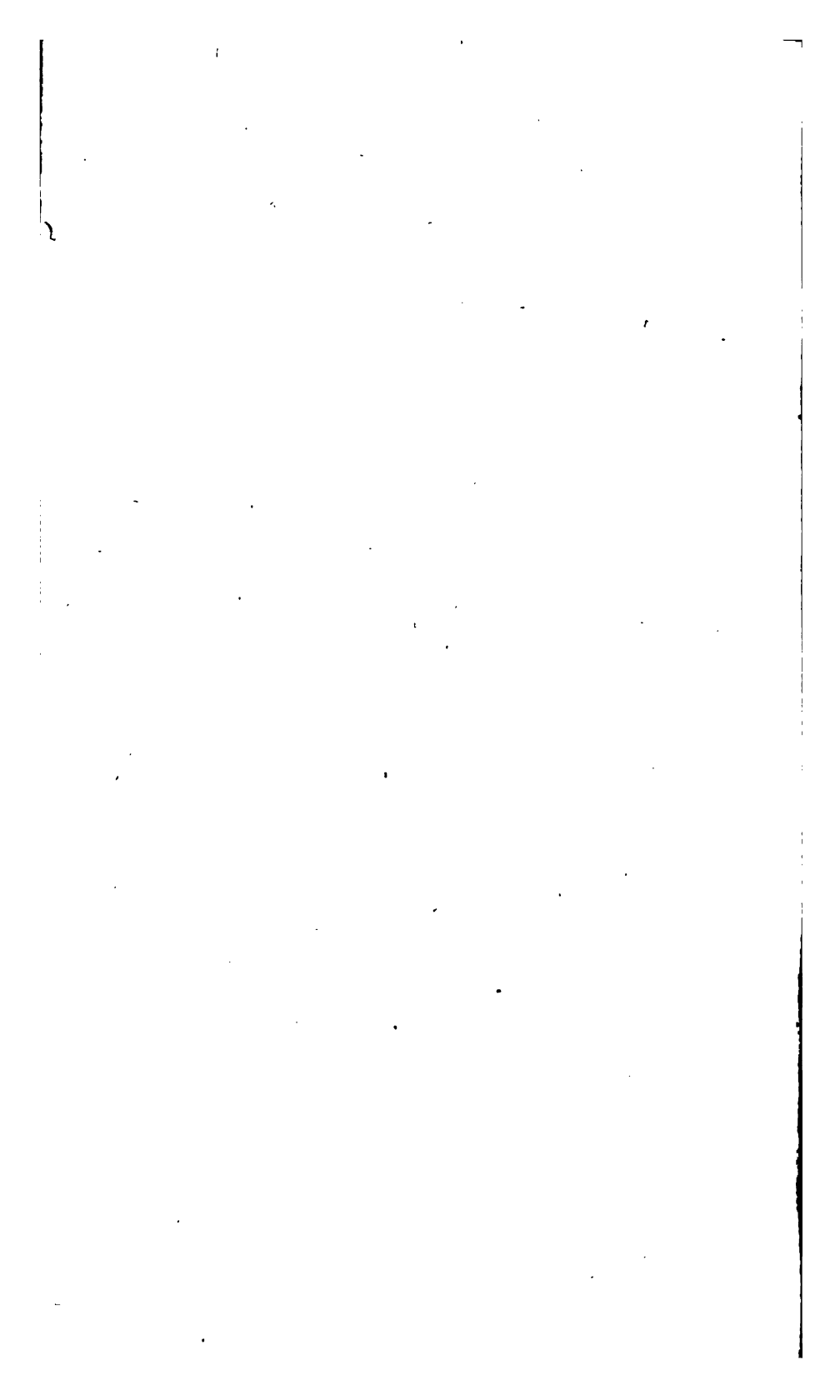
L E T T R E S

A S O N A L T E S S E

M O N S E I G N E U R

LE PRINCE DE ***,

*Sur Rabelais & sur d'autres auteurs accusés
d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.*



LETTRE PREMIERE.

SUR FRANÇOIS RABELAIS.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE votre altesse veut connaître à fond *Rabelais*, je commence par vous dire que sa vie imprimée au devant de Gargantua est aussi fausse & aussi absurde que l'histoire de Gargantua même. On y trouve que le cardinal du *Belley* l'ayant mené à Rome, & ce cardinal ayant baisé le pied droit du pape, & ensuite la bouche, *Rabelais* dit qu'il lui voulait baiser le derrière, & qu'il fallait que le St Père commençât par le laver. Il y a des choses que le respect du lieu, de la bienfiance & de la personne rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape est du même genre : on suppose qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé, parce que, disait-il, son hôteffe ayant voulu faire brûler un fagot, & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui suppose à Lyon est aussi fausse & aussi peu vraisemblable : on prétend que, n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôteffe ces étiquettes sur des petits sachets : *Poison*

pour faire mourir le roi , poison pour faire mourir la reine , &c. Il usa , dit-on , de ce stratagème pour être conduit & nourri jusqu'à Paris , sans qu'il lui en coûtât rien , & pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536 , dans le temps même que le roi & toute la France pleuraient le dauphin *François* qu'on avait cru empoisonné , & lorsqu'on venait d'écarteler *Montecuculi* soupçonné de cet empoisonnement. Les auteurs de cette plate historiette n'ont pas fait réflexion que , sur un indice aussi terrible , on aurait jeté *Rabelais* dans un cachot , qu'il aurait été chargé de fers , qu'il aurait subi probablement la question ordinaire & extraordinaire , & que dans des circonstances aussi funestes , & dans une accusation aussi grave , une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. Presque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre à la vérité est un ramas des plus impertinentes & des plus grossières ordures qu'un moine ivre puisse vomir ; mais aussi il faut avouer que c'est une satire sanglante du pape , de l'Eglise & de tous les événemens de son temps. Il voulut se mettre à couvert sous le masque de la folie ; il le fait assez entendre lui-même dans son prologue : *Posez le cas* , dit-il , *qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses & bien correspondantes au nom ; toutefois pas demeurer là ne faut , comme au chant des sirènes , ains à plus haut sens interpréter ce que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien , rencontrant quelque os médullaire ? c'est , comme dit Platon lib. II de Rep. la bête du monde plus philosophe. Si vous l'avez , vous*

avez pu noter de quelle dévotion il le guette , de quel soing il le garde , de quelle ferveur il le tient , de quelle prudence il l'entamme , de quelle affection il le brise , & de quelle diligence il le sugce. Qui l'induit à ce faire ? quel est l'espoir de son étude ? quel bien prétend-il ? rien plus qu'un peu de moëlle.

Mais qu'arriva-t-il ? très-peu de lecteurs ressemblèrent au chien qui suce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os , c'est-à-dire , aux bouffonneries absurdes , aux obscénités affreuses dont le livre est plein. Si malheureusement pour *Rabelais* on avait trop pénétré le sens du livre ; si on l'avait jugé sérieusement , il est à croire qu'il lui en aurait coûté la vie , comme à tous ceux qui dans ce temps-là écrivaient contre l'Eglise romaine.

Il est clair que *Gargantua* est *François I* , *Louis XII* est *Grand-gousier* , quoiqu'il ne fût pas le père de *François* ; & *Henri II* est *Pantagruel* : l'éducation de *Gargantua* & le chapitre des *torches-cu* sont une satire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes : les couleurs blanc & bleu désignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouasses , est la guerre entre *Charles V* & *François I* , qui commença pour une querelle très-légère entre la maison de *Bouillon-la-Marck* & celle de *Chimay* ; & cela est si vrai que *Rabelais* appelle *Marckuet* le conducteur des fouasses par qui commença la noise.

Les moines de ce temps-là sont peints très-naïvement sous le nom de frère *Jean des Entomures*. Il n'est pas possible de méconnaître *Charles-Quint* dans le portrait de *Picrocole*.

A l'égard de l'Eglise , il ne l'épargne pas. Dès le premier livre au chapitre XXXIX , voici comme il s'exprime : „ Que DIEU est bon qui nous donne ce „ bon Piot ! j'advoue DIEU que si j'eusse été au temps „ de JESUS-CHRIST , j'eusse bien engardé que les „ Juifs l'eussent prins au jardin d'Olivet. Ensemble „ le diable me faille si j'eusse failli à couper les jarrêts „ à messieurs les apôtres qui fuirent tant lâchement „ après qu'ils eurent bien soupe , & laissèrent leur „ bon maître au besoing. Je hais plus que poison „ un homme qui fuit quand il faut jouer des cou- „ teaux. Hon , que je ne suis roi de France pour „ quatre-vingts ou cent ans ! par-Dieu , je vous „ accoutrerais en chiens courtaults les fuyards de „ Pavie. „

On ne peut se méprendre à la généalogie de *Gargantua* , c'est une parodie très-scandaleuse de la généalogie la plus respectable. *De ceux-là* , dit-il , *sont venus les géants , & par eux Pantagruel ; le premier fut Calbrot , qui engendra Sarabroth ,*

Qui engendra Faribroth ,

*Qui engendra Hurtaly , qui fut beau mangeur de soupe ,
& qui régna du temps du déluge ;*

*Qui engendra Happe-mouche , qui le premier inventa de
fumer les langues de bœuf ;*

Qui engendra Fout-ânon ,

Qui engendra Vit-de-grain ,

Qui engendra Grand-goufier ,

Qui engendra Gargantua ,

Qui engendra le noble Pantagruel mon maître.

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva *Pantagruel* dans la bibliothèque de St Victor, c'est *biga salutis*, *braguetta juris*, *pantoufles decretorum*, la couille-barine des preux, le décret de l'université de Paris sur la gorge des filles; l'apparition de *Gertrude* à une nonain en mal d'enfant, le moutardier de pénitence, *tartareus de modo cacandi*, l'invention de St^e Croix par les clercs de finesse, le couillage des promoteurs, la cornemuse des prélats, la profiterole des indulgences, *utrum chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones*; *quaestio debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi*; les brimborions des célestins, la ratoire des théologiens, *chacouillonis de magistro*, les aises de la vie monacale, la patenôtre du finge, les gréfillons de dévotion, le viédase des abbés, &c.

Lorsque *Panurge* demande conseil à frère *Jean des Entomures* pour savoir s'il se mariera & s'il fera cocu, frère *Jean* récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge, ce sont les litanies du c. mignon, c. moignon, c. patté, c. laitè &c. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un laïque : mais dans un prêtre !

Après cela, *Panurge* va consulter le théologal *Hipotadée*, qui lui dit qu'il fera cocu, s'il plaît à DIEU. *Pantagruel* va dans l'île des lanternois ; ces lanternois sont les ergoteurs théologiques qui commencèrent, sous le règne de *Henri II*, ces horribles disputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'île de Tohu-Bohu, c'est-à-dire de la confusion, est l'Angleterre qui changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*.

On voit assez que l'île de Papefiguière désigne les hérétiques. On connaît les papimanes; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à *Panurge* s'il est assez heureux pour avoir vu le St Père; *Panurge* répond qu'il en a vu trois, & qu'il n'y a guère profité. La loi de *Moïse* est comparée à celle de *Cybèle*, de *Diane*, de *Numa*; les décrétales sont appelées *décrotoires*. *Panurge* assure que, s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *clémentines*, il en eut des hémorrhoides longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes qu'on appelle *messes sèches*, & *Panurge* dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. *Pantagruel* va consulter l'oracle de la dive bouteille pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces, & boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. *Epislémon* s'écrit en chemin : *Vivat, fifat, pipat, bibat, c'est le secret de l'Apocalypse*. Frère *Jean des Entomures* demande une charretée de filles pour se reconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On rencontre les gastrolacs, c'est-à-dire des possédés. *Gaster* invente le moyen de n'être pas blessé par le canon; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'île où est l'oracle de la dive bouteille, ils abordent à l'île Sonnante, où sont cagots, clergots, monagots, prêtrebots, abbégots, évégots, cardingots, & enfin le papebot qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'île Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans & les plus maniaques de toute l'île.

La fable de l'âne & du cheval, la défense faite aux

ânes de baudouiner dans l'écurie, & la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, sont des emblèmes assez intelligibles du célibat des prêtres & des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs *sont admis devant le papegot. Panurge* veut jeter *une pierre à un évêgo* qui ronflait à la grand'messe; maître *Editue*, c'est-à-dire maître sacristain, l'en empêche en lui disant : *Homme de bien, frappe, feris, tue & meurtris tous rois, princes du monde en trahison, par venin ou autrement quand tu voudras, déniche des cieus les anges, de tout auras pardon du papegot : ces sacrés oiseaux ne touches.*

De l'île Sonnante on va au royaume de Quintescence, ou Enteléchie; or Enteléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu, & dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape; mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la cour de Rome.

Les ordres mendiants habitent l'île des frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que *Panurge* fait sur leurs g..... Combien sont-elles? *Vingt.* Combien en voudriez-vous? *Cent.*

Le remuement des fesses quel est-il? *dru.*

Que disent-elles en culetant? *mot.*

Vos cas quels sont-ils.....? *grands.*

Quantesfois par jour? *Six.* Et de nuit? *Dix.*

Enfin l'on arrive à l'oracle de la dive bouteille. La coutume alors dans l'Eglise était de présenter de l'eau

aux communians laïques pour faire passer l'hostie ; & c'est encore l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de JESUS-CHRIST. L'Eglise romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi-bien que les os & la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin , & ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'île de l'oracle de la dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife *Bacchus* en donna à boire aux pèlerins en leur disant ces mots :

„ Jadis ung capitaine juif, docte & chevaleureux ,
 „ conduisant son peuple par les déserts en extrême
 „ famine, impétra des cieus la manne, laquelle leur
 „ était de goût tel par imagination que paravant leur
 „ étaient réellement les viandes. Ici de même beuvans
 „ de cette liqueur mirifique sentirez goût de tel vin
 „ comme l'aurez imaginé. Or *imaginez & beuvez* : ce
 „ que nous feimes : puis s'écria *Panurge* , disant :
 „ Par-Dieu , c'est ici vin de Baune , meilleur que
 „ oncques jamais je beus , ou je me donne à nonante
 „ & seize diables. „

Le fameux doyen d'Irlande *Swift* a copié ce trait dans son Conte du tonneau , ainsi que plusieurs autres. Milord *Pierre* donne à *Martin* & à *Jean* ses frères un morceau de pain sec pour leur dîner , & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf , des perdrix , des chapons , avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que *Rabelais* dédia la partie de son livre , qui contient cette sanglante satire de l'Eglise romaine , au cardinal *Odet de Châtillon* , qui n'avait pas encore levé le masque , & ne s'était pas

déclaré pour la religion protestante. Son livre fut imprimé avec privilège ; & le privilège pour cette satire de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures , dont on fesoit en ce temps-là beaucoup plus de cas que des papegots & des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France ; parce que tout y est entassé sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait si hautement de l'ancien & du nouveau testament était curé. Comment mourut-il ? en disant : *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illustre M. le Duchat a chargé de notes pédantesques cet étrange ouvrage dont il s'est fait quarante éditions. Observez que *Rabelais* vécut & mourut chéri , fêté , honoré ; & qu'on fit mourir dans les plus affreux supplices ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

L E T T R E I I.

Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne , & en Italie , & d'abord du livre intitulé Litterarum virorum obscurorum.

M O N S I E I G N E U R ,

VOTRE altesse me demande si , avant *Rabelais* , on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le recueil des lettres des *gens obscurs* , qui parut en Allemagne au commencement du seizième siècle : ce recueil est en latin ; mais il est écrit avec autant de naïveté & de hardiesse que *Rabelais*. Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingt-huitième lettre.

„ Il y a concordance entre les sacrés cahiers & les
 „ fables poétiques , comme le pourrez noter du
 „ serpent *Python* , occis par *Apollon* , comme le dit le
 „ psalmiste : *Ce dragon qu'avez formé pour vous en*
 „ *gausser. Saturne* , vieux père des dieux qui mange
 „ ses enfans , est en *Ezéchiel* , lequel dit : *Vos pères*
 „ *mangeront leurs enfans. Diane* se pourmenant avec
 „ force vierges est la bienheureuse vierge *Marie* ,
 „ selon le psalmiste , lequel dit : *Vierges viendront après*
 „ *elle. Calisto* déflorée par *Jupiter* , & retournant au
 „ ciel , est en *Matthieu* chap. XII : *Je reviendrai*
 „ *dans la maison dont je suis sortie. Aglaure* transmuée
 „ en

„ en pierre se trouve en Job chap. XLII : *Son cœur*
 „ *s'endurcira comme pierre.* Europe engrossée par *Jupiter*
 „ est en Salomon : *Ecoute , fille , vois , & incline ton*
 „ *oreille ; car le roi t'a concupiscée.* *Ezéchiél* a prophétisé
 „ d'*Aélión* qui vit la nudité de *Diane* : *Tu étais nue ,*
 „ *j'ai passé par-là ; & je t'ai vue.* Les poètes ont écrit
 „ que *Bacchus* est né deux fois , ce qui signifie le
 „ *CHRIST* , né avant les siècles & dans le siècle. *Sémélé*
 „ qui nourrit *Bacchus* est le prototype de la bienheu-
 „ reuse vierge ; car il est dit en Exode : *Prends cet*
 „ *enfant , nourris-le-moi , & tu auras salaire.* „

Ces impiétés sont encore moins voilées que celles de *Rabelais*.

C'est beaucoup que dans ce temps-là on commençât
 en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve
 dans la lettre à maître *Acacius Lampirius* une raillerie
 assez forte sur la conjuration qu'on employait pour
 se faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre
 un cheveu de la fille : on le plaçait d'abord dans son
 haut-de-chaussé : on faisait une confession générale,
 & l'on faisait dire trois messes , pendant lesquelles on
 mettait le cheveu autour de son cou : on allumait un
 cierge béni au dernier évangile , & on prononçait cette
 formule : *O cierge ! je te conjure par la vertu du DIEU*
tout-puissant , par les neuf chœurs des anges , par la vertu
gofdriene , amène-moi icelle fille en chair & en os , afin que
je la saboule à mon plaisir &c.

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont
 écrites , porte avec lui un ridicule qu'il est impossible
 de rendre en français ; il y a surtout une lettre de
Pierre de la Charité , messager de grammaire à *Ortoouin* ,
 dont on ne peut traduire en français les équivoques

latines : il s'agit de savoir si le pape peut rendre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de *Jean de Schwinfordt*, maître-ès-arts, où l'on soutient que JESUS-CHRIST a été moine, *S^t Pierre* prieur du couvent, *Judas Iscariote* maître d'hôtel, & l'apôtre *Philippe* portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence *Jacques Hoestrat* (grande rue) ci-devant inquisiteur : Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, & je lui dis : Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend ? Il me répondit : *Je suis celui qui suis* ; Je lui dis alors : Vous êtes maître *Jacques Grande rue* ; sacré char d'*Elie*, dis-je, comment diable êtes-vous à pied ? c'est un scandale ; *ce qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange & en merde. Il me répondit : *Ils sont venus en chariots & sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur*. Je lui dis : Par le Seigneur il est grande pluie & grand froid. Il leva les mains au ciel en disant : *Rosée du ciel, tombez d'en-haut, & que les nuées du ciel pleuvent le juste*.

Il faut avouer que voilà précisément le style de *Rabelais*. Et je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les yeux ces lettres des *gens obscurs*, lorsqu'il écrivit son *Gargantua* & son *Pantagruel*.

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands-hommes, alla vite sonner à la porte des cordeliers pour se faire faire un bâtard, est absolument dans le goût de notre maître *François*.

Les mêmes obscénités & les mêmes scandales fourmillent dans ces deux singuliers livres.

*Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent
Rabelais.*

L'ITALIE, dès le quatorzième siècle, avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez seulement dans *Bocace* la confession de *Ser Ciapelleto* à l'article de la mort. Son confesseur l'interroge ; il lui demande s'il n'est jamais tombé dans le péché d'orgueil : Ah ! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaisance en moi-même, en réfléchissant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie. — Avez-vous été gourmand ? — Hélas oui, mon père ; car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeûné au pain & à l'eau trois fois par semaine ; mais j'ai mangé mon pain quelquefois, avec tant d'appétit & de délice, que ma gourmandise a sans doute déplu à DIEU. — Et l'avarice, mon fils ? — Hélas ! mon père, je suis coupable du péché d'avarice, pour avoir fait quelquefois le commerce, afin de donner tout mon gain aux pauvres. — Vous êtes-vous mis quelquefois en colère ? — Oh tant ! quand je voyais le service divin si négligé, & les pécheurs ne pas observer les commandemens de DIEU, comme je me mettais en colère !

Ensuite *Ser Ciapelleto* s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de dimanche ; le confesseur le rassure, & lui dit que DIEU lui pardonnera ; le pénitent fond en larmes, & lui dit que DIEU ne lui pardonnera jamais ; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère, que c'était un crime irrémissible ; ma pauvre mère, dit-il, qui

m'a porté neuf mois dans son ventre le jour & la nuit , & qui me portait dans ses bras quand j'étais petit ! Non, DIEU ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant !

Enfin , cette confession étant devenue publique , on fait un saint de *Ciappelletto* , qui avait été le plus grand fripon de son temps.

Le chanoine *Luigi Pulci* est beaucoup plus licencieux dans son poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par oser tourner en ridicule les premiers versets de l'évangile de *S^t Jean*.

*In principio era il verbo appresso a Dio,
Ed era Iddio il Verbo , e il Verbo lui,
Questo era il principio al parer mio &c.*

J'ignore après tout , si c'est par naïveté , ou par impiété que le *Pulci* ayant mis l'évangile à la tête de son poëme , le finit par le *Salve Regina* ; mais soit puérilité , soit audace , cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de *Morgante* à *Margutte* : ce *Margutte* demande à *Morgante* s'il est chrétien ou musulman.

*E se gli crede in Cristo ô in Maometto.
Rispose allor Margutte , per dir te l' tosto ,
Io non credo più al nero che al azurro ;
Ma nel Cappone o lessò o voglia arrosto.*

.

Ma sopra tutto nel bon vino ho fede.

.

Or queste son' tre virtù cardinale !

La gola , il dado , e'l culo come io t'ho detto.

Une chose bien étrange , c'est que presque tous les écrivains italiens des quatorzième , quinzième & seizième siècles ont très-peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre ; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte & les premiers pontifes , plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido*.

*Il longo conversar genera noia ,
E la noia il fastidio , e l'odio al fine.*

Les libertés qu'ont prises *Machiavel* , l'*Arioste* , l'*Arctin*, l'archevêque de Bénévent *la Casa*, le cardinal *Bembo* , *Pomponace* , *Cardan* & tant d'autres savans , sont assez connues. Les papes n'y faisaient nulle attention ; & pourvu qu'on achetât des indulgences & qu'on ne se mêlât point du gouvernement , il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressembaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs dieux , mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu. (a) Il n'y eut que *Giordano Bruno* , qui ayant bravé l'inquisiteur à Venise , & s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme si puissant & si dangereux , fut recherché pour son livre *della bestia trionfante* ; on le fit périr par le supplice du feu , supplice inventé parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre très-rare est pis qu'hérétique ; l'auteur n'admet que la loi des patriarches , la loi naturelle ;

(a) Nous citons tous ces scandales en les détestant , & nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux les sentimens qui nous animent.

il fut composé & imprimé à Londres chez le lord *Philippe Sidney*, l'un des plus grands-hommes d'Angleterre, favori de la reine *Elisabeth*.

Parmi les incrédules on range communément tous les princes & les politiques d'Italie des quatorzième, quinzième & seizième siècles. On prétend que si le pape *Sixte IV* avait eu de la religion, il n'aurait pas trempé dans la conjuration des *Pazzi*, pour laquelle on pendit l'archevêque de Florence en habits pontificaux aux fenêtres de l'hôtel de ville. Les assassins des *Médicis*, qui exécutèrent leur parricide dans la cathédrale au moment que le prêtre montrait l'eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'eucharistie : il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un *Alexandre VI*, qui faisait périr par le stylet, par la corde, ou par le poison, tous les petits princes dont il ravissait les Etats, & qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis* dans le temps qu'ils rendaient les derniers soupirs.

On ne tarit point sur ces affreux exemples. Hélas ! Monseigneur, que prouvent-ils ? que le frein d'une religion pure, dégagée de toutes les superstitions qui la déshonorent & qui peuvent la rendre incroyable, était absolument nécessaire à ces grands criminels. Si la religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité & moins de forfaits. Quiconque croit fermement un DIEU rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime, tremblera sur le point d'assassiner un homme innocent, & le poignard lui tombera des mains ; mais les Italiens alors ne connaissant le christianisme que par des légendes ridicules, par les sottises

& les fourberies des moines , s'imaginaient qu'il n'est aucune religion , parce que leur religion ainsi déshonorée leur paraissait absurde. De ce que *Savonarole* avait été un faux prophète, ils concluaient qu'il n'y a point de DIEU ; ce qui est un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces temps affreux leur fit commettre mille crimes : leur philosophie non moins affreuse étouffa leurs remords ; ils voulurent anéantir le DIEU qui pouvait les punir.

L E T T R E I I I.

Sur Vanini.

M O N S E I G N E U R ,

Vous me demandez des mémoires sur *Vanini* ; je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la section troisième de l'article **ATHÉISME** du Dictionnaire philosophique : j'ajouterai aux sages réflexions que vous y trouverez , qu'on imprima une vie de *Vanini* à Londres en 1717. Elle est dédiée à milord *North and Grey*. C'est un français réfugié son chapelain qui en est l'auteur. C'est assez de dire , pour faire connaître le personnage , qu'il s'appuie dans son histoire sur le témoignage du jésuite *Garasse* , le plus absurde & le plus insolent calomniateur , & en même temps le plus ridicule écrivain qui jamais ait été chez les jésuites. Voici les paroles de *Garasse* , citées par le

chapelain , & qui se trouvent en effet dans la doctrine curieuse de ce jésuite page 144.

» Pour *Lucile Vanin*, il était napolitain , homme
» de néant , qui avait rodé toute l'Italie en cher-
» cheur de repues franches , & une bonne partie de
» la France en qualité de pédant. Ce méchant
» belifstre étant venu en Gascogne en 1617 , faisait
» état d'y semer avantageusement son ivraie , &
» faire riche moisson d'impiété , cuidant avoir
» trouvé des esprits susceptibles de ses propositions.
» Il se glissait dans les noblesses effrontément pour
» y piquer l'escabelle aussi franchement que s'il eût
» été domestique , & apprivoisé de tout temps à
» l'humeur du pays ; mais il rencontra des esprits
» plus forts & résolus à la défense de la vérité qu'il
» ne s'était imaginé. »

Que pouvez-vous penser , Monseigneur , d'une vie écrite sur de pareils mémoires ? Ce qui vous surprendra davantage , c'est que lorsque ce malheureux *Vanini* fut condamné , on ne lui représenta aucun de ses livres dans lesquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu athéisme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre napolitain étaient des livres de théologie & de philosophie , imprimés avec privilège & approuvés par des docteurs de la faculté de Paris. Ses dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui , & qu'on ne peut guère condamner que comme un ouvrage très-ennuyeux , furent honorés des plus grands éloges en français , en latin & même en grec. On voit surtout parmi ces éloges ces vers d'un fameux docteur de Paris.

*Vaninus , vir mente potens sophiaque magister
 Maximus , Italiæ decus & nova gloria gentis.*

Ces deux vers furent imités depuis en français :

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce ,
 Vanini fait connaître & chérir la sagesse.

Mais tous ces éloges ont été oubliés : & on se souvient seulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer qu'on brûle quelquefois les gens un peu légèrement ; témoin *Jean Hus*, *Jérôme de Prague*, le conseiller *Anne Dubourg*, *Servet*, *Antoine*, *Urbain Grandier*, la maréchale d'*Ancre*, *Morin* & *Jean Calas* ; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que presque toutes les sectes chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes, horreur inconnue aux Persans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la république romaine, & à tous les peuples de l'antiquité ; horreur à peine abolie parmi nous, & qui fera rougir nos enfans d'être sortis d'aïeux si abominables.

L E T T R E I V .

Sur les auteurs anglais ; & particulièrement de Warburton.

MONSEIGNEUR ,

VOTRE altesse demande qui sont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non-seulement contre l'Eglise romaine , mais contre l'Eglise chrétienne ; le nombre en est prodigieux , surtout en Angleterre. Un des premiers est le lord *Herbert de Cherburi*, mort en 1648. connu par ses traités de la religion des laïques , & de celle des gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait sa sanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai pontife est le magistrat ; cette doctrine souleva tout le clergé. On cria au scandale , à la nouveauté. Pour du scandale , c'est-à-dire de ce qui fait tomber , il y en avait ; mais de la nouveauté, non ; car en Angleterre le roi était dès long-temps le chef de l'Eglise. L'impératrice de Russie en est le chef dans un pays plus vaste que l'empire romain. Le sénat dans la république était le chef de la religion , & tout empereur romain était souverain pontife.

Le lord *Shaftesbury* surpassa de bien loin *Herbert* & *Hobbes* pour l'audace & pour le style. Son mépris pour la religion chrétienne éclate trop ouvertement.

La religion naturelle de *Woolaston* est écrite avec bien plus de ménagement ; mais n'ayant pas les agrémens de milord *Shaftesbury*, ce livre n'a été guère lu que des philosophes.

De Toland.

Toland a porté des coups beaucoup plus violens. C'était une ame fière & indépendante ; né dans la pauvreté, il pouvait s'élever à la fortune s'il avait été plus modéré. La persécution l'irrita ; il écrivit contre la religion chrétienne par haine & par vengeance.

Dans son premier livre intitulé *la religion chrétienne sans mystères*, il avait écrit lui-même un peu mystérieusement, & sa hardiesse était couverte d'un voile. On le condamna, on le poursuivit en Irlande : le voile fut bientôt déchiré. Ses *Origines judaïques*, son *Nazaréen*, son *Pantéisticon* furent autant de combats qu'il livra ouvertement au christianisme. Ce qui est étrange, c'est qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus circonspect de ses ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accusa d'avoir fini son *Pantéisticon* par cette prière blasphématoire qui se trouve en effet dans quelques éditions. *Omnipotens & sempiterna Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitiis ut qui hesternis poculis agroti facti sunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum. Amen !*

Mais comme cette profanation était une parodie d'une prière de l'Eglise romaine, les Anglais n'en

348 LETTRE SUR LES AUTEURS ANGLAIS

furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de *Toland*; elle avait été faite deux cents ans auparavant en France par une société de buveurs; on la trouve dans le *Carême allégorisé*, imprimé en 1563. Ce fou de jésuite *Garasse* en parle dans sa *Doctrine curieuse*, livre II, page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721. Ses dernières paroles furent *je vais dormir*. Il y a encore quelques pièces de vers en l'honneur de sa mémoire; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'Eglise anglicane.

De Locke.

C'EST à tort qu'on a compté le grand philosophe *Locke* parmi les ennemis de la religion chrétienne. Il est vrai que son livre *du christianisme raisonnable* s'écarte assez de la foi ordinaire; mais la religion des primitifs appelés *trembleurs*, qui fait une si grande figure en Pensilvanie, est encore plus éloignée du christianisme ordinaire; & cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parce qu'il était persuadé que DIEU, le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment & la pensée à la matière. M. de *Voltaire* l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que DIEU peut conserver éternellement l'atome, la monade qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre & saint prêtre *Gassendi*, pieux défenseur de ce que la doctrine

d'*Epicure* peut avoir de bon. Voyez sa fameuse lettre à *Descartes*.

„ D'où vous vient cette notion ? Si elle procède
 „ du corps , il faut que vous ne soyez pas sans
 „ extension. Apprenez-nous comment il se peut faire
 „ que l'espèce ou l'idée du corps , qui est étendu ,
 „ puisse être reçue dans vous , c'est-à-dire dans une
 „ substance non étendue. Il est vrai que
 „ vous connaissez que vous pensez , mais vous igno-
 „ rez quelle espèce de substance vous êtes , vous
 „ qui pensez , quoique l'opération de la pensée vous
 „ soit connue. Le principal de votre essence vous
 „ est caché , & vous ne savez point quelle est la
 „ nature de cette substance , dont l'une des opéra-
 „ tions est de penser &c. „

Locke mourut en paix disant à *M^{me} Masham* & à ses amis qui l'entouraient : *La vie est une pure vanité.*

De l'évêque Tailor & de Tindal.

ON a mis peut-être avec autant d'injustice , *Tailor* évêque de Cannor parmi les mécréans , à cause de son livre du *Guide des douteurs*.

Mais pour le docteur *Tindal* auteur du *Christianisme aussi ancien que le monde* , il a été constamment le plus intrépide soutien de la religion naturelle , ainsi que de la maison royale de *Hanovre*. C'était un des plus savans hommes d'Angleterre dans l'histoire. Il fut honoré jusqu'à sa mort d'une pension de deux cents livres sterling. Comme il ne goûtait pas les livres de *Pope* , qu'il le trouvait absolument sans génie & sans imagination , & ne lui accordait que le talent

350 LETTRE SUR LES AUTEURS ANGLAIS

de versifier & de mettre en œuvre l'esprit des autres , *Pope* fut son implacable ennemi. *Tindal* de plus était un whig ardent , & *Pope* un jacobite. Il n'est pas étonnant que *Pope* l'ait déchiré dans sa *Dunciade* , ouvrage imité de *Dryden* , & trop rempli de bassesses & d'images dégoûtantes.

De Collins.

UN des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été *Antoine Collins* grand-trésorier de la comté d'Essex , bon métaphysicien , & d'une grande érudition. Il est triste qu'il n'ait fait usage de sa profonde dialectique que contre le christianisme. Le docteur *Clarke* , célèbre socinien , auteur d'un très-bon livre où il démontre l'existence de DIEU , n'a jamais pu répondre aux livres de *Collins* d'une manière satisfaisante , & a été réduit aux injures.

Ses *Recherches philosophiques* sur la liberté de l'homme , sur les fondemens de la religion chrétienne , sur les prophéties littérales , sur la liberté de penser , sont malheureusement demeurés des ouvrages victorieux.

De Wolston.

LE trop fameux *Thomas Wolston* , maître-ès-arts de Cambridge , se distingua vers l'an 1726 par ses discours contre les miracles de JESUS-CHRIST , & leva l'étendard si hautement qu'il faisait vendre à Londres son ouvrage dans sa propre maison. On en fit trois éditions coup sur coup de dix mille exemplaires chacune.

Personne n'avait encore porté si loin la témérité & le scandale. Il traite de contes puériles & extravagans les miracles & la résurrection de notre Sauveur. Il dit que quand JESUS-CHRIST changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déjà ivres, c'est qu'apparemment il fit du punch. DIEU emporté par le diable sur le pinacle du temple, & sur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blasphème monstrueux. Le diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier fêché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues, la transfiguration de JESUS, ses habits devenus tout blancs, sa conversation avec Moïse & Elie, enfin toute son histoire sacrée est travestie en roman ridicule. *Wolston* n'épargne pas les termes les plus injurieux & les plus méprisans. Il appelle souvent notre Seigneur JESUS-CHRIST *The fellow*, ce compagnon, ce garnement, *a wanderer*, un vagabond, *a mendicant fryar*, un frère coupe-chou mendiant.

Il se fauve pourtant à la faveur du sens mystique en disant que ces miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur.

Il y eut un jour une dévote qui, en le voyant passer dans la rue, lui cracha au visage. Il s'essuya tranquillement & lui dit : *C'est ainsi que les Juifs ont traité votre DIEU*. Il mourut en paix en disant : *T'is a pass every man must come to*, c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le *Dictionnaire historique portatif* de l'abbé *Ladvocat* & dans un nouveau dictionnaire portatif où les mêmes erreurs

352 LETTRE SUR LES AUTEURS ANGLAIS

font copiées, que *Wolſton* est mort en prison en 1733. Rien n'est plus faux, plusieurs de mes amis l'ont vu dans sa maison ; il est mort libre chez lui.

De Warburton.

ON a regardé *Warburton* évêque de Glocester, comme un des plus hardis infidèles qui aient jamais écrit, parce qu'après avoir commenté *Shakeſpeare*, dont les comédies, & même quelquefois les tragédies fourmillent de quolibets licencieux, il a soutenu dans sa légation de *Moïse* que DIEU n'a point enseigné à son peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il se peut qu'on ait jugé cet évêque trop durement, & que l'orgueil & l'esprit satirique qu'on lui reprochaient aient soulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de son ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée, dans lesquels il ne traite pas même son sujet, & qui de plus sont contraires à son sujet, puisqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les législateurs ont établi pour principes de leurs religions, l'immortalité de l'ame ; en quoi même *Warburton* se trompe ; car ni *Sanchoniathon* le phénicien, ni le livre des *cinq Kings* chinois, ni *Confucius* n'admettent ce principe.

Mais jamais *Warburton* dans tous ses faux-fuyans n'a pu répondre aux grands argumens personnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les sages ont posé pour fondement de la religion l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses
après

après la mort ; or *Moïse* n'en parle ni dans son Décalogue , ni dans aucune de ses lois ; donc *Moïse* , de votre aveu , n'était pas un sage.

Ou il était instruit de ce grand dogme , ou il l'ignorait. S'il en était instruit , il est coupable de ne l'avoir pas enseigné : s'il l'ignorait , il était indigne d'être législateur.

Ou DIEU inspirait *Moïse* , ou ce n'était qu'un charlatan. Si DIEU inspirait *Moïse* , il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame ; & s'il ne lui a pas appris ce que tous les Egyptiens savaient, DIEU l'a trompé & a trompé tout son peuple. Si *Moïse* n'était qu'un charlatan, vous détruisez toute la loi mosaïque, & par conséquent vous sapez par le fondement la religion chrétienne bâtie sur la mosaïque. Enfin , si DIEU a trompé *Moïse* , vous faites de l'être infiniment parfait un séducteur & un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez , vous blasphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en disant que DIEU payait son peuple comptant , en le punissant temporellement de ses transgressions , & en le récompensant par les biens de la terre quand il était fidelle. Cette évasion est pitoyable ; car combien de transgresseurs ont passé leurs jours dans les délices ! témoin *Salomon*. Ne faut-il pas avoir perdu le bon sens ou la pudeur , pour dire que chez les Juifs aucun scélérat n'échappait à la punition temporelle ? N'est-il pas parlé cent fois du bonheur des méchans dans l'Ecriture ?

Nous savions avant vous que ni le Décalogue ni le Lévitique ne font mention de l'immortalité de l'ame , ni de sa spiritualité , ni des peines & des

354 LETTRE SUR LES AUTEURS ANGLAIS

récompenses dans une autre vie ; mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui est pardonnable à un laïque ne l'est pas à un prêtre ; & surtout vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à *Warburton* ; il a répondu par des injures atroces , & il a cru enfin qu'il avait raison , parce que son évêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'est déclarée contre lui malgré ses guinées. Il s'est rendu odieux par la virulence de son insolent caractère beaucoup plus que par l'absurdité de son système.

De Bolingbroke.

MILORD *Bolingbroke* a été plus audacieux que *Warburton*, & de meilleure foi. Il ne cesse de dire dans ses *Œuvres philosophiques* que les athées sont beaucoup moins dangereux que les théologiens ; il raisonnait en ministre d'Etat qui savait combien de sang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre ; mais il devait s'en tenir à proscrire la théologie & non la religion chrétienne dont tout homme d'Etat peut tirer de très-grands avantages pour le genre-humain, en la resserrant dans ses bornes si elle les a franchies. On a publié après la mort du lord *Bolingbroke* quelques-uns de ses ouvrages plus violens encore que son *recueil philosophique* ; il y déployait une éloquence funeste. Personne n'a jamais écrit rien de plus fort ; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il est triste qu'un si sublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très-utile en élaguant ses branches , & en nettoyant sa mousse.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairèrent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électrifierait avec le tonnerre, & qu'on découvrirait la loi de la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers ? Il est temps, selon *Bolingbroke*, qu'on bannisse la théologie comme on a banni l'astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle & les jésuites. La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les lois, & qu'à corrompre les cœurs ; elle seule fait les athées ; car le grand nombre des théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette science chimérique, n'en fait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la signification du mot, la science de DIEU. Or les polissons qui ont profané cette science, ont donné de DIEU des idées absurdes ; & de-là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a eu de mauvais médecins ; c'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues ; c'est nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorans que ces petits théologiens, disent : Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en DIEU, pourquoi y croirions-nous ? Voilà quelle est la suite

funeste de l'esprit théologique. Une fausse science fait les athées, une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité : elle rend juste & sage celui que l'abus de la théologie a rendu inique & insensé.

De Thomas Chubb.

Thomas Chubb est un philosophe formé par la nature. La subtilité de son génie, dont il abusa, lui fit embrasser non-seulement le parti des sociniens qui ne regardent JESUS-CHRIST que comme un homme, mais enfin celui des théistes rigides qui reconnaissent un Dieu, & n'admettent aucun mystère. Ses égaremens sont méthodiques : il voudrait réunir tous les hommes dans une religion qu'il croit épurée parce qu'elle est simple. Le mot de *christianisme* est à chaque page dans ses divers ouvrages, mais la chose ne s'y trouve pas. Il ose penser que JESUS-CHRIST a été de la religion de *Thomas Chubb* ; mais il n'est pas de la religion de JESUS-CHRIST. Un abus perpétuel des mots est le fondement de sa persuasion. JESUS-CHRIST a dit : Aimez DIEU & votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. *Chubb* s'en tient à ces paroles, il écarte tout le reste. Notre Sauveur lui paraît un philosophe comme *Socrate*, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les superstitions & les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de lecteurs.

L E T T R E V.

Sur Swift.

IL est vrai, Monseigneur, que je ne vous ai point parlé de *Swift*; il mérite un article à part; c'est le seul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaisant. C'est une chose bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir osé tourner la religion chrétienne en ridicule, aient été deux prêtres ayant charge d'âmes. *Rabelais* fut curé de Meudon, & *Swift* fut doyen de la cathédrale de Dublin; tous deux lancèrent plus de sarcasmes contre le christianisme que *Molière* n'en a prodigué contre la médecine; & tous deux vécurent & moururent paisibles, tandis que d'autres hommes ont été persécutés, poursuivis, mis à mort pour quelques paroles équivoques.

Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Le *Conte du tonneau* du doyen *Swift* est une imitation des *trois anneaux*. La fable de ces trois anneaux est fort ancienne; elle est du temps des croisades. C'est un vieillard qui laissa en mourant une bague à chacun de ses trois enfans; ils se battirent à qui aurait la plus belle; on reconnut enfin, après de longs débats, que les trois bagues étaient parfaitement semblables. Le bon vieillard est le théisme,

358 LETTRE SUR SWIFT.

les trois enfans font la religion juive , la chrétienne & la musulmane.

L'auteur oublia les religions des mages & des brachmanes , & beaucoup d'autres ; mais c'était un arabe qui ne connaissait que ces trois sectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'empereur *Frédéric II* & à son chancelier *Vincis* , qu'on accuse d'avoir composé le livre de *tribus impostoribus* , qui , comme vous savez , n'a jamais existé.

Le conte des *trois anneaux* se trouve dans quelques anciens recueils : le docteur *Swift* lui a substitué trois justaucorps : l'introduction à cette raillerie impie est digne de l'ouvrage ; c'est une estampe où sont représentées trois manières de parler en public ; la première est le théâtre d'*Arlequin* & de *Gilles* ; la seconde est un prédicateur dont la chaire est la moitié d'une futaille ; la troisième est l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre harangue le peuple.

Un prédicateur entre *Gilles* & un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre est une histoire allégorique des trois principales sectes qui divisent l'Europe méridionale , la romaine , la luthérienne & la calviniste ; car il ne parle pas de l'Eglise grecque , qui possède six fois plus de terrain qu'aucune des trois autres , & il laisse là le mahométisme bien plus étendu que l'Eglise grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon-homme de père a légué trois justaucorps tout unis , & de la même couleur , sont *Pierre* , *Martin* & *Jean* ; c'est-à-dire le pape , *Luther* & *Calvin*. L'auteur fait faire plus d'extravagances à ces trois héros que *Cervantes* n'en

LETTRE SUR SWIFT. 359.

attribue à son dom *Quichotte*, & l'*Arioste* à son *Roland*; mais milord *Pierre* est le plus maltraité des trois frères. Le livre est très-mal traduit en français; il n'était pas possible de rendre le comique dont il est assaisonné; ce comique tombe souvent sur des querelles entre l'Eglise anglicane & la presbytérienne, sur des usages, sur des aventures que l'on ignore en France, & sur des jeux de mots particuliers à la langue anglaise. Par exemple, le mot qui signifie *une bulle du pape* en français signifie aussi en anglais *un bœuf*. C'est une source d'équivoques & de plaisanteries entièrement perdues pour un lecteur français.

Swift était bien moins savant que *Rabelais*, mais son esprit est plus fin & plus délié; c'est le *Rabelais* de la bonne compagnie. Les lords *Oxford* & *Bolingbroke* firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande, après l'archevêché de Dublin, à celui qui avait couvert la religion chrétienne de ridicule; & *Abadie*, qui avait écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait les éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village. Mais il est à remarquer que tous deux sont morts fous.

L E T T R E V I.

Sur les Allemands.

MONSIEUR,

VOTRE Allemagne a eu aussi beaucoup de grands seigneurs & de philosophes accusés d'irréligion. Votre célèbre *Corneille Agrippa*, au XV^e siècle, fut regardé non-seulement comme un forcier, mais comme un incrédule ; cela est contradictoire, car un forcier croit en DIEU, puisqu'il ose mêler le nom de DIEU dans toutes ses conjurations. Un forcier croit au diable puisqu'il se donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme *Apulée*, *Agrippa* fut bien heureux de n'être qu'en prison, & de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui le premier débita que le fruit défendu dont avaient mangé *Adam & Eve*, était la jouissance de l'amour à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de DIEU la bénédiction nuptiale. Ce fut encore lui qui après avoir cultivé les sciences écrivit le premier contr'elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parce qu'il l'avait très-mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble en 1535.

Je ne connais votre fameux docteur *Faustus* que par la comédie dont il est le héros, & qu'on joue dans toutes vos provinces de l'empire. Votre docteur *Faustus* y est dans un commerce suivi avec

le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle. Il en reçoit des réponses. On voit des miracles à chaque acte, & le diable emporte *Faustus* à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Suabe, & qu'il vivait sous *Maximilien I.* Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de *Maximilien* qu'auprès du diable son autre maître.

Le célèbre *Erasme* fut également soupçonné d'irréligion par les catholiques & par les protestans, parce qu'il se moquait des excès où les uns & les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui se tient neutre, & qui par conséquent a raison, est vexé par l'un & par l'autre. La statue qu'on lui a dressée dans la place de Rotterdam sa patrie, l'a vengé de *Luther* & de l'inquisition.

Mélancton, terre noire, fut à peu près dans le cas d'*Erasme*. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel & sur la prédestination. On l'appelait, dit-on, le *Prothée* d'Allemagne. Il aurait voulu en être le *Neptune* qui retient la fougue des vents.

*Jam calum terramque meo sine numine, venti,
Miscere & tantas audetis tollere moles !*

Il était modéré & tolérant. Il passa pour indifférent. Etant devenu protestant il conseilla à sa mère de rester catholique. De-là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, si vous le permettez, la foule des sectaires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, & de croire à l'ambition ou à la cupidité bien plutôt qu'à *Luther* &

au pape. Je ne parlerai pas des philosophes accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illustre *Leibnitz*. *Fontenelle*, en faisant son éloge à Paris en pleine académie, s'exprime sur sa religion en ces termes : *On l'accuse de n'avoir été qu'un grand & rigide observateur du droit naturel : ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles.*

Vous verrez bientôt , Monseigneur, que *Fontenelle*, qui parlait ainsi , avait essuyé des imputations non moins graves.

Volf, le disciple de *Leibnitz*, a été exposé à un plus grand danger : il enseignait les mathématiques dans l'université de Hall avec un succès prodigieux. Le professeur théologien *Lange*, qui gelait de froid dans la solitude de son école tandis que *Volf* avait cinq cents auditeurs, s'en vengea en dénonçant *Volf* comme un athée. Le feu roi de Prusse *Frédéric-Guillaume*, qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savans, crut *Lange* trop aisément ; il donna le choix à *Volf*, de sortir de ses Etats dans vingt-quatre heures ou d'être pendu : le philosophe résolut sur le champ le problème en se retirant à Marbourg où ses écoliers le suivirent , & où sa gloire & sa fortune augmentèrent. La ville de Hall perdit alors plus de quatre cents mille florins par an que *Volf* lui valait par l'affluence de ses disciples ; le revenu du roi en souffrit , & l'injustice faite au philosophe ne retomba que sur le monarque. Vous savez , Monseigneur , avec quelle équité & quelle grandeur d'ame le successeur de ce prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné son père.

Il est dit à l'article *Volf* dans un dictionnaire, que *Charles-Frédéric* philosophe couronné, ami de *Volf*, l'éleva à la dignité de vice-chancelier de l'université de l'électeur de Bavière, & de baron de l'empire. Le roi dont il est parlé dans cet article est en effet un philosophe, un savant, un très-grand génie, ainsi qu'un très-grand capitaine sur le trône, mais il ne s'appelle point *Charles*; il n'y a point dans ses Etats d'université appartenante à l'électeur de Bavière; l'empereur seul fait des barons de l'empire. Ces petites fautes, qui sont trop fréquentes dans tous les dictionnaires, peuvent être aisément corrigées.

Depuis ce temps la liberté de penser a fait des progrès étonnans dans tout le nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès qu'on a imprimé en 1766 un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleuri* avec une préface d'un style éloquent, qui commence par ces paroles :

„ L'établissement de la religion chrétienne a eu,
 „ comme tous les empires, de faibles commence-
 „ mens. Un juif de la lie du peuple, dont la nais-
 „ sance est douteuse, qui mêle aux absurdités des
 „ anciennes prophéties des préceptes de morale,
 „ auquel on attribue des miracles, est le héros de
 „ cette secte : douze fanatiques se répandent d'Orient
 „ en Italie &c. „

Il est triste que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond & sublime, se soit laissé emporter à une hardiesse si fatale à notre sainte religion. Rien n'est plus pernicieux. Cependant cette licence prodigieuse n'a presque point excité de rumeurs. Il est bien à souhaiter que ce livre soit peu répandu. On n'en a

tiré , à ce que je présume , qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le discours de l'empereur *Julien* contre le christianisme , traduit à Berlin par le marquis d'*Argens* chambellan du roi de Prusse , & dédié au prince *Ferdinand de Brunswick* , serait un coup non moins funeste porté à notre religion , si l'auteur n'avait pas eu le soin de rassurer par des remarques savantes les esprits effarouchés. L'ouvrage est précédé d'une préface sage & instructive , dans laquelle il rend justice (il est vrai) aux grandes qualités & aux vertus de *Julien* , mais dans laquelle aussi il avoue les erreurs funestes de cet empereur. Je pense , Monseigneur , que ce livre ne vous est pas inconnu , & que votre christianisme n'en a pas été ébranlé.

L E T T R E V I I.

Sur les Français.

Vous avez, je crois, très-bien deviné, Monseigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiété que de véritables impies ; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnemens que d'empoisonneurs.

L'inquiétude , la vivacité , la loquacité , la pétulance française supposa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez *Mézerai* sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite *Garasse* , & le jésuite *Hardouin*

trouvent par-tout des athées. Force moines , ou gens pires que moines , craignant la diminution de leur crédit , ont été des sentinelles , criant toujours qui vive , l'ennemi est aux portes. Grâces soient rendues à DIEU de ce que nous avons bien moins de gens niant DIEU qu'on ne l'a dit.

De Bonaventure Desperriers.

UN des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques , fut le vacarme étrange qui dura si long-temps au sujet du *cymbalum mundi* , petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, *Bonaventure Desperriers*, vivait au commencement du seizième siècle. Ce *Desperriers* était domestique de *Marguerite de Valois* sœur de *François I.* Les lettres commençaient alors à renaître. *Desperriers* voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de *Lucien* : il composa quatre dialogues très-insipides sur les prédications , sur la pierre philosophale , sur un cheval qui parle , sur les chiens d'*Actéon*. Il n'y a pas assurément dans tout ce fatras de plat écolier , un seul mot qui ait le moindre & le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révéler.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent ; aussitôt l'ouvrage fut recherché , traduit en langue vulgaire & imprimé : & chaque fainéant d'y trouver des allusions , & les docteurs de crier à l'hérétique , à l'impie , à l'athée.

Le livret fut déferé aux magistrats , le libraire *Morin* mis en prison , & l'auteur en de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de *Bonaventure*, qu'il se tua de son épée dans le palais de *Marguerite*. Toutes les langues des prédicateurs , toutes les plumes des théologiens s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même , donc il était coupable , donc il ne croyait point en DIEU , donc son petit livre , que personne n'avait pourtant la patience de lire , était le catéchisme des athées ; chacun le dit , chacun le crut : *credidi propter quod locutus sum* , j'ai cru parce que j'ai parlé , est la devise des hommes. On répète une sottise , & à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême ; nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires & de dictionnaires n'ont pas manqué d'affirmer que le *cymbalum mundi* est le précurseur de *Spinoza*.

Nous avons encore un ouvrage d'un conseiller de Bourges , nommé *Catherinot*, très-digne des armes de Bourges : ce grand juge dit : Nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus , l'un *de tribus impostoribus*, l'autre le *cymbalum mundi*. Eh ! mon ami , si tu ne les a pas vus , pourquoi en parles-tu ?

Le minime *Merfenne*, ce facteur de *Descartes* , le même qui donne douze apôtres à *Vanini* , dit de *Bonaventure Desperriers*, *c'est un monstre & un fripon , d'une impiété achevée*. Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand *Prosper Marchand* le réimprima à Amsterdam en 1711. Alors le voile

fut tiré , on ne cria plus à l'impiété , à l'athéisme : on cria à l'ennui , & on n'en parla plus.

De Théophile.

IL en a été de même de *Théophile* , très-célèbre dans son temps ; c'était un jeune homme de bonne compagnie , faisant très-facilement des vers médiocres , mais qui eurent de la réputation ; très-instruit dans les belles-lettres , écrivant purement en latin ; homme de table autant que de cabinet , bien venu chez les jeunes seigneurs qui se piquaient d'esprit , & surtout chez cet illustre & malheureux duc de *Montmorenci* qui , après avoir gagné des batailles , mourut sur un échafaud.

S'étant trouvé un jour avec deux jésuites , & la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son temps , la dispute s'aigrit. Les jésuites substituèrent les injures aux raisons. *Théophile* était poète & gascon , *genus irritabile vatum & Vasconum*. Il fit une petite pièce de vers où les jésuites n'étaient pas trop bien traités ; en voici trois qui coururent toute la France :

Cette grande & noire machine ,
Dont le souple & le vaste corps
Etend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers , écrite de sa prison au roi *Louis XIII*. Tous les jésuites se déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux , *Garasse* & *Guerin* , déshonorèrent la chaire &

violèrent les lois en le nommant dans leurs sermons , en le traitant d'athée & d'homme abominable , en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux , nommé *Voisin* , qui n'écrivait ni ne prêchait , mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de *la Rochefoucauld* , intenta un procès criminel à *Théophile* , & suborna contre lui un jeune débauché nommé *Sajeot* qui avait été son écolier , & qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames , ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite *Voisin* obtint , par la faveur du jésuite *Caussin* confesseur du roi , un décret de prise de corps contre *Théophile* sur l'accusation d'impiété & d'athéisme. Le malheureux prit la fuite , on lui fit son procès par contumace , il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites ne fut pas encore assouvie ! *Voisin* paya un lieutenant de la connétable , nommé *le Blanc* , pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace , à qui *le Blanc* criait : C'est un athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris à la conciergerie , où il fut mis dans le cachot de *Ravaillac*. Il y resta une année entière , pendant laquelle les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers , *Garasse* publiait sa *Doctrine curieuse* , dans laquelle il dit que *Pasquier* , le cardinal *Volfey* , *Scaliger* , *Luther* , *Calvin* , *Béze* , le roi d'Angleterre , le landgrave de Hesse & *Théophile* sont des *bel'istres d'athéistes & de carpocrates*. Ce *Garasse* écrivait dans son temps comme le misérable ex-jésuite

Nonotte

Nonotte a écrit dans le sien : la différence est que l'insolence de *Garasse* était fondée sur le crédit qu'avaient alors les jésuites , & que la fureur de l'absurde *Nonotte* est le fruit de l'horreur & du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe ; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. *Théophile* fut surtout interrogé sur le *Parnasse satirique*, recueil d'impudicités dans le goût de *Pétrone* , de *Martial* , de *Catulle* , d'*Aufone* , de l'archevêque de Bénévent *la Caza* , de l'évêque d'Angoulême *Octavien de St Gelais* & de *Mélin de St Gelais* son fils , de l'*Aretin* , de *Chorier* , de *Marot* , de *Verville* , des épigrammes de *Rousseau* , & de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas de *Théophile*. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de *Maynard* , de *Colletet* , de *Frénicle* magistrat , & depuis de l'académie des sciences & de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que *Théophile* n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissans qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler , & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux , protégé par le duc de *Montmorenci* , qui le logea dans son hôtel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

De Des-Barreaux.

LE conseiller au parlement *Des-Barreaux*, qui dans sa jeunesse avait été ami de *Théophile* , & qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce , passa constamment

Mélanges littéraires.

A a

pour un athée : & sur quoi ? sur un conte qu'on fait de lui, sur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à saillies libertines peut très-bien dans un cabaret manger gras un samedi, & pendant un orage mêlé de tonnerres, jeter le plat par la fenêtre, en disant : *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très-grande irrévérence, c'est insulter l'Eglise dans laquelle il était né ; c'est se moquer de l'institution des jours maigres, mais ce n'est pas nier l'existence de DIEU.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiscrete témérité de *Boileau*, qui dans sa *Satire des femmes*, laquelle n'est pas sa meilleure, dit qu'il a vu plus d'une *Capanée*,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve ; cela est indigne. On a imputé à *Des-Barreaux* le fameux sonnet qui finit ainsi :

Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre ;
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. JESUS-CHRIST en vers n'est pas tolérable ; *rends-moi guerre*, n'est pas français ; *guerre pour guerre* est très-plat ; & *dessus quel endroit*, est détestable. Ces vers sont de l'abbé de

Lavau; & *Des-Barreaux* fut toujours très-fâché qu'on les lui attribuât. C'est ce même abbé de *Lavau* qui fit cette abominable épigramme sur le mausolée élevé dans St Eustache à l'honneur de *Lulli*.

.
Laissez tomber sans plus attendre
Sur ce buste honteux votre fatal rideau,
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

De la Mothe le Vayer.

LE sage *la Mothe le Vayer*, conseiller d'Etat, précepteur de *Monfieur* frère de *Louis XIV*, & qui le fut même de *Louis XIV* près d'une année, n'essuya pas moins de soupçons que le voluptueux *Des-Barreaux*. Il y avait encore peu de philosophie en France. Le traité de *la vertu des païens*, & les dialogues d'*Oratius Tubero*, lui firent des ennemis. Les jansénistes surtout, qui ne regardaient, après *saint Augustin*, les vertus des grands-hommes de l'antiquité que comme des péchés splendides, se déchaînèrent contre lui. Le comble de l'insolence fanatique est de dire, nul n'aura de vertu que nous & nos amis; *Socrate*, *Confucius*, *Marc-Aurèle*, *Epiclète* ont été des scélérats, puisqu'ils n'étaient pas de notre communion. On est revenu aujourd'hui de cette extravagance; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant passer *la Mothe le Vayer* dans la galerie du louvre, dit tout haut: Voilà un homme sans religion. *Le Vayer*, au lieu de le faire punir, se

retourna vers cet homme , & lui dit : *Mon ami , j'ai tant de religion que je ne suis pas de ta religion.*

De S' Evremont.

ON a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de *S' Evremont* , mais aucun n'est de lui. On crut après sa mort faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation ; parce qu'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie épicurienne , & sa mort toute philosophique , servirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de son nom leurs sentimens particuliers.

Nous avons surtout une *analyse de la religion chrétienne* qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie , & presque tous les faits de la sainte écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens , que l'astronome *Phlégon* avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur JESUS-CHRIST. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome ; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le système chrétien , sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, *S' Evremont* était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable & assez juste ; mais il avait peu de science , nul génie , & son goût était peu sûr : ses discours sur les Romains lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates

comédies , & les plus mauvais vers dont ont ait jamais fatigué les lecteurs , qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'esprit qui ont fleuri dans les temps brillans de *Louis XIV* ; mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste ceux qui l'ont appelé *athéiste* sont d'infâmes calomniateurs.

De Fontenelle.

Bernard de Fontenelle, depuis secrétaire de l'académie des sciences, eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer, en 1686, dans la *République des Lettres de Bayle*, une relation de l'île de Bornéo fort ingénieuse ; c'était une allégorie sur Rome & Genève ; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs, *Mero & Enegu*. *Mero* était une magicienne tyrannique ; elle exigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secrètes pensées , & qu'ensuite ils lui apportassent tout leur argent. Il fallait , avant de venir baiser ses pieds , adorer des os de morts ; & souvent , quand on voulait déjeuner , elle faisait disparaître le pain. Enfin ses sortilèges & ses fureurs soulevèrent un grand parti contr'elle ; & sa sœur *Enegu* lui enleva la moitié de son royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie ; mais l'abbé *Tersfon* l'ayant commentée , elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la révocation de l'édit de Nantes. *Fontenelle* courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation & à

celui des jésuites ; on les inféra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion sous Louis le grand*, imprimé à Paris chez l'Anglois en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français avec un grand succès la savante *Histoire des oracles de Vandale*, les jésuites le persécutèrent. *Le Tellier* confesseur de *Louis XIV*, rappelant l'allégorie de *Mero* & d'*Enegu*, aurait voulu le traiter comme le jésuite *Voisin* avait traité *Théophile*. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'*Argenson*, alors lieutenant de police, sauva *Fontenelle* de la fureur de *le Tellier*. S'il avait fallu choisir un athéiste entre *Fontenelle* & *le Tellier*, c'était sur le calomniateur *le Tellier* que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé *Trublet* a fait un gros volume concernant *Fontenelle*. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui est l'un & l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est un danger, Monseigneur, auquel on ne fera jamais exposé auprès de vous.

De l'abbé de St Pierre.

L'*Allégorie du mahométisme* par l'abbé de *St Pierre*, fut beaucoup plus frappante que celle de *Mero*. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien & d'un citoyen zélé, mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant il ne fut point persécuté, c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux :

son style n'a aucun agrément ; il était peu lu , il ne prétendait à rien : ceux qui le lisaient se moquaient de lui , & le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme *Fontenelle* , il était perdu , surtout quand les jésuites régnaient encore.

De Bayle.

CEPENDANT s'élevait alors , & depuis plusieurs années , l'immortel *Bayle* , le premier des dialecticiens & des philosophes sceptiques. Il avait déjà donné ses *Pensées sur la comète* , les *Réponses aux questions d'un provincial* , & enfin son *Dictionnaire de raisonnement*. Ses plus grands ennemis sont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une seule ligne dans ses ouvrages qui soit un blasphème évident contre la religion chrétienne ; mais ses plus grands défenseurs avouent que dans les articles de controverse il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute , & souvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie , mais il faisait des impies , en mettant des objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux qu'il n'était pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée : & malheureusement la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très-médiocre.

Il est rapporté dans un de ces dictionnaires historiques , où la vérité est si souvent mêlée avec le mensonge , que le cardinal de *Polignac* , en passant par Rotterdam , demanda à *Bayle* s'il était anglican , ou luthérien ou calviniste , & qu'il répondit : *Je suis protestant , car je proteste contre toutes les religions*. En

premier lieu le cardinal de *Polignac* ne passa jamais par Rotterdam que lorsqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713, après la mort de *Bayle*.

Secondement ce savant prélat n'ignorait pas que *Bayle* né calviniste au pays de Foix, & n'ayant jamais été en Angleterre ni en Allemagne, n'était ni anglican ni luthérien.

Troisièmement, il était trop poli pour aller demander à un homme de quelle religion il était. Il est vrai que *Bayle* avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire; il ajoutait qu'il était comme *Jupiter* assemble-nuages, d'*Homère*. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées & simples; un vrai philosophe dans toute l'étendue de ce mot. Il mourut subitement après avoir écrit ces mots : *Voilà ce que c'est que la vérité*.

Il l'avait cherchée toute sa vie, & n'avait trouvé par-tout que des erreurs.

Après lui on a été beaucoup plus loin. Les *Maillet*, les *Boulainvilliers*, les *Boulangers*, les *Mestiers*, le savant *Fréret*, le dialecticien du *Marfais*, l'intempérant *la Métrie*, & bien d'autres, ont attaqué la religion chrétienne avec autant d'acharnement que les *Porphyres*, les *Celses* & les *Juliens*.

J'ai souvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre le christianisme. Quelques-uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologistes de notre religion les avaient indignés; que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contre eux; mais que leur bile donnait de la bile;

que leur colère faisait naître la colère ; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris : de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs & les ennemis du christianisme , ce qu'on avait vu entre toutes les communions ; on a écrit de part & d'autre avec emportement ; on a mêlé les outrages aux argumens.

De mademoiselle Huber.

MADemoiselle *Huber* était une femme de beaucoup d'esprit, & sœur de l'abbé *Huber* très-connu de monseigneur votre père. Elle s'associa avec un grand métaphysicien pour écrire vers l'an 1740 le livre intitulé *la religion essentielle à l'homme*. Il faut convenir que malheureusement cette religion essentielle est le pur théisme tel que les noachides le pratiquèrent , avant que DIEU eût daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinai & d'Oreb , & lui donner des lois particulières. Selon mademoiselle *Huber* & son ami , la religion essentielle à l'homme doit être de tous les temps , de tous les lieux , & de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de l'homme , & n'est pas fait pour lui ; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire , & non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très-abstrait : c'est une suite de lemmes & de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumières. On a

peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur une matière si intéressante : peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient persécutée, s'ils l'avaient entendue, & s'ils avaient eu du plaisir en la lisant. Comme elle était protestante, elle n'a guère été lue que par des protestans. Un prédicant nommé *Deroches* l'a réfutée & même assez poliment pour un prédicant. Les ministres protestans, Monseigneur, devraient, comme semble, être plus modérés avec les théistes, que les évêques catholiques & les cardinaux ; car supposé un moment, ce qu'à DIEU ne plaise, que le théisme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte simple sous l'autorité des lois & des magistrats, que tout fût réduit à l'adoration de l'être suprême rémunérateur & vengeur, les pasteurs protestans n'y perdront rien ; ils resteront chargés de présider aux prières publiques faites à l'être suprême, & seront toujours des maîtres de morale ; on leur conservera leurs pensions, ou s'ils les perdent, cette perte sera bien modique. Leurs antagonistes, au contraire, ont de riches prélatures, ils sont comtes, ducs, princes ; ils ont des souverainetés ; & quoique tant de grandeurs & de richesses conviennent mal peut-être aux successeurs des apôtres, ils ne souffriront jamais qu'on les en dépouille : les droits temporels même qu'ils ont acquis sont tellement liés aujourd'hui à la constitution des Etats catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des secousses violentes.

Or le théisme est une religion sans enthousiasme, qui par elle-même ne causera jamais de révolution. Elle est erronée ; mais elle est paisible. Tout ce qui

est à craindre, c'est que le théisme si universellement répandu, ne dispose insensiblement tous les esprits à mépriser le joug des pontifes, & qu'à la première occasion la magistrature ne les réduise à la fonction de prier DIEU pour le peuple; mais tant qu'ils seront modérés, ils seront respectés: il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puisse énerver le pouvoir. Remarquons en effet, Monseigneur, que deux ou trois cents volumes de théisme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des pontifes catholiques romains, & que deux ou trois écrits de *Luther* & de *Calvin* leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de théologie pouvait, il y a deux cents ans, bouleverser l'Europe: le théisme n'attroupa jamais quatre personnes. On peut même dire que cette religion, en trompant les esprits, les adoucit, & qu'elle apaise les querelles que la vérité mal entendue a fait naître. Quoi qu'il en soit, je me borne à rendre à votre altesse un compte fidelle. C'est à vous qu'il appartient de juger.

De Barbeirac.

Barbeirac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit & commenta le fatras de *Puffendorf*; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux sources de la morale, & il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Eglise n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge exposé

à la fenêtre par la cabaretière *Raab*, est visiblement le sang de JESUS-CHRIST; que *Moïse* étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites, est la croix sur laquelle JESUS expire; que les baisers de la Sunamite sont le mariage de JESUS-CHRIST avec son Eglise; que la grande porte de l'arche de *Noé* désigne le corps humain, la petite porte désigne l'anus &c. &c.

Barbeirac ne peut souffrir, en fait de morale, qu'*Augustin* devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossières que *Jérôme* vomit contre ses adversaires, & surtout contre *Rufin* & contre *Vigilantius*. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères, il s'indigne qu'ils aient quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme *Tertullien* qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adversaires qui l'accusèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit: mais il laisse paraître dans sa défense un si profond mépris pour les pères de l'Eglise, il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence & pour leur dialectique, il leur préfère si hautement *Confucius*, *Socrate*, *Zaleucus*, *Cicéron*, l'empereur *Antonin*, *Epicète*, qu'on voit bien que *Barbeirac* est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle & de la loi naturelle donnée de DIEU aux hommes, que l'adorateur des saints mystères du christianisme. S'il s'est trompé en pensant que DIEU est le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que DIEU ne peut aimer que les

chrétiens soumis de cœur & d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame ; & puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter ; c'est à DIEU de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des athéistes.

De Fréret.

L'ILLUSTRE & profond *Fréret* était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, & dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition, & à sa probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non-seulement il était persuadé avec *S^t Irénée* que JESUS était âgé de plus de cinquante ans, quand il souffrit le dernier supplice ; mais il croyait avec le *Targum* que JESUS n'était point né du temps d'*Hérode*, & qu'il faut rapporter sa naissance au temps du petit roi *Jannée* fils d'*Hircan*. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière ; M. *Fréret* tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de JESUS, qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères & dans des villes très-éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèse, Antioche, Ancire, Theffalonique, toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de *Jean*, de judaïtes, de galiléens divisés en plusieurs sectes. De-là vient, dit-il, qu'il y eut un très-grand nombre d'évangiles tout différens les uns

des autres , chaque société particulière & cachée voulant avoir le sien. *Fréret* prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en rapporter des preuves incontestables ; c'est que les premiers pères de l'Eglise citent très-souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'évangile des Egyptiens , ou dans celui des Nazaréens , ou dans celui de *S^t Jacques* , & que *Justin* est le premier qui cite expressément les évangiles reçus.

Si ce dangereux système était accrédité , il s'en suivrait évidemment que les livres intitulés de *Matthieu* , de *Jean* , de *Marc* , & de *Luc* , n'ont été écrits que vers le temps de l'enfance de *Justin* , environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de son Koran , & qui les virent après sa mort rédigées solennellement par le calife *Abubeker* , triompheraient de nous ; ils nous diraient : *Nous n'avons qu'un Alcoran , & vous avez eu cinquante Evangiles : nous avons précieusement conservé l'original , & vous avez choisi au bout de quelques siècles quatre Evangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre religion pièce-à-pièce , la nôtre a été faite d'un seul trait , comme la création. Vous avez cent fois varié , & nous n'avons changé jamais.*

Grâces au ciel nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous , si ce que *Fréret* avance était vrai ? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre Evangiles : *S^t Irénée* dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que *Fréret* réduit en poudre les pitoyables

raisonnemens d'*Abadie*. Cet *Abadie* prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les Evangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet *Abadie* reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc, selon *Abadie* même, les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. *Abadie* devait considérer deux choses essentielles ; premièrement qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magistrats sur les Evangiles ; secondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si *Fréret* terrasse *Abadie*, il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints Evangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins ; il nie les témoins, & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses ; je conviens qu'il est dit dans l'appendix du premier concile de Nicée, que pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le S^t Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes ; aussitôt ils tombèrent, & il ne resta que les véritables. J'avoue enfin que l'Eglise a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges & de la mauvaise foi, s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur ? Certainement *Fréret* va trop loin ; il renverse tout l'édifice au lieu de le réparer ; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un seul DIEU, sans la médiation du CHRIST. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs ; il ne prêche

que l'indulgence & la tolérance ; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme milord *Bolingbroke* ; il ne se moque point d'eux comme le curé *Rabelais*, & le curé *Swift*. C'est un philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très-instruit, très-conséquent, & très-modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si DIEU avait daigné se faire homme & juif, & mourir en Palestine par un supplice infame, pour expier les crimes du genre-humain, & pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime : cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets & les bûchers des Cévènes, & près de cent mille hommes égorgés dans cette province sous nos yeux ; les massacres des vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du temps de *Charles Borromée*, les massacres des anabaptistes massacreurs & massacrés en Allemagne, les massacres des luthériens & des papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord, les massacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecosse du temps de *Charles I* massacré lui-même ; les massacres ordonnés par *Marie* & par *Henri VIII* son père, les massacres de la St Barthelemy en France, & quarante ans d'autres massacres depuis *François II* jusqu'à l'entrée de *Henri IV* dans Paris ; les massacres de l'inquisition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils se font juridiquement ; enfin les massacres de douze millions

millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main, sans compter tous les massacres faits précédemment au nom de JESUS-CHRIST depuis *Constantin*, & sans compter encore plus de vingt schismes & de vingt guerres de papes contre papes, & d'évêques contre évêques, les empoisonnemens, les assassinats, les rapines des papes *Jean XI*, *Jean XII*, des *Jean XVIII*, des *Grégoire VII*, des *Boniface VIII*, des *Alexandre VI*, & de quelques autres papes qui passèrent de si loin en scélératesse les *Néron* & les *Caligula*. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne presque perpétuelle de guerres de religion, pendant quatorze cents années, n'a jamais subsisté que chez les chrétiens, & qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de sang pour des argumens de théologie.

On est forcé d'accorder à M. *Fréret* que tout cela est vrai. Mais en faisant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui se sont cachées ; il oublie surtout que les horreurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage, sont l'abus de la religion chrétienne, & n'en sont pas l'esprit. Si JESUS-CHRIST n'a pas détruit le péché sur la terre, qu'est-ce que cela prouve ? On en pourrait inférer tout au plus, avec les jansénistes, que JESUS-CHRIST n'est pas venu pour tous, mais pour plusieurs, *pro vobis & pro multis*. Mais sans comprendre les hauts mystères, contentons-nous de les adorer, & surtout n'accusons pas cet homme illustre d'avoir été athéiste.

De Boulanger.

NOUS aurions plus de peine à justifier le sieur *Boulanger*, directeur des ponts & chaussées. Son *Christianisme dévoilé* n'est pas écrit avec la méthode & la profondeur d'érudition & de critique qui caractérisent le savant *Fréret*. *Boulanger* est un philosophe audacieux qui remonte aux sources sans daigner fonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'Eglises chrétiennes se sont souillées depuis leur naissance ; les lâches barbaries des magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres ; les princes qui, pour leur plaisir, ont été d'infâmes persécuteurs ; tant de folies dans les querelles ecclésiastiques, tant d'abominations dans ces querelles, les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles, & cimentés du sang des hommes ; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre ; ce chaos énorme d'absurdités & de crimes, remue l'imagination du sieur *Boulanger* avec une telle puissance qu'il va, dans quelques endroits de son livre, jusqu'à douter de la Providence divine. Fatale erreur que les bûchers de l'inquisition, & nos guerres religieuses excuseraient peut-être si elle pouvait être excusable. Mais nul prétexte ne peut justifier l'athéisme. Quand tous les chrétiens se feraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères assassinés pour des argumens, quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre, il faudrait

qu'en regardant le soleil il reconnût & adorât l'être éternel ; il pourrait dire dans sa douleur : Mes pères & mes frères ont été des monstres , mais DIEU est DIEU.

De Montesquieu.

LE plus modéré & le plus fin des philosophes a été le président de *Montesquieu*. Il ne fut que plaissant dans ses *Lettres persanes* ; il fut délié & profond dans son *Esprit des lois*. Cet ouvrage rempli d'ailleurs de choses excellentes , & de fautes , semble fondé sur la loi naturelle & sur l'indifférence des religions : c'est-là surtout ce qui lui fit tant de partisans & tant d'ennemis. Mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri long-temps retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvrir les progrès du théisme qui jetait depuis longtemps de profondes racines. La sorbonne voulut censurer l'*Esprit des lois* ; mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public , elle garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs , comme un abbé *Guyon* & un jésuite , qui dirent des injures au président de *Montesquieu* , & ils en devinrent plus obscurs encore , malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion , s'ils avaient combattu avec des raisons ; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

De la Métrie.

DEPUIS ce temps, ce fut un déluge d'écrits contre le christianisme. Le médecin *la Métrie*, le meilleur commentateur de *Boerhaave*, abandonna la médecine du corps, pour se donner, disait-il, à la médecine de l'ame. Mais son *Homme machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poison. Il était lecteur du roi de Prusse, & membre de son académie de Berlin. Le monarque, content de ses mœurs & de ses services, ne daigna pas songer si *la Métrie* avait eu des opinions erronées en théologie, il ne pensa qu'au physicien, à l'académicien; & en cette qualité *la Métrie* eut l'honneur que ce héros philosophe daignât faire son éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'académie par un secrétaire de ses commandemens. Un roi gouverné par un jésuite eût pu proscrire *la Métrie* & sa mémoire; un roi qui n'était gouverné que par la raison, sépara le philosophe de l'impie, & laissant à DIEU le soin de punir l'impiété, protégea & loua le mérite.

Du curé Meflier.

LE curé *Meflier* est le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la religion chrétienne. Il était curé du village d'Etrepigni en Champagne près de Rocroy, & desservait aussi une petite paroisse annexe nommée *But*. Son père était un ouvrier en serge du village de Mazerni dépendant du duché de Rethel. Cet homme de

mœurs irréprochables, & assidu à tous ses devoirs, donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son revenu. Il mourut en 1733, âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien surpris de trouver chez lui trois gros manuscrits de trois cents soixante & six feuillets chacun, tous trois de sa main, & signés de lui, intitulés *mon testament*. Il avait écrit sur un papier gris qui enveloppait un des trois exemplaires adressés à ses paroissiens, ces paroles remarquables :

„ J'ai vu & reconnu les erreurs, les abus, les
 „ vanités, les folies, les méchancetés des hommes.
 „ Je les hais & déteste ; je n'ai osé le dire pendant
 „ ma vie, mais je le dirai au moins en mourant ;
 „ & c'est afin qu'on le sache que j'écris ce présent
 „ mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage
 „ à la vérité à tous ceux qui le verront & qui le
 „ liront, si bon leur semble. „

Le corps de l'ouvrage est une réfutation naïve & grossière de tous nos dogmes sans en excepter un seul. Le style est très-rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un curé de village. Il n'avait eu d'autre secours pour composer cet étrange écrit, contre la Bible & contre l'Eglise, que la Bible elle-même & quelques pères. Des trois exemplaires il y en eut un que le grand-vicaire de Rheims retint : un autre fut envoyé à M. le garde-des-sceaux *Chauvelin* : le troisième resta au greffe de la justice du lieu. Le comte de *Cailus* eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies, & bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris que l'on vendait dix louis la pièce. Plusieurs curieux conservent encore ce triste & dangereux

monument. Un prêtre qui s'accuse en mourant d'avoir professé & enseigné la religion chrétienne , fit une impression plus forte sur les esprits que les *Pensées de Pascal*.

On devait plutôt , ce me semble , réfléchir sur le travers d'esprit de ce mélancolique prêtre , qui voulait délivrer ses paroissiens du joug d'une religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adresser ce testament à des hommes agrestes qui ne savaient pas lire ? & s'ils avaient pu lire , pourquoi leur ôter un joug salutaire , une crainte nécessaire qui seule peut prévenir les crimes secrets ? La croyance des peines & des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin. La religion bien épurée ferait le premier lien de la société.

Ce curé voulait anéantir toute religion , & même la naturelle. Si son livre avait été bien fait , le caractère dont l'auteur était revêtu en aurait trop imposé aux lecteurs. On en a fait plusieurs petits abrégés , dont quelques-uns ont été imprimés ; ils sont heureusement purgés du poison de l'athéisme.

Ce qui est encore plus surprenant , c'est que dans le même temps il y eut un curé de Bonne-nouvelle auprès de Paris , qui osa de son vivant écrire contre la religion qu'il était chargé d'enseigner : il fut exilé sans bruit par le gouvernement. Son manuscrit est d'une rareté extrême.

Long-temps avant ce temps-là l'évêque du Mans *Lavardin* avait donné en mourant un exemple non moins singulier ; il ne laissa pas à la vérité de testament contre la religion qui lui avait procuré un évêché ; mais il déclara qu'il la détestait ; il refusa

les sacremens de l'Eglise, & jura qu'il n'avait jamais consacré le pain & le vin en disant la messe, ni eu aucune intention de baptiser les enfans & de donner les ordres quand il avait baptisé des chrétiens & ordonné des diacres & des prêtres. Cet évêque se faisait un plaisir malin d'embarrasser tous ceux qui auraient reçu de lui les sacremens de l'Eglise: il riait en mourant des scrupules qu'ils auraient, & il jouissait de leurs inquiétudes: on décida qu'on ne rebaptiserait & qu'on ne réordonnerait personne; mais quelques prêtres scrupuleux se firent ordonner une seconde fois. Du moins l'évêque *Lavardin* ne laissa point après lui de monument contre la religion chrétienne, c'était un voluptueux qui riait de tout, au lieu que le curé *Meslier* était un homme sombre & un enthousiaste; d'une vertu rigide, il est vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

L E T T R E V I I I.

Sur l'Encyclopédie.

M O N S E I G N E U R,

VOTRE altesse demande quelques détails sur l'Encyclopédie; j'obéis à vos ordres. Cet immense projet fut conçu par messieurs *Diderot* & d'*Alembert*, deux philosophes qui font honneur à la France; l'un a été distingué par les générosités de l'impératrice de Russie, & l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette impératrice, mais que sa

philosophie même ne lui, a pas permis d'accepter. M. le chevalier de *Faucourt*, d'une ancienne maison qu'il illustre par ses vastes connaissances comme par ses vertus, se joignit à ces deux savans, & se signala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par M. le comte d'*Hérouville*, lieutenant-général des armées du roi, profondément instruit de tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre; par M. le comte de *Tressan* aussi lieutenant-général, dont les différens mérites sont universellement reconnus; par M. de *S^t Lambert* ancien officier, qui en faisant des vers mieux que *Chapelle*, n'en a pas moins approfondi ce qui regarde les armes. Plusieurs autres officiers-généraux ont donné d'excellens mémoires de tactique.

D'habiles ingénieurs ont enrichi ce dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque & la défense des places. Des présidens & des conseillers des parlemens ont fourni plusieurs articles sur la jurisprudence. Enfin, il n'y a point de science, d'art, de profession, dont les plus grands maîtres n'aient à l'envi enrichi ce dictionnaire. C'est le premier exemple & le dernier peut-être sur la terre, qu'une foule d'hommes supérieurs se soient empressés sans aucun intérêt, sans aucune vue particulière, sans même celle de la gloire, (puisque quelques-uns se sont cachés) à former ce dépôt immortel des connaissances de l'esprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris sous les auspices & sous les yeux du comte d'*Argenson*, ministre d'Etat capable de l'entendre & digne de le protéger. Le vestibule de ce prodigieux édifice est un discours préliminaire

composé par M. d'*Alembert*. J'ose dire hardiment que ce discours, applaudi de toute l'Europe, parut supérieur à la méthode de *Descartes*, & égal à tout ce que l'illustre chancelier *Bacon* avait écrit de mieux. S'il y a dans le corps de l'ouvrage des articles frivoles, & d'autres qui sentent plutôt le déclamateur que le philosophe, ce défaut est bien réparé par la quantité prodigieuse d'articles profonds & utiles. Les éditeurs ne purent refuser quelques jeunes gens qui voulurent, dans cette collection, mettre leurs essais à côté des chefs-d'œuvre des maîtres : on laissa gâter ce grand ouvrage par politesse ; c'est le fallon d'*Apollon* où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des *Vanlo* & des *Lemoine*. Mais votre altesse a bien dû s'apercevoir, en parcourant l'Encyclopédie, que cet ouvrage est précisément le contraire des autres collections, c'est-à-dire, que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes & Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contre elle. Les jésuites commencèrent ; ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, & ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les jansénistes voyant que leurs rivaux sonnaient l'alarme ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les jésuites crièrent à l'impiété, les jansénistes

hurlèrent. Il se trouva un convulsionnaire ou convulsioniste nommé *Abraham Chaumeix*, qui présenta à des magistrats une accusation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraissait à peine ; c'était un étrange assemblage que ces mots de *préjugé*, qui signifie proprement illusion, & *légitime* qui ne convient qu'à ce qui est raisonnable. Il poussa ses préjugés très-illégitimes jusqu'à dire que si le venin ne paraissait pas dans le premier volume, on l'apercevrait sans doute dans les suivans. Il rendait les encyclopédistes coupables, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produisait *St Augustin* & *Cicéron* ; & ces témoins étaient d'autant plus irréprochables qu'on ne pouvait convaincre *Abraham Chaumeix* d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes, joints à ceux de cet insensé, excitèrent une assez longue persécution ; mais qu'est-il arrivé ? la même chose qu'à la saine philosophie, à l'émétique, à la circulation du sang, à l'inoculation : tout cela fut pros crit pendant quelque temps, & a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtise & de l'envie ; le *Dictionnaire encyclopédique*, malgré ses défauts, a subsisté ; & *Abraham Chaumeix* est allé cacher sa honte à Moscou. On dit que l'impératrice l'a forcé à être sage ; c'est un des prodiges de son règne.

L E T T R E I X .

Sur les Juifs.

DE tous ceux qui ont attaqué la religion chrétienne dans leurs écrits , les Juifs seraient peut-être les plus à craindre ; & si on ne leur opposait pas les miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST , il serait fort difficile à un savant médiocre de leur tenir tête. Ils se regardent comme les fils aînés de la maison , qui en perdant leur héritage ont conservé leurs titres. Ils ont employé une sagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de *Moïse* leur a été donnée pour être éternelle , qu'il est impossible que DIEU ait changé , & qu'il se soit parjuré ; que notre Sauveur lui-même en est convenu. Ils nous objectent que selon JESUS-CHRIST aucun point , aucun iota de la loi ne doit être transgressé ; que JESUS était venu pour accomplir la loi , & non pour l'abolir ; qu'il en a observé tous les commandemens ; qu'il a été circoncis ; qu'il a gardé le sabbat , solennisé toutes les fêtes ; qu'il est né juif , qu'il a vécu juif , qu'il est mort juif ; qu'il n'a jamais institué une religion nouvelle ; que nous n'avons pas une seule ligne de lui ; que c'est nous , & non pas lui , qui avons fait la religion chrétienne.

Il ne faut pas qu'un chrétien hasarde de disputer contre un juif , à moins qu'il ne sache la langue hébraïque comme sa langue maternelle : ce qui seul peut le mettre en état d'entendre les prophéties &

de répondre aux rabbins. Voici comme s'exprime *Joseph Scaliger* dans ses *Excerpta*. „ Les Juifs sont „ subtils ; que *Justin* a écrit misérablement contre „ *Triphon* ! & *Tertullien* plus mal encore ! Qui veut „ réfuter les Juifs, doit connaître à fond le judaïsme. „ Quelle honte ! Les chrétiens écrivent contre les „ chrétiens, & n'osent écrire contre les Juifs. „

Le *Toldos Jeshut* est le plus ancien écrit juif qui nous ait été transmis contre notre religion. C'est une vie de JESUS-CHRIST toute contraire à nos saints Evangiles ; elle paraît être du premier siècle, & même écrite avant les Evangiles ; car l'auteur ne parle pas d'eux, & probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait JESUS fils adultérin de *Miriah* ou *Mariah* & d'un soldat nommé *Joseph Pander* ; il raconte que lui & *Judas* voulurent chacun se faire chef de secte ; que tous deux semblaient opérer des prodiges par la vertu du nom de *Jéhova* qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'est un ramas de rêveries rabinniques fort au-dessous des *Mille & une nuits*. *Origène* le réfuta, & c'était le seul qui le pouvait faire ; car il fut presque le seul père grec savant dans la langue hébraïque.

Les juifs théologiens n'écrivirent guère plus raisonnablement jusqu'au onzième siècle : alors éclairés par les Arabes devenus la seule nation savante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du rabbin *Aben-Esra* furent très-estimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raison autant qu'on la peut admettre dans les disputes de ce genre. *Spinoza* s'est beaucoup servi de ses ouvrages.

Long-temps après *Aben-Efra*, vint *Maimonides* au treizième siècle : il eut encore plus de réputation. Depuis ce temps-là jusqu'au seizième, les Juifs eurent des livres intelligibles, & par conséquent dangereux ; ils en imprimèrent quelques-uns dès la fin du siècle quinzisième. Le nombre de leurs manuscrits était considérable. Les théologiens chrétiens craignirent la séduction ; ils firent brûler les livres juifs sur lesquels ils purent mettre la main ; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un seul homme de cette religion. On a vu, il est vrai, quelques juifs seindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par terreur ; mais aucun n'a jamais embrassé le christianisme de bonne foi : un carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome qu'un juif ne se ferait fait chrétien. *Orobio* parle de quelques rabbins espagnols & arabes qui abjurèrent & devinrent évêques en Espagne ; mais il se garde bien de dire qu'ils eussent renoncé de bonne foi à leur religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le mahométisme ; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la même horreur que notre doctrine ; la raison en est évidente ; les musulmans ne font point un Dieu de JESUS-CHRIST.

Par une fatalité qu'on ne peut assez déplorer, plusieurs savans chrétiens ont quitté leur religion pour le judaïsme. *Rittangel* professeur des langues orientales à Königsberg, dans le dix-septième siècle, embrassa la loi mosaïque. *Antoine*, ministre à Genève, fut brûlé pour avoir abjuré le christianisme en faveur du judaïsme en 1632. Les Juifs le comptent parmi

les martyrs qui leur font le plus d'honneur. Il fallait que sa malheureuse persuasion fût bien forte, puisqu'il aimait mieux souffrir le plus affreux supplice que se rétracter.

On lit dans le *Niffachon Velus*, c'est-à-dire le livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la supériorité de la loi mosaïque sur la chrétienne & sur la persane, qui est bien dans le goût oriental. Un roi ordonne à un juif, à un galiléen & à un mahométan de quitter chacun sa religion, & leur laisse la liberté de choisir une des deux autres ; mais s'ils ne changent pas, le bourreau est là qui va leur trancher la tête. Le chrétien dit : Puisqu'il faut mourir ou changer, j'aime mieux être de la religion de *Moïse* que de celle de *Mahomet*, car les chrétiens sont plus anciens que les musulmans, & les Juifs plus anciens que JÉSUS ; je me fais donc juif. Le mahométan dit : Je ne puis me faire chien de chrétien, j'aime encore mieux me faire chien de juif, puisque ces juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le juif, votre majesté voit bien que je ne puis embrasser ni la loi du chrétien, ni celle du mahométan, puisque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le roi fut touché de cette raison, renvoya son bourreau, & se fit juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette historiette, c'est que les princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour apôtres.

Cependant les Juifs ont eu des docteurs rigides & scrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne se laissassent subjugués par les chrétiens. Il y a eu entre autres un rabbin nommé *Beccai*, dont voici les paroles : *Les sages défendent de prêter de l'argent à un chrétien, de*

peur que le créancier ne soit corrompu par le débiteur. Mais un juif peut emprunter d'un chrétien sans crainte d'être séduit par lui, car le débiteur évite toujours son créancier.

Malgré ce beau conseil, les Juifs ont toujours prêté à une grosse usure aux chrétiens, & n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux *Nissachon Vetus*, nous avons la relation de la dispute du rabin *Zéchiél*, & du dominicain frère *Paul* dit *Ciriaque*. C'est une conférence tenue entre ces deux savans hommes en 1263 en présence de dom *Jacques* roi d'Arragon & de la reine sa femme. Cette conférence est très-mémorable. Les deux athlètes étaient savans dans l'hébreu & dans l'antiquité. Le *Talmud*, le *Targum*, les archives du sanhédrin étaient sur la table. On expliquait en espagnol les endroits contestés. *Zéchiél* soutenait que JESUS avait été condamné sous le roi *Alexandre Jannée*, & non sous *Hérode* le tétrarque, conformément à ce qui est rapporté dans le *Toldos Jeschut* & dans le *Talmud*. Vos Evangiles, disait-il, n'ont été écrits que vers le commencement de votre second siècle, & ne sont point authentiques comme notre *Talmud*. Nous n'avons pu crucifier celui dont vous nous parlez du temps d'*Hérode* le tétrarque, puisque nous n'avions pas alors le droit du glaive: nous ne pouvons l'avoir crucifié, puisque ce supplice n'était point en usage parmi nous? Notre *Talmud* porte que celui qui périt du temps de *Jannée* fut condamné à être lapidé. Nous ne pouvons pas plus croire vos Evangiles que les lettres prétendues de *Pilate* que vous avez supposées. Il était aisé de renverser cette

vaine érudition rabinique. La reine finit la dispute en demandant aux juifs pourquoi ils pouvaient ?

Ce même *Zéchiel* eut encore plusieurs autres conférences dont un de ses disciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire , quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le *Rempart de la foi* écrit par un juif nommé *Isaac* , trouvé en Afrique , est bien supérieur à la relation de *Zéchiel* , qui est très-confuse , & remplie de puérilités. *Isaac* est méthodique & très-bon dialecticien : jamais l'erreur n'eut peut-être un plus grand appui. Il a rassemblé sous cent propositions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'est là qu'on voit les objections contre les deux généalogies de JESUS-CHRIST qui sont différentes l'une de l'autre.

Contre les citations des passages des prophètes qui ne se trouvent point dans les livres juifs.

Contre la divinité de JESUS-CHRIST , qui n'est pas expressément annoncée dans les Evangiles , mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints conciles.

Contre l'opinion que JESUS n'avait point de frères ni de sœurs.

Contre les différentes relations des évangélistes que l'on a cependant conciliées.

Contre l'histoire du *Lazare*.

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce *Rempart de la foi* du rabin *Isaac*. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique religion aux dépens

dépens de la nôtre : on ne peut que les plaindre ; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des chrétiens & des Juifs pour combattre l'une & l'autre religion ! Plaignons ceux qui effrayés de dix-sept siècles de contradictions , & lassés de tant de disputes , se sont jetés dans le théisme , & n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité , ils ont abandonné la foi ; ils ont cru être hommes au lieu d'être chrétiens. Ils devaient être soumis , & ils n'ont aspiré qu'à être sages ! Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse ! comme dit l'apôtre *Paul*.

D'Orobio.

Orobio était un rabin si savant qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres rabbins ; profond sans être obscur , possédant les belles-lettres , homme d'un esprit agréable , & d'une extrême politesse. *Philippe Limborch*, théologien du parti des arminiens dans Amsterdam , fit connaissance avec lui vers l'an 1685 : ils disputèrent longtemps ensemble , mais sans aucune aigreur , & comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite ; il est difficile de suivre toujours le même objet & de ne pas s'égarer ; une question en amène une autre. On est tout étonné au bout d'un quart d'heure de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections & les réponses , qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la

première dispute entre deux théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures ; au contraire, les deux adversaires se traitent l'un & l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentimens du très-savant & très-illustre juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très-savant & très-illustre chrétien. *Orobio* même ne parle jamais de JESUS-CHRIST qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute.

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs par leur loi de croire à un messie.

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien Testament qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au messie.

Qu'on ne trouve nulle part qu'Israël ait été menacé de n'être plus le peuple choisi s'il ne croyait pas au futur messie.

Que dans aucun endroit il n'est dit que la loi Judaïque soit l'ombre & la figure d'une autre loi ; qu'au contraire il est dit par-tout que la loi de *Moïse* doit être éternelle.

Que tout prophète même qui ferait des miracles pour changer quelque chose à la loi mosaïque, devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques prophètes ont prédit aux Juifs dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur ; mais que ce libérateur serait le soutien de la loi mosaïque au lieu d'en être le destructeur.

Que les Juifs attendent toujours un messie, lequel fera un roi puissant & juste.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la religion mosaïque est que les Juifs dispersés sur toute la terre n'ont jamais cependant changé une seule

virgule à leur loi , & que les Israélites de Rome , d'Angleterre , de Hollande , d'Allemagne , de Pologne , de Turquie , de Perse , ont constamment tenu la même doctrine depuis la prise de Jérusalem par *Titus* , sans que jamais il se soit élevé parmi eux la plus petite secte qui se soit écartée d'une seule observance , & d'une seule opinion de la nation israélite.

Qu'au contraire , les chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur religion.

Qu'ils sont encore partagés en beaucoup plus de sectes qu'ils n'ont d'Etats , & qu'il se sont poursuivis à feu & à sang les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers ; que si l'apôtre *Paul* trouva bon que les Juifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi , les chrétiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'apôtre *Paul* leur a permis.

Que ce n'est point par haine & par malice qu'Israël n'a point reconnu *JESUS* ; que ce n'est point par des vues basses & charnelles que les Juifs sont attachés à leur loi ancienne ; qu'au contraire , ce n'est que dans l'espoir des biens célestes qu'ils lui sont fidèles , malgré les persécutions des Babyloniens , des Syriens , des Romains , malgré leur dispersion & leur opprobre , malgré la haine de tant de nations , & que l'on ne doit point appeler *charnel* un peuple entier qui est le martyr de DIEU depuis près de quarante siècles.

Que ce sont les chrétiens qui ont attendu des biens charnels , témoin presque tous les premiers pères de l'Eglise qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem au milieu de l'abondance & de toutes les délices du corps.

Qu'il est impossible que les Juifs aient crucifié le vrai messie, attendu que les prophètes disent expressément que le messie viendra purger Israël de tout péché, qu'il ne laissera pas une seule souillure en Israël; que ce serait le plus horrible péché & la plus abominable souillure, ainsi que la contradiction la plus palpable, que DIEU envoyât son messie pour être crucifié.

Que les préceptes du Décalogue étant parfaits, toute nouvelle mission était entièrement inutile.

Que la loi mosaïque n'a jamais eu aucun sens mystique.

Que ce serait tromper les hommes de leur dire des choses que l'on devrait entendre dans un sens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les apôtres chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de *Moïse*.

Que les évangélistes & les apôtres n'étaient point des hommes simples, puisque *Luc* était médecin, que *Paul* avait étudié sous *Gamaliel*, dont les Juifs ont conservé les écrits.

Qu'il n'y avait point du tout de simplicité & d'idiotisme à se faire apporter tout l'argent de leurs néophytes; que *Paul*, loin d'être un homme simple, usa du plus grand artifice en venant sacrifier dans le temple, & en jurant devant *Festus Agrippa* qu'il n'avait rien fait contre la circoncision, & contre la loi du judaïsme.

Qu'enfin les contradictions qui se trouvent dans les Evangiles prouvent que ces livres n'ont pu être inspirés de DIEU.

Limborch répond à toutes ces assertions par les

argumens les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause qu'il ne balançâ pas à faire imprimer cette célèbre dispute ; mais comme il était du parti des arminiens , celui des gomarifistes le persécuta : on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la religion chrétienne à un combat dont ses ennemis pourraient triompher. *Orobio* ne fut point persécuté dans la synagogue.

D'Uriel Acofta.

IL arriva à *Uriel Acofta* dans Amsterdam à peu près la même chose qu'à *Spinoza* : il quitta dans Amsterdam le judaïsme pour la philosophie. Un espagnol & un anglais s'étant adressés à lui pour se faire juifs , il les détourna de ce dessein , & leur parla contre la religion des Hébreux : il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne , & à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte ; tous les assistans passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encore , & c'est là qu'il professe n'être ni juif , ni chrétien , ni mahométan , mais adorateur d'un DIEU. Son petit livre est intitulé : *Exemplaire de la vie humaine*. Le même *Limborch* réfuta *Uriel Acofta* , comme il avait réfuté *Orobio* ; & le magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune manière de ces querelles.

L E T T R E X.

Sur Spinoza.

MONSIEUR,

IL me semble qu'on a souvent aussi mal jugé la personne de *Spinoza* que ses ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux dictionnaires historiques :

„ *Spinoza* avait un tel désir de s'immortaliser ,
„ qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie
„ présente , eût-il fallu être mis en pièces par un
„ peuple mutiné : les absurdités du spinosisme ont
„ été parfaitement réfutées par *Jean Bredembourg*
„ bourgeois de Rotterdam. „

Autant de mots , autant de faussetés. *Spinoza* était précisément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit détester son athéisme , mais on ne doit pas mentir sur sa personne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tout sens de la vaine gloire , il le faut avouer ; ne le calomnions pas en le condamnant. Le ministre *Colerus* , qui habita long-temps la propre chambre où *Spinoza* mourut , avoue , avec tous ses contemporains , que *Spinoza* vécut toujours dans une profonde retraite , cherchant à se dérober au monde , ennemi de toute superfluité , modeste dans la conversation , négligé dans ses habillemens , travaillant de ses mains , ne mettant jamais son nom à aucun de ses ouvrages : ce n'est pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de *Bredembourg*, loin de le réfuter parfaitement bien, j'ose croire qu'il le réfuta parfaitement mal : j'ai lu cet ouvrage, & j'en laisse le jugement à quiconque comme moi aura la patience de le lire. *Bredembourg* fut si loin de confondre nettement *Spinoza*, que lui-même, effrayé de la faiblesse de ses réponses, devint malgré lui le disciple de celui qu'il avait attaqué : grand exemple de la misère & de l'inconstance de l'esprit humain.

La vie de *Spinoza* est écrite assez en détail, & assez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que votre altesse me permette seulement de faire avec elle une réflexion sur la manière dont ce juif jeune encore fut traité par la synagogue. Accusé par deux jeunes gens de son âge de ne pas croire à *Moïse*, on commença, pour le remettre dans le bon chemin, par l'assassiner d'un coup de couteau au sortir de la comédie ; quelques-uns disent au sortir de la synagogue ; ce qui est plus vraisemblable.

Après avoir manqué son corps, on ne voulut pas manquer son ame ; il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au chammata. *Spinoza* prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette espèce de juridiction dans Amsterdam. Le conseil de ville renvoya la décision de cette affaire au consistoire des pasteurs ; ceux-ci conclurent que si la synagogue avait ce droit, le consistoire en jouirait à plus forte raison : le consistoire donna gain de cause à la synagogue.

Spinoza fut donc pros crit par les Juifs avec la grande cérémonie : le chantre juif entonna les paroles d'exécration ; on sonna du cor, on renversa goutte à

goutte des bougies noires dans une cuve pleine de sang ; on dévoua *Benoit Spinoza* à *Belzébut* , à *Sathan* & à *Astaroth* , & toute la synagogue cria *Amen* !

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de juridiction qui ressemble plutôt à un sabbat de forciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que, sans le coup de couteau & sans les bougies noires éteintes dans le sang, *Spinoza* n'eût jamais écrit contre *Moïse* & contre DIEU. La persécution irrite ; elle enhardit quiconque se sent du génie ; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinoza renonça au judaïsme , mais sans se faire jamais chrétien. Il ne publia son traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus theologico-politicus*, qu'en 1670, environ huit ans après son excommunication. On a prétendu trouver dans ce livre les semences de son athéisme, par la même raison qu'on trouve toujours la physionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'athéisme , qu'il y est souvent parlé de JESUS-CHRIST comme de l'envoyé de DIEU. Cet ouvrage est très-profond , & le meilleur qu'il ait fait ; j'en condamne sans doute les sentimens , mais je ne puis m'empêcher d'en estimer l'érudition. C'est lui , ce me semble , qui a remarqué le premier que le mot hébreu *Ruhag*, que nous traduisons par *ame*, signifiait chez les Juifs le vent , le souffle , dans son sens naturel ; que tout ce qui est grand portait le nom de divin ; les cèdres de DIEU ; les vents de DIEU ; la mélancolie de *Saül* , mauvais esprit de DIEU ; les hommes vertueux, enfans de DIEU.

C'est lui qui le premier a développé le dangereux

système d'*Aben-Efra*, que le Pentateuque n'a point été écrit par *Moïse*, ni le livre de Josué par *Josué* : ce n'est que d'après lui que le *Clerc*, plusieurs théologiens de Hollande, & le célèbre *Newton*, ont embrassé ce sentiment.

Newton diffère de lui seulement en ce qu'il attribue à *Samuel* les livres de *Moïse*, au lieu que *Spinoza* en fait *Esdras* auteur. On peut voir toutes les raisons que *Spinoza* donne de son système dans son VIII, IX & X^e chapitres ; on y trouve beaucoup d'exactitude dans la chronologie ; une grande science de l'histoire, du langage & des mœurs de son ancienne patrie ; plus de méthode & de raisonnement que dans tous les rabbins ensemble. Il me semble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaissaient des prophètes chez les Gentils : en un mot, il a fait un usage coupable de ses lumières, mais il en avait de très-grandes.

Il faut chercher l'athéisme dans les anciens philosophes ; on ne le trouve à découvert que dans les œuvres posthumes de *Spinoza*. Son traité de l'athéisme n'étant point sous ce titre, & étant écrit dans un latin obscur, & d'un style très-sec, M. le comte de *Boulainvilliers* l'a réduit en français sous le titre de *Réfutation de Spinoza* : nous n'avons que le poison, *Boulainvilliers* n'eut pas le temps apparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que *Spinoza*, dans son funeste livre, parle toujours d'un être infini & suprême ; il annonce DIEU en voulant le détruire. Les argumens dont *Bayle* l'accable me paraîtraient sans réplique, si en effet *Spinoza* admettait un DIEU ; car ce DIEU

n'étant que l'immensité des choses, ce DIEU étant à la fois la matière & la pensée, il est absurde, comme *Bayle* l'a très-bien prouvé, de supposer que DIEU soit à la fois agent & patient, cause & sujet, faisant le mal & le souffrant; s'aimant, se haïssant lui-même; se tuant, se mangeant. Un bon esprit, ajoute *Bayle*, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents & les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante & aussi absurde; car, selon *Spinoza*, ceux qui disent, les Allemands ont tué dix mille turcs, parlent mal & fausement; ils doivent dire, DIEU modifié en dix mille allemands, a tué DIEU modifié en dix mille turcs.

Bayle a très-grande raison si *Spinoza* reconnaît un DIEU; mais le fait est qu'il n'en reconnaît point du tout, & qu'il ne s'est servi de ce mot sacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de *Descartes*, il abuse de ce mot également célèbre & insensé de *Descartes*: *Donnez-moi du mouvement & de la matière, & je vais former un monde.*

Entêté encore de l'idée incompréhensible & anti-physique; que tout est plein, il s'est imaginé qu'il ne peut exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonne dans les hommes, sent & se souvient dans les animaux, étincèle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète sur la terre, est étendu dans tout l'espace.

Selon lui, tout est nécessaire, tout est éternel; la création est impossible; point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des espèces & dans la succession des individus. Les oreilles ne

sont plus faites pour entendre , les yeux pour voir , le cœur pour recevoir & chasser le sang , l'estomac pour digérer , la cervelle pour penser , les organes de la génération pour donner la vie ; & des desseins divins ne sont que les effets d'une nécessité aveugle.

Voilà au juste le système de *Spinoza*. Voilà, je crois, les côtés par lesquels il faut attaquer sa citadelle , citadelle bâtie , si je ne me trompe , sur l'ignorance de la physique , & sur l'abus le plus monstrueux de la métaphysique.

Il semble, & on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de la *Henriade* a dit : *Un catéchiste annonce DIEU aux enfans , & Newton le démontre aux sages*. Plus on connaît la nature , plus on adore son auteur.

L'athéisme ne peut faire aucun bien à la morale , & peut lui faire beaucoup de mal. Il est presque aussi dangereux que le fanatisme. Vous êtes , Monseigneur , également éloigné de l'un & de l'autre , & c'est ce qui autorise la liberté que j'ai prise de mettre la vérité sous vos yeux sans aucun déguisement. J'ai répondu à toutes vos questions, depuis ce bouffon savant de *Rabelais* jusqu'au téméraire métaphysicien *Spinoza*.

J'aurais pu joindre à cette liste une foule de petits livres qui ne sont guère connus que des bibliothécaires ; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables , je ne parusse diminuer l'iniquité. J'espère que le peu que j'ai dit affermira votre altesse dans ses sentimens pour nos dogmes & pour nos écritures , quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des stoïciens entêtés , par des savans enflés de leur science , par des gens du monde qui

412 LETTRE SUR SPINOSA.

ne connaissent que leur vaine raison , par des plaifans qui prennent des bons mots pour des argumens , par des théologiens enfin qui au lieu de marcher dans les voies de DIEU se sont égarés dans leurs propres voies.

Encore une fois , ce qui doit consoler une ame aussi noble que la vôtre , c'est que le théisme , qui perd aujourd'hui tant d'ames , ne peut jamais nuire ni à la paix des Etats , ni à la douceur de la société. La controverse a fait couler par-tout le sang , & le théisme l'a étanché. C'est un mauvais remède , je l'avoue . mais il a guéri les plus cruelles blessures. Il est excellent pour cette vie , s'il est détestable pour l'autre. Il damne sûrement son homme , mais il le rend paisible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des argumens , le théisme y a porté la concorde. Il est clair que si *Poltrot* , *Jacques Clément* , *Faurigni* , *Balthazar Gerard* , *Jean Châtel* , *Damiens* , le jésuite *Malagrida* , &c. &c. &c. avaient été des théistes , il y aurait eu moins de princes assassinés.

A Dieu ne plaîse que je veuille préférer le théisme à la sainte religion des *Ravaillacs* , des *Damiens* , des *Malagrida* qu'ils ont méconnue & outragée ! Je dis seulement qu'il est plus agréable de vivre avec des théistes qu'avec des *Ravaillacs* & des *Brinvilliers* qui vont à confesse ; & si votre altesse n'est pas de mon avis , j'ai tort.

CONSEILS

A UN JOURNALISTE,

Sur la philosophie, l'histoire, le théâtre, les pièces de poésie, les mélanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues & le style.

L'OUVRAGE périodique auquel vous avez dessein de travailler, Monsieur, peut très-bien réussir, quoiqu'il y en ait déjà trop de cette espèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaise à notre siècle & à la postérité. Je vous répondrai en deux mots : *Soyez impartial*. Vous avez la science & le goût ; si avec cela vous êtes juste, je vous prédis un succès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques jusqu'à l'épigramme. Aucun des journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles-lettres, qui sont les pièces de théâtre, ni de tant de jolis ouvrages de poésie, qui soutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre espèce de journal, jusqu'à une chanson qui sera bien faite, rien n'est à dédaigner. La Grèce, qui se vante d'avoir fait naître *Platon*, se glorifie encore d'*Anacréon* ; & *Cicéron* ne fait point oublier *Catulle*.

Sur la philosophie.

VOUS savez assez de géométrie & de physique pour rendre un compte exact des livres de ce genre ; & vous avez assez d'esprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines , sans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conseillerais surtout , quand vous ferez des extraits de philosophie , d'exposer d'abord au lecteur une espèce d'abrégé historique des opinions qu'on propose , ou des vérités qu'on établit.

Par exemple , s'agit-il de l'opinion du *vide* , dites en deux mots comment *Epicure* croyait le prouver , montrez comment *Gassendi* l'a rendu plus vraisemblable , exposez les degrés infinis de probabilité que *Newton* a ajoutés enfin à cette opinion , par ses raisonnemens , par ses observations , & par ses calculs.

S'agit-il d'un ouvrage sur la nature de l'*air* ? Il est bon de montrer d'abord qu'*Aristote* & tous les philosophes ont connu sa pesanteur , mais non son degré de pesanteur. Beaucoup d'ignorans qui voudraient au moins savoir l'histoire des sciences , les gens du monde , les jeunes étudians verront avec avidité par quelle raison & par quelles expériences le grand *Galilée* combattit le premier l'erreur d'*Aristote* au sujet de l'*air* ; avec quel art *Torricelli* le pesa , ainsi qu'on pèse un poids dans une balance ; comment on connut son ressort ; comment enfin les admirables expériences de MM. *Hale* & *Boerhaave* ont découvert des effets de l'*air* , qu'on est presque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière , inconnues jusqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hérissé de calculs & de problèmes sur la *lumière*? Quel plaisir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente & ignorante Grèce avait de la *réfraction*, ce qu'en dit l'arabe *Alhazen*, le seul géomètre de son temps; ce que devine *Antonio de Dominis*; ce que *Descartes* met habilement & géométriquement en usage, quoiqu'en se trompant; ce que découvre ce *Grimaldi*, qui a trop peu vécu; enfin, ce que *Newton* pousse jusqu'aux vérités les plus déliées & les plus hardies auxquelles l'esprit humain puisse atteindre, vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laissent encore un nuage derrière elles.

Composera-t-on quelque ouvrage sur la *gravitation* des astres, sur cette admirable partie des démonstrations de *Newton*? Ne vous aura-t-on pas obligation si vous rendez l'histoire de cette *gravitation* des astres, depuis *Copernic* qui l'entrevit, depuis *Kepler* qui osa l'annoncer comme par instinct, jusqu'à *Newton* qui a démontré à la terre étonnée, qu'elle pèse sur le soleil & le soleil sur elle?

Rapportez à *Descartes* & à *Harrot* l'art d'appliquer l'algèbre à la mesure des courbes, le calcul intégral & différentiel à *Newton*, & ensuite à *Leibnitz*. Nommez dans l'occasion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage soit un registre fidèle de la gloire des grands-hommes.

Surtout, en exposant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuses qui irritent un auteur, & souvent toute une nation, sans éclairer personne. Point d'animosité, point d'ironie. Que diriez-vous d'un avocat-général, qui en résumant

tout un procès , outragerait par des mots piquans la partie qu'il condamne ? Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable , mais son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie , faudra-t-il pour cela décrier *Leibnitz* ? Insulterez-vous à *Locke* , parce qu'il croit DIEU assez puissant pour pouvoir donner , s'il le veut , la pensée à la matière ? Ne croyez-vous pas que DIEU , qui a tout créé , peut rendre cette matière & ce don de penser éternels ? que s'il a créé nos ames , il peut encore créer des millions d'êtres différens de la matière & de l'ame ; qu'ainsi le sentiment de *Locke* est respectueux pour la Divinité , sans être dangereux pour les hommes ? Si *Bayle* , qui savait beaucoup , a beaucoup douté , songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête homme. Soyez-le donc avec lui , & n'imites point ces petits esprits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort , qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

Sur l'histoire.

CE que les journalistes aiment peut-être le mieux à traiter , ce sont les morceaux d'histoire ; c'est-là ce qui est le plus à la portée de tous les hommes , & le plus de leur goût. Ce n'est pas que dans le fond on ne soit aussi curieux pour le moins de connaître la nature , que de savoir ce qu'a fait *Sesostris* ou *Bacchus* ; mais il en coûte de l'application pour examiner , par exemple , par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris , ce qui nous importe pourtant assez ; & on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous sont transmis sous le nom

d'histoires ,

d'*histoires* , lesquels on nous répète tous les jours , & qui ne nous importent guère.

Si vous rendez compte de l'histoire ancienne , proscrivez , je vous en conjure , toutes ces déclamations contre certains conquérans. Laissez *Juvénal* & *Boileau* donner du fond de leur cabinet des ridicules à *Alexandre* , qu'ils eussent fatigué d'encens s'ils eussent vécu sous lui ; qu'ils appellent *Alexandre* insensé , vous , philosophe impartial , regardez dans *Alexandre* ce capitaine-général de la Grèce , semblable à peu près à un *Scanderbeg* , à un *Huniade* , chargé comme eux de venger son pays , mais plus heureux , plus grand , plus poli , & plus magnifique. Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs , & portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde , où s'étendait la domination de *Darius* : mais représentez-le donnant des lois au milieu de la guerre , formant des colonies , établissant le commerce , fondant Alexandrie & Scanderon , qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est par-là surtout qu'il faut considérer les rois , & c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes & des ports que *César* a bâtis , du calendrier qu'il a réformé , &c. que des hommes qu'il a fait égorger ?

Inspirez surtout aux jeunes gens plus de goût pour l'histoire des temps récents , qui est pour nous de nécessité , que pour l'ancienne , qui n'est que de curiosité ; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine , par cela même qu'elle est moderne.

Je voudrais surtout que vous recommandassiez de
Mélanges littéraires.

D d

commencer sérieusement l'étude de l'histoire , au siècle qui précède immédiatement *Charles-Quint* , *Léon X* , *François I*. C'est là qu'il se fait dans l'esprit humain , comme dans notre monde , une révolution qui a tout changé.

Le beau siècle de *Louis XIV* achève de perfectionner ce que *Léon X* , tous les *Médicis* , *Charles - Quint* , *François I* avaient commencé. Je travaille depuis long-temps à l'histoire de ce dernier siècle , qui doit être l'exemple des siècles à venir ; j'essaie de faire voir le progrès de l'esprit humain , & de tous les arts , sous *Louis XIV*. Puissé-je , avant de mourir , laisser ce monument à la gloire de ma nation ! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice ; je ne manque point de mémoires sur les avantages que le grand *Colbert* a procurés & voulait faire à la nation & au monde , sur la vigilance infatigable , sur la prévoyance d'un ministre de la guerre né pour être le ministre d'un conquérant , sur les révolutions arrivées dans l'Europe , sur la vie privée de *Louis XIV* qui a été dans son domestique l'exemple des hommes , comme il a été quelquefois celui des rois. J'ai des mémoires sur des fautes inséparables de l'humanité , dont je n'aime à parler que parce qu'elles font valoir les vertus ; & j'applique déjà à *Louis XIV* ce beau mot de *Henri IV* qui disait à l'ambassadeur dom Pèdre : *Quoi donc ! votre maître n'a-t-il pas assez de vertu pour avoir des défauts ?* Mais j'ai peur de n'avoir ni le temps ni la force de conduire ce grand ouvrage à sa fin.

Je vous prierai de bien faire sentir que si nos histoires modernes écrites par des contemporains sont plus certaines en général que toutes les histoires

anciennes, elles sont quelquefois plus douteuses dans les détails; je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux d'état, de parti, de religion. Le guerrier, le magistrat, le janséniste, le moliniste ne voient point les mêmes faits avec les mêmes yeux; c'est le vice de tous les temps. Un carthaginois n'eût point écrit les guerres puniques dans l'esprit d'un romain, & il eût reproché à Rome la mauvaise foi dont Rome accusait Carthage. Nous n'avons guère d'historiens anciens qui aient écrit les uns contre les autres sur le même événement: ils auraient répandu le doute sur des choses que nous prenons aujourd'hui pour incontestables. Quelque peu vraisemblables qu'elles soient, nous les respectons pour deux raisons, parce qu'elles sont anciennes, & parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres historiens contemporains, nous sommes dans un cas bien différent; il nous arrive souvent la même chose qu'aux puissances qui sont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres, à Versailles, des feux de joie pour des batailles que personne n'avait gagnées: chaque parti chante victoire, chacun a raison de son côté. Voyez que de contradictions sur *Marie Stuart*, sur les guerres civiles d'Angleterre, sur les troubles de Hongrie, sur l'établissement de la religion protestante, sur le concile de Trente. Parlez de la révocation de l'édit de Nantes à un bourgmestre hollandais, c'est une tyrannie imprudente; consultez un ministre de la cour de France, c'est une politique sage. Que dis-je? la même nation, au bout de vingt ans, n'a plus les mêmes idées qu'elle avait sur le même événement & sur la même personne; j'en ai été témoin au sujet du

feu roi *Louis XIV.* Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à effuyer sur l'histoire de *Charles XII* ! J'ai écrit sa vie singulière sur les mémoires de M. de *Fabrice* qui a été huit ans son favori ; sur les lettres de M. de *Fierville*, envoyé de France auprès de lui ; sur celles de M. de *Villelongue*, long-temps colonel à son service ; sur celles de M. de *Poniatowski*. J'ai consulté M. de *Croissi* ambassadeur de France auprès de ce prince &c. J'apprends à présent que M. *Norberg*, chapelain de *Charles XII*, écrit une histoire de son règne. Je suis sûr que le chapelain aura souvent vu les mêmes choses avec d'autres yeux que le favori & l'ambassadeur. Quel parti prendre en ce cas ? celui de me corriger sur le champ dans les choses où ce nouvel historien aura évidemment raison, & de laisser les autres au jugement des lecteurs désintéressés. Que suis-je en tout cela ? je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de *Charles XII* & de *Pierre le grand*, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme *Louis XIV.*, avec le respect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, & avec le respect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais.

Sur la comédie.

VENONS aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre journal. Vous comptez parler beaucoup des pièces de théâtre. Ce projet est d'autant plus raisonnable que le théâtre est plus épuré

parmi nous , & qu'il est devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien sans doute de suivre l'exemple de quelques écrivains périodiques , qui cherchent à rabaisser tous leurs contemporains , & à décourager les arts dont un bon journaliste doit être le soutien. Il est juste de donner la préférence à *Molière* sur les comiques de tous les temps & de tous les pays ; mais ne donnez point d'exclusion. Imitiez les sages Italiens qui placent *Raphaël* au premier rang , mais qui admirent les *Paul Véronèse*, les *Caraches*, les *Corrèges*, les *Dominicains* &c. *Molière* est le premier , mais il ferait injuste & ridicule de ne pas mettre le Joueur à côté de ses meilleures pièces. Refuser son estime aux *Ménechmes*, ne pas s'amuser beaucoup au *Légataire universel*, ferait d'un homme sans justice & sans goût ; & qui ne se plaît pas à *Regnard*, n'est pas digne d'admirer *Molière*.

Osez avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces, comme le *Grondeur*, le *Galant jardinier*, la *Pupille*, le *Double veuvage*, l'*Esprit de contradiction*, la *Coquette de village*, le *Florentin* &c. sont au-dessus de la plupart des petites pièces de *Molière* ; je dis au-dessus , pour la finesse des caractères , pour l'esprit dont la plupart sont assaisonnées , & même pour la bonne plaisanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles , ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains , qui peut-être n'en feraient pas satisfaits ; mais je dirai hardiment que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs & où l'on trouve de l'intérêt , comme le *Préjugé à la mode* ; quand les Français seront assez

heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que le Glorieux , gardez-vous bien de vouloir rabaisser leur succès , sous prétexte que ce ne sont pas des comédies dans le goût de *Molière* ; évitez ce malheureux entêtement qui ne prend sa source que dans l'envie ; ne cherchez point à proscrire les scènes attendrissantes qui se trouvent dans ces ouvrages : car lorsqu'une comédie, outre le mérite qui lui est propre, a encore celui d'intéresser , il faut être de bien mauvaise humeur pour se fâcher qu'on donne au public un plaisir de plus.

J'ose dire que si les pièces excellentes de *Molière* étaient un peu plus intéressantes , on verrait plus de monde à leurs représentations ; le Misanthrope serait aussi suivi qu'il l'est estimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoise : l'art d'étendre ses limites , sans les confondre avec celles de la tragédie , est un grand art qu'il serait beau d'encourager , & honteux de vouloir détruire. C'en est un que de savoir bien rendre compte d'une pièce de théâtre. J'ai toujours reconnu l'esprit des jeunes gens , au détail qu'ils faisaient d'une pièce nouvelle qu'ils venaient d'entendre ; & j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux , ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois. Tant il est vrai qu'au fond l'esprit des affaires , & le véritable esprit des belles-lettres , est le même.

Exposer en termes clairs & élégans un sujet qui quelquefois est embrouillé , & sans s'attacher à la division des actes , éclaircir l'intrigue & le dénouement , les raconter comme une histoire intéressante , peindre d'un trait les caractères , dire ensuite ce qui a paru

plus ou moins vraisemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux, bien saisir le mérite ou le vice général du style, c'est ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui est fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude : car il est plus facile à certains esprits de suivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

De la tragédie.

JE dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous savez quel honneur ce bel art a fait à la France : art d'autant plus difficile, & d'autant plus au-dessus de la comédie, qu'il faut être vraiment poète pour faire une belle tragédie ; au lieu que la comédie demande seulement quelque talent pour les vers.

Vous, Monsieur, qui entendez si bien *Sophocle* & *Euripide*, ne cherchez point une vaine récompense du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre, dans le malheureux plaisir de les préférer, contre votre sentiment, à nos grands auteurs français. Souvenez-vous que quand je vous ai défié de me montrer, dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des pièces de *Pierre Corneille*, je dis de ses moins bonnes, vous avouâtes que c'était une chose impossible. Ces traits dont je parle étaient, par exemple, ces vers de la tragédie de *Nicomède*. Je veux, dit *Prusias*, (a)

Ecouter à la fois l'amour & la nature,
Etre père & mari dans cette conjoncture.

(a) *Nicomède*, tragédie, acte IV, scène III.

N I C O M E D E.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

P R U S I A S.

Eh ! que dois-je être?

N I C O M E D E.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père.
Il regarde son trône & rien de plus. Régnez ,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'inférez point que les dernières pièces de ce père du théâtre soient bonnes , parce qu'il s'y trouve de si beaux éclairs : avouez leur extrême faiblesse avec tout le public.

Agéfilas & Suréna ne peuvent rien diminuer de l'honneur que Cinna & Polyeucte font à la France. M. de *Fontenelle*, neveu du grand *Corneille*, dit, dans la vie de son oncle, que si le proverbe, *cela est beau comme le Cid*, passa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus causer la chute du proverbe que celle du *Cid*. C'est *Corneille* lui-même qui le détruit, c'est à Cinna qu'il faut s'en prendre. Ne dites point avec l'abbé de *S^t Pierre*, que dans cinquante ans on ne jouera plus les pièces de *Racine*. Je plains nos enfans, s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégance. Comment leur cœur sera-t-il donc fait, si *Racine* ne les intéresse pas?

Il y a apparence que les bons auteurs du siècle de

Louis XIV dureront autant que la langue française. Mais ne découragez pas leurs successeurs, en assurant que la carrière est remplie, & qu'il n'y a plus de place. *Cornille* n'est pas assez intéressant; souvent *Racine* n'est pas assez tragique. L'auteur de *Venceflas*, celui de *Radamiste* & d'*Electre*, avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières qui manquent à ces deux grands-hommes; & il est à présumer que ces trois pièces resteront toujours sûr le théâtre français, puisqu'elles s'y sont soutenues avec des acteurs différens, car c'est la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de *Manlius*, pièce digne de *Cornille*, & du beau rôle d'*Ariane* & du grand intérêt qui règne dans *Amasis*? Je ne vous parlerai point des pièces tragiques faites depuis vingt années : comme j'en ai composé quelques-unes, il ne m'appartient pas d'oser apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi; & à l'égard de mes ouvrages de théâtre, tout ce que je peux en dire, & vous prier d'en dire aux lecteurs, c'est que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une pièce nouvelle, ne dites jamais comme l'auteur odieux des *Observations* & de tant d'autres brochures : *La pièce est excellente*, ou *elle est mauvaise*; ou *tel acte est impertinent*, *un tel rôle est pitoyable*. Prouvez solidement ce que vous en pensez, & laissez au public le soin de prononcer. Soyez sûr que l'arrêt fera contre vous toutes les fois que vous déciderez sans preuve, quand même vous auriez raison; car ce n'est pas votre jugement qu'on demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra surtout votre journal précieux, c'est le soin que vous aurez de comparer les pièces nouvelles

avec celles des pays étrangers qui seront fondées sur le même sujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le siècle passé, lorsqu'on fit l'examen du Cid : on ne rapporta que quelques vers de l'original espagnol, il fallait comparer les situations. Je suppose qu'on nous donne aujourd'hui Manlius de *la Fosse* pour la première fois, il serait très-agréable de mettre sous les yeux du lecteur la tragédie anglaise dont elle est tirée. Paraît-il quelque ouvrage instructif sur les pièces de l'illustre *Racine* ? détrompez le public de l'idée où l'on est que jamais les Anglais n'ont pu admettre le sujet de Phèdre sur leur théâtre. Apprenez aux lecteurs que la Phèdre de *Smith* est une des plus belles pièces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de *Racine*, jusqu'à l'amour d'*Hippolyte*; qu'on a joint ensemble l'intrigue de Phèdre & celle de Bajazet, & que cependant l'auteur se vante d'avoir tiré tout d'*Euripide*. Je crois que les lecteurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la Phèdre grecque, de la latine, de la française & de l'anglaise. C'est ainsi à mon gré que la sage & saine critique perfectionnerait encore le goût des Français, & peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'académie française fit du Cid, & à laquelle il manque encore autant de choses qu'au Cid même ?

Des pièces de poésie.

Vous répandrez beaucoup d'agrément sur votre journal, si vous l'ornez de temps en temps de ces petites pièces fugitives marquées au bon coin, dont

les porte-feuilles des curieux sont remplis. On a des vers du duc de *Nevers*, du comte *Antoine Hamilton* né en France, qui respirent tantôt le feu poétique, tantôt la douce facilité du style épistolaire. On a mille petits ouvrages charmans de MM. *Duffé*, de *St Aulaire*, de *Ferrand*, de *la Faye*, de *Ficubet*, du président *Hénault* & de tant d'autres. Ces sortes de petits ouvrages dont jè vous parle, suffisaient autrefois à faire la réputation des *Voitures*, des *Sarafins*, des *Chapelles*. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il est plus répandu, il donne peut-être moins de réputation, mais il ne fait pas moins de plaisir aux lecteurs délicats. Nos chansons valent mieux que celles d'*Anacréon*, & le nombre en est étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaieté, & qui, annoncées avec art, n'aviliraient point du tout un journal sérieux. Ce serait perfectionner le goût sans nuire aux mœurs, de rapporter une chanson aussi jolie que celle-ci, qui est de l'auteur du Double Veuvage.

Philis plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lifandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain Philis plus sage,
 Aurait donné moutons & chien,
 Pour un baiser que le volage
 A Lifette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très-bien les vides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poésie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les esprits, & sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître, & le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase, & les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique qu'on déteste & qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis examinant trois épîtres de *Rousseau* en vers décasyllabes, qui excitèrent beaucoup de murmure il y a quelque temps, fit de la seconde, où tous nos auteurs sont insultés, l'examen suivant, dont voici un échantillon qui paraît dicté par la justesse & la modération. Voici le commencement de la pièce qu'il examinait.

Tout institut, tout art, toute police
 Subordonnée au pouvoir du caprice,
 Doit être aussi conséquemment pour tous,
 Subordonnée à nos différens goûts.
 Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
 A le bien prendre, est un faible problème;
 Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
 Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Par des talens que le travail cultive ,
A ce premier pas à pas on arrive ;
Et le public , que sa bonté prévient ,
Pour quelque temps s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle ,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid ,
Et préférer le moindre au plus parfait , &c.

Voici l'examen.

Ce premier vers, *Tout institut, tout art, toute police*, semble avoir le défaut, je ne dis pas d'être prosaïque, car toutes ces épîtres le font, mais d'être une prose un peu trop faible, & dépourvue d'élégance & de clarté.

La *police* semble n'avoir aucun rapport au goût dont il est question. De plus, le terme de *police* doit-il entrer dans des vers ?

Conséquemment est à peine admis dans la prose noble.

Cette répétition du mot *subordonnée* serait vicieuse ; quand même le terme serait élégant ; & semble insupportable, puisque ce terme est une expression plus convenable à des affaires qu'à la poésie.

La *dissemblance* ne paraît pas le mot propre. La *dissemblance des goûts est un faible problème* : je ne crois pas que cela soit français.

A le bien prendre paraît une expression trop inutile & trop basse.

Enfin ; il semble qu'un *problème* n'est ni faible ni fort : il peut être aisé ou difficile, & sa solution peut être faible, équivoque, erronée.

Et quoi qu'on dise , on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non-seulement la poésie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme & d'une pareille sécheresse ; mais la raison semble peu s'accommoder de voir en huit vers , *que tout art est subordonné à nos différens goûts , & que cependant il n'y a que deux goûts. Arriver au goût pas à pas* est encore , je crois , une façon de parler peu convenable , même en prose.

Et le public , que sa bonté prévient.

Est-ce la bonté du public ? est-ce la bonté du goût ?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid ,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1. *Le beau & le laid* sont des expressions réservées au bas comique. 2. Si on aime le laid , ce n'est pas la peine de dire ensuite qu'on préfère le *moins parfait*. 3. Le moindre n'est pas opposé grammaticalement au plus parfait. 4. Le *moindre* est un mot qui n'entre jamais dans la poésie &c.

C'est ainsi que ce critique se fait sentir sans amertume toute la faiblesse de ces épîtres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de *Rousseau* faits en Allemagne , qui échappassent à sa juste censure. Et pour mieux instruire les jeunes gens , il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur sur un sujet de littérature à peu près semblable. Il rapportait les vers de l'épître aux Muses , imitée de *Despréaux* , & cet objet de comparaison achevait de persuader mieux que les discussions les plus solides & les plus subtiles.

De l'exposé de tous ces vers décasyllabes , il prenait occasion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq pieds avec les vers marotiques. Il prouvait que le style qu'on appelle de *Marot* , ne doit être admis que dans une épigramme & dans un conte, comme les figures de *Calot* ne doivent paraître que dans des grotesques. Mais quand il faut mettre la raison en vers , peindre , émouvoir , écrire élégamment , alors ce mélange monstrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cents ans , & de la langue de nos jours , paraît l'abus le plus condamnable qui se soit glissé dans la poésie. *Marot* parlait sa langue , il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure est aussi révoltante pour les hommes judicieux que le serait l'architecture gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez souvent occasion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce style , parce qu'il est malheureusement facile.

Il en a coûté peut-être à *Despréaux* pour dire élégamment :

Faites choix d'un censeur solide & salutaire ,
Que la raison conduise & le savoir éclaire ,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible , & qu'on veut se cacher.

Mais s'il est bien difficile , est-il bien élégant de dire :

Donc si Phœbus ses échecs vous adjuge ,
Pour bien juger consultez tout bon juge.
Pour bien jouer , hantez les bons joueurs ,
Surtout craignez le poison des loueurs ,
Acosez-vous de fidèles critiques.

Ce n'est pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poésie ; au contraire , ils y sont nécessaires , comme les jointures dans le corps humain , ou plutôt comme des repos dans un voyage.

*Nam sermone opus est, modò tristi, sapè jocosò,
Defendente vices modò rhetoris, atque poëtæ,
Interdum urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consultò.*

Tout ne doit pas être orné , mais rien ne doit être rebutant. Un langage obscur & grotesque n'est pas de la simplicité , c'est de la grossièreté recherchée.

Des mélanges de littérature & des anecdotes littéraires.

Je rassemble ici , sous le nom de *mélanges de littérature* , tous les morceaux détachés d'histoire , d'éloquence , de morale , de critique , & ces petits romans qui paraissent si souvent. Nous avons des chefs-d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puisse se vanter d'un si grand nombre d'aussi jolis ouvrages de belles-lettres. Il est vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs ; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains , on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la bibliothèque du roi , que de ce qu'il y a sept cents mille hommes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature , dans lesquels on trouve souvent des choses agréables , amusent successivement

les

les honnêtes gens , délassent l'homme sérieux dans l'intervalle de ses travaux , & entretiennent dans la nation cette fleur d'esprit & cette délicatesse qui fait son caractère.

Ne condamnez point avec dureté tout ce qui ne fera pas *la Rochefoucauld* ou *la Fayette* , tout ce qui ne fera pas aussi parfait que la conspiration de Venise de l'abbé de *S^t Real* , aussi plaisant & aussi original que la conversation du père *Canaye* & du maréchal d'*Hocquincourt* , écrite par *Charleval* , & à laquelle *S^t Evremont* a ajouté une fin moins plaisante , & qui languit un peu ; enfin tout ce qui ne fera pas aussi naturel , aussi fin , aussi gai que le voyage , quoique un peu inégal , de *Bachaumont* & de *la Chapelle*.

*Non, si primores mæoniæ tenet
Sedes Homerus, pindaricæ latent
Cæique & alci minaces,
Steficorique graves camenæ;*

*Nec si quid olim lufit Anacreon,
Delevit ætas, spirat adhuc amor,
Vivuntque commiffi calores
Æoliæ fidibus puellæ.*

Dans l'exposition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux , badinant à leur exemple avec vos lecteurs , & répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez , vous ne tomberez pas dans cette sévérité de quelques critiques , qui veulent que tout soit écrit dans le goût de *Cicéron* ou de *Quintilien*. Ils crient que l'éloquence est éternée , que le bon goût est perdu , parce qu'on aura prononcé dans une académie un discours brillant qui ne serait pas convenable au

barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du style de *Bourdaloue*. Ne distingueront-ils jamais les temps, les lieux & les personnes ? Veulent-ils que *Jacob*, dans le Payſan parvenu, s'exprime comme *Péliffon* ou *Patru* ? Une éloquence mâle, noble, ennemie de petits ornemens, convient à tous les grands ouvrages. Une pensée trop fine serait une tache dans le *Discours sur l'histoire universelle* de l'éloquent *Bossuet*. Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaisanterie, toutes les grâces légères, la naïveté ou la finesse, les plus petits ornemens, trouvent leur place. Examinons-nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires, du ton des entretiens d'un repas ? Les livres sont la peinture de la vie humaine, il en faut de solides, & on en doit permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui sont à peu près semblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de pensées que l'on ne trouve dans *Sénèque*, dans *Gratien*, dans *Montagne*, dans *Bacon*, dans le Spectateur anglais. Les comparer ensemble, (& c'est à quoi le goût consiste) c'est exciter les auteurs à dire, s'il se peut, des choses nouvelles, c'est entretenir l'émulation, qui est la mère des arts. Quelle satisfaction pour un lecteur délicat, de voir d'un coup d'œil ces idées qu'*Horace* a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles si expressives, ce que *Despréaux* a rendu d'une manière si correcte, ce que *Dryden* & *Rochester* ont renouvelé avec le feu de leur génie. Il en est de ces parallèles comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'est par-là que vous ferez voir souvent, non-

seulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire; car si vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal?

Il y a surtout des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public, que le *chef-d'œuvre d'un inconnu*, ou *Mathanahus*, est de feu M. de Sallengre, & d'un illustre mathématicien consommé dans tout genre de littérature, & qui joint l'esprit à l'érudition, enfin de tous ceux qui travaillaient à la Haye au *Journal littéraire*, & que M. de S^t *Hiacinte* fournit la chanson avec beaucoup de remarques. Mais si on ajoute à cette plaisanterie une infame brochure digne de la plus vile canaille, & faite sans doute par un de ces mauvais français qui vont dans les pays étrangers déshonorer les belles-lettres & leur patrie, faites sentir l'horreur & le ridicule de cet assemblage monstrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des *Zoïles* obscurs qui les attaquent; démêlez les artifices de l'envie; publiez, par exemple, que les ennemis de notre illustre *Racine* firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans lesquelles ils inférèrent plus de cent vers de ce poète admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *S^t Jean-Baptiste*, dans laquelle on retrouvait une scène presque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur passion, ne sentaient pas même la différence des styles, & croyaient qu'on s'y méprendrait; tant la fureur de la jalousie est souvent absurde.

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance & l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne

permettez pas non plus qu'on attribue à de grands-hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illustres auxquels ils n'appartiennent point. L'abbé de *S^t Pierre* renouvelle un projet hardi & sujet à d'extrêmes difficultés, il le met sous le nom d'un dauphin de France. Faites voir modestement qu'on ne doit pas, sans de très-fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue paix universelle attribué à *Henri IV* par les secrétaires de *Maximilien de Sully*, qui rédigèrent ses mémoires, ne se trouve en aucun autre endroit. Les mémoires de *Villeroi* n'en disent mot; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du temps. Joignez à ce silence la considération de l'état où l'Europe était alors, & voyez si un prince aussi sage qu'*Henri le grand* a pu concevoir un projet d'une exécution impossible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux connu sous le nom de *Testament politique du cardinal de Richelieu*, montrez combien on doit douter que ce ministre en soit l'auteur.

I. Parce que jamais le manuscrit n'a été vu ni connu chez ses héritiers, ni chez les ministres qui lui succédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après sa mort, sans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'ose pas seulement dire de qui il tient le manuscrit, ce qu'il est devenu, en quelle main il l'a déposé.

IV. Parce qu'il est d'un style très-différent des autres ouvrages du cardinal de *Richelieu*.

V. Parce qu'on lui fait signer son nom d'une façon dont il ne se servait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expressions & d'idées peu convenables à un grand ministre qui parle à un grand roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi poli que le cardinal de *Richelieu* eût appelé la dame d'honneur de la reine *la du Fargis*, comme s'il eût parlé d'une femme publique. Est-il vraisemblable que le ministre d'un roi de quarante ans, lui fasse des leçons plus propres à un jeune dauphin qu'on élève qu'à un monarque âgé de qui l'on dépend ?

Dans le premier chapitre, il prouve qu'il faut être chaste. Est-ce un discours bienséant dans la bouche d'un ministre qui avait eu publiquement plus de maîtresses que son maître, & qui n'était pas soupçonné d'être aussi retenu avec elles ? Dans le second chapitre il avance cette nouvelle proposition, que la raison doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Espagne, en donnant un million par an aux protestans, rendait les Indes, qui fournissaient cet argent, *tributaires de l'enfer* : expression plus digne d'un mauvais orateur, que d'un ministre sage tel que ce cardinal. Dans un autre, il appelle le duc de Mantoue, *ce pauvre prince*. Enfin, est-il vraisemblable qu'il eût rapporté au roi des bons mots de *Bautru*, & cent minuties pareilles dans un testament politique ?

VII. Comment celui qui a fait parler le cardinal de *Richelieu* peut-il lui faire dire (dans les premières pages) que dès qu'il fut appelé au conseil, il promit au roi d'abaïsser ses ennemis, les huguenots & les grands du royaume ? Ne devait-on pas se souvenir

que le cardinal de *Richelieu*, remis dans le conseil par les bontés de la reine-mère, n'y fut que le second pendant plus d'un an, & qu'il était alors bien loin d'avoir de l'ascendant sur l'esprit du roi, & d'être premier ministre ?

VIII. On prétend (dans le chapitre deuxième du livre premier) que pendant cinq ans le roi dépensa pour la guerre soixante millions par an, qui en valent environ six-vingts de notre monnaie, & cela sans cesser de payer les charges de l'Etat, & sans moyens extraordinaires. Et d'un autre côté (dans le chapitre IX, partie seconde) il dit qu'en temps de paix il entraît par an à l'épargne environ trente-cinq millions, dont il fallait encore rabattre beaucoup. Ne paraît-il pas entre ces deux calculs une contradiction évidente ?

IX. Est-il d'un ministre d'appeler à tout moment les rentes à huit, à six, à cinq pour cent, des rentes au denier huit, au denier six, au denier cinq ? Le denier cinq est vingt pour cent, & le denier vingt est cinq pour cent : ce sont des choses qu'un apprenti ne confondrait pas.

X. Est-il vraisemblable que le cardinal de *Richelieu* ait appelé les parlemens *cours souveraines*, & qu'il proposât (chapitre IX, part. II) de faire payer la taille à ces cours souveraines ?

XI. Est-il vraisemblable qu'il ait proposé de supprimer les gabelles ? & ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oisif, plutôt que par un homme nourri dans les affaires ?

XII. Enfin, ne voit-on pas combien il est incroyable qu'un ministre, au milieu de la guerre la plus vive

ait intitulé un chapitre, *Succinte narration des actions du roi jusqu'à la paix* ?

Voilà bien des raisons de douter que ce grand ministre soit l'auteur de ce livre. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance à un vieillard très-instruit, que le *Testament politique* était de l'abbé *Bourzeys*, l'un des premiers académiciens, & homme très-médiocre. Mais je crois qu'il est plus aisé de savoir de qui ce livre n'est pas, que de connaître son auteur. Remarquez ici quelle est la faiblesse humaine. On admire ce livre, parce qu'on le croit d'un grand ministre. Si on savait qu'il est de l'abbé de *Bourzeys*, on ne le lirait pas. En rendant ainsi justice à tout le monde, en pesant tout dans une balance exacte, élevez-vous surtout contre la calomnie.

On a vu, soit en Hollande, soit ailleurs, de ces ouvrages périodiques destinés en apparence à instruire, mais composés en effet pour diffamer ; on a vu des auteurs que l'appât du gain & la malignité ont transformés en satiriques mercenaires, & qui ont vendu publiquement leurs scandales, comme *Locuste* vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi deshonoré les lettres & l'humanité, qu'il me soit permis d'en citer un, qui, pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut-être rendre à un autre homme, s'est déclaré pendant tant d'années mon plus cruel ennemi. On l'a vu imprimer publiquement, distribuer & vendre lui-même un libelle infame, digne de toute la sévérité des lois : on l'a vu ensuite, de la même main dont il avait écrit & distribué ces calomnies, les désavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. *Je me croirais deshonoré*, dit-il dans sa déclaration

donnée aux magistrats , je me croirais déshonoré , si j'avais eu la moindre part à ce libelle , entièrement calomnieux , écrit contre un homme pour qui j'ai tous les sentimens d'estime &c. Signé l'abbé DESFONTAINES.

C'est à ces extrémités malheureuses qu'on est réduit , lorsqu'on fait de l'art d'écrire un si détestable usage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal* , qu'il n'est pas étonnant que les jésuites prennent quelquefois le parti de l'illustre Wolf , parce que les jésuites sont tous athées.

Parlez avec courage contre ces exécrables injustices , & faites sentir à tous les auteurs de ces infamies , que le mépris & l'horreur du public seront éternellement leur partage.

Sur les langues.

IL faut qu'un bon journaliste sache au moins l'anglais & l'italien , car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues , & le génie n'est presque jamais traduit. Ce sont , je crois , les deux langues de l'Europe les plus nécessaires à un Français. Les Italiens sont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie ; & il y a tant de grandeur , tant de force d'imagination jusque dans les fautes des Anglais , qu'on ne peut trop conseiller l'étude de leur langue.

Il est triste que le grec soit négligé en France , mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer. Sans cette connaissance , il y a un grand nombre de mots français dont il n'aura jamais qu'une idée

confuse ; car depuis l'arithmétique jusqu'à l'astronomie , quel est le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable ? A peine y a-t-il un muscle , une veine , un ligament dans notre corps , une maladie , un remède dont le nom ne soit grec. Donnez-moi deux jeunes gens , dont l'un fera cette langue , & dont l'autre l'ignorera ; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie ; qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'un *diabètes* , qu'il faut faire à celui-ci une *paracentèse* , que cet autre a une *anchilose* ou un *bubonocèle* ; celui qui fait le grec entendra tout d'un coup de quoi il s'agit , parce qu'il voit de quoi ces mots sont composés ; l'autre ne comprendra absolument rien.

Plusieurs mauvais journalistes ont osé donner la préférence à l'Iliade de *la Motte* sur l'Iliade d'*Homère*. Certainement , s'ils avaient lu *Homère* en sa langue , ils eussent vu que la traduction est autant au-dessous de l'original , que *Segrais* est au-dessous de *Virgile*.

Un journaliste versé dans la langue grecque , pourra-t-il s'empêcher de remarquer , dans les traductions que *Tourel* a faites de *Démotène* , quelques faiblesses au milieu de ses beautés ? Si quelqu'un , dit le traducteur , vous demande : *messieurs les Athéniens , avez-vous la paix ? Non de par Jupiter* , répondez-vous ; *nous avons la guerre avec Philippe*. Le lecteur , sur cet exposé , pourrait croire que *Démotène* plaisante à contre-temps ; que ces termes familiers , & réservés pour le bas comique , *messieurs les Athéniens , de par Jupiter* , répondent à de pareilles expressions grecques. Il n'en est pourtant rien , & cette faute appartient toute entière au traducteur. Ce sont mille petites

inadvertences pareilles qu'un journaliste éclairé peut faire observer, pourvu qu'en même temps il remarque encore plus les beautés.

Il serait à souhaiter que les savans dans les langues orientales nous eussent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne serait pas dans la profonde ignorance où il est de l'histoire de la plus grande partie de notre globe; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie sur celle des Chinois; nous serions plus instruits de la religion de *Zoroastre*, dont les sectateurs subsistent encore quoique sans patrie, à peu près comme les juifs, & quelques autres sociétés superstitieuses répandues de temps immémorial dans l'Asie; on connaîtrait les restes de l'ancienne philosophie indienne; on ne donnerait plus le nom fastueux d'*histoire universelle* à des recueils de quelques fables d'Egypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne nommé la *Grèce*, & du peuple romain, qui, tout étendu & tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu sous sa domination tant d'Etats que le peuple de *Mahomet*, & qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais aussi, que votre amour pour les langues étrangères ne vous fasse pas mépriser ce qui s'écrit dans votre patrie; ne soyez point comme ce faux délicat à qui *Pétrone* a fait dire :

*Ales phasiacis petita Colchis,
Atque afræ volucres placent palato,
Quidquid quæritur optimum videtur.*

On ne trouva de poète français dans la bibliothèque de l'abbé de *Longuerue*, qu'un tome de *Malherbe*. Je

voudrais encore une fois, en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais surtout du sien. J'appliquerai à ce sujet des vers de M. de *la Motte*, car il en a quelquefois fait d'excellens.

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Du style d'un journaliste.

QUANT au style d'un journaliste, *Bayle* est peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un; c'est le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit, c'est presque le seul compilateur qui ait du goût. Cependant dans son style toujours clair & naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienséances, trop d'incorrection. Il est diffus: il fait à la vérité conversation avec son lecteur, comme *Montagne*, & en cela il charme tout le monde; mais il s'abandonne à une mollesse de style, & aux expressions triviales d'une conversation trop simple; & en cela il rebute souvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe sous la main, c'est l'article d'*Abailard* dans son dictionnaire. *Abailard*, dit-il, *s'amuse plus à tâtonner & à baiser son écolière, qu'à lui expliquer un auteur*. Un tel défaut lui est trop familier, ne l'imitiez pas.

Nul chef-d'œuvre par vous écrit jusqu'aujourd'hui,
Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités: d'être nécessaire, intelligible

& sonore. Des idées nouvelles, surtout en physique, exigent des expressions nouvelles. Mais substituer à un mot d'usage un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gâter. Le siècle de *Louis XIV* mérite ce respect des Français, que jamais ils ne parlent une autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce siècle, c'est le mélange des styles, & surtout de vouloir parler des sciences comme on en parlerait dans une conversation familière. Je vois les livres les plus sérieux déshonorés par des expressions qui semblent recherchées par rapport au sujet, mais qui sont en effet basses & triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépense*. Il faut mettre *sur le compte du vitriol romain un mérite dont nous faisons honneur à l'antimoine*. Un système de mise. *Adieu l'intelligence des courbes, si on néglige le calcul &c.*

Ce défaut vient d'une origine estimable; on craint le pédantisme, on veut orner des matières un peu sèches: mais *in vitium ducit culpæ fuga si caret arte*. Il me semble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd, mais sage, qu'un mauvais plaisant. Les autres nations ne tombent guère dans ce ridicule. La raison en est que l'on y craint moins qu'en France, d'être ce que l'on est. En Allemagne, en Angleterre, un physicien est physicien, en France il veut encore être plaisant. *Voiture* fut le premier qui eut de la réputation par son style familier. On s'écriait: Cela s'appelle *écrire en homme du monde, en homme de cour, voilà le ton de la bonne compagnie*. On voulut

ensuite écrire sur des choses sérieuses de ce ton de la bonne compagnie, lequel souvent ne serait pas supportable dans une lettre.

Cette manie a infecté plusieurs écrits, d'ailleurs raisonnables. Il y a en cela plus de paresse encore que d'affectation ; car ces expressions plaisantes qui ne signifient rien , & que tout le monde répète sans penser, ces lieux communs sont plus aisés à trouver qu'une expression énergique & élégante. Ce n'est point avec la familiarité du style épistolaire , c'est avec la dignité du style de *Cicéron* , qu'on doit traiter la philosophie. *Mallebranche* , moins pur que *Cicéron* , mais plus fort & plus rempli d'images , me paraît un grand modèle dans ce genre ; & plutôt à Dieu qu'il eût établi des vérités aussi solidement qu'il a exposé ses opinions avec éloquence !

Locke , moins élevé que *Mallebranche* , peut-être trop diffus , mais plus élégant , s'exprime toujours dans sa langue avec netteté & avec grâce. Son style est charmant , *puroque simillimus amni*. Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-temps , aucune pointe , aucun artifice. Ne les suivez point servilement , *ô imitatores servum pecus* ! mais , à leur exemple , remplissez-vous d'idées profondes & justes. Alors les mots viennent aisément , *rem verba sequuntur*. Remarquez que les hommes qui ont le mieux pensé , sont aussi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue française doit bientôt se corrompre , cette altération viendra de deux sources ; l'une est le style affecté des auteurs qui vivent en France ; l'autre est la négligence des écrivains qui résident dans les

pays étrangers. Les papiers publics & les journaux sont infectés continuellement d'expressions impropres, auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'est plus commun dans les gazettes que cette phrase : Nous apprenons que les assiégeans *auraient* un tel jour battu en brèche : on dit que les deux armées se *seraient* approchées ; au lieu de, les deux armées se *sont* approchées, les assiégeans *ont* battu en brèche &c.

Cette construction très-vicieuse est imitée du style barbare qu'on a malheureusement conservé dans le barreau & dans quelques édits. On fait, dans ces pièces, parler au roi un langage gothique. Il dit : On nous *aurait* remontré, au lieu de, on nous *a* remontré ; Lettres *Royaux*, au lieu de Lettres *Royales* : *Voulons & nous plaît*, au lieu de toute autre phrase plus méthodique & plus grammaticale. Ce style gothique des édits & des lois est comme une cérémonie, dans laquelle on porte des habits antiques, mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux lois, qui sont faites pour être entendues aisément. On devrait imiter l'élégance des *institutes de Juslinien*. Mais que nous sommes loin de la forme & du fond des lois romaines !

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans lequel donnent tous les gazetiers étrangers. Il faut imiter le style de la gazette qui s'imprime à Paris ; elle dit au moins correctement des choses inutiles.

La plupart des gens de lettres qui travaillent en Hollande, où se fait le plus grand commerce de livres, s'infectent d'une autre espèce de barbarie, qui vient

du langage des marchands : ils commencent à écrire *par contre*, pour *au contraire* ; cette *présente*, au lieu de cette *lettre* ; le *change*, au lieu de *changement*. J'ai vu des traductions d'excellens livres remplies de ces expressions. Le seul exposé de pareilles fautes doit suffire pour corriger les auteurs. Plût à Dieu qu'il fût aussi aisé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidèles, tant de mensonges, tant de calomnies dont la presse inonde la république des lettres !

C O N S E I L S

A M. R A C I N E ,

*Sur son poëme de la religion , par un amateur des
belles-lettres.*

EN lisant le poëme de la religion du fils de notre illustre *Racine* , j'ai remarqué des beautés ; mais j'ai senti un défaut qui règne dans tout l'ouvrage : C'est la monotonie. On peut remédier aisément dans une seconde édition à toutes les autres fautes ; on rectifie une idée fausse , on embellit des vers négligés , on éclaircit une phrase obscure , on ajoute des beautés ; mais il sera un peu plus difficile de changer l'uniformité répandue sur tout l'ouvrage , en cette variété piquante , qui seule peut donner du plaisir. Je me souviens d'un vers charmant de feu M. de *la Motte*.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cependant j'ose exhorter l'estimable auteur de ce poëme à faire les plus grands efforts pour atteindre à cette beauté absolument nécessaire. J'ai ouï dire à M. *Silhouette* que *la boucle de cheveux* de M. *Pope* , n'eût d'abord qu'un médiocre succès , parce qu'il n'y avait point d'invention ; mais qu'il réussit , lorsque l'auteur eut embelli ce badinage en y introduisant des génies , des sylphes & des ondins. Ce n'est pas de pareilles fictions , sans doute , que je demande à M. *Racine* ; mais plus de chaleur , plus de figures , & des tableaux plus frappans.

Tantôt

Tantôt je voudrais qu'il interrogeât la sagesse éternelle qui lui répondrait du haut des cieux ; tantôt que le verbe lui-même descendu sur la terre vînt y confondre *Mahomet*, *Confucius*, *Zoroastre*, appelés un moment du sein des ténèbres pour l'entendre ; ici, je voudrais que l'abyme s'entr'ouvrit, j'aimerais à y descendre en idée pour interroger les sages de l'antiquité, & pour arracher d'eux l'aveu qu'ils n'ont pas connu la sagesse.

Là, je ferais l'histoire d'un prince qui dans les grandeurs, dans les victoires & dans les plaisirs cherchât inutilement le bonheur, qu'il le trouvât ensuite dans la solitude. Plus loin je peindrais un homme que l'enivrement du monde rendrait dur & malheureux, devenu ensuite compatissant, indulgent, bienfaisant & par conséquent heureux. Cent images dans ce goût réveilleraient l'esprit du lecteur que l'historique assoupit & que le dogmatique endort.

J'exhorte encore l'auteur à penser de lui-même ; il en est capable. Il ne faut point toujours mettre en vers *Pascal*, *S^t Augustin*, *Arnauld*. Cet asservissement de l'esprit le gêne trop dans sa marche. Trop d'imitation éteint le génie ; s'il veut commencer par donner l'effort à son ame, alors il fera temps de le prier de corriger les négligences de style. Alors je prendrai la liberté de lui faire remarquer que le premier chant commence un peu languissamment ; non qu'il faille des vers trop forts dans un début, mais il ne faut pas ramper.

L'idée d'un *appui véritable* que la raison rend aimable n'est pas à beaucoup près assez grande. Il s'agit du bonheur de tous les hommes, & d'un bonheur

éternel ; les paroles doivent peindre. D'ailleurs est-ce une grande merveille que notre appui véritable nous devienne aimable ? La difficulté , la beauté consiste à rendre aimable un jong , une servitude qui nous gêne , & non un appui qui nous rassure.

Je lui dirai encore que dès la première page on ne doit pas se négliger au point de dire : *les droits , la gloire t'est chère*. Ces fautes de grammaire sont trop remarquables & révoltent trop les oreilles les moins délicates.

Mais ce n'est qu'après avoir refondu l'ouvrage avec génie , qu'il faudra revoir les détails avec scrupule. Je me flatte d'autant plus qu'il l'embellira , que je vois des choses dans le second chant qui me paraissent devoir lui servir de modèle pour tout le reste.

Qu'il ne dise point , comme dans le quatrième chant , qu'il veut imiter *Sannazar*. Ce poëte italien défigura son ouvrage , médiocre d'ailleurs , par des fictions indécentes & puériles , & je propose à M. *Racine* de se rendre très-supérieur à *Sannazar* en embellissant son poëme par des images nobles & intéressantes.

Non satis est pulchra esse poemata ; dulcia suntu.

Moins les raisonnemens sont convaincans , plus on a besoin de séduire par les grâces du discours ; par exemple , voici , page 130 , un argument proposé en vers didactiques :

- » Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifférence ,
- » Pourrait-il , oubliant sa gloire qu'on offense ,
- » Permettre à cette erreur , qu'il semble autoriser ,
- » D'abuser de son nom pour vous tyranniser ?

On sent combien cet argument est faux ; car DIEU permet que les hommes soient trompés par le mahométisme dont les préceptes sont extrêmement sévères, puisqu'ils ordonnent la prière cinq fois par jour, la plus rigoureuse abstinence, l'aumône du dixième de son bien sous peine de damnation. JESUS-CHRIST permet encore que les hommes soient trompés dans la plus belle partie de la terre depuis près de trois mille ans par l'admirable & austère morale de *Confucius*. Ainsi un argument si faux, présenté si féchement, est capable de faire un grand tort au fond de l'ouvrage.

Il y en a malheureusement quelques-uns de ce genre ; je conseillerais donc encore une fois à l'estimable auteur d'argumenter moins & d'embellir davantage. Pourquoi dire qu'il y a plus de chrétiens que de musulmans sur la terre ? on sait que le fait est au moins très-douteux. Que prouverait-il quand il serait vrai ? nulle erreur, nulle mauvaise preuve ne doit entrer dans un ouvrage consacré à la divine vérité. Je ne veux point blâmer le projet de mettre en vers les *Pensées de Pascal* ; mais en rimant ces *Pensées*, il faut & les ennoblir, & être exact, & en inventer de nouvelles.

„ Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes,
 „ Et je les vois courir, peu touchés de nos maux,
 „ A des amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
 „ On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette.

Le lecteur s'attend alors à une description de ces travaux, de ces destructions, de ces intrigues & de ce torrent qui entraîne tous les hommes loin d'eux-

mêmes ; mais au lieu de cette idée grande & nécessaire ,
voici ce qu'on trouve :

- » Sans cesse l'on écrit & sans cesse on répète.
- » L'un jaloux de ses vers , vains fruits d'un doux repos ,
- » Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots ;
- » L'autre assis pour entendre & juger nos querelles ,
- » Dicte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.

S'arrêter à ces petites images , non-seulement c'est
tomber , mais c'est s'écarter de son chemin en tombant ;
il peint deux occupations sédentaires au lieu de faire
passer sous mes yeux le rapide spectacle de la roue
de la fortune qui emporte le genre-humain , il
confond un amusement avec l'occupation la plus
digne des hommes , qui est celle de rendre la justice ;
de plus il est faux qu'un arrêt du parlement , en
jugant un procès , l'éternise.

- » Cent fois j'ai souhaité (j'en fais l'aveu honteux)
- » Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux ,
- » Et risquant sans remords mon âme infortunée ,
- » Attendre du hasard ma triste destinée.

Premièrement , comment a-t-il souhaité pouvoir se
distraire comme ceux qui font des vers , dans le temps
même qu'il fait des vers ? Secondement , quelle alter-
native ou de faire des vers , ou de juger des procès ?
Troisièmement , tous les juges risquent-ils sans
remords leur âme infortunée ? Quatrièmement , qui
est-ce qui attend sa triste destinée du hasard , tandis
que les écoliers de seconde savent aujourd'hui que le

hasard n'est qu'un nom. C'est donc à tort que dès le commencement de son poëme, à la page 6, il dit :

O toi qui vainement fais ton Dieu du hasard.

Car, encore une fois, il n'y a aucun livre écrit depuis cent ans où l'on attribue quelque chose au hasard. Le grand système des matérialistes est la nécessité.

J'apporte à M. *Racine* ce petit exemple entre plusieurs autres, ne doutant pas qu'un esprit comme le sien ne sente de quel prix est la justesse, & ne remédie à ces légers défauts par-tout où il les trouvera dans son livre.

Il néglige dans son poëme sur notre religion le grand fondement de cette religion même, qui est la nécessité d'un rédempteur, & au lieu de parler de cette nécessité, il apporte en preuve de la mission de JESUS-CHRIST je ne fais quel bruit qui ne courut que du temps de *Vespasien*, que l'empire romain serait à un homme qui viendrait de Judée ; c'est exposer notre sainte religion au mépris des déistes dont la terre est couverte. Ils dédaignent nos bonnes raisons quand on leur en rapporte de si mauvaises ; la cause de notre Sauveur JESUS-CHRIST s'affaiblit par l'inattention du poëte.

C'est ainsi que nous avons vu depuis quelque temps le Mercure galant rempli d'étranges dissertations sur JESUS-CHRIST & les prophètes, par des hommes un peu incompétens qui voulaient expliquer des prophéties que *Grotius*, *Huet*, *Calmet*, *Hardouin* n'ont pu entendre. On a vu avec une extrême douleur les

choses sacrées ainsi profanées & livrées à l'injuste dérision des esprits forts. Je conjure donc instamment M. *Racine* d'employer de meilleures preuves avec l'éloquence dont il est capable. Je ne veux que la perfection de l'ouvrage, la gloire de l'auteur, le bien des lettres & du public.

Je prends la liberté de l'engager à faire encore de nouveaux efforts quand il lutte contre les anciens & les modernes dans ses descriptions. Par exemple, M. de *Voltaire*, dans un de ses discours en vers, s'est ainsi expliqué :

Le sage du Faï parmi ses plants divers ,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers ,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive ?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau ,
S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau ,
Et le front couronné tout brillant d'étincelles ,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?

Ce même vers, dit M. *Racine* ,

Chez ses frères rampans , qu'il méprise aujourd'hui ,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure ,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure ;
Mais les temps sont changés ; sa mort fut un sommeil ;
On le vit plein de gloire à son brillant réveil ,
Laisant dans son tombeau sa dépouille grossière ,
Par un sublime effor voler vers la lumière.

M. *Racine* a l'esprit trop juste pour ne pas convenir sans peine que ces vers ont encore besoin d'être un peu retouchés. Il ne dit pas précisément ce qu'il doit

dire. Il dit : *Sa mort fut un sommeil*, & il n'a pas parlé auparavant de cette prétendue mort. *Les temps sont changés* est une expression qui convient aux événemens de la fortune & non pas à un effet physique. On ne doit pas dire d'une mouche qu'elle est *pleine de gloire*, ni que *son essor est sublime*. C'est dire mal que de dire trop, c'est énerver que d'exagérer. Choisissons quelques autres endroits où il se rencontre avec le même auteur.

M. D E V O L T A I R E.

Demandez à Sylva par quel secret mystère
Ce pain , cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé,
Comment toujours filtré dans ses routes certaines
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ? &c.

M. R A C I N E.

Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur ,
Et vient me réchauffer par sa rapide course.

M. D E V O L T A I R E.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ;
Rome jadis son temple & l'effroi des mortels ,
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre ,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre :
Par le droit des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les rois.
L'univers fléchissait sous son aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible ;

On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits & commander aux cœurs ;
Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses armes, &c.

M. R A C I N E.

Cette ville autrefois maîtresse de la terre ,
Rome, qui par le fer & le droit de la guerre ,
Commandait autrefois à toute nation ,
Rome commande encor par la religion
Avec plus de douceur & non moins d'étendue.
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Des peuples , de son sein par l'orage écartés ,
Contre son Dieu du moins ne sont pas révoltés ;
Tout le nord est chrétien , tout l'orient encore , &c.

M. D E V O L T A I R E.

Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.

M. R A C I N E.

Les Gaulois détestant les honneurs homicides
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides.

M. D E V O L T A I R E.

Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs , &c.

• M. R A C I N E.

L'erreur a ses martyrs, le bonze follement , &c.

M. D E V O L T A I R E.

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars.

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Le tombeau des Catons & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel , & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir.

M. R A C I N E.

Terrible par ses clefs & son glaive invifible ,
Tranquillement affis dans un palais paifible ,
Par l'anneau du pêcheur autorifant fes lois ,
Au rang de fes enfans un prêtre met nos rois.

M. D E V O L T A I R E.

Vous dont la main favante & l'exaâte mefure
De la terre étonnée ont fixé la figure ,
Dévoilez les refforts qui font la pefanteur ;
Vous connoiffiez les lois qu'établit fon auteur ;
Parlez , enfeignez-moi comment fes mains fécondes
Font tourner tant de cieux , graviter tant de mondes....
Vous ne le favez point , &c.

M. R A C I N E.

Vous que de l'univers l'architefte fuprême
Eût pu charger du foin de l'éclairer lui-même ,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager
Si j'ofe vous diftraire & vous interroger ,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ces corps que dans les airs il lance fi loin d'elle ?
La pefanteur.... déjà ce mot vous trouble tous.

M. D E V O L T A I R E.

Vers un centre commun tout gravite à la fois.

M. R A C I N E.

Vers un centre commun tous pèfent à la fois.

M. D E V O L T A I R E.

Et périsse à jamais l'affreuse politique ,
 Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique ;
 Qui veut le fer en main convertir les mortels ,
 Qui du sang hérétique arrose les autels ,
 Et suivant un faux zèle , ou l'intérêt pour guides ,
 Ne sert un Dieu de paix que par des homicides !

M. R A C I N E.

Quel Dieu contraire au nôtre aurait pu nous apprendre
 Qu'en soutenant un dogme il faut pour le défendre,
 Armés de fer , saisis d'un long emportement ,
 Dans un cœur obstiné plonger son argument ?

M. D E V O L T A I R E.

Déjà de la carrière
 L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière ;
 Déjà ces tourbillons l'un par l'autre pressés,
 Se mouvant sans espace , & sans règle entassés,
 Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent ;
 Un jour plus pur me luit , les mouvemens renaissent ,
 L'espace qui de Dieu contient l'immensité ,
 Voit rouler dans son sein l'univers limité ,
 Cet univers si vaste à notre faible vue ,
 Et qui n'est qu'un atome , un point dans l'étendue.

M. R A C I N E.

Là d'un indigne amas , berceau de la nature ,
 Sortent trois élémens de diverse figure.
 Là ces angles qu'entre eux brise leur frottement ,
 Quand Dieu qui dans le plein met tout en mouvement ,

Pour la première fois fit tourner la matière.
Newton ne la voit pas, mais il voit ou croit voir
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.

M. D E V O L T A I R E.

Il adoucit les traits de sa main vengereffe;
Il ne fait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

M. R A C I N E,

Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une ame tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort;
Et pour un peu de miel nous juge-t-il à mort?

J'omets quelques autres exemples, & je ne veux point entrer dans le détail des vers qu'il faut absolument que l'auteur corrige, parce que je l'estime assez pour croire qu'il les sentira lui-même, ou qu'il consultera quelqu'un de nos académiciens qui ont le plus de goût. Ce n'est pas toujours les poètes qu'il faut consulter en poésie. M. Patru était le conseil de M. Despréaux. Il paraît que M. Racine ne devait pas s'adresser à Rousseau sur un tel ouvrage. Le peu de nos vers alexandrins que Rousseau a faits, prouvent qu'il n'avait pas le goût de ce genre de versification, & ses épîtres font voir que le raisonnement n'était pas tout-à-fait de son ressort. En effet dans ses meilleures épîtres, comme dans celle à Marot, il y a trop de paralogismes, & celle qu'on vient d'imprimer à la

fuite du poëme de la religion , n'est pas assurément ce qu'il a fait de mieux en fait de raison & de poésie.

Rousseau dans cette épître attaque toujours la secte ancienne qui attribuait tout au hasard. Encore une fois , il ne faut pas se battre contre ces fantômes , il faut attaquer dans leur fort , mais avec une extrême charité , ces incrédules , lesquels admettent un Dieu tout puissant & tout bon , qui n'a rien fait que de bien , & qui nous donne la mesure de connaissances & de félicités proportionnées à notre nature , qui ne peut jamais changer , qui imprime dans tous les cœurs la loi naturelle , qui est & qui a toujours été le père de tous les hommes , n'ayant point de prédilection pour un peuple , ne regardant point les autres créatures dans sa fureur , ne nous ayant point donné la raison pour exiger que l'on croie ce que cette raison réprouve , ne nous éclairant point pour nous aveugler &c.

Voilà les dogmes monstrueux , voilà les subtilités si évidemment criminelles qu'il fallait détruire , mais en vérité *Rousseau* en était-il capable ? en était-il digne ? & le ton d'autorité , le langage des *Bourdalone* & des *Massillons* convenait-il à une bouche souillée de ce que jamais la sodomie & la bestialité ont fourni de plus horrible à la licence. *Quare enarras justitias meas ?* *Rousseau* ne devrait employer le reste de sa vie qu'à demander humblement pardon à DIEU & aux hommes , & non à parler en docteur de ce qui lui était si étranger. Qu'eût-on dit de *la Fontaine* , s'il eût pris le ton sévère pour prêcher la pudeur , *castigas turpia turpis* ? Aussi cette épître de *Rousseau* est une des plus faibles déclamations en style marotique qu'il ait faites depuis son exil de France.

Ce que M. *Racine* veut faire approuver de cette épître sert même à la faire condamner. Est-il possible qu'on puisse y goûter *des bruyantes armées d'esprits subtils, qui pygmées ingénieux se haussent burlesquement contre le ciel sur des montagnes d'argumens entassés*? N'est-ce pas là réunir à la fois le guindé du père le Moine & le bas comique? n'est-ce pas un double monstre? Certe, vouloir accréditer ce style, pire mille fois que le style précieux qu'on a tant condamné, ce serait ruiner entièrement le peu de bon goût qui reste en France.

M. *Racine* a fait imprimer aussi sa réponse en vers à *Roussseau*; il est à souhaiter que M. *Racine* travaille cette épître aussi-bien que son poème, qu'il la varie davantage, qu'il lui ôte ce ton déclamateur qui est l'opposé de ce genre d'écrire, qu'il y sème plus de ces vers aisés qu'on retient par cœur & qui deviennent proverbes. Je lui demande encore un peu plus de politesse. On peut, on doit réfuter *Bayle*, & je souhaite que ceux qui s'en mêlent soient assez dialecticiens pour l'entreprendre; mais s'il faut combattre ses erreurs, il ne faut pas l'appeler cœur cruel, homme affreux. Les injures atroces n'ont jamais fait de tort qu'à ceux qui les ont dites. Qui se met ainsi en colère a trop l'air de n'avoir pas raison. Tu prends ton tonnerre au lieu de répondre, dit *Ménippe* à *Jupiter*, tu as donc tort. Mais si *Jupiter* a tort, combien sommes-nous condamnables lorsque nous insultons ainsi à la mémoire d'un philosophe qui, après tout, a rendu tant de services à la littérature, & dont les ouvrages sont le fondement des bibliothèques chez toutes les nations de l'Europe.

462 CONSEILS A M. RACINE.

Je finirai par prier M. *Racine*, pour l'intérêt de sa gloire, de ne point tant invektiver contre les auteurs ses confrères. Cette indécence n'est plus d'usage; les honnêtes gens la réprouvent. Il faut imiter la plupart des physiciens de toutes les académies, qui rapportent toujours avec éloge les opinions de ceux même qu'ils combattent. Si *Despréaux* revenait au monde, il condamnerait lui-même ses premières satires.

Je me flatte que M. *Racine* recevra avec charité ce que la charité m'a inspiré, &c qu'il sentira qu'on ne prend la liberté de donner des conseils qu'à ceux qu'on estime.

UTILE EXAMEN

DES TROIS DERNIERES EPITRES

DU S^R ROUSSEAU.

LES esprits sages, dans le siècle où nous vivons, font peu d'attention aux petits ouvrages de poésie; l'étude sérieuse des mathématiques & de l'histoire, dont on s'occupe plus que jamais, laisse peu de temps pour examiner si une ode nouvelle ou une petite épître sont bonnes ou mauvaises. Il n'y a guère que les grands ouvrages tels qu'un poëme épique, comme la *Henriade*, & des tragédies telles que *Rhadamiste* & *Alzire*, qu'on veut examiner avec soin. Cependant rien n'est à mépriser dans les belles-lettres, & le goût peut s'exercer à proportion sur les plus petits ouvrages comme sur les plus grands.

Voici deux règles, regardées comme infaillibles par de très-bons esprits, pour juger du mérite de ces petites pièces de poésie. Premièrement, il faut examiner si ce qu'on y dit est vrai, & d'une vérité assez importante & assez neuve pour mériter d'être dit. Secondement, si ce vrai est énoncé d'un style élégant & convenable au sujet.

Les nouvelles épîtres de *Rousseau* qu'on débite depuis peu, ne paraissent rien contenir qui mérite l'attention du public; ce n'est pas la peine de faire mille vers pour dire qu'il y a de mauvaises pièces de théâtre & des ouvrages que l'on voudrait rabaisser; c'est seulement dire en mille vers : *Je suis mécontent &*

jaloux. Or en cela il n'y a rien de neuf ni d'important ; c'est une vérité très-reconnue & très-peu intéressante qu'un auteur est jaloux d'un autre auteur.

On a toujours reproché à *Rousseau* d'avoir peu de génie inventif, & de ne mettre en vers que les pensées des autres. Ce reproche semble assez bien fondé ; car si vous examinez la neuvième satire de *Despréaux*, adressée à son esprit, dans laquelle il dépeint si naïvement les inconvéniens de la poésie satirique, vous verrez que les épîtres aux *Muses* & à *Marot*, composées par *Rousseau*, n'en sont que des copies. Lisez la satire de *Despréaux* à *Valincourt*, vous y verrez comment le faux honneur est venu sur la terre prendre les traits & le nom de l'honneur véritable. Cette idée est répétée dans la plupart de ces pièces que *Rousseau* appelle ses allégories.

Un auteur fait excuser en lui ce peu de fécondité, quand il ajoute au moins quelque chose à ce qu'il emprunte ; mais quand *Rousseau* mêle de son fond à ces idées, il y mêle des erreurs.

Y a-t-il, par exemple, rien de plus faux que de dire :

Et cherchez bien *de Paris jusqu'à Rome*,
On ne verrez sot qui soit honnête homme.

Je ne relève point cette façon de parler, *de Paris jusqu'à Rome*, je ne relève que l'erreur grossière & dangereuse qui règne dans ces vers & dans tout le reste de l'ouvrage : qui ne fait, par une triste expérience, que beaucoup de gens d'esprit ont été de très-méchans hommes, & qu'un honnête homme est souvent un esprit fort borné ?

L'erreur

L'erreur en prose est un monstre , & en vers un monstre ridicule. Les ornemens recherchés de la rime ne rendent pas vrai ce qui est faux , mais le rendent impertinent.

Ce n'est pas assez que le vrai soit la base des ouvrages ; il faut que la matière soit importante , il faut dire des choses intéressantes & neuves. Quel misérable emploi de passer sa vie à dire du mal de trois ou quatre auteurs , à parler de tragédies , de comédies , à se déchaîner contre ses rivaux ? quel bien peut-on faire aux hommes en choisissant de tels sujets ? à qui plaira-t-on ? quelle gloire peut-on acquérir ? Quelques personnes lisent ces petites satires : elles disent , après les avoir lues , qu'il vaudrait beaucoup mieux instruire en faisant une bonne tragédie & une bonne comédie qu'en parlant mal de ceux qui en font ; mais cette manière d'instruire serait plus difficile.

Il faudrait au moins sauver la petitesse de ces sujets par l'élégance du style : c'est la seule ressource quand le génie est médiocre. Mais le style des dernières épîtres de *Rousseau* est , ce me semble , beaucoup plus répréhensible encore que les sujets mêmes , & c'est sur quoi on peut faire ici quelques réflexions utiles.

Le style doit être propre au sujet. Le grand mérite des bons auteurs du siècle de *Louis XIV* est d'avoir tout traité convenablement. *Despréaux* , en traitant des sujets simples , ne tombe point dans le bas ; il est familier , mais toujours élégant. Les termes de sa langue lui suffisent ; il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait du temps de *François I* , de quoi exprimer sa pensée , ni un terme usité par la populace , pour tâcher d'être plus comique. Lisez ce qu'il dit à

M. Racine dans cette belle épître qu'il lui adresse :

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.

Vous ne verrez dans cette simplicité que les termes
les plus nobles.

C'est une justice encore que l'on rend à l'auteur
de la Henriade de n'avoir mis dans ce poëme rien de
bas ni d'ampoulé. Dans la description la plus pom-
peuse il est simple.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche silence, enfant de la terreur ,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage ,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit , on reprend , par un contraire effort ,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la fortune incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout terrassés ,
Cent fois victorieux & cent fois renversés ;
Pareils à l'océan poussé par les orages ,
Qui couvre à chaque instant & qui fuit ses rivages.

On voit que l'imagination est là dans les choses
mêmes, & non dans une expression recherchée.

Qu'on jette les yeux sur les images les plus com-
munes ; par exemple , quand l'auteur dit que Paris
n'était pas si grand alors qu'aujourd'hui :

Paris n'était point tel en ces temps orageux
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.

Cent forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte ,
 Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
 Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux & si grands ,
 Que la main de la paix tient ouverts en tous temps ,
 D'une immense cité superbes avenues ,
 Où cent palais dorés se perdent dans les nues ,
 N'étaient que des hameaux de remparts entourés , &c.

Toute cette image est ennoblie sans le secours
 d'aucun mot inusité ; & c'est-là une preuve bien con-
 vaincante que la langue française suffit à tout.

Quand le même auteur veut exprimer que *Gabrielle d'Estrées* était jeune , & qu'elle n'avait point eu d'amant ,
 il dit :

Elle entrait dans cet âge , hélas ! trop redoutable ,
 Qui rend des passions le joug inévitable :
 Son cœur fait pour aimer , mais fier & généreux ,
 D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux ;
 Semblable en son printemps à la rose nouvelle ,
 Qui renferme en son sein sa beauté naturelle ,
 Cache aux vents amoureux les trésors de son sein ,
 Et s'ouvre aux doux regards d'un jour pur & serein.

Enfin on peut dire que le caractère propre d'un
 auteur raisonnable est de n'être jamais gêné dans ses
 expressions , soit qu'il soit tendre , soit qu'il soit
 sublime , soit qu'il soit plaisant , ou qu'il prenne le
 ton didactique.

On voit dans *Rousseau* tout le contraire de ce style
 aisé & naturel ; il semble qu'il lui coûte d'écrire en
 français.

Lorsque *Despréaux* dans son art poétique parle des

auteurs du théâtre, quelle simplicité & quelle élégance !

Vous donc qui d'un beau feu pour le théâtre épris ,
Venez en vers pompeux y disputer le prix ,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages ,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages ,
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés ,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés , &c.

Rouffeu, qui veut l'imiter , dit dans une de ses nouvelles épîtres :

De ses beautés nous déterrer la source ,
Et démêler les détours finueux
De ce dédale oblique & tortueux ,
Ouvert jadis par la sœur de *Thalie* , &c.

Ces trois épithètes *oblique* , *finueux* & *tortueux* , données au *dédale* de la tragédie, sont aussi forcées qu'inutiles ; & la *sœur de Thalie* , au lieu de *Melpomène* , est une affectation que la rime justifierait , si la rime était une excuse. *Despréaux* dit , avec son harmonie charmante :

Que devant Troye en flamme Hécube défolée ,
Ne vienne point pousser une plainte ampoulée.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez ;
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez ;
Et ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.

Voici comme s'exprime le copiste :

Cet emphatique & burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage ,
De ces grands mots , clinquans de l'oraison ,
Enflés de vents & vides de raison ,
N'est qu'un vain bruit, une fotte fanfare.

Il n'y a rien de plus rude que ces vers, ni de plus louche que ces expressions : *Un clinquant enflé de vent, enté sur un assemblage, qui est une sottise sans face*, est une phrase digne de *Chapelain*. C'est le sort des copistes d'imiter les gestes de leurs maîtres par des contorsions.

Voilà ce que le style de *Rousseau* est très-souvent par rapport à celui de *Despréaux*. Il était permis dans l'enfance de la littérature de dérober quelque chose aux anciens, & de rester au-dessous d'eux ; mais si l'on veut imiter un moderne, on n'évite guère le nom de plagiaire qu'en surpassant son modèle. Mais on le surpasse rarement : il y a toujours un tour lâche ou contraint dans le pinceau de l'imitateur.

Voici, par exemple, un endroit de la *Henriade* qu'il faut comparer à l'imitation que *Rousseau* en a faite quelques années après l'impression de ce poème :

Loin du faste de Rome & des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans ,
Le bandeau du vulgaire & le mepris des grands.

Rousseau, dans une de ses dernières allégories, dit de la vertu :

Dans un désert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert sur ses autels ,
Et des douceurs de son humble retraite ,
Elle vivait contente & satisfaite :

Là , pour défense & pour divinité ,
Elle n'avait que la sécurité.

On ne peut rien de plus faible que ces vers ; d'ailleurs tout y manque de justesse. Si le désert est éloigné des hommes , on n'y peut faire fumer d'encens. Et la divinité de la vertu est-elle la sécurité ?

Ces comparaisons mèneraient trop loin. Le peu qu'on vient de dire suffit pour engager les jeunes auteurs à oser penser d'après eux-mêmes. Celui qui imite toujours ne mérite assurément pas d'être imité.

On les exhorte surtout à respecter la langue dans leurs écrits. La plupart de expressions de *Rousseau* ne sont pas françaises.

Des débiles phosphores qui brillent dans de grands météores ; un docteur intrépide ; un océan d'écrits perfides ; des égreffins sur le Parnasse errans ; un babil qui tient la joie en échec ; une mer de langueurs &c. &c.

Tout est plein de ces phrases barbares , dans lesquelles on sent l'effort d'un auteur qui veut suppléer par des termes singuliers à la sécheresse des idées.

Mais le défaut qu'il faut le plus soigneusement éviter , & celui qui caractérise le plus un esprit faux , c'est de commencer une phrase par une image , & de la finir par une autre image. En voici un exemple dans les épîtres nouvelles :

De tout le vent que peut faire souffler
Fatuité sur sottise greffée ,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée.

Cette phrase , *fatuité greffée* , est certainement très-mauvaise ; mais *une greffe qui fait souffler du feu dans*

un fourneau, est le comble de la déraison. Rousseau tombe très-souvent dans cette faute d'écolier : témoin ce sublime enté qui est du clinquant & une fanfare.

Dans un autre endroit il dit : *L'orgueil aveugle présentant de perfides amorces, mine les forces par degrés d'un corps orné d'embonpoint*. On ne saurait trop recommander aux jeunes gens d'éviter cet écueil. La justesse est la principale qualité qu'il faut acquérir dans l'esprit. *Sapere est principium & fons*.

La convenance des styles dépend aussi de cette justesse ; c'est en manquer que de se servir d'expressions basses ; de dire, par exemple, que la fureur d'écrire

*Est une galle, un ulcère tenace,
Qui de son sang corrompt toute la masse.*

Le génie de la comédie émancipé par Térence ; l'intégrité du théâtre romain, pour dire le bon goût du théâtre romain ; la *dissemblance*, pour la différence ; le *flanc d'une façade* ; un mur avancé qu'il faut *enfoncer*, au lieu de reculer ; une *symétrie qui vieillit dans la pédanterie* ; un génie dans un berceau qui manque d'un maître habile à l'essayer.

On trouve à chaque ligne de pareilles phrases. Ce n'est pas là, dit-on, le plus grand défaut qui y règne ; l'uniformité didactique est encore plus ennuyeuse que ces expressions ne sont révoltantes. Mais j'observerai que cette uniformité & ces termes vicieux partent du même principe : je veux dire, du manque d'invention, du défaut d'idées ; car celui qui a beaucoup d'idées nettes, a certainement beaucoup d'idées différentes ; il exprime naturellement, & d'une manière variée, ce qu'il pense naturellement. Mais celui qui ne pense

472 UTILE EXAMEN DU S^R ROUSSEAU.

point ne peut varier son style , puisqu'en effet il n'a rien à dire.

Je ne connais effectivement rien de plus vide que ces trois épîtres nouvelles. Mais le plus grand défaut que j'y trouve , c'est le manque de bienséance. Il me semble qu'un poëte qui , pour tous ouvrages de théâtre, a fait *le café*, *la ceinture magique*, *Jafon*, *Adonis*, *le capricieux*, *le flatteur*, & surtout *les aïeux chimériques*, ouvrages tous ignorés, devait au public le respect de parler avec modestie de l'art dramatique. Il faut avoir eu bien des succès pour être en droit de donner des leçons. Rien n'est si révoltant aux yeux des honnêtes gens qu'un homme qui donne des règles sur un métier auquel il n'a pas réussi.

C'est pécher encore davantage contre cette bienséance si nécessaire que de parler *de sa vertu*. Cet éloge de soi-même n'eût pas été souffert dans la vertu même. Quand on a eu le malheur de faire de très-grandes fautes pour lesquelles on a été puni par les tribunaux suprêmes , on doit marquer pour toute vertu , du repentir & de l'humilité.

Les jeunes auteurs doivent donc songer que les mauvaises mœurs sont encore plus dangereuses que le mauvais style ; ils doivent apprendre à imiter *Boileau*, non-seulement dans l'art d'écrire, mais même dans sa vie.

SUR L'ANTI-MACHIAVEL. (a)

JE crois rendre service aux hommes en publiant l'*Essai de critique sur Machiavel*. L'illustre auteur de cette réfutation est une de ces grandes ames que le ciel forme rarement, pour ramener le genre-humain à la vertu par leurs exemples ; il mit par écrit ses pensées, il y a quelques années, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictait. Il était encore très-jeune, il voulait seulement se former à la sagesse, à la vertu ; il comptait ne donner des leçons qu'à soi-même, mais ces leçons qu'il s'est données, méritent d'être celles de tous les rois, & peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer son manuscrit ; je crus qu'il était de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de *Machiavel* est trop public, il fallait que l'antidote le fût aussi. On s'arrachait à l'envi les copies manuscrites, il en courait déjà de très-fautives, & l'ouvrage allait paraître défiguré, si je n'avais eu le soin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'espère que les libraires à qui j'en ai fait présent se conformeront. On sera sans doute étonné quand j'apprendrai aux lecteurs, que celui qui écrit en français d'un style si noble, si énergique, & souvent si pur, est un jeune étranger, qui n'était jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime mieux qu'*Amelot de la Houffaye* que je fais imprimer à côté de la réfutation. C'est une chose inouïe, je l'avoue ; mais c'est ainsi que celui dont je publie

(a) Préface de l'éditeur de l'*Anti-Machiavel*, publié par M. de Voltaire en 1740.

474 SUR L'ANTI-MACHIAVEL.

l'ouvrage a réussi dans toutes les choses auxquelles il s'est appliqué. Qu'il soit anglais, espagnol ou italien, il n'importe; ce n'est pas de sa patrie, mais de son livre qu'il s'agit ici. Je le crois mieux fait & mieux écrit que celui de *Machiavel*, & c'est un bonheur pour le genre-humain, qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice. Maître de ce précieux dépôt, j'ai laissé exprès quelques expressions qui ne sont pas françaises, mais qui méritent de l'être; & j'ose dire que ce livre peut à la fois perfectionner notre langue & nos mœurs. Au reste, j'avertis que tous les chapitres ne sont pas autant de réfutations de *Machiavel*, parce que cet italien ne prêche pas le crime dans tout son livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je présente, qui sont plutôt des réflexions sur *Machiavel* que contre *Machiavel*; voilà pourquoi j'ai donné au livre le titre d'*Essai de critique sur Machiavel*.

L'illustre auteur ayant pleinement répondu à *Machiavel*, mon partage sera ici de répondre en peu de mots à la préface d'*Amelot de la Houssaye*. Ce traducteur a voulu se donner pour un politique; mais je puis assurer que celui qui combat ici *Machiavel*, est véritablement ce qu'*Amelot* veut paraître. Ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour *Amelot*, c'est qu'il traduit le *Prince de Machiavel*, & en soutint les maximes plutôt dans l'intention de débiter son livre que dans celle de persuader. Il parle beaucoup de raison d'Etat dans son épître dédicatoire; mais un homme qui, ayant été secrétaire d'ambassade, n'a pas eu le secret de se retirer de la misère, entend mal, à mon gré, la raison d'Etat. Il veut justifier son auteur par le témoignage de

Juste-Lipse, qui avait, dit-il, autant de piété & de religion que de savoir & de politique. Sur quoi je remarquerai 1°. que *Juste-Lipse* & tous les savans déposeraient en vain en faveur d'une doctrine funeste au genre-humain ; 2°. que la piété & la religion , dont on se pare ici très-mal-à-propos , enseignent tout le contraire ; 3°. que *Juste-Lipse*, né catholique, devenu luthérien , puis calviniste , & enfin redevenu catholique, ne passa jamais pour un homme religieux, malgré ses très-mauvais vers pour la sainte Vierge ; 4°. que son gros livre de politique est le plus méprisé de ses ouvrages , tout dédié qu'il est aux empereurs , rois & princes ; 5°. qu'il dit précisément le contraire de ce qu'*Amelot* lui fait dire. Plût à Dieu , dit *Juste-Lipse*, page 6 de l'édition de *Plantin*, que *Machiavel* eût conduit son prince au temple de la vertu & de l'honneur ; mais en ne suivant que l'utile, il s'est trop écarté du chemin royal de l'honnête, *utinam principem suum rectè duxisset ad templum virtutis & honoris &c.* *Amelot* a supprimé exprès ces paroles. La mode de son temps était encore de citer mal-à-propos ; mais altérer un passage aussi essentiel , ce n'est pas être pédant, ce n'est pas se tromper, c'est calomnier. Le grand-homme dont je suis l'éditeur, ne cite point ; mais je me trompe fort, ou il sera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raison & la justice. *Amelot* s'efforce de prouver que *Machiavel* n'est point impie ; il s'agit bien ici de piété ! un homme donne au monde des leçons d'affassinat & d'empoisonnement, & son traducteur ose nous parler de sa dévotion ! Les lecteurs ne prennent point ainsi le change. *Amelot* a beau dire que son auteur a beaucoup loué

476 SUR L'ANTI-MACHIAVEL.

les cordeliers & les jacobins ; il n'est point ici question de moines , mais de souverains , à qui l'auteur veut enseigner l'art d'être méchans , qu'on ne savait que trop sans lui. D'ailleurs , croirait-on bien justifier *Mirivits* , *Cartouche* , *Jacques Clément* ou *Ravaillac* , en disant qu'ils avaient de très-bons sentimens sur la religion ? & se servira-t-on toujours de ce voile sacré pour couvrir ce que le crime a de plus monstrueux ? *César Borgia* , dit encore le traducteur , est un bon modèle pour les princes nouveaux , c'est-à-dire pour les usurpateurs. Mais premièrement tout prince nouveau n'est point usurpateur. Les *Médicis* étaient nouvellement princes , & on ne pouvait leur reprocher d'usurpation. Secondement , l'exemple de ce bâtard d'*Alexandre VI* , toujours détesté & souvent malheureux , est un très-méchant modèle pour tout prince. Enfin , *la Houffaye* prétend que *Machiavel* haïssait la tyrannie ; sans doute tout homme la déteste , mais il est bien lâche & bien affreux de la détester & de l'enseigner. Je n'en dirai pas davantage , il faut écouter le vertueux auteur dont je ne ferais qu'affaiblir les sentimens & les expressions.

P. S. Dans le temps qu'on finissait cette édition , il en parut deux autres : l'une est intitulée de Londres , chez *Jean Mayer* ; l'autre à la Haye , chez *van Duren*. Elles sont très-différentes du manuscrit original ; ce qu'il est aisé de connaître aux indications suivantes. 1^o. Dans ces éditions , le titre est : *Anti-Machiavel* ou *Examen du prince* &c. & celui-ci est intitulé : *Anti-Machiavel* ou *Essai de critique sur le prince de Machiavel*. 2^o. Le premier chapitre dans ces éditions a pour titre : *Combien il y a de sortes*.

de principautés &c. & ici le titre est : *Des différens gouvernemens*. Le second chapitre de ces éditions est : *Des principautés héréditaires* ; & ici : *Des Etats héréditaires*. Il y a d'ailleurs des omissions considérables , des interpolations , des fautes en très-grand nombre dans ces éditions que j'indique ; ainsi , lorsque les libraires qui les ont faites voudront réimprimer ce livre , je les prie de suivre en tout la présente copie.

C'est une belle réfutation de *Machiavel* que le livre du roi de Prusse , mais on en pourra voir quelque jour une réfutation encore plus belle ; ce sera l'histoire de la vie de ce prince. Etre son historiographe sera un emploi aussi agréable que glorieux.

J'aime un livre dont la lecture me laisse une idée grande & aimable du caractère , des sentimens , des mœurs de celui qui l'a composé. J'aime un ouvrage sérieux qui ne soit point écrit trop sérieusement. Le sérieux de celui-ci n'a rien de triste , rien d'austère , rien de guindé. C'est le sérieux d'un philosophe qui a la maturité d'un homme de cinquante ans , avec la fleur de la jeunesse , & qui joint à un esprit orné , à un jugement solide , à un discernement peu commun , une imagination féconde & agréable , une sérénité riante (si j'ose ainsi dire) & quelquefois même enjouée , qui est peut-être un des caractères essentiels d'une belle ame , surtout dans un âge comme celui de vingt à trente ans , & dans un de ces hommes nés pour le trône , que la séduction du trône ne porte souvent que trop à étouffer un enjouement qui , au gré de l'orgueil , marque trop d'humanité.

On pourrait appliquer à ce livre ce qu'a dit *la Bruyère* , p. m. 85 , dans le chapitre des ouvrages

d'esprit. Voici ses paroles : „ Quand une lecture
 „ vous élève l'esprit , & qu'elle vous inspire des sen-
 „ timens nobles & courageux , ne cherchez pas une
 „ autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon &
 „ fait de main d'ouvrier. La critique après cela peut
 „ s'exercer sur les petites choses , relever quelques
 „ expressions , corriger des phrases , parler de syntaxe ,
 „ épiloguer sur certaines pensées incidentes , & décider
 „ que l'auteur pouvait dire encore telle ou telle chose ,
 „ & que telle ou telle autre pouvait être dite en
 „ autres termes. „

Il y a tel prince qui a écrit , mais moins en prince
 qu'en pédant , de façon qu'on y reconnaît moins un
 auteur qui est prince , qu'un prince qui est auteur.
 Celui qui a fait l'*Anti-Machiavel* écrit véritablement
 en homme de qualité , & cela sans qu'on puisse lui
 reprocher de se donner certains petits airs de qualité ,
 qui ne sont au fond qu'une nouvelle espèce de pédan-
 terie plus choquante peut-être ou plus visible que
 celle de l'école ou du cloître. Je me souviens d'un
 endroit où il insinue quelque chose touchant son illustre
 naissance ; mais il le fait d'une manière qui n'a rien que
 de très-aimable. Lisez ce qu'il dit aux pages 128 & 129 :
 „ Un homme élevé à l'empire par son courage n'a
 „ plus de parens ; on songe à son pouvoir & non
 „ à son extraction. *Aurélien* était fils d'un maréchal
 „ de village , *Probus* d'un jardinier , *Diocletien* d'un
 „ esclave , *Valentinien* d'un cordier ; ils furent tous
 „ respectés. Le *Sforce* qui conquiert Milan était un
 „ payfan ; *Cromwell* , qui assujettit l'Angleterre & fit
 „ trembler l'Europe , était un simple citoyen ; le grand
 „ *Mahomet* , fondateur de l'empire le plus florissant de

„ l'univers , avait été un garçon marchand ; *Samon* ,
 „ premier roi d'Esclavonie , était un marchand fran-
 „ çais ; le fameux *Piaſt* , dont le nom eſt ſi révé-
 „ en Pologne , fut élu roi , ayant encore aux pieds
 „ ſes ſabots , & il a vécu reſpecté juſqu'à cent ans.
 „ Que de généraux d'armée , que de miniſtres & de
 „ chanceliers roturiers ! l'Europe en eſt pleine , &
 „ n'en eſt que plus heureuſe , car ces places ſont
 „ données au mérite ; je ne diſ pas cela pour mépri-
 „ ſer le ſang des *Witikinds* , des *Charlemagnes* , des
 „ *Ottomans* ; je dois au contraire par plus d'une raiſon
 „ aimer ſe ſang des héros , mais j'aime encore plus
 „ le mérite. Il n'y a guère qu'un des premiers gentils-
 hommes du monde qui puiſſe parler ſur ce ton-là.

M E M O I R E

S U R L A S A T I R E ,

*A l'occasion d'un libelle de l'abbé Desfontaines contre
l'auteur, 1739.*

IL est honteux pour l'esprit humain que sous un gouvernement de sagesse & de paix qui semble faire de la France une seule famille, la discorde règne dans les belles-lettres , & que la société ne soit troublée que par ceux qui devraient en faire la douceur principale.

Un libelle infame ayant révolté le public il y a quelques mois , j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de proposer ici quelques idées sur la satire, accompagnées de l'histoire récente des injustices , des crimes même, & des malheurs qu'elle a produits de nos jours. Je tâcherai de parler en philosophe & en historien , & de montrer la vérité la plus exacte dans les réflexions comme dans les faits.

Je commencerai d'abord par examiner la nature de la critique ; ensuite je donnerai une histoire , peut-être utile , de la satire & de ses effets , à prendre seulement depuis *Boileau* jusqu'au dernier libelle diffamatoire qui a paru depuis peu. Ce qui fera un tableau dont le premier trait fera l'abus que *Boileau* a fait de la critique , & le dernier sera l'excès horrible où la satire s'est portée de nos jours.

Peut-être que les jeunes gens qui liront cet essai apprendront

apprendront à détester la satire. Ceux qui ont embrassé ce genre funeste d'écrire en rougiront ; & les magistrats qui veillent sur les mœurs , regarderont peut-être cet essai comme une requête présentée au nom de tous les honnêtes gens pour réprimer un abus intolérable.

De la critique permise.

J'ESPERE que ce siècle si éclairé permettra d'abord que j'entre un moment dans l'intérieur de l'homme ; car c'est sur cette connaissance que toute la vie civile est fondée.

Je crois qu'il y a dans tous les hommes une horreur pour le mépris , aussi nécessaire pour la conservation de la société & pour le progrès des arts , que la faim & la soif le sont pour nous conserver la vie. L'amour de la gloire n'est pas si général , mais l'impossibilité de supporter le mépris paraît l'être. Il n'est pas plus dans la nature qu'un homme puisse vivre avec des hommes qui lui feront sentir des dédains continuels , qu'avec des meurtriers qui lui feraient tous les jours des blessures.

Ce que je dis là n'est point une exagération : & il est très-vraisemblable que DIEU , qui a voulu que nous véquissions en société , nous a donné ce sentiment ineffaçable , comme il a donné l'instinct aux fourmis & aux abeilles pour vivre en commun.

Aussi toute la politesse des hommes ne consiste qu'à se conformer à cette horreur invincible que la nature humaine aura toujours pour ce qui porte le caractère de mépris. La première règle de l'éducation dans tous

les pays est de ne jamais rien dire de choquant à personne.

Les Français ont été plus loin en cela que les autres peuples. Ils ont presque fait une loi de la société, de dire des choses flatteuses.

Il serait donc bien étrange que dans la nation la plus polie de l'Europe, il fût permis d'écrire, d'imprimer, de publier d'un homme, à la face de tout le monde, ce qu'on n'oserait jamais dire à lui-même, ni en présence d'un tiers, ni en particulier.

Il n'est permis de critiquer par écrit, sans doute, que de la même façon dont il est permis de contredire dans la conversation. Il faut prendre le parti de la vérité, mais faut-il blesser pour cela l'humanité? faut-il renoncer à savoir vivre parce qu'on se flatte de savoir écrire.

Depuis le beau règne de *Louis XIV*, où tout s'est perfectionné en France, les magistrats qui veillent sur la littérature ont eu soin, autant qu'ils ont pu, que les Français ne démentissent point par leurs écrits ce caractère de politesse qu'ils ont dans le commerce. Il n'y a point aujourd'hui de censeur de livres qui pût donner son approbation à un écrit mordant, à moins peut-être que cet ouvrage ne fût une réponse à un agresseur. Il est triste qu'il ait fallu tant de temps pour établir dans la littérature ce qui l'a toujours été dans le commerce des hommes, & qu'on se soit aperçu si tard que des injures ne sont pas des raisons.

Il se trouva dans le siècle passé un homme qui donna un bel exemple de la critique la plus judicieuse & la plus sage : c'est *Vaugelas*. On croit qu'il n'a donné que des leçons de langage : il en a donné de la plus

parfaite politesse ; il critique trente auteurs , mais il n'en nomme , ni n'en désigne aucun ; il prend souvent même la peine de changer leurs phrases en y laissant seulement ce qu'il condamne , de peur qu'on ne reconnaisse ceux qu'il censure. Il songeait également à instruire & à ne pas offenser ; & certainement il s'est acquis plus de gloire en ne voulant point flétrir celle des autres , que s'il s'était donné le malheureux plaisir de faire passer des injures à la postérité.

Il me convient mal de parler de moi , & je me garderais bien d'en demander la permission , si je ne me trouvais dans une circonstance qui autorise cette extrême liberté. L'excès des horribles calomnies dont on a voulu me noircir dans le libelle le plus odieux , excusera peut-être une hardiesse que je ne me permets ici qu'avec peine.

Je me crus obligé , il y a quelques années , de m'élever contre un homme d'un mérite très-distingué , contre feu M. de *la Motte* , qui se servait de tout son esprit pour bannir du théâtre les règles & même les vers. J'allai le trouver avec M. de *Crébillon* , intéressé plus que moi à soutenir l'honneur d'un art dans lequel je ne l'égalais pas. Nous demandâmes tous deux à M. de *la Motte* la permission d'écrire contre ses sentimens. Il nous la donna : M. de *Crébillon* voulut bien que je tinsse la plume.

Deux jours après je portai mon écrit à M. de *la Motte*. C'est une préface qu'on a mise à la nouvelle édition d'*Oedipe*. Enfin on vit ce que je ne pense pas qu'on eût vu encore dans la république des lettres : un auteur , censeur royal , devenir l'approbateur d'un ouvrage écrit contre lui-même.

Encore une fois , je suis bien loin d'oser me citer pour exemple , mais il me semble qu'on peut tirer de-là une règle bien sûre pour juger si un homme s'est tenu dans les bornes d'une critique honnête : *Osez montrer votre ouvrage à celui même que vous censurez.*

Il y a encore un meilleur parti à prendre , surtout dans les ouvrages de goût & de sentiment : c'est de ne critiquer qu'en essayant de mieux faire. Je conviens qu'en physique , en histoire , en philosophie on est obligé de relever des erreurs. Ce n'est pas assez à M. l'abbé *Dubos* d'établir avec l'érudition la plus exacte & la plus grande vraisemblance l'origine des Français , il faut absolument qu'il réfute des opinions moins probables. Il a fallu montrer que *Descartes* avait donné six règles fausses du mouvement , lorsqu'on a établi les véritables règles. Mais en fait d'arts , c'est , je crois , tout autre chose. Un peintre , un sculpteur , un musicien n'auraient pas bonne grâce à écrire contre leurs confrères. Pourquoi cette différence ? c'est que les hommes ne peuvent favoir si *Descartes* & *Mézerei* ont tort sans le secours de la critique : mais il suffit d'avoir des yeux & des oreilles pour juger d'un beau tableau & d'une bonne musique. Aussi je ne vois point que les *Deslouches* aient écrit contre les *Campes* , ni les *Girardons* contre les *Pugets* : chacun a tâché de surpasser son émule. Les poètes , & ceux qu'on nomme littérateurs , sont presque les seuls artistes auxquels on puisse reprocher ce ridicule de se déchirer mutuellement sans raison.

Lorsque *Scudéri* porta au cardinal de *Richelieu* sa très-mauvaise censure de la belle , mais imparfaite tragédie du *Cid* , pourquoi le cardinal ne dit-il pas

à *Scudéri* & à ses confrères : Messieurs qui méprisez tant le *Cid*, écrivez sur le même sujet, & traitez-le mieux que *Corneille*. On sentait apparemment que cette manière de critiquer n'était pas à la portée des censeurs. C'était pourtant la seule dont *Corneille* s'était servi contre ses rivaux ; & ce fut la seule que *Racine* employa contre *Corneille* même.

L'auteur de *Cinna* & de *Polyeucte* était homme : il y avait quelques défauts dans ses meilleures pièces : il était un peu déclamateur ; il ne parlait pas purement sa langue ; il n'allait pas toujours assez au cœur. On aurait écrit en vain des volumes contre ses défauts. Il vint un homme qui, sans écrire contre lui & en le respectant, donna des tragédies plus intéressantes, plus purement écrites, & moins pleines de déclamations.

Avant nos bons avocats, on citait les pères de l'Eglise au barreau quand il s'agissait du loyer d'une maison : avant nos bons prédicateurs, on parlait en chaire de *Plutarque*, de *Cicéron* & d'*Ovide*. Ceux qui ont banni ce mauvais goût en ont-ils purgé la France en se moquant des orateurs leurs contemporains ? non ; ils ont marché dans la bonne route, & alors on a quitté la mauvaise.

J'aurais bien d'autres exemples à donner pour faire voir que ce n'est point par des fatires, mais par des ouvrages écrits dans le bon goût, qu'on réforme le goût des hommes. Mais cette vérité étant suffisamment prouvée, je passe à l'histoire de la satire que j'ai promise, à ses effets & à ses progrès. Je commence par *Boileau*, car en France, quand il s'agit des arts, je crois qu'il n'y a guère d'autre époque à prendre que le règne de *Louis XIV.*

De Despréaux.

L'ABBÉ *Furetière*, homme caustique, & médiocre écrivain, faisait des satires dans le goût de *Régner*. Il les montrait à *Boileau* jeune encore : le disciple, né avec plus de talent que le maître, profita trop bien dans cette école dangereuse. Il y avait alors à Paris un homme d'une érudition immense qui écrivait en prose avec assez de grâce & de justesse, qui passait pour bon juge, qui était l'ami & même le protecteur de tous les gens de lettres. S'attendrait-on à voir le nom de *Chapelain* au bas de ce portrait ? Tout cela est pourtant exactement vrai : & *Chapelain* aurait joui d'une grande réputation s'il n'avait pas voulu en avoir davantage. La Pucelle & *Boileau* firent un écrivain très-ridicule d'un homme d'ailleurs très-estimable.

Malgré cette malheureuse Pucelle, *Chapelain* était un si galant homme & si considéré que le grand *Colbert*, lorsqu'il engagea *Louis XIV* à donner des pensions aux gens de lettres, chargea *Chapelain* de faire la liste de ceux qui méritaient les bienfaits du roi.

Cette faveur de *Chapelain* irrita le jeune *Boileau* qui, dans la première édition de sa première satire, fit imprimer ces vers, lesquels ne sont pas ses meilleurs :

Enfin je ne saurais, pour faire un juste gain,
Aller bas & rampant, fléchir sous *Chapelain*.

Voilà donc l'origine de la querelle : un peu d'envie & de penchant à médire. Ce goût pour la médifance était dans lui, du moins en ce temps-là, si dominant

& si injuste que dans la même satire il traite de parasite (*) un honnête homme qui souffrait la pauvreté avec courage, & qui la rendait respectable en n'allant jamais manger chez personne : il s'appelait *Pelletier*.

Tandis que *Pelletier*, crotté jusqu'à l'échine ,
Va chercher son diné de cuisine en cuisine.

Je demande à tout esprit raisonnable en quoi ces traits , assez bas & assez indignes d'un homme de mérite , pouvaient contribuer à établir en France le bon goût ? Quel service *Boileau* rendait-il aux lettres en disant dans sa seconde satire :

Si je veux d'un galant dépeindre la figure ,
Ma plume pour rimer trouve l'abbé de Pure ;
Si je pense exprimer un auteur sans défaut ,
La raison dit *Virgile* , & la rime *Quinault*.

J'ai déjà montré quelque part combien ce trait est injuste de toutes façons. *Quinault* ne rime point assez bien avec *défaut* , pour que ce nom soit amené par la rime ; & la raison n'a jamais dit que *Virgile* soit sans défaut : la raison dit seulement que *Virgile* , malgré tout ce qui lui manque , est le plus grand poète de Rome.

Il est bien indubitable que ce n'est point un zèle trop vif pour le bon goût , mais un esprit de satire & de cabale qui acharnait ainsi *Boileau* contre *Quinault* ; car dans une satire qui parut bientôt après , il dit :

Je ne fais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ,
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les héros chez *Quinault* parlent bien autrement.

(*) Voyez les Commentaires mêmes de *Boileau*.

L'Alexandre du célèbre *Racine* ne valait peut-être guère mieux que l'*Astrate* ; il était infiniment moins intéressant. J'ai ouï conter même à un homme de ce temps-là qu'un vieux comédien dit à M. *Racine* : *Vous ne réussirez jamais si vous ne traitez pas l'amour aussi tendrement que le jeune Quinault ; vous faites des vers mieux que lui ; si vous traitez les passions, vous surpasserez Corneille.* Ce comédien avait raison ; & je suis persuadé que sans *Quinault*, *Racine* qui avait méconnu son talent dans *Théagène*, dans les *Frères ennemis*, & même dans *Alexandre*, eût pu continuer à s'égarer.

Mais j'insiste encore, & je demande comment *Boileau* pouvait insulter si indignement & si souvent l'auteur de la *Mère coquette* ; comment il ne demanda pas enfin pardon à l'auteur d'*Atis*, de *Roland*, d'*Armide* ; comment il n'était pas touché du mérite de *Quinault*, & de l'indulgence singulière du plus doux de tous les hommes, qui souffrit trente ans, sans murmure, les insultes d'un ennemi qui n'avait d'autre mérite par dessus lui que de faire des vers plus corrects & mieux tournés, mais qui certes avait moins de grâce, de sentiment & d'invention.

Est-ce enfin par l'amour du bon goût que *Despréaux* se croyait forcé à louer *Ségrais* que personne ne lit, & à ne jamais prononcer le nom de la *Fontaine* qu'on lira toujours ? est-ce à ses satires qu'on doit la perfection où les muses françaises s'élevèrent ? pour lors *Molière* & *Corneille* n'avaient-ils pas déjà écrit ?

Boileau a-t-il appris à quelqu'un que la *Pucelle* est un mauvais ouvrage ? non, sans doute. A quoi donc ont servi ses satires ? à faire rire aux dépens de dix ou douze gens de lettres, à faire mourir de chagrin deux

hommes qui ne l'avaient jamais offensé, à lui fusciter enfin des ennemis qui le poursuivirent presque jusqu'au tombeau, & qui l'auraient perdu plus d'une fois sans la protection de *Louis XIV.*

Aussi, quelle serait sa réputation s'il n'avait couvert ces fautes de sa jeunesse par le mérite de ses belles épîtres & de son admirable Art poétique. Je ne connais de véritablement bons ouvrages que ceux dont le succès n'est point dû à la malignité humaine.

De la satire, après le temps de Despréaux.

Boileau dans ses satires, quoique cruelles, avait toujours épargné les mœurs de ceux qu'il déchirait. Quelques personnes qui se mêlèrent de poésie après lui, poussèrent plus loin la licence. Un style qu'on appelle *marotique* fut quelque temps à la mode. Ce style est la pierre sur laquelle on aiguise aisément le poignard de la médifance. Il n'est pas propre aux sujets sérieux, parce qu'étant privé d'articles, & étant hérissé de vieux mots, il n'a aucune dignité; mais, par ces raisons-là même, il est très-propre aux contes cyniques & à l'épigramme.

On vit donc paraître beaucoup d'épigrammes & de satires dans ce style : on y ajouta des couplets encore plus infames. On appelait *couplets* certaines chansons parodiées des opéra. Personne, je crois, ne s'avisera de dire que c'était l'amour du vrai, le goût de la saine antiquité, le respect pour les anciens qui obligeaient les auteurs de ces infamies à les écrire. C'est pourtant ce que ces auteurs osaient dire pour leur

défense : tant on cherche à couvrir les fautes de quelque ombre de raison.

Pour moi qui , quoique très-jeune alors , ai vu naître toutes ces horreurs , je fais très-bien que l'envie en fut la seule cause. Et quelle envie encore ? quelle source ridicule de tant de disgraces sérieuses ? de quoi s'agissait-il ? d'un opéra qui n'avait pas réussi ! Il n'y a point d'autre origine de la haine qui fit faire cette pièce infame , intitulée *la francinade* , & ces soixante & douze couplets qui défolèrent long-temps plusieurs gens de lettres , & des familles entières , & ceux que l'auteur avoua lui-même contre les sieurs *Danchet* , *Berrin* & *Pécour* , enfin ceux qui furent la cause de ce fameux procès rapporté très-exactement dans le livre des causes célèbres.

MM. de *la Motte* , *Danchet* , *Saurin* & le sieur *Rouffseau* étaient amis. MM. de *la Motte* & *Danchet* donnèrent des opéra qui eurent du succès ; ceux de *Rouffseau* n'en auraient point eu : joignez à cela la chute de la comédie du *Capricieux* , & ne cherchez point ailleurs ce qui attira tant de crimes & une condamnation si publique.

Mais voici quelque chose qui doit frapper bien davantage. Il est certain qu'un homme flétri pour avoir abusé à ce point du talent de la poésie , pour avoir fait les fatires les plus horribles , & qui cherchait à laver cette tache , ne devait jamais se permettre la moindre raillerie contre personne. Et cependant qu'a-t-il fait pendant trente années de bannissement ? de nouvelles fatires auxquelles il ne manque que d'être bien écrites pour être aussi odieuses que les premières.

Je ne dissimule point qu'étant outragé par lui

comme tant d'autres, j'ai perdu patience; & que surtout dans une pièce contre la calomnie, (*) j'ai marqué toute mon indignation contre le calomniateur. J'ai cru être en droit de venger & mes injures, & celles de tant d'honnêtes gens. J'aurais mieux fait peut-être d'abandonner au mépris & à l'horreur du public les crimes que j'ai attaqués; mais enfin, si c'est une faute d'écrire contre le perturbateur du repos public, c'est une faute bien excusable; c'est, j'ose le dire, celle d'un citoyen.

Ce fut alors que les journaux, destinés à l'honneur des lettres, devinrent le théâtre de l'infamie. L'homme dont je parle, & dont je voudrais supprimer ici absolument le nom pour ne me plaindre que du crime, & non du criminel, osa faire imprimer dans la *Bibliothèque française*, en 1736, un tissu de calomnies. Il osa alléguer entr'autres raisons de sa conduite envers moi, qu'autrefois en passant par Bruxelles, j'avais voulu le perdre dans l'esprit de M. le duc d'*Arenberg* son protecteur. Quel a été le fruit de cette imposture? M. le duc d'*Arenberg* en est instruit: il me fait aussitôt l'honneur de m'écrire pour désavouer cette calomnie; il chasse de sa maison celui qui en est l'auteur. On publie la lettre de ce prince; le calomniateur est confondu; & enfin les auteurs du journal de la *Bibliothèque française* me font des excuses publiques.

Je ne me résous à rapporter ce qui va suivre que comme un exemple fatal de cette opiniâtreté malheureuse qui porte l'iniquité jusqu'au tombeau. Ce même homme prend enfin le parti de vouloir couvrir tant

(*) Voyez l'épître XXVII, à M^{me} du Châtellet; volume d'*Épîtres*.

de fautes & de disgraces, du voile de la religion : il écrit des épîtres morales & chrétiennes ; (ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'est avec succès.) Il sollicite enfin son retour à Paris , & sa grâce : il veut appaîser le public & la justice ; on le voit prosterné aux pieds des autels : & dans le même temps il trempe dans le fiel sa main moribonde. A l'âge de soixante & douze ans il fait de nouveaux vers satiriques : il les envoie à un homme qui tient un bureau public de ces horreurs : on les imprime. Les voici. La meilleure censure qu'on en puisse faire, c'est de les rapporter :

Petit rimeur anti-chrétien ,
 On reconnaît dans tes ouvrages
 Ton caractère & non le mien.
 Ma principale faute, hélas ! je m'en souvien,
 Vint d'un cœur qui, séduit par tes patelinages,
 Crut trouver un ami dans un parfait vaurien ;
 Charme des fous, horreur des sages,
 Quand par lui mon esprit aveuglé, j'en convien ,
 Hasardait pour toi ses suffrages ;
 Mais je ne me reproche rien
 Que d'avoir fait quelques pages
 D'un nom aussi vil que le tien.

Un pareil exemple prouve bien que quand on n'a pas travaillé de bonne heure à dompter la perversité de ses penchans , on ne se corrige jamais ; & que les inclinations vicieuses augmentent encore à mesure que la force d'esprit diminue.

Des satires nommées calottes.

AU milieu des délices pour lesquelles seules on semble respirer à Paris, la médisance & la satire en ont corrompu souvent la douceur. L'on y change de mode dans l'art de médire & de nuire comme dans les ajustemens. Aux satires en vers alexandrins, succédèrent les couplets; après les couplets, vinrent ce qu'on appelle *les calottes*. Si quelque chose marque sensiblement la décadence du goût en France, c'est cet empressement qu'on a eu pour ces misérables ouvrages. Une plaisanterie ignoble, toujours répétée, toujours retombant dans les mêmes tours, sans esprit, sans imagination, sans grâce, voilà ce qui a occupé Paris pendant quelques années; & pour éterniser notre honte, on en a imprimé deux recueils, l'un en quatre, & l'autre en cinq volumes, monumens infames de méchanceté & de mauvais goût, dans lesquels, depuis les princes jusqu'aux artisans, tout est immolé à la médisance la plus atroce & la plus basse, & à la plus platte plaisanterie. Il est triste pour la France, si féconde en écrivains excellens, qu'elle soit le seul pays qui produise de pareils recueils d'ordures & de bagatelles infames.

Les pays qui ont porté les *Copernic*, les *Ticho-Brahé*, les *Otloguérick*, les *Leibnitz*, les *Bernouilli*, les *Volf*, les *Huyghens*; ces pays où la poudre, les télescopes, l'imprimerie, les machines pneumatiques, les pendules &c. ont été inventés, ces pays que quelques-uns de nos petits-maîtres ont osé mépriser parce qu'on n'y faisait pas la révérence si bien que chez nous, ces pays,

dis-je, n'ont rien qui ressemble à ces recueils, soit de chançons infames, soit de calottes, &c. Vous n'en trouvez pas un seul en Angleterre, malgré la liberté & la licence qui y règnent. Vous n'en trouverez pas même en Italie, malgré le goût des Italiens pour les pasquinades.

Je fais exprès cette remarque afin de faire rougir ceux de nos compatriotes qui, pouvant faire mieux, déshonorent notre nation par des ouvrages si malheureusement faciles à faire, auxquels la malignité humaine assure toujours un prompt débit, mais qu'enfin la raison qui prend toujours le dessus, & qui domine dans la saine partie des Français, condamne ensuite à un mépris éternel.

Des calomnies contre les écrivains de réputation.

IL s'est glissé dans la république des lettres une peste cent fois plus dangereuse. C'est la calomnie qui va effrontément sous le nom de justice & de religion soulever les puissances & le public contre des philosophes, contre les plus paisibles des hommes, incapables de jamais nuire, par cela même qu'ils sont philosophes.

J'ai entendu demander souvent : Pourquoi *Charron* a-t-il été calomnié & persécuté, & que *Montagne*, le libre, le pyrrhonien, le hardi *Montagne*, & *Rabelais* même ne l'ont jamais été ? pourquoi *Socrate* a-t-il été condamné à mort, & *Spinoza* a-t-il vécu tranquille ? pourquoi *la Mothe-le-Vayer* cent fois plus hardi, plus cynique que *Bayle*, a-t-il été précepteur de deux enfans de

Louis XIII, & que *Bayle* a été accablé ? pourquoi *Descartes* & *Wolf*, les deux lumières de leur siècle, ont-ils été chassés l'un d'Utrecht & l'autre de l'université de Hall, & que tant d'autres qui ne les valaient pas, ont été comblés d'honneurs ? On rapportait tous ces événemens à la fortune &c.

Et moi je dis : Examinez bien les sources des persécutions qu'ont essuyées ces grands-hommes, vous trouverez que ce sont des gens de lettres, des sophistes, des professeurs, des prêtres qui les ont excitées : lisez, si vous pouvez, toutes les injures qu'on a vomies contre les meilleurs écrivains, vous ne trouverez pas un seul libelle qui n'ait été écrit par un rival. On appelle les belles-lettres *humaniores litteræ*, les lettres humaines ; mais, dit un homme d'esprit, en voyant cette fureur réciproque de ceux qui les cultivent, on les appellera plutôt les lettres inhumaines. Je ne veux point m'étendre ici sur les persécutions qui ont privé de leur liberté, de leur patrie, ou de la vie même, tant de grands personnages dont les noms sont consacrés à la postérité : je ne veux parler ici que de cette persécution sourde que fait continuellement la calomnie, de cet acharnement à composer des libelles, à diffamer ceux qu'on voudrait détruire.

La jalousie, la pauvreté, la liberté d'écrire sont trois sources intarissables de ce poison. Je conserve précieusement, parmi plusieurs lettres assez singulières que j'ai reçues dans ma vie, celle d'un écrivain qui a fait imprimer plus d'un ouvrage. La voici :

Monsieur, étant sans ressource, j'ai composé un ouvrage contre vous ; mais si vous voulez m'envoyer deux cents écus, je vous remettrai fidèlement tous les exemplaires &c. &c.

Je rappellerai encore ici la réponse que fit il y a quelques années un de ces malheureux écrivains à un magistrat qui lui reprochait ses libelles scandaleux : *Monsieur*, dit-il, *il faut que je vive.*

Il s'est trouvé réellement des hommes assez perdus d'honneur pour faire un métier public de ces scandales : semblables à ces assassins à gages , ou à ces monstres du siècle passé qui gagnaient leur vie à vendre des poisons.

Mais je ne crois pas que depuis que les hommes sont méchans & calomniateurs , on ait jamais mis au jour un libelle aussi déshonorant pour l'humanité , que celui qui a paru à Paris au mois de janvier de cette année 1739 , sous le titre de *Voltairomanie , ou Mémoire d'un jeune avocat.*

C'est de quoi je suis obligé par toutes les lois de l'honneur de dire un mot ici ; & je prie tout lecteur attentif de vouloir bien examiner une cause qui devient l'affaire de tout honnête-homme : car quel homme de bien n'est pas exposé à la calomnie plus ou moins publique ? Tout lecteur sage est , en de pareilles circonstances , un juge qui décide de la vérité & de l'honneur en dernier ressort , & c'est à son cœur que l'injustice & la calomnie crient vengeance.

Examen d'un libelle calomnieux intitulé : La Voltairomanie , ou Mémoire d'un jeune avocat.

IL est juste en premier lieu de laver l'opprobre que l'on fait au corps respectable des avocats , en imputant à l'un de leurs membres un malheureux libelle où
les

les injures & les calomnies les plus atroces tiennent lieu de raisons : un libelle où l'on traite avec indignité M. *Audri* qui travaille avec applaudissement depuis trente ans au journal des savans sous M. l'abbé *Bignon* : un libelle où l'on appelle M. de *Fontenelle* ridicule ; celui-ci *therfite* de la faculté ; celui-là *cyclope* ; cet autre *faquin* : un libelle enfin qui, pour me servir des expressions d'un des plus estimables hommes de Paris , est l'ouvrage des furies , si les furies n'ont point d'esprit.

Quand on s'abaisse à parler d'un libelle , je crois qu'il n'en faut parler que papiers justificatifs en main , soit devant les juges , soit devant le public. Voici donc la lettre d'un des plus anciens & des meilleurs avocats de Paris , qui prouve qu'il est impossible qu'un avocat soit l'auteur de ce libelle punissable.

A Paris ce 12 février 1739.

„ J'ai vu, Monsieur, un imprimé qui a couru
 „ ici, intitulé : *La Voltairomanie, ou lettre d'un jeune*
 „ *avocat en forme de mémoire* ; j'ai vu au palais la
 „ plupart de messieurs les avocats ; après avoir
 „ parlé à M. *Deniau*, qui est à présent notre bâton-
 „ nier, je puis vous assurer, Monsieur, qu'il n'y a
 „ qu'un cri de blâme & d'indignation contre les
 „ calomnies atroces répandues dans ce libelle. Le
 „ sentiment commun est qu'il n'est pas possible qu'un
 „ ouvrage si méchant soit imputé à un avocat, ni
 „ même à quelqu'un qui connaîtrait les lois de cette
 „ profession, dont le premier devoir est la sagesse.
 „ Je vous proteste au nom de tous ceux à qui j'ai

Mélanges littéraires.

Li

„ parlé (& c'est encore une fois la meilleure partie du
 „ palais) que, bien loin que quelqu'un s'en avoue
 „ l'auteur, tous le condamnent comme extrêmement
 „ scandaleux. Je vous ajouterai même que c'est avec
 „ une vraie peine que la plupart vous ont vu si inju-
 „ rieusement traité que vous l'êtes dans cet écrit;
 „ car nous faisons gloire, Monsieur, d'honorer les
 „ grands génies, & vos ouvrages sont dans nos mains.
 „ Tout cela vous ferait attesté par monsieur le bâtonnier
 „ au nom de l'ordre, sans la difficulté de convoquer
 „ une assemblée générale. Si de pareilles brochures,
 „ distribuées sous le nom vague d'un avocat, deve-
 „ naient fréquentes, nous serions exposés sans cesse
 „ à nous mettre en mouvement pour les désavouer;
 „ mais pour suppléer à une attestation en forme, je
 „ me suis chargé de vous rendre compte du sentiment
 „ général, & je le fais de l'aveu de tous ceux à qui
 „ j'en ai parlé. Je m'en acquitte avec d'autant plus
 „ de satisfaction, que c'est ce que j'avais pensé à la
 „ vue du libelle.

„ Je suis avec toute l'estime &c.

Signé PAGEAU.

Il n'y a personne qui ayant lu cette lettre, & ayant
 remarqué que le libelle est tout entier en faveur du
 sieur abbé *Guyot Desfontaines*, & plein d'anecdotes
 qui le regardent, jusque-là même que sa généalogie
 y est rapportée; il n'y a personne, dis-je, qui ne voie
 évidemment par cent autres raisons, qu'aucun avocat
 n'a composé cet ouvrage. Mais qui donc pourrait en
 être l'auteur?

Quoiquel'abbé *Guyot Desfontaines* soit depuis quelque temps mon plus cruel ennemi , cependant je me garderai bien d'imputer à un homme de son âge , à un prêtre , une si infame pièce : je croirais lui faire une trop grande injure. Je l'en crois incapable ; & en voici les raisons :

Il est dit dans ce libelle , en termes exprès , que je suis *un voleur , un brutal , un enragé , un athée , le petit-fils d'un paysan &c. &c.*

Or je soutiens qu'un homme de lettres , quelque méchant qu'il puisse être , ne peut vomir de pareilles injures : celles de *voleur* , d'*enragé* , d'*athée* , de *brutal* sont des termes horribles , mais vagues , qui ne peuvent fouiller la plume d'un homme auquel il resterait la moindre pudeur & la moindre étincelle d'esprit.

Il est encore bien peu probable qu'un écrivain reproche à un autre écrivain sa naissance : l'auteur de la *Henriade* doit peu s'embarrasser quel a été son grand-père. Uniquement occupé de l'étude , je ne cherche point la gloire de la naissance. Content , comme *Horace* , de mes parens , je n'en ai jamais demandé d'autres au ciel , & je ne réfuterais point ici ce vain mensonge , si je n'avais parmi mes proches parens des magistrats & des officiers-généraux qui s'intéresseront peut-être davantage à l'honneur d'une famille outragée. Pour moi , je sens qu'un tel reproche , s'il était vrai , ne pourrait jamais m'affliger. Je me suis consacré à l'étude dès ma jeunesse ; j'ai refusé la charge d'avocat du roi à Paris , que ma famille , qui a exercé long-temps des charges de judicature en province , voulait m'acheter. En un mot l'étude fait tous mes titres , tous mes honneurs , toute mon ambition,

Voici des preuves encore plus fortes que cet infame écrit ne peut être de l'homme à qui tout Paris l'impute.

On ose avancer dans ce libelle que ce service signalé qu'avait rendu si publiquement autrefois le sieur de *Voltaire* au sieur *Desfontaines*, il ne l'avait rendu que pour obéir à M. le président de *Bernière* son patron, qui le nourrissait & le logeait par bonté, & que par conséquent le sieur *Desfontaines* n'avait aucune obligation au sieur de *Voltaire*.

Premièrement, comment se pourrait-il faire qu'un homme de bon sens raisonnât ainsi. Quoi ! il serait permis d'insulter son bienfaiteur, parce qu'il aurait été logé & nourri chez un autre ? est-ce là la logique de l'ingratitude ? En second lieu, l'abbé *Desfontaines* ne savait-il pas que j'ai long-temps loué chez M. de *Bernière* un appartement assez connu ? faut-il lui apprendre que j'ai en main l'acte fait double du 4 de mai 1723, par lequel je payais 1800 livres de pension pour moi & pour un de mes amis ? faudrait-il enfin dire ici que le chef de la justice & plusieurs autres magistrats ont vu la lettre de la veuve du président de *Bernière*, qui dément d'une manière si forte toutes les impostures du libelle ? nous ne la rapportons point ici, parce que nous n'en avons point demandé la permission, comme nous avions demandé celle de la faire voir à monsieur le chancelier.

Enfin comment se pourrait-il faire que l'abbé *Desfontaines* osât dire qu'il n'a jamais eu aucune obligation au sieur de *Voltaire* ?

On n'a qu'à lire la lettre qu'il m'écrivit en sortant

de l'endroit d'où je l'avais tiré : elle est écrite & signée de sa main ; le cachet est même presque entier.

De Paris ce 31 mai.

„ Je n'oublierai jamais les obligations infinies que
 „ je vous ai. Votre bon cœur est bien au-dessus de
 „ votre esprit. Vous êtes l'ami le plus généreux qui
 „ ait jamais été. Que ne vous dois-je point , &c. &c.

„ L'abbé *Nadal* , l'abbé de *Pons* , *Danchet* , *Fréret*
 „ se réjouissent ; ils traitent ma personne comme je
 „ traiterais toujours leurs indignes écrits. Ne pourriez-
 „ vous pas faire en sorte que l'ordre qui m'exile à
 „ trente lieues soit levé ? voilà , mon cher ami , ce que
 „ je vous conjure d'obtenir encore pour moi. Je ne
 „ me recommande qu'à vous seul , qui m'avez
 „ servi &c. &c.

Après tant de preuves je soutiendrai toujours qu'il faudrait que l'abbé *Desfontaines* au moins eût absolument perdu la mémoire , pour avancer contre un homme qui lui a rendu de tels services , des impostures si horribles & si aisées à confondre.

Mais , me dira-t-on , si vers le temps même où il vous avait les plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme , il fit un libelle contre vous ; si vous avez plusieurs lettres des personnes auxquelles il montra cet écrit ; si l'on fait qu'il était intitulé : *Apologie de M. de Voltaire* & que cette apologie ironique & sanglante était un libelle diffamatoire contre vous & contre feu M. de *la Motte* ; si lui-même dans un autre libelle intitulé : *Pantalo Phebeana* , page 73 , a eu l'imprudence de citer cette apologie ironique ; enfin

s'il a été capable d'une telle ingratitude quand le service était récent, que n'a-t-il point pu faire après plus de treize années? j'avoue que cette objection est pressante; mais voici ce que j'ai à répondre.

Je ne crois pas qu'il soit permis d'accuser sans preuves juridiques un citoyen, de quelque faute que ce puisse être: or j'ai, à la vérité, des preuves juridiques, des témoignages subsistans, que la première chose qu'il fit au sortir de bicêtre, ce fut un libelle contre moi; (*) mais je n'ai aucune preuve assez forte pour l'accuser du malheureux libelle qui a paru cette année; je n'ai que la voix publique. Elle suffit pour devoir attribuer à un homme une bonne action; mais elle ne suffit pas pour lui imputer un crime.

Je pourrais poursuivre & faire voir jusqu'à quel

(*) *Extrait des lettres de M. Thiriot.*

Du 16 août 1726.

Il a fait du temps de bicêtre un ouvrage contre vous, intitulé: *Apologie de M. de Voltaire*, que je l'ai forcé avec bien de la peine à jeter dans le feu. C'est lui qui a fait à Evreux une édition du poëme de *la ligue*, dans lequel il a inséré des vers de sa façon contre M. de la Motte, &c.

Du 31 décembre 1738.

Je me souviens très-bien qu'à la Rivière-Bourdet, chez feu M. le président de *Bernière*, il fut question d'un écrit contre M. de *Voltaire*, que l'abbé *Desfontaines* me fit voir, & que je l'engageai de jeter au feu, &c.

Du 14 janvier 1739.

Je démens les impostures d'un calomniateur; je méprise les éloges qu'il me donne; je témoigne ouvertement mon estime, mon amitié, ma reconnaissance pour vous, &c.

comble d'horreur la calomnie a été poussée dans cet écrit ; mais mon dessein n'est pas de répondre en détail à des discours dignes de la plus vile canaille ; ce serait trop mal employer un temps précieux. J'ai voulu seulement pour l'honneur des lettres essayer de faire voir combien il est difficile de croire qu'un homme de lettres se soit souillé d'un opprobre si avilissant

J'écris ici dans la vue d'être utile à la littérature encore plus qu'à moi-même. Plût à DIEU que toutes ces haines flétrissantes , ces querelles également affreuses & ridicules fussent éteintes parmi des hommes qui font profession , non-seulement de cultiver leur raison , mais de vouloir éclairer celle des autres : plût à DIEU que les exemples que j'ai rapportés pussent rendre sages ceux qui sont tentés de les suivre.

Faudra-t-il donc que les lettres, qu'on prétend avoir adouci les mœurs des hommes , ne servent quelquefois qu'à les rendre malins & farouches ! Si je pouvais exciter le repentir dans un cœur coupable de ces horreurs , je ne croirais pas avoir perdu ma peine en composant ce petit écrit , que je présente à tous les gens de lettres comme un gage de mon amour pour leurs études & pour le bien de la société.

LE PRÉSERVATIF. (*)

I.

IL est juste de détromper le public, quand il est à craindre qu'on ne l'abuse. On ne connaît que trop les guerres des auteurs. La plupart des journalistes qui s'érigent en arbitres, font souvent eux-mêmes les plus violens actes d'hostilité. Je puis dire, par l'expérience que j'ai dans la littérature, qu'il se forme autant d'intrigues pour faire valoir, ou pour détruire un livre dont souvent personne ne se soucie, que pour obtenir un poste important.

On sait que le Journal des savans de Paris, père de cette multitude de journaux, enfans très-souvent peu semblables à leur père, s'est assez préservé de la contagion des cabales.

Mais parmi les auteurs de ces petites gazettes volantes qu'on débite tantôt sous le nom de *Nouveliste du Parnasse*, tantôt sous le nom d'*Observations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même science, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque service aux amateurs des lettres, en rassemblant des bévues que j'ai trouvées dans plusieurs feuilles intitulées *Observations*, que j'ai lues par hasard.

Nombre 100. Le feseur d'observations dit qu'un grand prince a condamné le genre comique larmoyant dans la pièce de dom Sanche d'Arragon de *Pierre Corneille*, & assure que ce goût ne doit point subsister parmi nous, après cette condamnation.

(*) La première édition de cet ouvrage a paru sous le nom de M. le chevalier de *Mouhi*.

Il y a en cela trois fautes : la première , que le goût d'un prince ne suffit pas pour régler celui du public ; la seconde , que le dom Sanche d'Arragon de *Pierre Corneille* , n'est point d'un genre comique attendrissant , & qui fasse verser des larmes , comme certaines scènes du Bourreau de soi-même de *Térence* , la scène très-tendre entre une mère & une fille dans Esope à la cour , celle du Préjugé à la mode , de l'Enfant prodigue &c. Dom Sanche d'Arragon est une comédie héroïque & non larmoyante , comme le dit l'*Observateur*. Ce fut la froideur & non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une pièce intéressante ne tombe.

La troisième faute , & plus grande , est de s'ériger en juge d'un art qu'on ne connaît pas , & de dire avec hardiesse , que ce qui a plu dans Paris & dans l'ancienne Rome n'a pas dû plaire. Des scènes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la comédie de tous les temps , parce que les actions des particuliers peuvent être touchantes aussi-bien que ridicules , & on peut leur appliquer ce que dit *Horace* :

Interdum vocem comadia tollit.

I I.

DANS la même feuille , l'auteur rapporte une longue critique sur un problème d'optique qu'il n'entend point ; on lui fait accroire qu'il s'agissait dans ce problème de la trisection de l'angle , & il n'en est point du tout question. L'auteur que le critique reprend , sans le comprendre , est M. de *Voltaire*. J'ai lu soigneusement l'endroit en question dans la préface de l'édition de Londres des *Elémens* de *Newton*.

L'*Observateur* n'a point lu cet ouvrage qu'il ose critiquer ; car il reproche à M. de *Voltaire* d'avoir donné des règles pour partager un angle en trois avec le compas , & c'est de quoi M. de *Voltaire* n'a pas dit un mot dans ses *Elémens*. L'*Observateur* s'est fié en cela à un géomètre qui s'est moqué de lui ; il a cru que M. de *Voltaire* ne savait pas qu'on ne peut trouver la trisection de l'angle , que par les sections coniques ou par l'algèbre , il a rapporté de bonne foi dans sa feuille , une critique qu'on lui a suggérée , pour le faire donner dans le panneau ; c'est un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent. (1)

I I I.

JE prends les feuilles de l'*Observateur* indifféremment , à mesure qu'on me les prête à lire : je trouve une étrange bévue dans la lettre vingt-septième. *Brutus*, dit-il , *plus quakre que floïcien , a des sentimens plus monstrueux qu'héroïques*. Ne dirait-on pas , à ces paroles , que les quakres sont une secte d'hommes sanguinaires ? Cependant tout le monde sait qu'une des premières lois des quakres est de ne porter jamais d'armes offensives , sous quelque prétexte que ce soit , & de ne jamais repousser une injure. La méprise est aussi grande que s'il avait dit : *Le cruel Brutus , plus capucin que floïcien*.

(1) Les diamètres apparens des objets sont comme les cordes des angles sous lesquels ils sont vus , & non comme ces angles à une distance triple ; les diamètres apparens , & par conséquent les cordes des angles sont trois fois plus petits , mais l'angle n'est point partagé en trois. Comme en général dans les expériences ou dans les raisonnemens que font les physiciens sur cet objet , ils considèrent de petits angles , & qu'alors on peut substituer sans erreur sensible le rapport des angles à celui des cordes ; on dit ordinairement que la grandeur apparente des objets est proportionnelle à l'angle sous lequel ils sont vus. C'est une mauvaise plaisanterie d'un géomètre sur cette manière de parler inexacte en elle-même , mais généralement reçue , que l'abbé *Desfontaines* , qui était fort ignorant , a prise pour une critique sérieuse.

I V.

NOMBRE 199. En rendant compte d'une hypothèse de M. l'abbé de Molières, il dit que *ce physicien se conforme aux expériences de Newton, par exemple, que les corps parcourent en tombant, quinze pieds dans la première seconde; & qu'à des distances différentes du centre de la terre, le même mobile n'aurait pas le même degré de vitesse accélératrice.*

Il y a ici trois fautes. *Newton* n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de quinze pieds dans la première seconde : c'est *Huyghens* qui a déterminé cette chute dans ses beaux théorèmes sur le pendule, après que *Galilée* en eut donné une valeur approchée par des expériences directes, mais moins précises.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considérables & inaccessibles aux hommes que cette différence serait sensible.

Troisièmement, cette différence de la force accélératrice à des distances différentes n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration géométrique. Voilà les bévues où l'on s'expose quand on veut juger de ce qui n'est pas à notre portée.

V.

NOMBRE 17. L'*Observateur* rapporte une ancienne dispute littéraire entre M. *Dacier* & le marquis de *Sévigné*, au sujet de ce passage d'*Horace* :

Difficile est propriè communia dicere....

Il rapporte le factum ingénieux de M. de *Sévigné* : *Et pour M. Dacier, dit-il, il se défend en savant, & c'est tout dire : des expressions maussades & injurieuses sont les ornemens de son érudition.*

Il y a dans ce discours de l'*Observateur* trois fautes bien étranges.

Premièrement, il est faux que ce soit le caractère des savans du siècle de *Louis XIV*, d'employer des injures pour toutes raisons.

Secondement, il est très-faux que M. *Dacier* en ait usé ainsi avec le marquis de *Sévigné* : il le comble de louanges, & il conclut son mémoire par lui demander son amitié : apparemment que l'*Observateur* n'a pas lu cet écrit.

Troisièmement, il est indubitable que M. *Dacier* a raison pour le fond, & qu'il a très-bien traduit ce vers d'*Horace* :

Difficile est propriè communia dicere. . . .

Il est très-difficile de bien traiter des sujets d'invention. . .
Car si vous mettez sous les yeux du lecteur la phrase entière d'*Horace*, vous verrez que la fin explique le commencement.

Difficile est propriè communia dicere, tuque

Rectius Iliacum carmen deducis in ætus

Quàm si proferres ignota, indicatque primus.

Il est difficile de bien traiter un sujet d'invention, & vous composerez plus aisément une tragédie tirée de l'Iliade, que de votre propre tête.

Voilà qui fait un sens clair, & qui prouve que *commune* veut dire en cet endroit *intactum*, un sujet neuf.

Ainsi l'abbé *Desfontaines* n'a pas entendu *Horace*, n'a pas lu l'écrit de M. *Dacier* qu'il critique, & a tort dans tous les points.

V I.

NOMBRE 201 &c. Il dit que *Cicéron* est moins ferré que *Sénèque* ; & que *Sénèque* est plus verbeux. Peu importe , à la vérité , au public , qu'on ait tort ou raison sur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient seraient trompés , s'ils croyaient que *Sénèque* exprime sa pensée en plus de mots que *Cicéron* ; car c'est ce que signifie *verbeux* : il n'y a personne qui ne sache que le défaut de *Sénèque* est d'être , au contraire, trop précis dans ses expressions.

V I I.

MÊME nombre. Si les *Anglais* , dit-il , continuent d'encenser encore leur vide , & d'attribuer de merveilleuses propriétés au néant &c.

Qui a jamais dit que M. *Newton* ait encensé le vide ? cette expression est très-mauvaise en tout sens. Il est faux que M. *Newton* ait attribué de merveilleuses propriétés au vide ; il a démontré que les corps , & non le vide , agissent à des distances immenses les uns sur les autres , dans un milieu non résistant. Il faudrait au moins se faire informer de l'état de la question , avant que d'insulter de grands-hommes dont on n'a lu , ni pu lire les ouvrages.

V I I I.

NOMBRE 87. Il se fait écrire une lettre par un anglais pour se louer lui-même , & il fait proposer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un libelle de sa façon , intitulé *Dictionnaire Néologique* : ce libelle est l'ouvrage auquel il donne le plus d'éloge dans sa gazette littéraire : il est bon qu'on sache que ce dictionnaire néologique est une satire dans laquelle on

prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout le monde, & de critiquer de très-belles choses à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un libelle où l'auteur veut faire passer sa fausse monnaie parmi la bonne, qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

M. de Fontenelle dans ses éloges des académiciens, livre plein d'esprit & de raison, & qui rend les sciences respectables, dit dans l'éloge de M. de Varignon : *Nos journées passaient comme des momens, grâce à ces plaisirs qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'empire des lettres, & nous sommes dispersés de-là dans toutes les académies.*

Ailleurs il dit très-à-propos :

N'est-il pas juste en effet que la science ait des ménagemens pour l'ignorance, qui est son aînée, & qu'elle trouve toujours en possession.

Mallebranche fait un partage si net entre la raison & la foi, & assigne à chacune des objets si séparés, qu'elles ne peuvent plus avoir aucune occasion de se brouiller.

On ne ferait pas tout ce que l'on peut, sans l'espérance de faire plus qu'on ne pourra.

Il ne s'instruisait pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation ; un peu de lecture jetait dans son esprit des germes de pensées que la méditation se faisait ensuite éclore, & qui rapportaient au centuple. Il devinait, quand il en avait besoin, ce qu'il eût trouvé dans les livres ; & pour s'épargner la peine de les lire, il se les faisait lire.

Il semblait ne plus voir par ses yeux, mais par sa raison seule. La persuasion artificielle de la philosophie, quoique formée par de longs circuits, égalait en lui la persuasion la plus naturelle, & causée par les impressions les plus promptes & les plus vives : les autres croient ce qu'ils voient ; pour lui, ce qu'il croyait, il le voyait.

M. de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ses papiers par son testament, j'en rendrai au public le meilleur compte qu'il me sera possible : du reste je promets de ne rien détourner à mon usage particulier des trésors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en serai cru ; il faudrait un plus habile homme pour faire sur ce sujet quelque mauvaise action avec quelque espérance de succès.

Ce sont-là les morceaux qu'un écrivain tel que l'abbé *Desfontaines* ose essayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules est assurément d'en vouloir donner à ceux à qui on est si prodigieusement inférieur.

I X,

DANS ce même dictionnaire néologique il reprend *génie conséquent, esprit conséquent* : il ne fait pas que c'est une expression très-juste & très-usitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de *la Motte*, sous prétexte que dans *Richelet* le mot *contemporain* n'est pas féminin :

D'une estime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais, hélas ! elle est aussi vaine
Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinens ces deux vers très-sensés :

Et notre être même est un point
Que nous sentons sans connaissance.

Il ridiculise encore cette belle expression de M. Racine le fils, dans une épître didactique :

Les signes du plaisir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que, dans cette expression, il y a à la fois de la vérité & de l'imagination, & que par conséquent elle est belle.

Il reprend le père Catrou, d'avoir dit que les pourceaux *paissent le gland*, & il ajoute qu'ils paissent encore quelque chose qu'il ne peut pas dire. C'est ainsi qu'avec la plus basse des grossièretés, il reprend une expression noble ; mais revenons aux *Observations*.

X.

NOMBRE 197. En faisant l'extrait d'une certaine harangue latine de M. Turretin, *il se plaint de la disette des Mécénas*, & de la malheureuse situation des savans ; & il répète cette plainte dans tous ses livres.

Il devrait savoir que jamais les sciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au pôle & à l'équateur, entrepris à si grands frais, les pensions données à M. de Réaumur, à M. de Voltaire, à nos meilleurs auteurs, & en dernier lieu à M. de Crébillon, en font une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la satire est très-méprisé parmi nous, & est souvent puni, au lieu d'être récompensé ; & cela est très-juste.

X I.

NOMBRE 185. Un homme de goût avait trouvé peu de justesse dans cette phrase de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par M. Bossuet : *L'Angleterre est*
plus

plus agitée en sa terre & en ses ports mêmes, que l'Océan qui l'environne. Il est clair qu'*agitée en sa terre* n'est pas une bonne expression ; il est clair que s'il y a de l'agitation , elle doit être dans les ports , comme au milieu des terres , & que cette phrase n'est pas digne de l'éloquent & admirable M. *Bossuet*.

L'*Observateur* se moque du goût de celui qui a repris avec raison cette phrase ; ainsi l'*Observateur* se trompe , & quand il approuve & quand il condamne.

X I I.

NOMBRE 202. En rendant compte du voyage de messieurs les académiciens au cercle polaire : *Vénus* , dit-il , *a été observée au méridien au dessous du pôle.* Il ignore qu'une planète n'est ni au dessus , ni au dessous du pôle , mais toujours dans le zodiaque , & tantôt septentrionale , tantôt méridionale. Il ne fallait pas changer les expressions de M. de *Maupertuis* , pour lui faire dire une telle absurdité. Quand on ignore les choses dont on parle , il faut copier mot à mot les gens du métier , ou se taire.

X I I I.

NOMBRE 88. Il fait l'éloge d'une ancienne gazette , intitulée *le nouvelliste du Parnasse* ; & il la compare modestement aux premiers journaux des savans , parce qu'elle est de lui ; ce n'est pas la moins considérable de ses fautes.

X I V.

NOMBRE 300 , tome 14. Il proteste sur son honneur qu'il n'a point écrit contre les médecins de Paris ; mais en 1736 , il protesta sur son honneur à M. l'abbé

d'Olivet, dans une lettre lue publiquement à l'académie française, qu'il n'avait point eu de part au libelle contre plusieurs membres de cette académie : cependant il fut convaincu à la chambre de l'arsenal, d'avoir vendu trois louis au libraire Ribou ; ce libelle qu'il avait défavoué sur son honneur ; il fut condamné, & n'obtint que très-difficilement sa grâce.

X V.

NOMBRE 190. Il dit, en parlant d'une épître sur l'égalité des conditions, *qu'il y a des maux légers & des maux insupportables dans la vie : on le fait bien. Mais où est l'égalité des conditions ?* dit-il. Il n'a pas compris que les accidens de la vie ne sont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris & la haine du public ne sont attachés à aucune condition ; mais dans tous les états on peut être méchant, méprisé & misérable. Il dit dans la même feuille qu'après la mort du maréchal d'Ancre, le peuple se repentit de sa barbarie & lui rendit justice. C'est un fait absolument faux : le peuple ne donna aucun signe de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur est le port où tendent les humains ,
Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains ,
Le ciel , pour aborder cette rive étrangère ,
Accorde à tout mortel une barque légère.

Si ce port du bonheur , dit-il , est une rive étrangère , le bonheur n'est donc plus dans moi. C'est raisonner très-mal , car l'art du pilote est dans moi , & l'on n'est heureux qu'autant que l'on conduit sagement sa barque ; un médifant , un ingrat , un calomniateur

un homme qui a des mœurs infâmes conduit sa barque très-mal & son malheur est dans lui.

X V I.

NOMBRE 166. Je prends toujours ces feuilles sans ordre, & la suite de *numéro* est inutile, puisque cet ouvrage est sans aucune liaison : voici une preuve de son bon goût. *On m'a envoyé, dit-il, depuis peu une très-belle ode. On y fait ainsi parler les déistes :*

Ils ont dit : de mille chimères
Une absurde combinaison,
Un tissu de sombres mystères,
Ne tient pas devant la raison.
Tranquille au haut de l'empyrée,
Par cette interprète sacrée,
Dieu daigna se manifester.
Loin de nous tout dogme apocryphe :
La raison, voilà le pontife,
L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode est dans ce style, & c'est-là le style de l'*Observateur* dans un gros recueil de vers de sa façon, qu'il a donné *incognito* au public ; mais il dit que c'est ainsi qu'il faut écrire.

X V I I.

NOMBRE 171. C'est avec le même goût qu'il donne les vers suivans pour une belle traduction de ce vers d'*Horace* :

Versus indpes rerum, nugæque canoræ.

Un emphatique & burlesque étalage
D'un faux sublime, enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent & vides de raison.

516 LE PRESERVATIF.

Nous n'avons guère de plus mauvais vers dans notre langue ; figurez-vous ce que c'est qu'un *cliquant enflé de vent*, *étalage burlesque enté sur un assemblage* : nous dirons en passant que ce style marotique, qui rassemble les expressions de tous les genres, est monstrueux quand il s'agit de parler sérieusement.

Ce jargon dans un conte est encor supportable,
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable ;
Le sage Despréaux laisse aux esprits malfais
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis sont un peu plus raisonnables, & doivent servir à faire voir le misérable abus du style marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

NOMBRE 136. C'est avec le même goût, la même intelligence qu'il blâme *Horace* d'une chose qu'*Horace* n'a jamais pensée.

Horace a eu tort, dit-il, *de s'exprimer ainsi, en parlant du siècle d'Auguste.*

*Venimus ad summum fortunæ ; pingimus, atque
Psallimus, & luctamur, Achivis doctius unctis ?*

Le sens de ces vers est : *Nous sommes donc à ce compte supérieurs en tout ; la peinture, la musique, la lutte sont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs ? Qui osera le dire ?* tous les bons traducteurs d'*Horace* ont rendu ainsi ces vers, & il est impossible qu'ils aient un autre sens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend

le fleur *Desfontaines*, que les Romains l'emportaient sur les Grecs ; car il dit expressément le contraire. Si quelqu'un par exemple disait : Ce mauvais critique est un *Despréaux*, un *Pétiau*, un *Varron*, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement ?

X I X.

DANS le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les peintres n'étaient que des barbouilleurs du temps d'*Horace*, & il le dit sans aucune preuve. Nous avons des statues de ce temps-là faites par des Romains : leur beauté prouve que l'art du dessin était très-connu, & on fait que la peinture est toujours en honneur, quand la sculpture est perfectionnée ; car ce sont deux branches de l'art du dessin.

X X.

C'EST avec la même justesse d'esprit que louant, nombre 73, un satirique de nos jours, il fait un long éloge de trois épîtres écrites dans un style barbare & pleines de choses communes, dites longuement.

Quel lecteur peut supporter, par exemple, que *Rousseau* traduise en onze vers, & quels vers ! cette seule ligne d'*Horace* ?

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Quel auteur donc peut fixer leurs génies ?

Celui-là seul qui formant le projet

De réunir & l'un & l'autre objet,

Sait rendre à tous l'utile délectable,

Et l'attrayant utile & profitable.

Voilà le centre & l'immuable point,

Où toute ligne aboutit & se joint.

Or ce grand but, ce point mathématique,
C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique;
Tout, hors de lui, n'est que futilité,
Et tout en lui devient sublimité.

Despréaux a dit : le vrai seul est aimable ; qui peut
souffrir qu'on alonge ainsi cette vieille pensée ?

Dans ton histoire est un sublime essai,
Où tout est beau parce que tout est vrai,
Non d'un vrai sec & crument historique.

C'est insulter au public que d'oser prodiguer de l'encens
à de si mauvais vers.

XXI.

JE tombe dans le moment sur le nombre 139.
L'idée de M. Mairan, dit-il, est imitée du système de
M. Newton sur la lumière. Il faut lui apprendre que
jamais *Newton* n'a fait de système sur la lumière. Il a
donné un recueil d'expériences & de démonstrations
mathématiques, sans autre ordre que celui dans lequel
il a fait ses expériences : parler de ces découvertes
comme d'un système, c'est comme si on disait, le
système d'*Euclide*.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait si mal le
physicien avec *Newton*, il fait le musicien avec *Rameau*,
& il accuse son livre d'être inutile parce qu'il est vrai :
il voudrait que *M. Rameau* eût plus de goût, & il
l'insinue souvent ; il devait se souvenir de la fable
d'un certain animal pesant & à longues oreilles, qui se
plaignait du peu, d'harmonie du rossignol.

Il s'est transporté, dit-il nombre 147, dans une maison où il a vu agir une pompe qui élève cent mille muids d'eau par jour à la hauteur de cent trente pieds, avec peu d'efforts & de dépense. Il est bon qu'il sache que quand on voit ainsi, on est très-peu propre à faire voir aux autres. S'il avait la moindre connaissance des mécaniques, il aurait su que le produit de la force par la vitesse, ou par l'espace parcouru, est toujours égal au produit de la résistance par la vitesse ou par l'espace parcouru; que pour élever à cent trente pieds cent mille muids d'eau par jour, il faudrait à chaque seconde élever le poids d'environ cent quarante-huit livres; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'est estimée que vingt-cinq livres, & celle d'un cheval cent septante-cinq; que le chemin ou la vitesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux; qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encore très-peu de chose pour les frottemens, il faudrait la force de quinze cents hommes, ou de deux cents quinze chevaux par seconde, pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre service à l'Etat par des machines nouvelles; mais on ne peut que rire d'un journaliste qui fait le savant, & qui dit de telles sottises.

XXXII.

Au nombre 52, l'auteur des *observations* s'avise de parler de guerre; il a l'insolence de dire que feu M. le maréchal de *Tallard* gagna la bataille de Spire contre toutes les règles, par une méprise & parce qu'il avait la vue courte; *circonstance*, dit-il, *qu'il savait depuis*

long-temps. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant jésuite & curé, ce que c'est que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit dans une de ses lettres un des meilleurs lieutenans-généraux qu'ait eu la France.

„ M. le maréchal de *Tallard* ayant assiégé Landau,
 „ M. le prince de *Hesse* & M. de *Nassau-Neubourg*,
 „ à la tête de l'armée des alliés, forcèrent plusieurs
 „ marches pour secourir la ville; je marchais cepen-
 „ dant pour joindre l'armée du siège, & il était à
 „ craindre que les alliés se portant entre M. de *Tallard*
 „ & moi, ne lui coupassent les vivres. La situation
 „ était embarrassante, les ennemis n'avaient plus que
 „ deux marches à faire pour attaquer M. de *Tallard*;
 „ il prit sa résolution sur le champ : il m'envoie dire
 „ de marcher en toute diligence avec ma cavalerie
 „ vers le Spireback que les ennemis passaient, & il
 „ fait lui-même deux marches forcées pour aller atta-
 „ quer ceux qui comptaient le surprendre. Un espion
 „ auquel il donna mille écus l'instruisit de l'état de
 „ l'armée ennemie; je le joignis avec deux mille che-
 „ vaux, mon infanterie suivait. Nous arrivâmes au Spi-
 „ reback dans le temps que les généraux alliés étaient
 „ à table. Leur armée se rangea en bataille avec beau-
 „ coup de confusion, & nous fondîmes sur eux pendant
 „ qu'ils se formaient, quoique toutes nos troupes ne
 „ fussent pas arrivées. Je n'ai jamais vu tant de célérité
 „ dans l'exécution : les ennemis firent un feu très-vif, &
 „ obligèrent même M. de *Puiguiou* de reculer à leur
 „ droite; mais monsieur le maréchal fit charger la baïon-
 „ nette au bout du fusil, méthode excellente & qui
 „ nous réussit presque toujours; alors les ennemis ne
 „ firent plus aucune résistance. „

Hé bien, Monsieur le journaliste, est-ce là gagner une bataille par méprise? M. de *Feuquières*, ennemi personnel de M. de *Tallard*, a pu le dire; il a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

X X I V.

L'*Observateur*, nombre 69, parle de vers comme de guerre & de philosophie; il critique ce vers de M. *Gresset*:

Au sein des mers, dans une île enchantée.

Le sein de la mer, dit-il, ne peut s'entendre de sa surface: il devrait au moins savoir qu'en poésie on dit: *Au sein des mers*, au lieu d'*au milieu des mers*; *au sein de la France*, au lieu d'*au milieu de la France*; *au sein des beaux arts* dont on médite; *au sein de la bassesse*, de l'envie, de l'ignorance, de l'avarice &c.

X X V.

NOMBRE 8. On m'apporte dans le moment cette feuille: elle est curieuse, & mérite une attention singulière; voici comme il parle d'un livre intitulé: *Le petit philosophe*.

J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un livre qui dégrade également l'esprit & la probité de l'auteur; c'est un tissu de sophismes libertins, forgés à plaisir pour détruire les principes de la morale, de la politique & de la religion. Comment pourrait-on être séduit par un écrivain qui franchit toutes sortes de bornes, & qui avoue d'un air cavalier qu'il n'a étudié que dans les cafés & dans les cabarets?

Ne croirait-on pas sur cet exposé que cet ouvrage, intitulé *le petit philosophe* ou *Alciphron*, est la production de quelque coquin enfermé dans un hôpital pour ses

mauvaises mœurs ? On sera bien surpris quand on saura que c'est un livre saint , rempli des plus forts argumens contre les libertins , composé par M. l'évêque de Cloyne , ci-devant missionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet infame portrait de ce saint livre , fait bien voir par-là qu'il n'a lu aucun des livres dont il a la hardiesse de parler.

X X V I.

AYANT lu dans ces *observations* plusieurs traits contre M. de *Voltaire* , & une lettre qu'il se vante que M. de *Voltaire* lui a écrite , j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de *Voltaire* sans le connaître ; voici ce qu'il m'a répondu.

„ Je ne connais l'abbé *Guyot Desfontaines* que parce
 „ que M. *Thiriot* l'amena chez moi en 1724 , comme
 „ un homme qui avait été ci-devant jésuite , & qui
 „ par conséquent était un homme d'étude ; je le
 „ reçus avec amitié , comme je reçois tous ceux qui
 „ cultivent les lettres. Je fus étonné au bout de quinze
 „ jours de recevoir une lettre de lui , datée de bicêtre
 „ où il venait d'être renfermé. J'appris qu'il avait
 „ été mis trois mois auparavant au châtelet pour le
 „ même crime dont il était accusé , & qu'on lui faisait
 „ son procès dans les formes. J'étais alors assez
 „ heureux pour avoir quelques amis très - puissans
 „ que la mort m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau ,
 „ tout malade que j'étais , me jeter à leurs pieds ;
 „ je pressai , je sollicitai de toutes parts ; enfin j'obins
 „ son élargissement , & la discontinuation du procès
 „ où il s'agissait de sa vie : je lui fis avoir la permis-
 „ sion d'aller à la campagne chez M. le président de

» *Bernière* mon ami. Il y alla avec *M. Thiriot* : Savez-
 » vous ce qu'il y fit? un libelle contre moi, Il le
 » montra même à *M. Thiriot*, qui l'obligea de le jeter
 » dans le feu; il me demanda pardon, en me disant que
 » le libelle était fait un peu avant la date de bicêtre;
 » j'eus la faiblesse de le lui pardonner, & cette fai-
 » blese m'a valu en lui un ennemi mortel, qui m'a
 » écrit des lettres anonymes, & qui a envoyé vingt
 » libelles en Hollande contre moi. Voilà, Monsieur,
 » une partie des choses que je puis vous dire sur son
 » compte &c.»

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de
 commentaire, aussi je n'en ferai point.

X X V I I.

ON m'apporte le nombre 17. Le fatirique auteur
 essaie d'avilir la *Méropé* du marquis *Maffei*. Cette
 tragédie a sans doute des défauts; mais ce n'est pas
 ceux que le fatirique lui reproche. Il traduit : *gentile*
aspetto, aspect aimable, par *jolie figure*; *genitori innocenti*,
 les auteurs vertueux de mes jours, par mes *parens*
gens de bien; *ben compleffo*, taille avantageuse, par *bonne*
complexion. Ainsi dans une traduction que ce critique
 fit en français d'un ouvrage anglais de *M. de Voltaire*,
 il prit le mot *Cake*, qui signifie *gâteau*, pour le géant
Gacus. . . . Il est plaissant, il faut l'avouer, qu'un pareil
 homme s'avise de juger les autres.

X X V I I I.

VOICI les expressions qu'on m'a fait voir dans ses
 feuilles :

La fréquence fastidieuse d'un clinquant métaphysique.

Les rustiques contempteurs qui méprisent les révolutions de Pologne, le second Gulliver, le nouvelliste du Parnasse &c.

Un sage militaire enchanté d'un auteur connu par les admirables saillies d'une délicate inintelligibilité.

Une hypocrisie corporifiée par la grâce.

La nouvelle faculté d'un esprit paradoxal, érigée dans le beau monde.

Un savoyard qui décroûte des lambeaux de métaphysique.

La vérité habilement distillée par un avocat-général, qui en tire l'essence du problématique judiciaire.

Je n'en copierai pas davantage: je me contenterai de demander s'il sied bien à l'auteur de ce *galimatias* plein de bassesse, d'insulter au style de M. de *Marivaux* & à tant d'autres.

X X I X.

Je crains de fatiguer le public par les citations d'un ouvrage dont les feuilles sont oubliées à mesure qu'elles paraissent. Je crois que le peu que j'ai dit servira de *préservatif*. Je continuerai si la chose est nécessaire: j'avertis, en attendant, que le même auteur donne sous mains, depuis quelque temps, une autre brochure intitulée: *Réflexions sur les ouvrages de littérature*. On dit qu'il combat souvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Observations*. Cela fait souvenir de gens d'une profession à peu près semblable, qui font semblant de se battre pour ameuter les passans. N'est-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les lettres?

COURTE REPONSE

AUX LONGS DISCOURS

D'UN DOCTEUR ALLEMAND.

JE m'étais donné à la philosophie, croyant y trouver le repos que *Newton* appelle *rem prorſus ſubſtantialem*; mais je vis que la racine quarrée du cube des révolutions des planètes, & les quarrés de leurs diſtances, ſeſaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai oſé meſurer toujours la force des corps en mouvement par $m + v$. J'ai eu l'inſolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, & même du grand principe des indiſcernables. Malgré le reſpect ſincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz*, pouvais-je eſpérer du repos après avoir voulu ébranler ces fondemens de la nature ? On a employé, pour me convaincre, de longs ſophiſmes & de groſſes injures, ſelon la reſpectable coutume introduite depuis long-temps dans cette ſcience qu'on appelle *philophie*, c'eſt-à-dire *amour de la ſageſſe*.

Il eſt vrai qu'une perſonne infiniment reſpectable à tous égards, & qui a beaucoup de fortes d'eſprit, a daigné en employer une à éclaircir & à orner le ſyſtème de *Leibnitz*; elle s'eſt amuſée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaſte & confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant; mais

j'en ai vu enfin la raison ; c'est qu'elle-même n'y croyait guère, & c'est ce qui arrive souvent entre ceux qui s'imaginent vouloir persuader, & ceux qui s'efforcent de se laisser persuader.

Plus je vais en avant, & plus je suis confirmé dans l'idée que les systèmes de métaphysique sont pour les philosophes ce que les romans sont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, & finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité, & les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la consolation de voir le grand *Newton*, qui touchait à sa fin. Le fameux curé de St James, *Samuel Clarke*, l'ami, le disciple & le commentateur de *Newton*, daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie, qui veut s'élever au-dessus du calcul & des sens. Je ne trouvai pas, à la vérité, cette anatomie circonspécte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeste *Locke*, cherchant son chemin & le trouvant ; enfin cette timidité savante qui arrêta *Locke* sur le bord des abîmes. *Clarke* sautait dans l'abîme, & j'osai l'y suivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'esprit par leur immensité, je dis à un membre très-éclairé de la société : *M. Clarke est un bien plus grand métaphysicien que M. Newton*. Cela peut être, me répondit-il froidement ; c'est comme si vous disiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponse me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphysique, & j'ai vu qu'il n'en est sorti que du vent. Aussi,

quand je dis à M. de *s'Gravesande* : *Vanitas vanitatum, & metaphysica vanitas* ; il me répondit : *Je suis bien fâché que vous ayez raison.*

Le père *Mallebranche* , dans sa *Recherche de la vérité* , ne concevant rien de beau , rien d'utile que son système , s'exprime ainsi : „ Les hommes ne sont „ pas faits pour considérer des moucheron ; & on „ n'approuve pas la peine que quelques personnes se „ sont donnée de nous apprendre comment sont faits „ certains insectes , les transformations des vers &c. „ Il est permis de s'amuser à cela , quand on n'a rien „ à faire , & pour se divertir. „ Cependant *cet amusement à cela pour se divertir* nous a fait connaître les ressources inépuisables de la nature , qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus , qui reproduisent des têtes après qu'on les a coupées , qui donnent à tel insecte le pouvoir de s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps , qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. *Cet amusement à cela a développé un nouvel univers en petit , & des variétés infinies de sagesse & de puissance ; tandis qu'en quarante ans d'études le père Mallebranche a trouvé que la lumière est une vibration de pression sur de petits tourbillons mous , & que nous voyons tout en DIEU.*

J'ai dit que *Newton* savait douter ; & là-dessus on s'écrie : Oh ! nous autres nous ne doutons pas ; nous savons , de science certaine , que l'ame est je ne sais quoi destinée nécessairement à recevoir je ne sais quelles idées , dans le temps que le corps fait nécessairement certains mouvemens , sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre ; comme lorsqu'un

homme prêche, & que l'autre fait des gestes ; & cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous savons que la matière est composée d'êtres qui ne sont pas matière, & que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de substances sans étendue, dont chacune a des idées confuses qui composent un miroir concentré de tout l'univers ; & cela s'appelle le *système des monades*. Nous concevons aussi parfaitement l'accord de la liberté & de la nécessité ; nous entendons très-bien *comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir*. Heureux ceux qui peuvent comprendre des choses si peu compréhensibles, & qui voient un autre univers que celui où nous vivons !

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magistral & ironique : « Vous errez, vous ne savez pas qu'on a découvert depuis peu que *ce qui est, est possible, & que tout ce qui est possible, n'est pas actuel ; & que tout ce qui est actuel est possible ; & que les essences des choses ne changent pas*. » Ah ! plutôt à DIEU que l'essence des docteurs changeât ! Hé bien, vous nous apprenez donc qu'il y a des essences, & moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître ; je vous apprends que jamais homme sur la terre n'a su & ne saura ce que c'est que la matière, ce que c'est que le principe de la vie & du sentiment, ce que c'est que l'ame humaine, s'il y a des ames dont la nature soit seulement de sentir sans raisonner, ou de raisonner en ne sentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre ; si ce qu'on appelle *matière* a des sensations comme elle a la gravitation ; si &c.

Quant à la dispute sur la mesure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'est qu'une
dispute

dispute de mots ; & je suis fâché qu'il y en ait de telles en mathématique. Que l'on exprime comme l'on voudra la force par $m v$, ou , par $m v^2$; rien ne changera dans la mécanique ; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons ; & cette querelle est le scandale de la géométrie.

Plût au ciel encore , qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes ! nous serions des anges sur la terre. Mais ne ressemble-t-on pas quelquefois à ces diables que *Milton* nous représente dévorés d'ennui, de rage, d'inquiétude, de douleur, & raisonnant encore sur la métaphysique au milieu de leurs tourmens ?

„ Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton,
 „ On voit les habitans du brûlant Phlégéon ,
 „ Entourés de torrens de bitume & de flamme ,
 „ RaISONNER sur l'essence, argumenter sur l'ame,
 „ Sonder les profondeurs de la fatalité,
 „ Et de la prévoyance & de la liberté.
 „ Ils creusent vainement dans cet abyme immense.

. *and reason'd high*
Of providence fore knowledge will , and fate :
Fix't fate , free will , fore knowledge absolute :
And foud non end , &c.

PETIT COMMENTAIRE

SUR L'ELOGE DU DAUPHIN DE FRANCE,

COMPOSÉ PAR M. THOMAS.

JE viens de lire dans l'éloquent discours de M. *Thomas* ces paroles remarquables :

„ Le dauphin lisait avec plaisir ces livres où la
 „ douce humanité lui peignait tous les hommes ,
 „ & même ceux qui s'égarent , comme un peuple
 „ de frères. Aurait-il donc été lui même ou persé-
 „ cuteur , ou cruel ? Aurait-il adopté la férocité de
 „ ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes , &
 „ veulent tourmenter pour instruire ? *Ah !* dit-il plus
 „ d'une fois , *ne persécutons point.* „

Ces mots ont pénétré dans mon cœur ; je me suis écrié : Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être ? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal ; il avait lu beaucoup : la philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un Etat monarchique est que le prince soit éclairé. *Henri IV* ne l'était point par les livres ; car excepté *Montagne*, qui n'a rien d'arrêté , & qui n'apprend qu'à douter , il n'y avait alors que de misérables livres de controverse , indignes d'être lus par un roi. Mais *Henri IV* était instruit

par l'adversité, par l'expérience de la vie privée & de la vie publique, enfin, par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il était plus philosophe qu'il ne pensait au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, & de la rage de deux sectes ennemies. *Louis XIII* ne lut rien, ne fut rien, & ne vit rien ; il laissa persécuter.

Louis XIV avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble ; mais le cardinal *Mazarin* ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant ; ses confesseurs enfin le subjuguèrent ; il persécuta ; il fit du mal. Quoi ! les *Sacis*, les *Arnaulds* & tant d'autres grands-hommes emprisonnés, exilés, bannis ! Et pourquoi ? parce qu'ils ne pensaient pas comme deux jésuites de la cour : & enfin son royaume en feu pour une bulle ! Il le faut avouer, le fanatisme & la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne serait arrivé sous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grâce efficace, une grâce suffisante, & même encore une versatile.

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le cardinal de *Lorraine* ait persécuté des gens assez mal avisés pour pouvoir ramener les choses à la première institution de l'Eglise ; le cardinal aurait perdu sept évêchés, & de très-grosses abbayes dont il était en possession. Voilà une très-bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne assurément ne mérite mieux d'être excommunié que

ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes ; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le sein de la paix il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure métaphysique ; qu'on ait sous *Louis XIII*, en 1624, défendu, sous peine, de galères, de penser autrement qu'*Aristote* ; qu'on ait anathématisé les idées innées de *Descartes*, pour les admettre ensuite ; que de plus d'une question digne de *Rabelais* on ait fait une question d'Etat ; cela est barbare & absurde.

On a demandé souvent pourquoi depuis *Romulus* jusqu'au temps où les papes ont été puissans, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions ? On ne peut répondre autre chose sinon que les Romains étaient sages.

Cicéron était très-puissant. Il dit dans une de ses lettres : *Voyez à qui vous voulez que je fasse tomber les Gaules en partage*. Il était très-attaché à la secte des académiciens, mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux *Jurieu*, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif *Bayle* dans son asile & dans le tien ; tu laissas en paix *Spinoza* dont tu n'étais point jaloux ; mais tu voulais accabler ce respectable *Bayle* qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant & l'héritier de trente rois a dit : *Ne persécutons point* ; & un bourgeois d'une ville

ignorée, un habitué de paroisse, un moine dirait : *Persecutons !*

Ravir aux hommes la liberté de penser ! juste ciel ! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'ame qui n'a pour vous que des sentimens d'horreur.

Il y a des pays où la superstition également lâche & barbare abrutit l'espèce humaine ; il y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen chez qui la philosophie est tantôt accueillie, & tantôt proscrire, chez qui *Rabelais* a été imprimé avec privilège, mais qui a laissé mourir le grand *Arnauld* de faim dans un village étranger ; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaisses depuis les temps de ses druides, jusqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent sur lui de la tête de *Descartes*. Depuis ce temps le jour lui est venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que *Locke* était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans ? Croira-t-on bien que lorsqu'on lui fit connaître la sagesse de ce grand-homme, des ignorans en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des philosophes dans le pays des frivolités ?

Si on a poursuivi ceux qui éclairaient les ames, on a poussé la manie jusqu'à s'élever contre ceux qui sauvaient les corps. En vain il est démontré que l'inoculation peut conserver la vie à vingt-cinq mille personnes par année dans un grand royaume ; il n'a

pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que ferait-il arrivé? les peuples voisins auraient conclu que la nation était sans raison & sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères, elles sont personnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énérgumènes qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas si on ne corrompait point leur entendement; ils cabalent, ils amentent, on crie quelque temps, ensuite on est étonné d'avoir crié, & puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les physiciens, mais après tous les hommes, que si la Providence ne nous avait pas accordé des mains, il n'y aurait sur la terre ni artistes ni arts. Un vinaigrier devenu maître d'école dénonce cette proposition comme impie; il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, & rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le pays des singes; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des contes de *la Fontaine*; on commença par les brûler, on a fini par les représenter à l'opéra comique. Pourquoi en permet-on les représentations? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a proscrit reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société,

qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative, qu'il n'a point fait renchérir les denrées, que les moines mendiants n'en ont pas moins rempli leur besace, que le train du monde n'a changé en rien, & que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère que la philosophie a essuyée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute; les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux? c'est le plus fort. Des conciles combattent contre des conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité & le temps décident. Alors les deux partis réunis persécutent un troisième parti qui s'élève, & celui-ci en opprime un quatrième. On ne fait que trop que le sang a coulé pendant quinze cents ans pour ces disputes: mais ce qu'on ne fait pas assez, c'est que si on n'avait jamais persécuté, il n'y aurait jamais eu de guerres de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté: *Ne persécutons personne.*

QUELQUES PETITES HARDIESSES

DE M. CLAIR,

A l'occasion d'un panégyrique de St Louis.

EN lisant le panégyrique de *St Louis* prononcé par M. Mauri devant notre illustre académie, je croyais, à l'article des Croisades, entendre ce *Cucupietre* ou *Pierre l'ermite*, changé en *Démofthène* & en *Cicéron*. Il donne presque envie de voir une croisade. J'avoue que je ne serais pas fâché qu'on en fit une contre l'empire ottoman. J'aime l'Eglise grecque; elle est la mère de l'Eglise latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui, dans l'occasion, s'uniraient pour relever (non pas trop haut, mais sur ses pieds) le patriarche de Constantinople écrasé par le muphti. Je verrais avec plaisir la belle Grèce, la patrie d'*Alcibiade* & d'*Anacréon*, délivrée de son long esclavage. Il serait doux de souper dans Athènes libre avec *Aspasie* & *Périclès* au sortir d'une tragédie de *Sophocle*.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs & Corozaim, je confesse que ce n'est pas mon goût.

Tous les premiers historiens des croisades semblent mordus des mêmes tarentules que les croisés. Il semble, à les entendre, qu'on rendait un service

important à DIEU , en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident , en portant son or & son argent dans un pays aride , en visitant les saints lieux sur un cheval de charrette avec sa maîtresse en croupe , & en se faisant tuer par des Turcs & par des Sarrazins à dix-huit cents lieues de sa patrie.

De droit , on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cents années , & qui fut toujours signalée par toutes les cruautés , toutes les perfidies , toutes les débauches , toute la démence dont la nature humaine est capable ?

L'arme pietose el capitano , che grand sepolcro libero di Christo col senno e con la mano est fort bon dans un poëme épique ; mais il n'en est pas de même dans l'histoire telle que le *senno* l'exige aujourd'hui.

Je hasarde de dire avec soumission , & en me trompant peut-être , que les papes conçurent ce vaste & hardi dessein de transporter l'Europe militaire en Asie. Les pèlerinages étaient fort à la mode ; ils avaient commencé dans l'Orient à la Mecque , où les savans arabes prétendaient qu'*Abraham* & *Ismaël* étaient enterrés. On avait imité ces émigrations passagères dans l'Occident. On allait visiter à Rome les tombeaux de *S^t Pierre* & de *S^t Paul* , dont les corps reposent dans cette ville , selon les savans occidentaux ; mais l'opinion répandue depuis très-long-temps parmi les chrétiens , que le monde allait finir , avait , depuis près de cent ans , détourné les fidèles du pèlerinage de Rome au pèlerinage de Jérusalem. Le tombeau de JESUS-CHRIST l'emportait , comme

de raison , sur le tombeau de ses disciples : quoiqu'après tout la saine critique n'ait pas plus de preuve démonstrative de l'endroit précis où notre Seigneur fut enseveli , que de celui où gît le corps d'*Abraham*.

Le monde ne finissant point , & les Turcs maîtres de Jérusalem rançonnant les pèlerins , ces pieux voyageurs latins se plaignirent non - seulement des Turcs qui leur faisaient payer trop cher leur dévotion , mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient , & beaucoup plus des Grecs chrétiens qui ne les assistaient pas à leur retour par Constantinople. Car les malheureux & les imprudens s'irritent plus contre leurs frères qui ne les secourent pas , que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient , sous prétexte d'aider les pèlerins & de délivrer les saints lieux , fut ce pape *Grégoire VII*, ce moine si audacieux , cet homme si fourbe à la fois & si fanatique , si chimérique & si dangereux , cet ennemi de tous les rois qui établit sa chaire de *S^t Pierre* sur des trônes renversés. On voit par ses lettres qu'il s'était proposé de publier une croisade contre les Turcs ; mais cette croisade devait nécessairement être dirigée contre l'empire chrétien de Constantinople. On ne pouvait rétablir l'Eglise latine en Asie que sur les ruines de la grecque sa rivale éternelle ; & on ne pouvait écraser cette Eglise qu'en prenant Constantinople.

Urbain II eut le même dessein. C'est cet *Urbain II* qui aggrava la persécution commencée par *Grégoire VII*, contre le grand & infortuné empereur *Henri IV*. C'est lui qui arma le fils contre le père , & qui sanctifia ce

crime. C'est lui qui , né sujet du roi de France *Philippe I*, osa excommunier son souverain dans la France même , où il prêcha la croisade.

Le dessein était si bien pris de s'emparer de Constantinople , que l'évêque *Monteil*, légat du pape & guerrier, voulut absolument qu'on commençât l'expédition par le siège de cette capitale , & qu'on exterminât les chrétiens grecs avant d'aller aux Turcs. Le comte *Bohemondo*, qui était dans le secret , n'eut jamais d'autre avis. *Hugues*, frère du roi de France , n'ayant ni troupe ni argent , ayant hautement soutenu ce projet , fut assez imprudent pour aller faire une visite à l'empereur *Alexis Comnène* qui le fit arrêter , & qui eut ensuite la générosité de le relâcher. Enfin ce *Goffredo* qui n'était point du tout le chef des croisés , comme on l'a cru , attaqua les faubourgs de la ville impériale *col senno e con la mano* , pour son premier exploit ; mais trop heureux de faire sa paix avec l'empereur , il obtint enfin la permission d'aller à Jérusalem , dont le comte de Toulouse & le prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la prise , ou plutôt par la surprise d'Antioche. En un mot , le but de cette croisade était si bien de se saisir de l'empire grec , que les croisés s'en emparèrent en 1204 , & en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juste , je m'en rapporte à *Grotius de jure belli & pacis*.

Alors les papes se virent élevés à ce point de grandeur dont les califes descendaient. Ces califes avaient commencé par porter le glaive & l'encensoir :

les papes, qui commencèrent par l'ençensoir, se servirent ensuite du glaive des princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatisme de ces temps, réuni sous leurs loix les empires d'Orient & d'Occident du même bras dont ils terrassaient *Henri IV*, *Frédéric Barberousse* & *Frédéric II*; mais ils restèrent dans Rome, & ils ne combattirent qu'avec des bulles.

On fait comment les Grecs chassèrent les Latins, & reprirent leur malheureux empire : on fait comment les musulmans exterminèrent tous les croisés dans l'Asie mineure, & dans la Syrie. Il ne resta de ces multitudes de barbares émigrans, que quelques ordres religieux qui firent vœu au Dieu de paix de verser le sang humain.

Ce fut dans ces circonstances que *S^t Louis* eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fièvre, pendant lequel il crut entendre une voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre une croisade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleste, celle de la raison, qui lui ordonnait de rester chez lui, de continuer à faire fleurir dans son royaume l'agriculture, le commerce & les loix, d'être le père de son peuple & l'arbitre de ses voisins. Il jouissait de cette gloire ; & s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de prendre la Guienne que d'aller lui-même se faire prendre en Egypte, en appauvrissant & en dépeuplant son royaume.

Il suivait, dit-on, le préjugé du temps. C'était à sa grande ame de se mettre au-dessus du préjugé. Il lui appartenait de changer son siècle. Il avait déjà donné cet utile exemple en résistant avec piété aux

entreprises de la cour de Rome. Que ne résistait-il de même à la démençe des croisades ? lui qui regardait le bien de son Etat comme son premier devoir. Qu'est-ce donc que la France avait à démêler avec Jérusalem ? Quel intérêt , quelle raison , quel traité l'appelaient en Egypte ? S'il y avait quelques français esclaves dans cette contrée , le vieux & sage *Melec-fala* , qui demandait la paix , les lui aurait rendus pour mille & mille fois moins d'argent que ne lui coûta sa fatale entreprise. Nulle nation ne le pressait d'aller faire en Egypte une guerre qui l'aurait ruiné , quand même elle eût été heureuse. Au contraire , toutes les nations de l'Europe étaient lassées de ces croisades ridicules & affreuses , à commencer par Rome même.

On reproche à notre siècle de ne condamner sa croisade que parce qu'il était un saint ; mais c'est (nous osons le dire) parce qu'il était un saint , qu'il ne devait pas l'entreprendre. Il la fit en saint & en héros sans doute ; mais s'il eût employé autrement ses grandes vertus , il eût été plus saint & plus héros.

C'est parce que nous révérons sa mémoire avec amour , que nous pleurons sur lui , qui se rendit le plus malheureux des hommes ; sur sa femme qui accoucha dans une prison de l'Egypte dans la crainte continuelle de la mort ; sur son fils qui périt avec le père dans ces entreprises funestes ; sur son frère le comte d'*Artois* dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance ; sur la fleur de la chevalerie égorgée à ses yeux ; sur cinquante mille français perdus dans cette expédition désastreuse.

Nous chérissions sa mémoire ; nous nous prosternons devant ses autels ; mais qu'on nous permette d'estimer son vainqueur *Almoadan* qui le fit guérir de la peste , & qui lui remit deux cents mille *besans* d'or de sa rançon. On le fait , & on doit le dire : les Orientaux étaient alors les peuples instruits & civilisés ; & nous étions les barbares.

Enfin *Blanche* sa mère , qui savait gouverner , désapprouva hautement cette croisade ; & l'on peut faire gloire de penser comme la reine *Blanche*.

Je suppose maintenant qu'on raconte à un homme de bon sens l'histoire de cette croisade de *S^t Louis*, & qu'on lui dise tout ce qu'il a fait de sage, de grand, de beau, c'est-à-dire de juste, avant cette héroïque imprudence. (a) L'homme de bon sens dira sans doute : ce grand roi n'en commettra pas une seconde. Mais qu'il sera étonné ! quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique ; qu'il fait encore une croisade plus funeste que la première, puisqu'elle coûta à la France le meilleur de ses rois , & le plus grand-homme de l'Europe. Ce n'est plus en Egypte qu'il porte la guerre, c'est à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeste ? pour un de ses frères , à la vérité ; mais pour un usurpateur, pour un barbare souillé lâchement du sang de

(a) L'abbé *Véti* avoue dans son histoire qu'on la traita de *pièce extravagante* ; & qu'un roi sage ne devait ni l'autoriser , ni la protéger.

Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ses paroles. J'ai eu dire que ceux qui conseillèrent au bon roi cette entreprise , firent un très-grand mal & péchèrent mortellement.

Au reste il faut savoir que le *Joinville* que nous lisons est une traduction faite du temps de *François I.* Le jargon de *Joinville* ne s'entend plus.

A L'OCCASION D'UN PANEGYRIQUE. 543

Conradin, légitime héritier des deux Siciles , & du duc d'Autriche ; pour un monstre , (appelons les choses par leur nom , si nous espérons d'effrayer les tyrans ,) pour un monstre qui fit servir la religion & la justice , le pape & les bourreaux au supplice de deux têtes couronnées innocentes & respectables.

Ce *Charles d'Anjou* réclamait un petit subside que lui devait le roi de Tunis ; & dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples , on chargea la France d'impôts si accablans , que le peuple fit entendre par-tout ses cris de douleur , & que tout le clergé refusa long-temps de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à son frère que le roi de Tunis voulait se faire chrétien , & qu'il n'attendait que l'armée française pour déclarer sa conversion. *S^t Louis* partit sur cette étrange espérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Palestine ; il n'y avait plus de chrétiens dans ce triste pays , nul reste de ces multitudes innombrables , sinon quelques esclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux *Bondocdar* (b) , autrefois l'un des émirs

(b) *NB.* *Véli* dans son histoire de France fait dire à ce *Bondocdar* qu'il aimait mieux un petit nombre de gens sobres , qu'une multitude d'efféminés ; vils esclaves plus propres à briller dans l'obscurité des tavernes & des ruelles , que dans les nobles champs du dieu Mars. Il n'est guère probable qu'un soudan ait tenu un tel discours ; qu'il ait parlé du dieu Mars , des tavernes & des ruelles que les musulmans ne connaissaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes , encore moins de ruelles. L'abbé *Véli* lui prête son langage , ou plutôt le langage des écrivains des charniers du temps de Louis XIII. Il y a des morceaux bien faits dans *Véli* , on lui doit des éloges & de la reconnaissance , mais il faudrait avoir le style de son sujet ; & pour faire une bonne histoire de France il ne suffirait pas d'avoir du discernement & du goût , il faudrait assembler long-temps tous ses matériaux à Paris & aller faire imprimer son ouvrage en Hollande

qui avaient le plus servi aux défaites de *St Louis*, était foudan de Damas, de la Syrie & de l'Egypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cents mille hommes : il avait toujours été vainqueur. Nos chroniqueurs en parlent comme d'un brigand ; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux *Saladins*, aux *Omars* & aux *Alexandres*.

C'était contre ce grand-homme que *St Louis* avait le courage d'aller combattre sur les offemens de deux millions de croisés morts en Syrie, avec une faible armée déjà découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée ; il n'eut pas le malheur de parvenir jusqu'à *Bondocdar* ; il mourut de la peste sur les fables de l'Afrique, & laissa son royaume dans la désolation & dans la pauvreté : quels sentimens doit-il inspirer ? il faut le révéler à jamais, le chérir, l'admirer, & le plaindre. (c)

Nous avons parlé des guerres de ce prince infortuné : parlons des lois de ce prince juste ; on lui attribue une pragmatique-sanction, & les établissemens qui portent son nom. Mais comment n'avons-nous pas du moins une copie authentique & légale de ces deux fameuses pièces, quand nous en avons de ses simples ordonnances ? Comment peut-on croire que *St Louis* ait cité le code & le digeste qui n'étaient nullement connus de son temps en France ?

On se fonde sur l'opinion commune qui lui attribua ces lois plusieurs années après sa mort. Mais

(c) *Véti* dit que *St Louis* songeait à rendre son fils *Philippe* digne de premier sceptre du monde. Cela n'est pas poli pour l'empereur ni pour l'impératrice de Russie, ni pour le grand-seigneur, ni pour le grand-mogol, ni pour l'empereur de la Chine. Le sceptre de la France était un très-beau sceptre, mais la modestie l'aurait embelli encore.

n'a-

A L'OCCASION D'UN PANEGYRIQUE. 545

n'a-t-on pas imputé au cardinal de *Richelieu* ce testament ridicule qui déshonorerait sa mémoire s'il était de lui, & qu'on a reconnu trop tard pour n'être pas son ouvrage ?

A DIEU ne plaise que *St Louis* ait fait un code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recelait un petit vol pour lequel le voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfans de la succession mobilière d'un père mort malheureusement sans être confessé après huit jours de maladie.

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui *embtent un cheval*.

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes.

Qu'il ait condamné à la corde tout gentilhomme qui se ferait sauvé de prison.

Qu'on coupât le poing au fabricant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce sont-là des lois de *Dracon*, & non des lois de *S' Louis*. N'outrageons point sa mémoire jusqu'à l'en croire l'auteur.

Définons-nous de tout ce qu'on a écrit dans ces temps d'ignorance & de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours ; comparons la multitude de nos florissantes villes avec ces prisons qu'on appelait fertés , chatels , roches , basties , bastilles ; nos arts perfectionnés à la disette de tous les arts , la politesse à la grossièreté , les scandales sanglans & abominables de Rome à la paix , à la décence , à la politique circonspecte qui rendent aujourd'hui le séjour de Rome délicieux ; l'absurde atrocité anglaise au siècle de *Newton* ; la raison humaine perfectionnée à l'instinct humain

546 PETITES HARDIESSES, &c.

abruti ; nos mœurs douces & polies aux mœurs agrestes & féroces. *St Louis* en fera plus grand pour s'être élevé dans ses domaines peu étendus , au-dessus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en serons plus heureux en considérant que nous n'avons été que des barbares dans un si grand nombre de siècles , & que nous ne le sommes plus.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A VERTISSEMENT	page 2
DISCOURS de M. de Voltaire, à sa réception à l'académie française, avec des notes.	3
PANEGYRIQUE DE LOUIS XV, fondé sur les faits & sur les événemens les plus intéressans, jusqu'en 1749.	7
Préface de l'Auteur.	9
Extrait d'une lettre de M. le président Hénault.	16
ELOGE FUNEBRE des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.	52
ELOGE HISTORIQUE DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.	71
ELOGE DE M. DE CREBILLON.	81
ELOGE FUNEBRE DE LOUIS XV, prononcé dans une académie le 25 mai 1774.	107
VIE DE MOLIERE, avec de petits sommaires de ses pièces.	117
Avertissement.	118
L'Etourdi ou les Contre-temps.	133
Dépit amoureux.	135
Les Précieuses ridicules.	137
Le Cocu imaginaire.	138
Dom Garcie de Navarre, ou le Prince jaloux.	139

<i>L'Ecole des maris.</i>	140
<i>Les fâcheux.</i>	141
<i>L'Ecole des femmes.</i>	143
<i>La Critique de l'Ecole des femmes.</i>	145
<i>L'Impromptu de Versailles.</i>	146
<i>La Princeſſe d'Elide , ou le Plaiſir de l'île enchantée.</i>	147
<i>Le Mariage forcé.</i>	148
<i>L'Amour médecin.</i>	149
<i>Don Juan , ou le Feſtin de Pierre.</i>	150
<i>Le Miſanthrope.</i>	152
<i>Le Médecin malgré lui.</i>	155
<i>Le Sicilien , ou l'Amour peintre.</i>	156
<i>Amphitrion.</i>	157
<i>L'Avare.</i>	159
<i>George Dandin , ou le Mari confondu.</i>	162
<i>L'Impoſteur , ou le Tartuffe.</i>	163
<i>Monſieur de Pourceaugnac.</i>	167
<i>Le Bourgeois gentilhomme.</i>	169
<i>Les Fourberies de Scapin.</i>	170
<i>Pyſché.</i>	171
<i>Les Amans magnifiques.</i>	175
<i>La comteſſe d'Eſcarbagnas.</i>	177
TRADUCTION DU POEME DE JEAN PLOKOF, <i>conſeiller de Holſtein , ſur les affaires préſentes.</i>	180
LETTRES CHINOISES, INDIENNES ET TARTARES.	185
PREMIERE LETTRE ſur le poëme de l'empereur Kien-long.	187
LETTRE II. Réflexions de dom Ruinard ſur la Vierge dont l'empereur Kien-long deſcend.	192

LETTRE III. <i>adressée à M. Paw, sur l'athéisme de la Chine.</i>	196
LETTRE IV. <i>sur l'ancien christianisme qui n'a pas manqué de fleurir à la Chine.</i>	205
LETTRE V. <i>sur les lois & mœurs de la Chine.</i>	212
LETTRE VI. <i>sur les disputes des révérends pères jésuites à la Chine.</i>	216
LETTRE VII. <i>sur la fantaisie qu'ont eue quelques savans d'Europe de faire descendre les Chinois des Egyptiens.</i>	221
LETTRE VIII. <i>sur les dix anciennes tribus juives qu'on dit être à la Chine.</i>	224
LETTRE IX. <i>sur un livre des brachmanes, le plus ancien qui soit au monde.</i>	228
LETTRE X. <i>sur le paradis terrestre de l'Inde.</i>	238
LETTRE XI. <i>sur le grand lama & la métempsychose.</i>	243
LETTRE XII. <i>sur le Dante, & sur un pauvre homme nommé Martinelli.</i>	252
DES DIVERS CHANGEMENS ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.	258
DE LA TRAGEDIE ANGLAISE.	272
SUR LA COMEDIE ANGLAISE.	282
DU THEATRE ANGLAIS, par Jérôme Carré.	290
PARALLELE D'HORACE, DE BOILEAU ET DE POPE.	316
LETTRES A S. A. M ^{te} LE PRINCE DE *** <i>sur Rabelais, & sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.</i>	324
LETTRE PREMIERE. <i>sur François Rabelais.</i>	327
LETTRE II. <i>sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne &</i>	

<i>en Italie , & d'abord du livre intitulé : Litteræ viro- rum obscurorum.</i>	336
<i>Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais.</i>	339
LETTRE III. <i>sur Vanini.</i>	343
LETTRE IV. <i>sur les auteurs anglais ; & particulièrement de Warburton.</i>	346
<i>De Toland.</i>	347
<i>De Locke.</i>	348
<i>De l'évêque Tailord & de Tindal.</i>	ibid.
<i>De Collins.</i>	350
<i>De Wolston.</i>	351
<i>De Warburton.</i>	352
<i>De Bolingbroke.</i>	354
<i>De Thomas Chubb.</i>	356
LETTRE V. <i>sur Swift.</i>	357
LETTRE VI. <i>sur les Allemands.</i>	360
LETTRE VII. <i>sur les Français.</i>	364
<i>De Bonaventure Desperiers.</i>	365
<i>De Théophile.</i>	367
<i>De Des-Barreaux.</i>	369
<i>De la Mothe-le-Vayer.</i>	371
<i>De Saint-Evremond.</i>	372
<i>De Fontenelle.</i>	373
<i>De l'abbé de Saint-Pierre.</i>	374
<i>De Bayle.</i>	375
<i>De mademoiselle Huber.</i>	377
<i>De Barbeirac.</i>	379